PL ISSN 0012-7825

# EOS

## COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE POLONORUM

EDITORES
GEORGIUS DANIELEWICZ SILVESTER DWORACKI
IOANNES WIKARJAK

Volumen LXVII 1979
Fasciculus 2

WROCŁAW · WARSZAWA · KRAKÓW · GDAŃSK
ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH
WYDAWNICTWO POLSKIEJ AKADEMII NAUK

EDITORUM CONSILIUM

SOPHIA ABRAMOWICZ, TORUNII
BRONISLAUS BILIŃSKI, ROMAE
MIECISLAUS BROŻEK, CRACOVIAE
MARIA CYTOWSKA, VARSAVIAE
GEORGIUS DANIELEWICZ, POSNANIAE
SILVESTER DWORACKI, POSNANIAE
GEORGIUS ŁANOWSKI, WRATISLAVIAE
VICTOR STEFFEN, POSNANIAE
IOANNES WIKARJAK, POSNANIAE

COMMENTARII EDUNTUR ADMINISTRANTUR
POZNAŃ, UL. MARCHLEWSKIEGO 124—126
INSTYTUT FILOLOGII KLASYCZNEJ

EDITORUM ADIUTRIX
ANNA CEJROWSKA

Commentarii eduntur sumptibus
Academiae Scientiarum Polonae

© *Copyright by Zakład Narodowy im. Ossolińskich. Wydawnictwo, Wrocław, 1979*

Zakład Narodowy im. Ossolińskich — Wydawnictwo. Wrocław 1980.
Nakład: 540 egz. Objętość: ark. wyd. 15,70, ark. druk. 12,50. Papier
druk. sat. kl. III, 70g, 70 × 100. Oddano do składania 13 III 1979.
Podpisano do druku 8 V 1980. Druk ukończono w maju 1980
Wrocławska Drukarnia Naukowa. Zam. 755/79 — Cena zł 45. —

Z księgozbioru
Polskiego Towarzystwa Filologicznego

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# LE ΠΟΛΥΠΤΩΤΟΝ DE LÉOPHILE*

Par

FURIO MURRU

à Gualtiero Calboli

## 1. INTRODUCTION

Bien que la production archiloquienne ait été déjà étudiée plus qu'amplement et qu'on ait dit le dernier mot sur beaucoup d'aspects qui la concernent, nous nous proposons de réexaminer un fragment attribué à Archiloque par le rhéteur grec (Hérodien ?) auteur d'un Περὶ σχημάτων[1], et considéré authentique par tous les éditeurs du poète de Paros[2].

Le poème, sûrement mutilé d'Archiloque qui nous intéresse, est porté dans le Π. σχ. pour illustrer la figure du πολύπτωτον chez quelques auteurs[3].

---

* Nous remercions le prof. H. Herter (Philologisches Seminar der Universität Bonn) de nous avoir amicalement communiqué — avec deux lettres, du 24 Août et du 12 Septembre 1977 — ses impressions au sujet d'une version préliminaire de cet essai. Quelques — uns de ses conseils ont contribué à l'amélioration critique de l'article.

[1] L'attribution du Π.σχ. en question — texte qui nous est parvenu intégralement — à Hélios Hérodien soulève des problèmes de pas peu d'importance, puisqu' entre les ouvrages du célèbre grammairien grec du III^e^ siècle il y a déjà une oeuvre du même nom, dont nous possédons seulement des fragments très brefs de la tradition indirecte. Pour le texte du Π.σχ. „fragmentaire", on peut voir A. Lentz (ed.), [Ἡρῳδιανοῦ]Περὶ σχημάτων, GG III 2, 847–849; pour la liste des ouvrages du grammairien grec il est utile de consulter — outre l'ample introduction du même Lentz (surtout: GG III 1, CXIII–CXIV) — le tableau récapitulatif de H. Schultz, dans RE VIII 1, s. v. *Herodianus*, col. 962–963; le savant allemand rappelle un Π.σχ. du grammairien hellénistique, mais pour le texte il renvoie le lecteur seulement aux trois pages de Lentz. En particulier, E. Lobel, *Questions without Answers*, Classical Quarterly XXII 1928, p. 115, a soutenu que le Π.σχ. „intégral" ne devrait pas appartenir à Hélios Hérodien. Plus recemment, W. Spoerri, dans *Der kleine Pauly* 2, s.v. *Herodianus*, col. 1097, pense d'attribuer à Hélios Hérodien aussi le Π. σχ. „intégral", publié en 1835 par C. Walz, *Rhetores Graeci* VIII, 579 svv. et — par la suite — en 1856 par L. Spengel, *Rhetores Graeci* III, 85 svv. Il est très probable que le Π. σχ. „intégral" doive presque certainement être attribué à Hélios Hérodien jusqu' à preuve du contraire, attendu que nous ne possédons absolument des notices relatives ou à un rhéteur du même nom ou à un autre écrivain qu'on puisse considérer comme le vrai auteur du petit ouvrage littéraire. Bien sûr, nous avons seulement fait allusion à la *vexata quaestio* de l'attribution incertaine du Π. σχ. „intégral", sans vouloir absolument suggérer une solution plus ou moins définitive. Donc nous renvoierons le lecteur au texte du Π. σχ. „intégral" — lorsque necéssaire — sans allusion à son auteur.

[2] Nous renvoierons aux plus significatifs au cours du développement.

[3] H. Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, I, München 1960, p. 325–329, a étudié soigneusement cette figure. Plus récemment, une considérable contri-

Trois passages de poètes sont bien pris en considération, dans l'ordre respectivement de Cléocare[4], d'Archiloque et d'Anacréon.

Le célèbre πολύπτωτον de Cléocare[5] joue sur tous les possibles changements casuels du nom de Démosthène (Δημοσθένης, -ους, -ει, -(-η) -ην, -ες); celui d'Anacréon met en évidence la série génitif/datif/accusatif relativement au nom Κλεόβουλος[6].

Entre le passage de Cléocare et celui d'Anacréon nous trouvons le bref, fragmentaire et incomplet[7] poème d'Archiloque, très discuté par le passé et encore aujourd'hui très discutable aussi bien pour les discordances relatives aux manuscrits qui le concernent[8], que pour les émendations que les savants y ont proposées. Plus spécifiquement, les manuscrits du Π. σχ. présentent une situation que Lobel a bien synthétisée:

| | | |
|---|---|---|
| Νῦν δὲ Λεώφιλος ἄρχει | Λεωφίλου *Haun.*, *Bodl.*<br>Λεώφιλος *Marc.*, *Pariss.* | δ'ἐπικρατεῖ |
| Λεωφίλῳ δὲ πάντα κεῖται | Λεώφιλε δέ *Haun.*, *Marc.*, *Bodl.*<br>(Λεώφι)λον *Bodl. sscr.*<br>Λεώφιλος *Pariss.* | ἄκουε |

A son tour Diehl[9] a proposé le texte suivant:

Νῦν δὲ Λεώφιλος <μὲν> ἄρχει, Λεώφιλος δ'ἐπικρατεῖ,
Λεωφίλῳ δὲ πάντα κεῖται, Λεώφιλος <δ'> ἀκούε<ται>

suivi par Lasserre-Bonnard[10] et récemment par Tarditi[11].

---

bution explicatrice a été fournie par W. Belardi, *Per la storia della nozione di „poliptoto" nella antiquità*, Quaderni Urbinati XII 1971, p. 123–144, réimprimée dans id., *Problemi di cultura linguistica nella Grecia antica*, Roma 1972 (K Libreria Editrice), p. 141–168. Il résulte de la recherche du savant romain que les anciens théoriciens ont interprété le πολύπτωτον de manières différentes: 1. un nom (ou pronom) décliné avec ordre en plus de cas et à brève distance; 2. des noms (ou pronoms) différents déclinés avec ordre en plus de cas et à brève distance; 3. des noms (ou pronoms) différents marqués par le même cas et répétés plus d'une fois à brève distance; 4. un nom (ou pronom) marqué par le même cas et répété plus d'une fois à brève distance. Quant au nombre des itérations, abstraction faite de la variable identité/diversité du nom (ou pronom) et du cas, on va du *maximum* de cinq au *minimum* de deux/trois.

Dans le Π.σχ. qui nous intéresse maintenant, l'auteur soutient que le πολύπτωτον s'offre ὅταν ἤτοι τὰς ὀνομασίας ἢ τὰ ὀνόματα εἰς πάσας τὰς πτώσεις μεταβάλλοντες διατιθώμεθα τὸν λόγον (97, 8–10 Spengel; 598, 16–18 Walz [mais là la ponctuation est différente]).

[4] On ne sait rien de cet auteur.

[5] Voir 97, 10–17 Spengel; 598, 18–599, 6 Walz.

[6] Voir 97, 23–25 Spengel; 599, 12–600, 2 Walz.

[7] L' opinion appartient à G. Pasquali (voir: G. Monaco, *Charites. Lirici greci*, Palermo 1968, p. 40, *ad. loc.*).

[8] Voici les manuscrits: *Hauniensis* 1965, *Marcianus* 512, *Parisinus* 2551 et *Parisinus* 2929; Lobel, *o.c.* p. 116, rappelle aussi un *Bodlerianus*, du reste pas cité par Spengel et par Walz.

[9] E. Diehl (ed.), *Anthologia lyrica Graeca*, I, Lipsiae 1936, p. 231, fr. 70.

[10] F. Lasserre – A. Bonnard (édd.), *Archiloque. Fragments*, Paris 1958, p. 40, fr. 122.

[11] I. Tarditi (ed.), *Archilochus. Fragmenta*, Romae 1968, p. 125, fr. 110.

Cependant, compte tenu des variantes très contradictoires fournies par les manuscrits et de l'inacceptabilité des émendations et des integrations des éditeurs, qui ont opéré en isolant le poème archiloquien de l'entier contexte du Π. σχ., nous pensons qu'il soit nécessaire de recourir à des recherches ultérieures et soigneuses afin de présenter une nouvelle et plus convaincante proposition sur le texte.

Pour cela nous recourirons à deux procédés: a) la comparaison entre le Πολύπτωτον d'Archiloque et ceux de Cléocare et d'Anacréon (l'un immediatement précédant, l'autre suivant dans le contexte du Π. σχ.); b) l'analyse grammaticale, métrique et paléographique, complétée et finalisée au point a).

## 2. LA COMPARAISON

Nous avons souligné que dans le contexte où aussi le poème archiloquien trouve sa place, Hérodien se propose d'illustrer par des exemples quelques utilisations de la figure du πολύπτωτον, effectuées par les anciens poètes.

Comme les Πολύπτωτα de Cléocare et d'Anacréon présentent une série casuelle rigoureusement ordonnée du nominatif/génitif jusqu'à l'accusatif/vocatif, et — de plus — qu'ils se basent sur la progression du *maximum* (=cinq cas) chez Cléocare au *minimum* (=trois cas) chez Anacréon par rapport à la série casuelle grecque, il est fort probable qu'aussi le poème d'Archiloque avait un ordre „normal" et progressif (à partir du nominatif) et qu'il contenait vraisemblablement bien quatre cas différents[12].

En quelques mots et schématiquement nous aurions:

| CLÉOCARE | ARCHILOQUE | ANACRÉON |
|---|---|---|
| 5 cas: nom. → voc. | 4 cas: nom. → acc. | 3 cas: gén. → acc. |

## 3. L'ANALYSE GRAMMATICALE, MÉTRIQUE ET PALÉOGRAPHIQUE

Ces premières observations, fondées sur la seule mais certainement très indicative comparaison textuelle des trois πολύπτωτα du Π. σχ., à notre avis pourraient recevoir d'ultérieures renforcements par l'entremise des procédés présentés à la fin du §1. point b), que nous sommes en train d'expliquer.

En particulier, nous proposerions d'apporter au texte les suivantes émendations:

Νῦν δὲ Λεώφιλος μὲν ἄρχει, Λεωφίλου δ'ἐστὶ κράτος
Λεωφίλῳ δ' <ἐν>πάντα κεῖται, Λεώφιλον δ'ἀκούε<τε>
κτλ.

---

[12] Lobel mis à part (qui ne se compromet pas trop sur les cas du πολύπτωτον archiloquien), précédemment c'est le seul Walz qui accepte dans le texte la séquence: nominatif, génitif, datif, vocatif (pas l' accusatif). Par la suite la proposition a été refusée par Spengel, et par tous les éditeurs archiloquiens.

3.1. Νῦν δὲ Λεώφιλος μέν ἄρχει

Le premier dimètre trochaïque[13] ne présente aucun problème métrique, puisqu'on sait que Λεώφιλος représente un mot trisyllabe pour synizèse dans ce contexte précis, dans le dimètre restant du premier vers, et dans ceux relatifs au vers suivant.

Par rapport au texte conservé dans les manuscrits du Π. σχ., nous avons accepté la particule μὲν — déjà proposée par Diehl —, pour compléter le deuxième mètre trochaïque. En effet, il est fort probable qu' Hérodien en personne citait le fragment d'Archiloque de mémoire, suivant un procédé très commun dans l'antiquité classique.

3.2. Λεωφίλου δ' ἐστὶ κράτος

Tous les manuscrits attestent ἐπικρατεῖ, qui évidemment ne peut être joint qu'au Λεώφιλος du *Marc.* et des *Pariss.*; en effet il n'y a pas d'attestations d'ἐπικρατέω avec un *genetivus personae* acceptable dans ce contexte, puisqu'on arriverait à l'absurde de [Λεώφιλος] Λεωφίλου δ'ἐπικρατεῖ, construction impossible même dans l'acception ironique.

Au contraire, nous reconnaissons qu'on pourrait accepter du point de vue grammatical et métrique Λεώφιλος δ'ἐπικρατεῖ. Toutefois s'opposerait à cette acceptation le critère de comparaison d'après lequel on pourrait raisonnablement penser à une alternance et à une succession casuelles très précises. De plus chacun pourra observer qu'au début du deuxième vers „Léophile" est transmis unaniment au datif, chose qui ferait croire que le deuxième élément nominal du πολύπτωτον soit un Λεωφίλου. Mais alors c'est une émendation opportune du texte des manuscrits: nous proposerions le passage de Λεωφίλου δ' ἐπικρατεῖ à Λεωφίλου δ'ἐστὶ κράτος. On pourrait penser à une confusion d'écriture entre ΣΤ (d'ἐστί) et Π (d'ἐπικρατεῖ) due à un *ductus* très rapide et peu soigné. En outre, on ne doit pas exclure l'éventualité d'une faute d'ὁμοιοτέλευτον — pour influence contextuelle — entre ει (d'ἄρχει) et ει (d'ἐπικρατεῖ). Grammaticalement, le nom κράτος[14] joint à εἶναι et au génitif possessionis

---

[13] Les deux vers sont des tétramètres trochaïques catalectiques, qui admettent — entre les diverses possibilités — la substitution du trochée par le spondée au lieu pair (voir: A. Dain, *Traité de métrique grecque*, Paris 1965, p. 62–64). Le savant français soutient de façon significative qu'Archiloque „encore tout proche des premiers emplois littéraires du tétramètre trochaïque, ne fait pas autrement", acceptant seulement une substitution ou — tout au plus — deux pour chaque vers.

[14] Nous avons choisi la graphie κράτος au lieu de celle κάρτος: κράτος revient une autre fois dans la production archiloquienne (fr. 94 Diehl, 1), alors qu'il n' y a aucun κάρτος à l'exception d'un καρτερός (fr. 23 Diehl). Nous avons tiré ces données de l' *index verborum* de Tarditi, *o. c.* p. 248, s. vv. Par rapport à l'alternative κράτος/κάρτος, H. Herter nous fait remarquer qu'Archiloque aurait dû employer la deuxième forme, épique et homérique. En réalité nous avons démontré le contraire, à part le fait que κράτος — tout en étant un mot ionien — représente celui-ci aussi une forme épique (voir: H. G. Liddell — R. Scott — H. S. Jones — R. Mc Kanzie, *A Greek-English Lexicon*, Oxford 1958, p. 991, s. v.).

serait acceptable; la construction est partiellement confirmée — par exemple — en τοῦ κράτος ἔστ' ἐνὶ οἴκῳ (Hom., α 359), avec ἐνὶ οἴκῳ = complement circonstantiel interprétant ἐνί d'une valeur prépositionnelle, pas préverbale.

Du point de vue metrique, notre correction ne trouverait aucun obstacle, puisque la ε d'ἐστί se révèle longue par position en accord à la loi selon laquelle la quatrième syllabe du troisième mètre trochaïque peut être indifférement longue ou brève quant à la quantité; en plus, la ο de κράτος est notoirement brève: et cela est permis à la dernière syllabe du tétramètre trochaïque catalectique.

3.3. Λεωφίλῳ δ' ‹ἐν› πάντα κεῖται

A l'exception d'ἐν, c'est le texte accepté par tous les éditeurs, malgré l'opinion de Lobel[15] qui juge „pas grecque" cette construction. Il est probable que les savants se soient basés sur des constructions du type πάντα εἶναί τινι pour confirmer le texte, bien qu'Archiloque ait κεῖμαι et que la construction avec εἶναι ait une valeur très différente que celle ici admissible. En plus nous observons que κεῖμαι peut régir le datif seulement s'il fraie avec une préposition: dans le cas analysé ἐν pourrait bien passer, étant donné que Pindare atteste κεῖμαι + ἔν τινι dans l'acception de „dépendre de quelqu'un", donc avec κεῖμαι qui assume une valeur métaphorique.

3.4. Λεώφιλον δ' ἀκούε‹τε›
κτλ.

L'intégration d'une syllabe au bout du tétramètre trochaïque est absolument nécessaire pour des raisons métriques: cette syllabe est indifférente.

Diehl — on l'a vu précédemment — propose -ται, en accord à sa position selon laquelle Archiloque aurait employé une itération du nom „Léophile" presque en un seul cas[16]. En effet ἀκούεται irait bien avec la variante Λεώφιλος des *Pariss.*, mais il y aurait un fort contraste avec les critères de comparaison présentées précédemment.

Λεώφιλε δέ des *Haun.*, *Marc.* et *Bodl.* en accord à l'ἀκουέτω avancé par Gallavotti[17] serait admissible suivant le sens, pas métriquement puisque λε est brève alors que la troisième syllabe d'un mètre trochaïque est obligatoirement longue. Donc, aussi cette variante doit être exclue.

Seulement le Λεώφιλον des *Bodl.* resterait à examiner: il est métri-

---

[15] Lobel, *o. c.* p. 116.

[16] A ce propos, nous soulignons le fait que le savant allemand rappelle le fr. 2 d'Archiloque, où il y a un πολύπτωτον trimembre d'une identique terminaison morphologique. Mais l'éditeur aurait bien fait de rappeler aussi une preuve à son détriment, le fr. 94, dans lequel nous sommes en présence d'un πολύπτωτον avec des différentes terminaisons morphologiques (même si pas ordonnées d'après le schème de la déclinaison): σόν ..., σύ ..., σοῦ ... .

[17] C. Gallavotti, *Il tiranno di Archiloco*, La Parola del Passato X 1949, p. 70.

quement valable si on complète le texte par un δ' (pour δέ) devant l' ἀκουε-, en suivant la proposition de Diehl approuvée par Lasserre-Bonnard et par Tarditi.

Tout réussirait, même si on accepte un -τε au bout du vers, en sorte d'obténir Λεωφίλου δ' ἀκούετε avec le -τε bref, donc en position de *non obstat* par rapport à la dernière syllabe du tétramètre trochaïque.

Grammaticalement, nous trouverions ἀκούω approché d'un nom à l'accusatif. Il est connu que ce verbe régit le génitif de la personne: cependant ἀκούω peut être approché d'un nom à l'accusatif (dès l'époque des poèmes homériques), par exemple dans 'Ατρείδην δὲ ἀκούετε ὡς ἦλθε (Hom. γ 193) avec le sens de „entendre; écouter"[18]. Nous ne nions pas que dans ce passage homérique il y a une prolepse: pourtant dans les premiers trois mots, ce morceau évoque surprenantement le contexte archiloquien que nous avons corrigé. En plus, on sait qu' ἀκούειν peut régir très bien aussi des constructions avec l'accusatif et l'infinitif à partir d'Homère même.

A notre avis, on pourrait penser d'une certaine vraisemblance que le poème archiloquien n'était pas complet — cela semblait indubitable à Pasquali —[19] et que dans le vers suivant (= κτλ.) il y avait: ou a) un infinitif régi par Λεώφιλον, ou b) une proposition déclarative avec son sujet annoncé dans la phrase principale.

Enfin, nous faisons remarquer qu'il ne serait pas possible d'accepter le Λεώφιλος δ'ἀκούεται de Diehl et des autres éditeurs, aussi parce que ce verbe — avec la même valeur sémantique de notre Λεωφίλου δ'ἀκούετε / κτλ. — n'est jamais attesté à la diathèse passive.

## 4. CONCLUSION

Sur la base de ces observations, il nous semble que les émendations avancées puissent du moins être prises en considération. Les papyrus, qui seront éventuellement découverts à l'avenir, confermeront ou laisseront dans l'incertitude la plus absolue la résolution de ce poème à πολύπτωτον, sans doute un cassement de tête.

On peut alors se demander la raison de cet *excursus* critique: la tentative de soustraire à l'incertitude et à l'oubli quelque aspect philologique-culturel — même s'il était d'une importance apparemment secondaire — a toujours sa raison d'être, surtout lorsque le sujet duquel on s'approche semble une „question without answers".

Turin

---

[18] Pour la construction ἀκούω + ὡς (ou ὅτι) + sujet de la subordonné soumis à la prolepse et à variation casuelle, voir: Liddell–Scott–Jones–McKanzie, *o.c.* p. 51.

[19] Voir n. 7.

## ADDENDUM

Par une récente communication personnelle M. Bruno Gentili nous a fourni deux très utiles éclaircissements, que nous rapportons. A propos du § 3.1, il dit que μέν est une variante (de Haun.) acceptée par P. Elmsley et mentionnée chez Th. Gaisford, *Poëtae minores Graeci*, Leipzig 1825² [ou 1823²?: voir W. Pökel, *Philologisches Schriftsteller-Lexikon*, Leipzig 1882, p. 88], ad Arch. fr. 74 [nous n'avons pas pu consulter cette édition]. Relativement au § 3.4, le savant urbinate affirme qu' ἀκούετε a été avancé par le même Elmsley.

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# DIAGORAS VON MELOS — WAHRHEIT UND LEGENDE*

Von

MAREK WINIARCZYK

## 1. FORSCHUNGSSTAND

Die kontroverse Gestalt des Diagoras erweckte bereits vor langer Zeit ein grosses Interesse, deshalb wurden ihm in den letzten Jahrhunderten etliche Bearbeitungen von unterschiedlichem Wert und Umfang gewidmet. Gegenstand des Streites ist fast alles, angefangen von den Lebensdaten und einem Rekonstruktionsversuch seines Lebenslaufes bis zu seinem Schaffen und seinen Anschauungen. Es wird die Frage aufgeworfen, ob Diagoras nur ein lyrischer Dichter[1] oder auch Philosoph war, der atheistische Anschauungen vertrat[2]. Es war schon soweit, dass manche mit Unrecht zu behaupten begannen, es gäbe zwei Diagoras, einen frommen Dichter und einen atheistischen Philosophen[3]. Um Diagoras' Gestalt entstanden ausserdem einige Legenden und Anekdoten.

---

* Die Abhandlung *Diagoras von Melos — Wahrheit und Legende. Monographie, Testimonien, Fragmente* wurde in polnischer Sprache im Juni 1976 der Philologischen Fakultät der Universität Wrocław als Dissertation vorgelegt. Ich veröffentliche in dieser Zeitschrift eine veränderte Fassung des ersten Teils, nämlich die Monographie über Diagoras. Der zweite Teil, d. h. eine kritische Ausgabe aller bekannten Testimonien, Fragmente sowie Texte, welche angeblich durch Diagoras inspiriert wurden, wird in der Bibliotheca Teubneriana erscheinen. Die Testimonien werden nach meiner künftigen Ausgabe angeführt. Dort ist auch die Konkordanz aller bisherigen Ausgaben zu finden. Der Verfasser bedankt sich für wertvolle Ratschläge und Hinweise bei seinem Promotor Herrn Prof. Dr. Jerzy Łanowski, den Rezensenten Herrn Prof. Dr. Marian Plezia und Frau Doz. Dr. Alicja Szastyńska-Siemion, sowie Herrn Dr. Herbert Myśliwiec, welcher freundlicherweise die erste Fassung der Dissertation gelesen und seine Bemerkungen dem Verfasser mitgeteilt hat.

[1] μελῶν ποιητής und διθυραμβοποιός (*Schol. Aristoph. Ran.* 320 — T 8); ᾀσμάτων ποιητής (Suda s.v. Διαγόρας — T 9 A); διθυραμβοποιός (S.E. *Adv. math.* IX 53 — T 57). Siehe Philod. *De piet.* p. 85 Gomp. (T 69).

[2] Diagoras wird als Philosoph angesehen, u.a. von Ps-Plut. *Plac. phil.* 880 D (T 47); Ps.-Gal. *Hist.phil.* 35 (T 52); Joan. Chrys. *In epist. 1 ad Cor. hom.* IV c.5 (T 24); *Schol. Ael. Arist.* ὑπὲρ ῥητορικῆς 258 or. 2 Behr = II 80, Dind. (T 31); *Schol. Cl. Protr.* I 304, Stählin (T 26); Suda s.v. *Διαγόρας* (T 9 A).

[3] K.J. Beloch, *Griechische Geschichte*, II, Strassburg 1916², S. 375. Diese Ansicht hielt A.B. Drachmann, *The Atheism in Pagan Antiquity*, London-Copenhagen-Christiania 1922, S. 32, als wahrscheinlich; er entschied sich jedoch für die völlige Bejahung dieser Hypothese nicht.F.H.M.Blaydes schrieb in seinem Kommentar zu Aristophanes' *Fröschen* (Halle 1889, S. 261), es bliebe unklar, ob der Atheist Diagoras dieselbe Person wie der Dichter Diagoras sei.

Heutzutage sind die Forscher hauptsächlich daran interessiert, nachzuprüfen, ob die atheistische Weltanschauung Diagoras begründeterweise zugeschrieben wurde, ob Diagoras wirklich der erste radikale Atheist war, der die Existenz der Götter leugnete.

P. Bayle's Artikel in *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam 1697, kann man als ersten ernsthaften Versuch der Darstellung Diagoras' Gestalt betrachten[4]. Dieses Wörterbuch erschien in vielen Auflagen. Einen guten Überblick ermöglichte ebenfalls die *Bibliotheca Graeca* von J.A. Fabricius, die in der 4. Auflage von G. Chr. Harles erweitert wurde (vol. I, S. 626 f., vol. II, S. 119 f. und S. 654–656, Hamburg 1790–1791). Im Jahre 1799 veröffentlichte Th.G.Thienemann die Abhandlung *Über den Atheismus des Diagoras von Melos*, Beiträge zur Geschichte der Philosophie, hrsg. von G.G. Fülleborn, Stück 11–12, Jena 1799, S. 15–56. Als erster stellte er auf eine übersichtliche Weise einen grossen Teil der Testimonien über Diagoras zusammen, die sich in Werken von 19 Autoren befanden und versuchte, sie kritisch zu analysieren. Auf diese Weise gründete er eine gewisse Grundlage für die Quellenforschung über Diagoras.

Im 19. Jh. erschienen zwei Dissertationen, welche Diagoras gewidmet waren: D.L. Mounier, *Disputatio philosophico-literaria de Diagora Melio*, Diss. Leiden, Rotterdam 1838, und Th. Münchenberg, *De Diagora Melio*, Diss. Halle 1877. Mounier stützte sich auf Ansichten von M.H.E. Meier, die enthalten sind in der *Allgemeinen Encyclopädie der Wissenschaften und Künste...* hrsg. von J.S. Ersch-J.G. Gruber, Leipzig 1833, Erste Section, Th. 24, s.v. *Diagoras*, S. 439–448; Münchenberg wiederum knüpfte an die Ergebnisse der Forschungen von F.V. Fritzsche an, die im Kommentar zu Aristophanes' *Fröschen* angeführt werden (Zürich 1845, S. 180–186). Die Autoren dieser beiden Dissertationen kannten zwar bereits mehr Testimonien als Thienemann, sie führten jedoch keine kritische Analyse der antiken Tradition durch und vermochten sie nicht von den Informationen zu befreien, welche die spätere Antike geschaffen hatte. Ausserdem verwarfen Fritzsche und Münchenberg das Datum Diagoras' Flucht aus Athen (415 v.u.Z.), welche von antiken Quellen bestätigt wurde. Sie versetzten dieses Ereignis ans Ende der dreissiger Jahre des 5. Jhs. v.u.Z., indem sie sich auf eine falsche Interpretation der Testimonien stützten.

Im Jahre 1900 widmete U.v. Wilamowitz-Moellendorff Diagoras einen vierseitigen Passus in der *Textgeschichte der griechischen Lyriker*, Berlin 1900 (Abhandlungen d. Königl. Gesellschaft d. Wissenschaften zu Göttingen, Phil.-hist. Klasse, N.F. IV 3), welcher für Philologen der ersten Hälfte des 20. Jhs. eine der Hauptquellen über Diagoras wurde,

---

[4] Wir gelangten nicht zur Abhandlung *De atheismo Diagorae*, welche von Mariangelus Bonifacius a Reuten veröffentlicht wurde. Auf dieses Werk beriefen sich die Autoren des 18. Jhs. In den uns zugänglichen Bibliographien wurde dieses Buch ebenfalls nicht genannt.

da die obengenannten Dissertationen schwer zugänglich waren. Nach Wilamowitz erfolgte Diagoras' Flucht 415/414. Die Untersuchungen über Diagoras von E. Derenne in *Les procès d'impiété intentés aux philosophes à Athènes au V^e et IV^e siècles avant J.-C.*, Liège — Paris 1930, S. 57—70 (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, fasc. 45), bildeten einen gewissen Fortschritt. Von Derenne ging der Vorschlag aus, den rätselhaften Titel des Diagoras zugeschriebenen Werkes Ἀποπυργίζοντες λόγοι, neu zu interpretieren.

1950 erschien die Arbeit von I. Lana, *Diagora di Melo*, Atti della Accademia delle Scienze di Torino, T. II, vol. 84 (1949—1950), Torino 1950, S. 161—205 (= *Diagora di Melo e la costituzione di Mantinea*, Studi sul pensiero politico classico, Napoli 1973, S. 63—105) der zum, ersten Mal eine kritische Ausgabe der Mehrzahl von erhaltenen Testimonien und Fragmenten bearbeitete. Leider kannte er manche Testimonien nicht, die sich bereits in Mouniers und Münchenbergs Dissertationen befanden. Für Lana waren diese Arbeiten unzugänglich. Dagegen nahm er in seine Ausgabe eine Anzahl von Testimonien auf, die nichts gemeinsames mit Diagoras von Melos hatten. Ausserdem ging Lana von einer — unserer Meinung nach — falschen Annahme aus, Diagoras hätte in den Jahren 530—446 gelebt.

Im Jahre 1959 erschien die Abhandlung *Diagoras* ὁ Ἄθεος von F. Jacoby (Abhandlungen der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Klasse für Sprachen, Literatur und Kunst, Jg. 1959, Nr. 3), der eine Auswahl der wichtigsten Testimonien anbot (u.a. durch einen wichtigen Beleg eines arabischen Philosophen aus dem 11. Jh.erweitert). Jacoby analysierte die antike Tradition mit grosser Gelehrsamkeit und Kritizismus. Er gelangte zu vielen interessanten Feststellungen. Es wäre jedoch schwierig, mit seinen zwei Hauptthesen übereinzustimmen. Nach diesen Thesen sollte: 1. Diagoras von Athen Ende der dreissiger Jahre des 5. Jhs.v.u.Z. flüchten und 2. Diagoras der erste radikale Atheist in der Antike sein, der die Existenz der Götter völlig leugnete. Der Rezensent der Arbeit von Jacoby stellte diese beiden Behauptungen mit Recht in Frage (F. Wehrli, Gnomon XXXIII 1961, S. 123—126). Noch treffender wurden sie von L. Woodbury im Artikel *The Date and Atheism of Diagoras of Melos*, Phoenix XIX 1965, S. 178—211, widerlegt. Woodbury stellte jedoch eine Reihe von Hypothesen auf, die sich beispielsweise auf Interpretationen von Titeln der Diagoras zugeschriebenen Werke sowie auf den Ursprung seines Atheismus bezogen und die — unserer Meinung nach — nicht anzunehmen sind.

Hinsichtlich solch unterschiedlicher Meinungen schien uns angebracht zu sein, die ganze antike Tradition sowie alle wichtigsten Abhandlungen über Diagoras wiederholt zu erörtern. Während der Analyse der Testimonien lenkten wir unsere Aufmerksamkeit besonders darauf, um zu erfassen, aus welcher Zeit und Quelle diese untersuchten Testi-

monien stammen und welchen Wert sie darstellen. Bereits aus einer oberflächlichen Analyse der Testimonien kann man erschliessen, dass viele Schriftsteller gewisse Informationen über Diagoras von früheren Autoren beinahe wörtlich übernommen haben, ohne zu überlegen, inwiefern diese Informationen wahrheitsgetreu seien. Dies muss vor allem dann berücksichtigt werden, wenn Diagoras' Atheismus zur Diskussion aufgeworfen wird. Es stellt sich nämlich heraus, dass diejenigen Forscher, welche der Meinung sind, sie hätten Diagoras' radikalen Atheismus bewiesen, einen methodologischen Fehler begehen, indem sie zahlreiche Testimonien aus der Kaiserzeit anführen.

## 2. DIAGORAS' LEBEN

Die griechischen Chronographen überlieferten zwei unterschiedliche Daten der ἀκμή: 468/467 (Eus. *Hier. Chron.*, Ol. 78, 1 — T 5 A; cf. Suda s.v. Διαγόρας, 523 [Ol. 78] — T 9 A) und 482/481 (Eus. *Hier. Chron.*, Ol. 74, 3 — T 1 A; cf. Cyr. Alex. *C. Iul.* I 13 [Ol. 74] — T 2). Einmal wird Diagoras in Zusammenhang mit Dichtern[5], ein anderes Mal mit Philosophen genannt[6]. Die erhaltenen Testimonien liefern ausserdem einige andere Daten aus Diagoras' Leben. Er sollte dem Ex-Faustkämpfer Nikodoros bei der Gesetzgebung für die Bewohner von Mantinea behilflich gewesen sein (Ael. *V. h.* II 23 — T 13)[7]. Nikodoros' Gesetzgebung wird ungefähr mit dem Jahr 425 datiert[8]. In Aristophanes' *Wolken* 830, die 423 aufgeführt wurden[9], wird Sokrates als Melier bezei-

[5] Er sollte Simonides' und Pindars Zeitgenosse sein (*Schol.Arist.Ran.* 320 — T 8; Tzetzes, *Comment. Arist. Ran.* 320 a — T 12) sowie Bakchylides' (Eus. *Hier. Chron.*, Ol. 78, 1 — T 5 A; vgl. T 5 B). Nach Suda s.v. Διαγόρας (T 9 A) lebte Diagoras nach Pindar und Bakchylides (aber Pantinus und Küster korrigierten den Text auf κατὰ Πίνδαρον καὶ Βακχυλίδην) und er war älter als Melanippides (Jacoby, *a.O.* S. 13, entschied sich für die Lesart Μελανιππίδης δὲ πρεσβύτερος, s. Anm. 50).

[6] Al-Mubaššir (T 10), der arabische Philosoph aus dem 11. Jh. (siehe F. Rosenthal, *Al-Mubashshir Ibn Fātik*, Oriens XIII-XIV, 1960/1961, S. 132-158) gibt an, dass zu Diagoras' Zeiten Leukippos, Zenon, Heraklit, Empedokles, Melissos, Protagoras, Anaxagoras, Sokrates und Demokrates (= Demokrit) lebten. Die deutsche Fassung des Abschnitts über Diagoras veröffentliche F. Rosenthal, *Arabische Nachrichten über Zenon den Elaeten*, Orientalia NS VI 1937, S. 33. Die englische Übersetzung bei F. Jacoby, *FGrHist* III b Suppl. I, Leiden 1954, S. 198.

[7] F. Bölte, RE XIV 2 (1930) Sp. 1320, s.v. *Mantinea*, meinte, dass Klaudios Ailianos übertriebenerweise Diagoras' Anteil an der Gesetzgebung hervorhob. Nach Jacobys Ansicht dagegen (*Diagoras...*, S. 14 u. 36, Anm. 79–80) wurde die Nachricht darüber, dass Diagoras der ἐραστής von Nikodoros war, und Gesetze für Mantineer verfasste, aus dem zu Nikodoros' Ehren geschriebenen Gedicht deduziert.

[8] So G. Fougères, *Mantinée et l'Arcadie orientale*, Paris 1898, S. 381; Derenne, *a.O.* S. 63; W. Nestle, *Vom Mythos zum Logos*, Stuttgart 1942², S. 418. Bölte, *a.O.* Sp. 1319 f., gibt die Jahre 425–423 an, und Jacoby, *Diagoras...*, S. 18, nahm das Jahr 426/425 an. Lana, *a.O.* S. 169–173 (bes. 172 f.), sprach sich für das Datum 457/456 aus, d.h. für die Periode der Ausbreitung athenischer Einflüsse auf Peloponnes. Über den Standpunkt von Wilamowitz s. Anm. 16.

[9] Erhalten blieb die zweite Bearbeitung der *Wolken*, welche 421–418 entstanden waren (Schmid, GGL I 4, S. 247 mit Anm. 5), höchstwahrscheinlich in den Jahren

chnet[10]; angeblich sollte er lehren, es gäbe Zeus nicht, es herrsche aber Δῖνος (Wirbel). Dies ist eine deutliche Anspielung auf Diagoras, der bereits zu dieser Zeit dem athenischen Publikum schon gut als θεομάχος bekannt sein musste.

Diodor von Sizilien XIII 6 (T 17) und Al-Mubaššir (T 10)[11] besagen, dass Diagoras zur Zeit des Archonten Charias (415/414) der Gottlosigkeit angeklagt wurde und aus Athen flüchtete. Der Scholiast zu Aristophanes' *Vögeln* 1073 (T 7A) vertritt dagegen eine andere Meinung; dies sollte sich ungefähr zur Zeit der Eroberung von Melos ereignet haben d.h. 416/415.

In den *Vögeln* 1073 (414 aufgeführt) spricht Aristophanes von einem Dekret, in dem es heisst: derjenige, der den geflohenen Diagoras tötet, bekommt einen Preis in der Höhe eines Talents (T 15).

Mit Unrecht wird dagegen angenommen, Diagoras von Melos wäre schon von Hermippos in der Komödie Μοῖραι (Frg. 42 Kock I 235, Edmonds

---

419/418 (P. Geissler, *Chronologie der altattischen Komödie*, PhU XXX 1925, S. 37, und H. Edmonds, *Zweite Auflage im Altertum*, Leipzig 1941, S. 290 – Klassisch-Philologische Studien, H. 14). Es wird meist angenommen, die Anspielung auf Diagoras' Atheismus befinde sich bereits in der ersten Fassung der *Wolken*. Völlig vereinzelt steht die Ansicht von F. Ueberweg-K. Praechter, *Grundriss der Geschichte der Philosophie des Altertums*, Berlin 1920[11]. S. 143, dass die Anspielung auf Diagoras erst in der zweiten Fassung der *Wolken* auftritt.

[10] Als Melier wurde ebenfalls Hippo betrachtet (Cl. Al. *Protr.* II 24, 2: Διαγόραν καὶ Ἵππωνα τὼ Μηλίω – T 63; Arnob. *Adv. nat.* IV 29: Hippone ac Diagora Meliis – T 64). Fabricius, BG II 658, und Th. Bergk, *Commentationum de reliquiis comoediae Atticae antiquae l. II*, Leipzig 1838, S. 168 u. 178, waren der Meinung, dass man Hippo deswegen Melier genannt hatte, weil er dieselben Ansichten wie der Atheist Diagoras verbreitete. Zwar bezeugen nur zwei christliche Autoren, dass man Diagoras und Hippon als Melier bezeichnete, aber auch andere Schriftsteller stellen ihre Namen nebeneinander (Plut. *De comm. not.* 31 p. 1075 A – T 53; Ael. *N.a.* VI 40 – T 58; Ael. *V.h.* II 31 – T 60; Ael. fr. 33 Hercher = Suda s.v. ἔρρε – T 59; Simplic. *In Arist. De caelo* I 3 – T 66). Das spricht dafür, dass uns Klemens von Alexandrien und Arnobius die frühere Tradition überliefert haben. Dagegen hat S. Luria, *Democritea*, Leningrad 1970, S. 387 u. 404, kein Recht, indem er in Λεύκιππος ὁ Μήλιος (D.L. IX 30) eine Anspielung auf Diagoras' Atheismus suchte. Siehe M. Winiarczyk, *Starożytne wykazy ateistów. Próba zbadania tradycji* (De atheorum catalogis apud scriptores antiquos asservatis), Classica Wratislaviensia VII 1977, S. 77 Anm. 251.

[11] Nach Rosenthal, *a.O.* S. 39, hat sich Al-Mubaššir wahrscheinlich auf die Φιλόσοφος ἱστορία des Neuplatonikers Porphyrios gestützt. Bei der Verfassung der Lebensgeschichten der Philosophen benutzte Porphyrios eine Kompilation Βίοι φιλοσόφων und der Datenangabe stützte er sich entweder auf die *Chronik* des Apollodoros von Athen, oder wenigstens auf ein Handbuch, das auf die *Chronologie* von Eratosthenes-Apollodoros zurückging (Jacoby, *Diagoras...*, S. 13). Diese Ansicht wurde von Woodbury, *a.O.* S. 188, angenommen. Rosenthal gesteht jedoch, dass Mubaššir keinen Zugang zum originellen griechischen Text von Porphyrios hatte, sondern eine Überarbeitung benutzte, welche „vermutlich für die Zwecke der Übersetzung" von einem Syrer angefertigt wurde, der im griechischen Original vieles geändert hat (u.a. Umstellungen, Verschmelzungen mehrerer Versionen – s. Rosenthal, *a.O.* S. 56). – Mit Rosenthals Ansicht polemisierten F. Altheim–R. Stiehl, *Porphyrios und Empodokles*, Tübingen 1954, S. 19–21. Sie meinten, es liesse sich kein überzeu-

I 296) um 430 aufgeführt[12] und von Aristophanes in den *Fröschen* 320 aus dem Jahre 405 erwähnt worden[13].

Wir analysieren jetzt kritisch die überlieferten Daten und versuchen Diagoras' Lebensdaten — wenigstens annähernd — festzusetzen. Bereits auf den ersten Blick wird es deutlich, dass man Diagoras' ἀκμή nicht mit Diagoras' Verurteilung in Einklang bringen kann. In diesem Falle wäre er über hundert Jahre alt, oder mindestens über neunzig. Jacoby über-

---

gender Beweis dafür anführen, dass Mubaššir wirklich Zenons Biographie dem Werke von Porphyrios entnommen hatte. Sie behaupten, Porphyrios schriebe in der Φιλόσοφος ἱστορία über die sieben hervorragendsten Philosophen, welche in der Zeit von Thales bis Plato gelebt hatten. Zu diesen gehörte jedoch Zeno von Elea nicht und deshalb ist wenig wahrscheinlich, dass sich solch eine eingehende Biographie des Zeno in Porphyrios' Werk befinde. Altheim–Stiehl stützten ihre Meinung auf die Hypothese, dass sich aš–Šahrastānī, welcher über die sieben Philosophen von Thales bis Plato schreibt (*Die sieben Weisen, welche die Grundpfeiler der Philosophie sind* – II 81 Haarbrücker) im Werk *Kitāb al-milal wa' n-nihal* (Buch der Religionsparteien und Philosophenschulen) der syrischen Übersetzung der Philosophiegeschichte von Porphyrios bediente. Einige Jahre später jedoch stellen sie fest (*New Fragments of Greek Philosophers*, I, East and West XII 1961, S. 4), dass bei Mubaššir Fragmente des Werkes von Porphyrios erhalten blieben, und sie verweisen den Leser auf den Artikel von Rosenthal. Es sieht so aus, dass sie ihre Meinung geändert und die Hypothese dieses Gelehrten angenommen haben. Rosenthals Ansicht wurde vor Kurzem von R. Walzer als glaubwürdig anerkannt (*Porphyry and the Arabic Tradition*, Entretiens sur l' Antiquité classique XII 1965, S. 283, und EI² II 1965, S. 949 s.v. *Furfūriyūs*). I. Opelt, *Die griechische Philosophie bei den Arabern*, München 1970, S. 30, bekennt sich zu dieser Ansicht, ohne Rosenthals Namen zu nennen.

[12] Was das Datum angeht s. Geissler, *a.O.* S. 25, und Schmid, GGL I 4, S. 109. Hermippos vergleicht eine schnell wachsende Person mit Diagoras ὁ Τερθρεύς. Der Scholiast zu den *Fröschen* behauptet, es handle sich hier nicht um Diagoras von Melos. Manche Gelehrten verwarfen jedoch das antike Zeugnis und behaupteten, dass Hermippos eben an Diagoras von Melos dachte, z.B. Fritzsche, *a.O.* S. 185 f.; R. Helm, *Lucian und Menipp*, Leipzig–Berlin 1906, S. 379; Schmid, GGL I 4, S. 108 Anm. 10. Jacoby, *Diagoras*..., S. 9 f., analysierte mit grosser Erudition die Bedeutung des Beinamens Τερθρεύς und versuchte dadurch zu beweisen, dass Διαγόρας ὁ Τερθρεύς = Διαγόρας ὁ Μήλιος. Seine Ausführungen jedoch wurden mit Recht von Wehrli, *a.O.* S. 124, und Woodbury, *a.O.* S. 187 u. 197, für unüberzeugend gehalten.

[13] Bereits im Altertum wurde der Vers ᾄδουσι γοῦν τὸν Ἴακχον ὅνπερ ΔΙΑΓΟΡΑΣ (Arist. *Ranae* 320 – T 85) verschiedenartig interpretiert. Die Scholien dazu geben an, es handle sich hier nach Aristarch von Samothrake um Diagoras, der Iakchos verspottete (Ellipse ᾄδει = χλευάζει)). Apollodoros von Tarsos dagegen las δι' ἀγορᾶς und behauptete, dass Aristophanes eine Prozession zu Iakchos' Ehren erwähnte, welche über den Markt zog (Ellipse ᾄδουσι). Unter den modernen Forschern sprachen sich für die Interpretation von Aristarch meistens ältere Herausgeber aus, z. B. Fritzsche (Zürich 1845), Van Leeuwen (Leiden 1896), Th. Kock (Berlin 1894⁴) und P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris 1904, S. 134 Anm. 1; Derenne, *a.O.* S. 65 Anm. 5, neulich Wehrli, *a.O.* S. 124. Eine überzeugendere Interpretation von Apollodoros wurde von Wilamowitz, *a.O.* S. 81 Anm. 1; Jacoby, *Diagoras*... S. 9 (s. jedoch S. 23 Z. 29); Woodbury, *a.O.* S. 187, sowie von neueren Herausgebern L. Radermacher (Wien 1921, Graz 1967³), V. Coulon (Paris 1928) angenommen.

wand diese Schwierigkeit, indem er behauptete, die Chronographen gaben nicht ἀκμή, sondern das Geburtsdatum von Diagoras an[14]. Er wies auf die Zweideutigkeit des Wortes γέγονε hin, die schon öfters zu Missverständnissen führte[15]. Jacoby's Hypothese wurde mit Recht von anderen Forschern übernommen[16].

Mit ziemlich hohen Wahrscheinlichkeitsgrad kann man erklären, weshalb Diagoras' ἀκμή, d.h. in Wirklichkeit sein Geburtsjahr in die Olympiade 74 (484/481) und 78 (468/465) gesetzt wird. Nach der *Chronik* des Apollodoros von Athen, die als Quelle Eusebios' Daten und der Suda gilt, ist Ol. 74, d.h. vierzig Jahre vor der Gründung der Kolonie in Thurioi (Ol. 84, 1 = 444/443), das Geburtsdatum von Protagoras und Empedokles und gleichzeitig das Sterbedatum von Heraklit[17]. Diagoras war wahrscheinlich mit Protagoras synchronisiert. Der letzt genannte wurde ebenfalls der Gottlosigkeit angeklagt[18]. Sie werden häufig gemeinsam erwähnt, manchmal sogar verwechselt[19]. Ausserdem herrschte wohl auch die Meinung, dass Diagoras' Atheismus gewisse Verbundenheit mit Naturphilosophen implizierte. Daraus ersieht man, dass „the dating is a flimsy construction, depending on philosophical and chronological inferences from Diagoras' notorious atheism"[20].

Betrachten wir jetzt das zweite Datum, welches Diagoras mit Dichtern verbindet (s. Anm. 5). In der Olympiade 78,1 (468) starb Simonides

---

[14] Jacoby, *Diagoras..*, S. 15. Manche Forscher wollten das überlieferte Datum der ἀκμή beibehalten und deswegen mussten sie Diodors Zeugnis (*Bibl. hist.*) XIII 6 – T 17) verwerfen, in dem es hiess, Diagoras flüchtete von Athen im Jahre 415, so z. B. Fritzsche, *a.O.* S. 180; Münchenberg, *a.O.* S. 14–16; H. Müller-Strübing, *Protagorea. Zu den Vögeln des Aristophanes*, Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik CXXI 1880, S. 92 f. Sie behaupteten, Diodor verwechsle Diagoras mit Protagoras.

[15] Siehe E. Rohde, *Γέγονε in den Biographica des Suidas*, Kleine Schriften, I, Tübingen–Leipzig 1901, S. 114–184.

[16] Wehrli, *a.O.* S. 123, und Woodbury, *a.O.* S. 190. Wilamowitz, *a.O.* S. 83 (s. id., *Griechische Verskunst*, Berlin 1921, S. 426 Anm. 4) versuchte zwar die Überlieferung zu retten, aber seine Erläuterung ist äusserst unwahrscheinlich und stützt sich ausserdem auf einige Hypothesen, die sich nicht beweisen lassen. Er behauptet nämlich, dass man Diagoras' ἀκμή zu früh festlegte (ähnlich Drachmann, *a.O.* S. 156, und Derenne, *a.O.* S. 70). Im Jahre 468 sollte Diagoras ein Epinikion zu Nikodoros' Ehren dichten, welcher gerade in den Faustkämpfen den Sieg davontrug (ähnlich Derenne, *a.O.* S. 57). Etwa fünfzig Jahre später verfasste Nikodoros mit Diagoras' Hilfe Gesetze für Mantinea, und 415 wurde Diagoras der Gottlosigkeit angeklagt. Wilamowitz' Standpunkt kritisiert mit Recht Jacoby, *a.O.* S. 35 Anm. 77 u. 43 Anm. 186, und Woodbury, *a.O.* S. 190 f.

[17] Über die Methode, welche von Apollodoros von Athen angewandt wurde, s. F. Jacoby, *Apollodors Chronik*, PhU XVI 1902, S. 39 ff.

[18] Protagoras' Prozess ist auf eine ungenügende Weise bezeugt und deshalb halten wir ihn für eine spätere Legende, siehe K.v. Fritz, RE XXIII 1 (1957) Sp. 909–911, s.v. *Protagoras*.

[19] Woodbury, *a.O.* S. 188. Siehe M. Winiarczyk, *Ad Athen. Dipnosoph. XIII 92 P. 611 A–B*, Philologus CXVIII 1974, S. 164–166.

[20] Woodbury, *l.c.*

von Keos. Nach Woodbury (*l.c.*) diente dieses Datum wahrscheinlich der Bestimmung der ἀκμή des Bakchylides, welcher ein Nachfolger Simonides' war[21]. Ebenfalls Diagoras, mit Bakchylides synchronisiert, wurde wohl in Zusammenhand mit diesem Ereignis datiert. Einen Beweis für die Verwechslung Diagoras' ἀκμή mit seinem Geburtsjahr finden wir vielleicht in der Suda s.v. Διαγόρας (T 9 A), welche angibt, Diagoras hätte nach Pindar und Bakchylides gelebt. Keinem dieser beiden Daten sollte man Glauben schenken; sie sind lediglich Vermutungen antiker Chronographen[22]. Eins steht aber fest: Diagoras wurde im 5. Jh. v.u.Z. geboren. Lana's Behauptung, Diagoras sei bereits 530 geboren, ist keinesfalls berechtigt[23].

Diodor und Al-Mubaššir, die sich wohl auf die Chronologie von Apollodoros von Athen stützen[24], behaupten, Diagoras würde in den Jahren 415/414 unter dem Archonten Charias der Gottlosigkeit angeklagt. Bereits in den *Vögeln* 1073 (414 aufgeführt) erwähnt Aristophanes das Dekret, welches gegen Diagoras erlassen wurde[25]. Dies zeugt davon, dass der

---

[21] Für das Jahr 468 spricht ebenfalls die Tatsache, dass Bakchylides in demselben Jahr den Sieg des Tyrannen Hieron von Syrakus in Olympia gepriesen hatte. Siehe z.B. A. Körte, *Bacchylidea*, Hermes LIII 1918, S. 141 Anm. 3, und A. Severyns, *Bacchylide. Essais biographique*, Liège – Paris 1933, S. 27 (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l' Université de Liège, fasc. 56).

[22] Bei Mubaššir finden wir Spuren beider Datierungen. Er verbindet Diagoras mit den Philosophen (ἀκμή 482/481), gibt aber an, dass die Anklage wegen Gottlosigkeit unter dem Archonten Charias (d. h. 415/414) erfolgte, und Diagoras 54 Jahre in Pellene nach der Flucht von Athen verbrachte. Diese 54 Jahre, wie Jacoby, *Diagoras...*, S. 15, bemerkte, decken sich genau mit der Zeit zwischen der angeblichen ἀκμή, welche Diagoras mit den Dichtern verband, und dem Jahr des Archonten Charias (415/414); diese Zahl (54 Jahre) bezeichnete wohl Diagoras' Lebzeiten.

[23] Lana, *a.O.* S. 174 u. 183. Nach seiner Meinung wurde Diagoras etwa 530 geboren, weil er Simonides', Bakchylides' und Pindars Zeitgenosse war. Um 505–495 stürzte er die Oligarchie der Ritter von Eretria. Vor 457/456 musste er Athen verlassen. 457/456 half er Nikodoros bei der Verfassung demokratischer Grundgesetze in Mantinea. Er starb vor 446, denn in diesem Jahr gelangten die Eretrier unter athenische Herrschaft. Sie hätten also keinesfalls eine Statue für den in Korinth verstorbenen Diagoras aufstellen können. Lana gelangte zu solch einer Rekonstruktion des Lebens Diagoras', indem er irrtümlich vermutete, Aristot. *Polit.* V 6 p. 1306 a (T 89) und Heraclid. Lemb. *De reb.publ. Frg.* 40 Dilts (T 90) sprächen über Diagoras von Melos und nicht über Diagoras von Eretria, wie es in den meisten Fällen angenommen wird (s. Anm. 72 u. 75).

[24] Jacoby, *Diagoras...*, S. 20 Z. 21–25 u. 39 Anm. 140 (s. Anm. 11); Derenne, *a.O.* S. 69, dagegen nahm an, dass sich Diodor auf Ephoros stützte.

[25] Das Dekret, welches für Diagoras' Ermordung ein Talent und für seine Festnahme zwei Talente aussetzt, wird ausserdem erwähnt bei *Schol. Arist. Aves* 1073 (T 7 A); *Schol. Arist. Ran.* 320 (T 8); Diod. Sic. XIII 6 (T 17); Ioseph. *Contra Ap.* II 226 (T 18 A – 18 B); Ammon. *De voc. dif.* (T 21). Tzetzes, *Comment. in Arist. Nub.* 829 a (T 11); Lib. *Apol. Socr.* 154 (T 19); Cyr. Al. *C. Iul.* VI 190 (T 20). Sehr interessant ist das parallele Testimonium bei Suda s.v. ἀναδεῖ· καὶ οἱ Σαμόθρᾳκες κηρύττουσι κήρυγμα, τὸν ζῶντα αὐτόν ἀναγόντα δύο τάλαντα ἔχειν, das keiner der bisherigen Diagoras–Forscher berücksichtigt hatte. Vgl. Anm. 164.

Prozess des Diagoras als eine geschichtliche Tatsache zu betrachten ist. Die Abschrift des Dekrets, welche später in die Bronzestele eingeritzt wurde, überlieferten Melanthios in Περὶ τῶν ἐν Ἐλευσῖνι μυστηρίων (*FGrHist* 326 F 3) und Krateros in der Συναγωγὴ τῶν ψηφισμάτων (*FGr Hist* 342 F 16)[26]. Viele Forscher waren derselben Meinung, der Prozess hätte in Wirklichkeit 415/414 stattgefunden[27]. Am Vortage des Kriegszuges gegen Sizilien wurden die Hermen beschädigt und Gerüchte verbreitet, Alkibiades parodiere die eleusinischen Mysterien. Diese Ereignisse im Zusammenhang mit panischer Angst vor dem oligarchischen Anschlag und vor der Einführung der Tyrannei riefen in Athen allgemeine Hysterie hervor, derer Folge viele Todesurteile waren (Thuc. VI 27–29, 53, 60–61). Eines der Opfer war wohl Diagoras, der Profanation eleusinischer Mysterien angeklagt[28].

Allein nach manchen Forschern fand dieser Prozess früher statt[29]. Eine besondere Aufmerksamkeit sollte man jedoch Jacoby's Ausführungen widmen[30], welcher nach einer genauen Analyse von verschiedenen Testimonien zur Schlussfolgerung kam, Diagoras sei 433/432 verurteilt

---

[26] A. Krokiewicz, *Sokrates*, Warszawa 1958, S. 160, behauptete mit Unrecht, Diagoras' Prozess scheine später erdacht worden zu sein. T. G. Rosenmayer, *Notes on Aristophanes' Birds*, AJPh XCIII 1972, S. 236 ff., hegt Zweifel, ob das Dekret wirklich existierte. Er stellt die Frage: „Did Melanthius perhaps draw his information about the supposed decree against Diagoras from this very passage (d.h. *Birds* 1072 ff.), combining it with that Thucydides says of the bronze stele about the tyrants, and throwing in Pellene, mentioned at *Birds*, 1421, under circumstances which lent themselves to speculation?" (S. 236). Er muss jedoch gestehen: „It is obviously impossible to prove that the tradition about Diagoras rests on nothing firmer than Aristophanic joke..." (S. 238).

[27] Das Jahr 415: Drachmann, *a.O.* S. 32; Nestle, VMzL, S. 418. Das Jahr 415/414: Derenne, *a.O.* S. 69; Schmid, GGL I 4, S. 494. Das Jahr 414: J. Geffcken, *Griechische Literaturgeschichte*, I, Anmerkungen, Heidelberg 1926, S. 237 (Anm. 16).

[28] Über die Situation in Athen nach Hermenbeschädigung und Mysterienentheiligung s. *A Historical Commentary on Thucydides*, IV, by A.W. Gomme, A. Andrews and K.J. Dover, Oxford 1970, S. 264–288, und O. Aurenche, *Les groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros. Remarques sur la vie politique athénienne en 415 avant J.-C.*, Paris 1974, S. 155–176.

[29] Fritzsche, *a.O.* S. 180; Münchenberg, *a.O.* S. 14–16; Müller–Strübing, *a.O.* S. 82 f. Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, IV 1[5], Basel 1954, S. 752 Anm. 1; Beloch, *a.O.* S. 374 f. Sie führten u.a. folgende Argumente für die frühere Datierung des Prozesses an: 1. Diagoras wird in den *Vögeln* 1072 ff. (T 15) eng mit den verstorbenen Tyrannen verbunden, er selbst also lebt seit langem nicht mehr; 2. Nikodoros' Gesetzgebung fällt auf die Zeit des συνοικισμός von Mantinea, 3. Man darf nicht verlangen, den Flüchtling während des peloponnesischen Krieges auszuliefern. Jacoby, *Diagoras...*, S. 39 Anm. 137, welcher Diagoras' Prozess selbst ähnlich datierte, verwarf jedoch diese unüberzeugende Argumente. Lana nahm an, Diagoras' Flucht erfolge vor 457/456 (s. Anm. 23). C. Hontoir behauptete dagegen, Diagoras sei in den Jahren 429–423 geächtet worden (*Comment Clément d'Alexandrie a connu les mystères d'Eleusis*, Le Musée Belge IX 1905, S. 185).

[30] Jacoby, *Diagoras...*, S. 19–24.

worden, nachdem das *Psephisma* des Diopeithes beschlossen worden war (Plut. *Per.* 32)[31].

Jacoby betonte nachdrücklich (S. 19 ff.), dass die Dokumentarbeweise von Melanthios und Krateros — nur fragmentarisch erhalten in den Scholien zu Aristophanes' *Vögeln* 1073 und *Fröschen* 320[32] — kein genaues Datum von Diagoras' Verurteilung angaben. Er gelangte zur Schluss-

---

[31] Die meisten Forscher, die dem Bericht von Plutarch (*Per.* 32) und Diodor (XII 39) folgen, setzen den Antrag des Diopeithes auf die Jahre 433/432 oder 432/431 (z. B. Derenne, *a.O.* S. 21; W. Nestle, RAC I (1950), Sp. 737 s.v. *Asebieprozesse*; V. Ehrenberg, *From Solon to Socrates*, London 1968, S. 244; F. Schachermeyr, *Religionspolitik und Religiosität bei Perikles*, Wien 1968, S. 77–89 — Sitzungsb. d. Österr. Akad. d. Wiss., Philos.–Hist. Klasse, Bd. CCLVIII 3). Manche Gelehrten verwerfen jedoch diese Datierung, die wahrscheinlich auf Ephoros zurückgeht, und setzen das Dekret auf das Jahr 430 (z.B. F. E. Adcock, CAH V 478, und A.W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides*, II, Oxford 1962, S. 187). Vgl. auch H. Swoboda, RE V 1 (1903), Sp. 1047 s.v. *Diopeithes*: „...es ist die Zeit des Decrets besser unbestimmt zu lassen oder nur im allgemeinen mit den dreissiger Jahren des 5. Jhdts. zu begrenzen".

[32] Fragmente des Dekrets gegen Diagoras erstmals veröffentlicht von Melanthios in der 2. Hälfte des 4. Jhs. v.u.Z. (so Jacoby, *Diagoras*..., S. 12 Z. 1–3, Wilamowitz dagegen, *Aristoteles und Athen*, I, Berlin 1893, S. 286, entschied sich für die erste Hälfte des 4. Jhs.) und dann Krateros in der 1. Hälfte des 3. Jhs. v.u.Z. (nach Jacoby, *Diagoras*..., S. 11 Z. 39–41 nicht vor 295) legten einen weiten Weg zurück bevor sie in die Scholien gelangten. Die Hauptquelle der Scholien war Didymos Chalkenteros (1.Jh.v.u.Z./1.Jh. u.Z.),welcher Melanthios' und Krateros' Schriften benutzte, wahrscheinlich durch die Vermittlung von Περὶ τῶν κωμῳδουμένων des Ammonios (2.Jh.v.u.Z.), des Schülers Aristarchs. Über die Autoren anderer Bücher, die Κωμῳδούμενοι behandeln s. J. Steinhausen, ΚΩΜΩΙΔΟΥΜΕΝΟΙ. *De grammaticorum veterum studiis ad homines in comoedia attica irrisos pertinentibus*, Diss. Bonn 1910; A. Körte, RE XI 1 (1921) Sp. 1209 f. s.v. *Komödie*, und Jacoby, *Diagoras*..., S. 33 Anm. 28. Didymos' Kommentar diente Symmachos um 100 u.Z. als Quelle zu seinen ὑπομνήματα, s. Körte, *a.O.* S. 1210, und A. Gudeman, RE II A 1 (1921), Sp. 677 s.v. *Scholien*. Gudeman, *a.O.* S. 675, vermutete, dass ein anonymer Redakteur vor dem 5. Jh. u. Z. Symmachos' und Phaeinos' ὑπομνήματα zusammenfügte, indem er einen Kommentar schuf. Die erhaltenen Scholien stützen sich auf einen Handschrift aus dem 9. Jh. Ein anonymer Byzantiner bearbeitete damals eine Komödienausgabe; auf dem breiten Rand brachte er Kommentare an, die er Randbemerkungen früherer Manuskripte entnahm. (Im Altertum erschienen Kommentare getrennt und der Leser musste selbst Auszüge am Rand der Textrollen oder der Codices schreiben). Das mechanische Sammeln der Kommentare, die in unterschiedlicher Zeit entstanden und von verschiedenen Lesern hergestellt wurden (in frühbyzantinischer Zeit sind die ὑπομνήματα meistens verlorengegangen) ist Ursache dessen, dass unsere Scholien meherere, unterschiedlichen Umfangs, manchmal sogar unterschiedliche Interpretationen desselben Verses von Aristophanes angeben (s. z.B. *Schol. Aristoph. Nub.* 830 — T 6 A). Die Beschreibung der Entstehung der Scholien haben wir in Kürze nach G. Zuntz, *Aristophanes–Scholien der Papyri*, Berlin 1975², S. 61 ff. (bes. 110 ff.) dargestellt. Th. Gelzer, RE Supplbd. XII (1970), Sp. 1561, s.v. *Aristophanes*, verwarf jedoch Zuntz' Meinung — wir hätten es hier nur mit einem anhand verschiedener Ausgaben kompilierten Archetyp aus dem 9. Jh. zu tun. Er polemisierte auch mit der Ansicht, vor dem 9. Jh. hätte es keine Randscholiencorpora gegeben.

folgerung, das Dekret wäre nicht mit dem Namen des Archonten versehen und er fügte hinzu, kein anderes Dokument wäre vorhanden, um den Prozess zu datieren[33]. Demnächst stellte Jacoby die Glaubhaftigkeit des von Diodor und Mubaššir überlieferten Datums (415/414) in Frage, indem er behauptete, Apollodoros hätte allein ein undatiertes Dekret zur Verfügung gestanden. Das Jahr des Archonten Charias deduzierte Apollodoros aus der Situation in Athen, die nach der Beschädigung der Hermen im Jahre 415 herrschte. Jacoby lenkte seine Aufmerksamkeit auf die zweite Version der Scholien zu den *Vögeln* 1073: ἐκκεκήρυκται δὲ μάλιστα ὑπὸ τὴν ἅλωσιν τῆς Μήλου· οὐδὲν γὰρ κωλύει πρότερον, um das — seiner Meinung nach — wirkliche Datum des Prozesses von Diagoras festzulegen. Die erste Version μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Μήλου ᾤκει ἐν Ἀθήναις wurde von ihm als unannehmbar verworfen. Nach dieser Version hätte Diagoras nach der Eroberung von Melos (416/415) in Athen gelebt. In der zweiten Version der Scholien wird nach Jacoby der *terminus ante quem* Diagoras' Verurteilung angegeben. Diese Version der Scholien verbindet zeitlich den Prozess „ungefähr mit der Eroberung von Melos" und fügt hinzu, „der Prozess könnte auch früher stattgefunden haben". Dieser Annahme folgend verlegte er den Prozess auf Ende der dreissiger Jahre des 5. Jhs. v.u.Z. Dabei berief er sich u.a. auf die angebliche Anspielung auf Diagoras von Melos und sein atheistisches Buch in der Komödie Μοῖραι von Hermippos (um 430 aufgeführt — siehe Anm. 12). Indem er das Testimonium von Aristophanes in den *Vögeln* über gegen Diagoras gerichtete Dekret berücksichtigte, schloss er gleichzeitig die Möglichkeit nicht aus, dass dieses Dekret 415/414 erneuert wurde.

Mit Recht kritisierte Woodbury Jacoby's Ansichten, indem er bewies, sie seien nicht aufrechtzuerhalten[34]. Seiner Meinung nach gibt es keinen genügenden Grund dafür, diese zweite Version der Scholien zu den *Vögeln* zu bevorzugen, wenn nicht zu beweisen ist, dass diese Version die Analyse eines offiziellen Dokuments enthält. Es scheint, dass der Prozess bereits in der gemeinsamen Quelle der Scholiasten widerspruchsvoll datiert wurde[35]. Die Datierung des zweiten Scholiasten war wohl allein eine

---

[33] Wilamowitz dagegen behauptete entschieden (*Textgeschichte*..., S. 82; vgl. id., *Griech. Verskunst*..., S. 426 Anm. 4), das Dekret sei datiert gewesen, und wenn auch der Name des Archonten nicht erwähnt wurde, so hätte Melanthios das Dekret sicherlich korrekt datiert. Die Scholiasten hätten bestimmt mit einem undatierten Auszug zu tun gehabt. Wir schliessen uns Woodburys Meinung an (*a.O.* S. 184), der Jacobys Polemik mit Wilamowitz als nichtig erklärte, weil es heutzutage keine Möglichkeit festzustellen besteht, ob der Text des Dekrets wahrhaftig ein zuverlässiges Dokument zur genauen Bestimmung des Datums des Prozesses sei.

[34] Woodbury, *a.O.* S. 193–197.

[35] Jacoby selbst gestand (*Diagoras*..., S. 11 Z. 12–14), dass Didymos oder seine Quelle (s.Anm. 32) die von Melanthios und Krateros überlieferten Informationen mit solchen aus einer Biographie Diagoras' zusammenfügten, deshalb entstand ein chronologisches Durcheinander wahrscheinlich schon ziemlich früh.

Annahme, die sich auf die anekdotische Tradition stützte, nach der Diagoras während der Eroberung von Melos 416/415 verurteilt wurde[36]. Daraus ergibt sich, dass die Annahmen von Didymos oder aber Quellen über die er verfügte, keinen grösseren Wert haben als das Jahr des Archonten Charias — von Apollodoros angegeben. Jacoby legte also mit Unrecht allzu grossen Wert auf die zweite Version des Scholions zu den *Vögeln* 1073. Dabei behauptete er, der Scholiast gebe das Jahr der Eroberung von Melos an als *terminus ante quem* der Verurteilung von Diagoras.

Es ist wenig wahrscheinlich, dass die Bewohner von Athen 415/414 das Dekret gegen Diagoras erneut haben. Denn nach der Annahme von Jacoby sollte Diagoras seit 433/432 in Athen nicht mehr erschienen sein. Noch weniger überzeugend erscheint in dem Zusammenhang die Erklärung, Aristophanes erwähne das alte Dekret aus den Jahren 433/432, denn Diagoras war ein beliebtes Objekt seiner Polemik bereits seit den *Wolken* bis zu den *Fröschen* (siehe Anm. 13), und die in Athen herrschende Situation bildete ein günstiges Moment an das Dekret gegen den alten Feind von Eleusis zu erinnern.

Als ein ungenügendes Argument erscheint, sich auf die Behauptung von Mubaššir zu beziehen, nach der es heisst, dass nach Diagoras' Flucht zwischen den Bewohnern von Athen und Peloponnes ein langer Krieg ausbrach. Offensichtlich denkt Jacoby dabei an den Ausbruch des peloponnesischen Krieges im Jahre 431. Ebenso gut könnte es sich hier um den Beginn der zweiten Kriegsphase handeln, nach dem Bruch des Nikiasfriedens. Ausserdem sollte man überhaupt sehr vorsichtig an diese Mitteilung von Mubaššir herangehen. Denn seine Informationen in bezug auf die Chronologie der Fakten sind nicht immer glaubenswürdig (beispielsweise die 54 Jahre, welche Diagoras in Pellene verbringen sollte; siehe Anm. 22).

Ebenfalls zweifelhaft erscheint die Annahme, feindliche Massnahmen der Athener gegen Pellene nach der Verweigerung der Auslieferung von Diagoras (siehe S. 211) hätten den Grund erklärt, warum dieser kleine achäische Staat auf der Seite der Spartaner bereits seit dem Ausbruch des peloponnesischen Krieges stand. Ebenso wahrscheinlich ist es wie die

---

[36] Von der Existenz einer solchen anekdotischen Tradition zeugen *Schol. Arist. Nub.* 830 (T. 6 A), in denen die Rede ist, Diagoras' Haltung sei die Ursache zur Verhöhnung der Gottlosigkeit der Melier. Überdies sollten die Athener, aufgebracht über Diagoras' Atheismus, Melos zerstören. Es ist nicht ausgeschlossen, dass dies ein Echo der athenischen Propaganda ist, welche Melos mit Diagoras' Atheismus zusammenzubringen bemüht war (Woodbury, *a.O.* S. 195). Durch diese Propaganda hätte man versucht, wenigstens in einem gewissen Grad, das grauenhafte Verhalten deer Athener den Bewohnern Melos gegenüber zu entschuldigen. Dieses wurde von den damaligen hellenischen Poleis allgemein scharf verurteilt (vgl. Jacoby, *Diagoras...*, S. 40 Anm. 152). Das Vorhandensein einer solchen anekdotischen Tradition betrachtete Jacoby, *Diagoras...*, S. 19 Z. 43–45, als ein umstrittenes Problem.

Ansicht, Diagoras wäre gerade aus diesem Grund nach Pellene geflohen, weil er gut Bescheid wusste von der bereits zwischen Pellene und Athen bestehenden Feindlichkeit.

Es muss ebenfalls berücksichtigt werden, dass Diopeithes' Antrag — wohl 433/432 oder 432/431 (s. Anm. 31) angenommen ein — deutliches, politisches Ziel hatte[37]. Er griff unmittelbar Anaxagoras an, indirekt aber seinen Freund Perikles (Plut. *Per.* 32). Die antidemokratische Partei strengte übrigens Ende der dreissiger Jahre des 5. Jhs.v.u.Z. Prozesse gegen zwei andere mit Perikles eng verbundene Personen an: Aspasia und Phidias[38]. Dass sich schon damals jemand für den mit Perikles keinen Kontakt aufrechterhaltenden, lyrischen Dichter interessierte, scheint zweifelhaft zu sein. Sogar in dem Falle, wenn manche bereits von seiner Verspottung der eleusinischen Mysterien gehört haben sollten. Eine andere Atmosphäre herrschte dagegen in Athen 415. Die religiösen orthodoxen Kreise nutzten die dort herrschende Empörung den Heiligenschändern gegenüber. Dies war mit einer panischen Angst vor dem oligarchischen Anschlag verbunden. Es wurde jede geringste Spur der Gottlosigkeit verfolgt. Der über die eleusinischen Mysterien spottende Dichter konnte der Anklage wegen Gottlosigkeit nicht mehr entgehen.

Wir können ausserdem noch ein Argument, welches Woodbury nicht berücksichtigte, gegen die Festlegung des Prozesses von Diagoras in die Jahre 433/432 anführen. Nach Jacoby[39] lebte Diagoras während der Aufführung Aristophanes' *Wolken* im Jahre 423 nicht in Athen. Er sollte zu dieser Zeit in Mantinea weilen. Wenn aber die Athener erfahren hätten, Diagoras habe das ihnen feindliche Pellene verlassen und habe sich nach Mantinea begeben, hätten sie sofort seine Extradition verlangt. Im Falle der Verweigerung wäre eine Annäherung beider Städte kaum zu denken gewesen. Wir wissen aber, dass Mantinea Mitte der zwan-

---

[37] Siehe z.B. Derenne, *a.O.* S. 18 u. 24 f.; F. Miltner, RE XIX 1 (1937) Sp. 778–780 s.v. *Perikles*; D. Kienast, *Der innenpolitische Kampf im Athen von der Rückkehr Thukidydes bis zu Perikles' Tod*, Gymnasium LX 1953, S. 210–229; Schachermeyr, *a.O.* S. 67–73. Siehe auch F.J. Frost, *Pericles, Thucydides, Son of Melesias, and Athenian Politics before the War*, Historia XIII 1964, S. 392–399, der Kienasts Ansicht bestreitet, nach welcher die Prozesse von den Anhängern des Thukidydes angestrengt worden seien.

[38] Über Anaxagoras' Prozess s. Derenne, *a.O.* S. 30–38; Schachermeyr, *a.O.* S. 77–89, und M. Montuori, *Sul processo di Anassagora, De homine* (Centro di Ric. per le Sc. mor. e soc. Ist. di Filos. Univ. di Roma) 1967, S. 103–148 (mir unzugänglich). Über Aspasias' Prozess s. Miltner, *a.O.* S. 778 f.; G. Prestel, *Die antidemokratische Strömung im Athen des 5 Jahrhunderts bis zum Tod Perikles*, Diss. Breslau 1939, S. 60 f. (Breslauer Historischen Forschungen, H. 12). Über Phidias' Prozess s.O. Lendle, *Philochoros über den Prozess des Phidias*, Hermes LXXXIII 1955, S. 284–303, und G. Donnay, *La date du procès de Phidias*, Antiquité Classique XXXVII 1968, S. 19 ff.

[39] Jacoby, *Diagoras...*, S. 8 Z. 4–6.

ziger Jahre des 5. Jhs.v.u.Z. Athen gegenüber nicht feindlich gesinnt war, und 420 wurde zwischen den beiden Städten sogar ein Bündnis geschlossen[40]. Das wäre gewiss unmöglich, wenn Mantinea dem aus Athen entkommenen Gottlosen einen Zufluchtsort geboten hätte, auf dessen Kopf ein hoher Preis ausgesetzt wurde. Wahrscheinlich ist, dass es zwischen Diagoras und der athenischen Obrigkeit vor seiner Ankunft in Mantinea zu keinem Konflikt kam.

Viele Forscher, manche unabhängig von Woodbury, verwarfen die Jahre 433/432 als das Datum vom Diagoras' Prozess und mit Recht schlossen sie sich dem von Apollodoros aus Athen festgesetzten Datum an, welches von Diodor aus Sizilien und Mubaššir überliefert wurde; das heisst, sie erklärten sich für das Jahr des Archonten Charias — 415/414[41].

Versuchen wir nun Diagoras' Leben zu rekonstruieren. Er war Sohn von Teleklytos oder Telekleides[42] und wurde auf der Insel Melos geboren[43]. Nach Suda s.v. Διαγόρας (T 9 A) kaufte ihn Demokrit von der Sklaverei für zehn Tausend Drachmen aus und Diagoras wurde sein Schüler. Die Mitteilung über Diagoras' Sklavenzeit stammt wohl aus der anekdotischen Tradition her, welche Diagoras mit der Eroberung von Melos verbindet[44]. Dagegen ist die Behauptung, Diagoras wäre Demokrits Schüler gewesen, eine ähnliche Erfindung[45], wie jene, dass Protagoras Demokrits Schüler

---

[40] Bölte, *a.O.* (s. Anm. 7) Sp. 1322. Jacoby selbst gestand (*Diagoras...*, S. 24 Z. 5–7), es sei nicht unwahrscheinlich, dass der Aufenthalt in Mantinea nach dem 420 geschlossenen Bündnis für Diagoras zu gefährlich werden konnte.

[41] Wehrli, *a.O.* S. 124; W. Fahr, ΘΕΟΥΣ NOMIZEIN. *Zum Problem der Anfänge des Atheismus bei den Griechen*, Diss. Tübingen, Hildesheim 1969, 90 Anm. 9 (Spudasmata, Bd. XXVI); W.K. C. Guthrie, *A History of Greek Philosophy*, III, Cambridge 1969, S. 237 Anm. 1; A. Lesky, *Geschichte der griechischen Literatur*, Bern – München 1971,³, S. 468 Anm. 1.

[42] Teleklytos: *Schol. Arist. Ran.* 320 (T 8), und Tzetzes, *Comment. in Arist. Ranas* 320 a (T 12). Teleklytos oder Telekleides: Suda s.v. *Διαγόρας* (T 9 A). Nach Jacoby, *Diagoras...*, S. 37 f. Anm. 108, ist Teleklytos ein seltener Name, und die Form Telekleides konnte durch die Verwechselung mit einem Komiker dieses Namens (CAF I 209 Kock) entstehen.

[43] Nur Tatian, *Or. ad Gr.* 27 (T 68) nennt Diagoras 'Αθηναῖος. Manche Codices der Eus. Hier. *Chron.*, Ol. 78, 1 (T 5 A) haben die Lesart atheneus (anstatt atheus).

[44] Siehe Anm. 36. Vgl. Fritzsche, *a.O.* S. 181, und Jacoby, *Diagoras...*, S. 35 Anm. 61.

[45] Die antike Tradition übernahmen mit Unrecht E. Curtius, *Griechische Geschichte*, III, Berlin 1880⁵, S. 58; Decharme, *a.O.* S. 132; Derenne, *a.O.* S. 59. Bezweifelt wurde ihre Echtheit von E. Zeller-W. Nestle, *Die Philosophie der Griechen*, I 2⁶, Leipzig 1920, S. 1194, und F. Ueberweg-K. Praechter, *Die Philosophie des Altertums*, Berlin 1926¹², S. 129, entschlossen verwarf sie Jacoby, *Diagoras...*, S. 13. Lana, *a.O.* S. 166 Anm. 1, versuchte zu beweisen, dass die Legende Demokrit mit Diagoras verband, denn beide galten als Spötter (wenig wahrscheinlich).

gewesen wäre[46]. Wilamowitz nahm an [47], die legendäre Geschichte über Protagoras, der erst Lastträger war und dann Demokrits Schüler wurde (D.L.IX 53, X 8; Athen. VIII 354 C; Gell. N.A. V 3), die Ursache dessen war, dass um Diagoras und Demokrit eine ähnliche Legende entstand. Umso möglicher erscheint das, da man in der Antike manche Fakten aus Diagoras' und Protagoras' Leben durcheinanderbrachte (siehe S. 97 und Anm. 19), einmal schrieb man sogar Protagoras' Anschauungen Diagoras zu — Διαγόρας Μήλιος ἀμφισβητῶν εἰ ὅλως ἔστι θεός (*Ex proleg. in Hermog.* Περὶ στάσεων in: *Prolegomenon sylloge*, ed. Rabe, p. 175,9 — T 65). Es ist wenig wahrscheinlich, dass die Existenz des Musikers Demokrit von Chios, der Diagoras' Zeitgenosse war, Ursache der Entstehung dieser Legende wurde[48].

Wir wissen nichts über Diagoras' Musiklehrer. Jacoby nahm an, dass es Melanippides der Ältere von Melos gewesen sei[49]. Dies ist zwar möglich, kann aber anhand der vorhandenen Testimonien nicht bewiesen werden[50].

Es ist unmöglich, genau festzustellen, wann Diagoras die Insel Melos verliess und sein Leben als wandernder Dichter begann, der auf Bestellung verschiedene Werke schrieb, u.a. Dithyramben, Enkomien, Päane und vielleicht auch Epinikien (siehe Anm. 16). Eine Zeitlang weilte er auf Peloponnes. Sicherlich lernte er damals den Faustkämpfer Nikodoros aus Mantinea kennen, mit welchem es zu einer engen Freundschaft kam. Völlig verständlich ist, dass Diagoras bald in Perikles' Athen sein Glück zu suchen probierte. Athen erwuchs an der Spitze des Seebundes zur vorherrschenden Macht der damaligen hellenischen Welt und gleichzeitig

---

[46] Über die Entstehungsgründe dieser Legende s. K.v.Fritz, *a.O.* (s. Anm. 18) Sp. 919, und H. Steckel, RE Supplbd. XII (1970), Sp. 193, s.v. *Demokritos*. Vgl. Guthrie, *a.O.*, II, Cambridge 1965, S. 386 Anm. 2. Wenig überzeugend ist Woodburys Hypothese (*a.O.* S. 202 u. 209), man hätte die Anekdote — Diagoras wäre Demokrits Schüler gewesen — erdacht, um die Abhängigkeit aller Atheisten von Demokrits Atomismus zu beweisen. Völlig unbegründet ist Lurias Annahme (*a.O.* [s. Anm. 10] S. 404), es hätte eine Tendenz zum Festlegen der διαδοχαί zwischen den berühmten Atheisten: Leukippos – Demokrit – Diagoras – Sokrates geherrscht.

[47] Wilamowitz, *Textgeschichte*... S. 82 Anm. 2. Ähnlich Jacoby, *Diagoras*..., S. 13 u. 34 Anm. 60.

[48] Jacoby, *Diagoras*..., S. 34 Anm. 60.

[49] Jacoby, *Diagoras*..., S. 13 Z. 35 ff. Manche (z. B. Rohde, *a.O.* [s. Anm. 15] S. 170 ff.) bezweifelten mit Unrecht die Existenz zweier von Melos stammender Melanippides.

[50] Jacoby, *l.c.*, meint wohl mit Unrecht, dass Diagoras in der Suda s.v. Διαγόρας mit Melanippides dem Älteren zeitlich verbunden wird. In manchen Codices lesen wir zwar τοῖς χρόνοις ὢν μετὰ Πίνδαρον καὶ Βακχυλίδην, Μελανιππίδης δὲ πρεσβύτερος die Wissenschaftler übernahmen aber meistens die Lesart aus dem Kodex T: Μελανιππίδου δὲ πρεσβύτερος. Daraus folgt also, dass Diagoras älter war als Melanippides d. Jüngere — und nicht, dass er jünger war als Melanippides d. Ältere. Wenn man die Lesart Μελανιππίδης als massgebende betrachten würde, so müsste man auch nach Pantinus und Küster μετά auf κατά verändern.

wurde es zu einem Kulturzentrum, welches hervorragende Persönlichkeiten aus anderen griechischen Poleis heranzog (z. B. Herodot und Protagoras in den vierziger Jahren des 5. Jhs. v.u.Z.). Diagoras hielt sich wohl bereits in den dreissiger Jahren des 5. Jhs. v.u.Z. in Athen auf. Es steht fest, dass er mit seinen Werken dort keinen Anklang fand. Hätte er den Sieg davongetragen, würden uns Aristophanes' Kommentatoren darüber informieren[51]. Berühmt wurde Diagoras durch etwas anderes. In ganz Athen wurde nämlich sein Gespött über die eleusinischen Mysterien bekannt. Aus diesem Grunde begann man Diagoras allgemein als einen Gottlosen zu betrachten. Die Spur dieser „Popularität" finden wir in den *Wolken* 830 von Aristophanes (T 38), 423 aufgeführt (siehe Anm. 9). Sokrates, welcher verkündete, es gebe keinen Zeus, erhielt den Beinamen Μήλιος (siehe Anm. 10). Die Scholiasten erklärten mit Recht, Aristophanes gebe dadurch zu verstehen, dass Sokrates als ein solch Gottloser gilt wie der andere, bekannte θεομάχος Diagoras. Man könnte vielleicht die Frage stellen, warum Diagoras nach dem Volksbeschluss von Diopeithes 433/432 der Gottlosigkeit nicht angeklagt wurde. Die Antwort ist wohl ziemlich einfach. Vor allem wissen wir nicht, ob Diagoras' kritische Einstellung den eleusinischen Mysterien gegenüber bereits in dieser Zeit allgemein bekannt wurde. Man muss weiterhin auch berücksichtigen, dass die Serie von Prozessen Ende der dreissiger Jahre gegen Perikles' nahestehende Personen (siehe Anm. 38) einen deutlich politischen Charakter hatte und der oligarchischen Partei dazu diente, Perikles' Position zu schwächen (siehe Anm. 37). Auch wenn man gehört hätte, Diagoras spötte über die eleusinischen Mysterien, würden die Oligarchen einfach nicht daran interessiert sein, wegen Gottlosigkeit den Prozess gegen einen mittelmässigen, lyrischen Dichter anzustrengen, welcher auf keinerlei Weise mit Perikles verbunden war.

Während der Aufführung der *Wolken* im Jahre 423 war Diagoras nicht mehr in Athen. Es lässt sich jedoch nicht feststellen, wann er diese Stadt verlassen hat. Wir wissen nur, dass er Mitte der zwanziger Jahre in Mantinea weilte. Warum gerade dort? Bevor Diagoras in Athen angekommen war, hielt er sich auf Peloponnes auf und schloss zu dieser Zeit Freundschaft mit dem Faustkämpfer Nikodoros von Mantinea. Und gerade Nikodoros wurde von den Mantineern beauftragt, nachdem 426 die Beziehungen zu Sparta abgebrochen worden waren, die demokratische Verfassung zu formulieren. Nach Annahme mancher Forscher fand das um 425 statt (siehe Anm. 8). Klaudios Ailianos schreibt in seiner *Varia historia* II 23 (T 13), die Gesetze seien in Wirklichkeit von Diagoras verfasst worden. Er habe sie deswegen entworfen, weil er ἐραστής von Nikodoros war. Die Verfassung der Mantineer wurde von Ailianos (*V.h.* II 22) sehr hoch eingeschätzt, wobei sie mit der Gesetzgebung der Lokrer,

[51] Siehe Jacoby, *Diagoras...*, S 43 Anm. 186.

Kreter und Athener verglichen wurde. Der Gesetzgeber von Mantinea wird neben solche hervorragende Persönlichkeiten gestellt, wie Zaleukos und Solon. Die Demokratie der Mantineer wurde ausserdem von Aristoteles (*Pol.* VI 2,4 p. 1318 b) und Polybios (VI 43,1) gepriesen[52]. Bölte behauptete mit Recht, Ailianos habe übertriebenerweise die Anteilnahme Diagoras' an der Gesetzgebung hervorgehoben und nach Jacoby seien die von Ailianos überlieferten Mitteilungen aus dem Poem von Diagoras εἰς Νικόδωρον τὸν Μαντινέα deduziert (siehe Anm. 7). Ailianos hat gewiss kein Recht zu behaupten, Diagoras sei der Gesetzgeber von Mantinea. Es kann jedoch nicht völlig ausgeschlossen werden, dass Diagoras — wenn auch auf eine beschränkte Weise — seinem Freund geholfen hat. Man soll jedoch nicht anhand dessen schlussfolgern, dass dann Diagoras als Philosoph und Sophist galt[53].

Diagoras verfasste das Gedicht τὸ Μαντινέων ἐγκώμιον zu den Feierlichkeiten anlässlich der Gesetzgebung der demokratischen Verfassung. Dem Gesetzgeber Nikodoros widmete er das Poem εἰς Νικόδωρον τὸν Μαντινέα. Wilamowitz behauptete mit Unrecht, dieses Poem wäre ein Epinikion, welches zu Ehren des Sieges des jungen Faustkämpfers Nikodoros geschrieben wurde (siehe Anm. 16). Jacoby rekonstruierte sogar auf eine überzeugende Weise den Inhalt dieses Werkes[54]. Diagoras stützte sich wohl auf die berühmte Elegie von Xenophanes (FVS 21 B 2 = Fr. 2 West II 165 f.), der behauptete, dass ῥώμης γὰρ ἀμείνων ἀνδρῶν ἠδ' ἵππων ἡμετέρη σοφίη und die Siege der Wettkämpfer im Lande keine εὐνομίη ausmachen. Diagoras gedachte wohl der Faustkämpfe von Nikodoros in seiner Jugendzeit und erwies, dass seine Tätigkeit als Gesetzgeber der Stadt viel mehr Nutzen brachte als die Siege in Wettkämpfen.

Während seines Aufenthalts in Mantinea schrieb Diagoras ausserdem noch das Gedicht εἰς Ἀριάνθην τὸν Ἀργεῖον. Es ist verständlich, warum der Dichter sein Werk dem Bewohner von Argos gewidmet hat. Mantinea unterhielt enge Beziehungen zu Argos, nachdem sie 420 (zusammen mit Athen und Elis) ein gegen Sparta gerichtetes Bündnis abgeschlossen hatte. Die Mitteilung von den drei oben genannten Gedichten stammt aus dem Werk des Epikureers Philodemos von Gadara (1. Jh. v.u.Z.) Περὶ εὐσεβείας, col. 18–19, p. 85 Gomp. (T 69)[55]. Philodemos weist deutlich darauf hin, dass er die Mitteilung über Diagoras' Poesie der Schrift Μαντινέων ἔθη von Aristoxenos von Tarent, Schüler des Aristoteles, entnom-

---

[52] Näheres zur Geschichte der Verfassung s. Fougères, *a.O.* (s. Anm. 8) S. 534.

[53] Jacoby, *Diagoras*..., S. 36 Anm. 80.

[54] Jacoby, *Diagoras*..., S. 14 Z. 29–40.

[55] Von Diagoras' Schaffen haben wir nur je ein Fragment der Gedichte, die Nikodoros und Arianthes gewidmet waren. Herausgegeben wurden sie von Page, PMG, S. 382 f. (Vgl. Bergk, PLG, III⁴, S. 562 f., und E. Diehl, *Anthologia lyrica Graeca*, II 5, Leipzig 1942², S. 156 f. ). Über Keils misslungenen Versuch, noch ein Fragment zu gewinnen, siehe Anm. 161.

men hat. Ailianos meinte wohl gerade dieses Werk von Aristoxenos, wenn er sagte, er könnte noch weitere Informationen über Diagoras erteilen. Aristoxenos siedelte nach Mantinea über und während er Material zu seiner Musikgeschichte sammelte, fand er dort Diagoras' Gedichte. Er begann sich für Diagoras aus dem Grunde zu interessieren, dass er neben lyrischen Gedichten auch ein atheistisches Buch, welches Diagoras zugeschrieben wurde, vorfand. Das poetische Schaffen von Diagoras war höchstwahrscheinlich ausserhalb des Peloponnes nicht bekannt[56]. Weder Grammatiker noch Lexikographen haben ihre Aufmerksamkeit darauf gelenkt, obwohl sie Fakte und Worte aus den Werken ziemlich mittelmässiger Dithyrambendichter zitierten, wie z.B. Kinesias und Kleomenes[57]. Das zeugt davon, dass Diagoras ein zweit- oder gar drittrangiger Poet war, von dem wir kaum etwas gehört hätten, wenn ihn die Alten nicht für einen typischen Atheisten gehalten hätten.

Diagoras blieb in Mantinea bis zum Jahre 418[58], d.h. bis zu dem Datum, an dem die Heere der Antispartanerkoalition bei Mantinea geschlagen wurden. Es ist begreiflich, dass Diagoras als Nikodoros' Freund damals

---

[56] Jacoby, *a.O.* S. 9 Z. 29 f. Eine Nachahmung der Dichtung Diagoras' ist sicherlich nicht Aristophanes' Passus aus den *Vögeln* 544 wie Münchenberg, *a.O.* S. 22 Anm. 2, und Bergk, *a.O.* S. 563, vermuteten. Der Passus wurde im Kommentar zu den *Vögeln* (Berlin 1927⁴, S. 70) von Th. Kock-O. Schröder als „gewiss altgeheiligte Formel" bezeichnet. Ebenfalls die Wendung θεός, θεός, auch bei Bakch. III 21; Pind. *Pyth*, II 49 f.; Eurip. *Andr.* 1031 u. *Herc.* 772 angetroffen, ist keine Nachahmung. — Es ist schwer die Frage zu beantworten, woher Didymos, der in Alexandrien im 4. Jh. lebende christliche Schriftsteller, das Zitat aus Diagoras' Werk entnahm (F 1). Vielleicht stammt es aus einer „monotheistic theosophical anthology", die nach R.M. Grant eine der Hauptquellen für Didymos' Zitate aus der heidnischen Literatur gewesen ist (*Greek Literature in the Treatise De Trinitate and Cyril Contra Iulianum*, Journal of Theological Studies NS XV 1964, S. 265–269). Es ist zu erwähnen, dass manche Forscher die Echtheit von *De trinitate* des Didymos bestreiten. Siehe z.B. W.A. Bienert, *„Allegoria" und „Anagoge" bei Didymos dem Blinden von Alexandria*, Berlin-New York 1972, S. 16–20 (Patristische Texte und Studien, 13), und J. Hönscheid, *Didymos der Blinde. De trinitate*, Meisenheim am Glan 1974, S. 5–7 (Beiträge zur klassischen Philologie, 44).

[57] Jacoby, *Diagoras*..., S. 17 Z. 12–19. H. Myśliwiec (mündliche Information) würdigte dies jedoch nicht als ein besonders überzeugendes Argument, denn die Lexikographen und Grammatiker interessierten sich nur für selten auftretende Wörter oder sonderliche grammatische Konstruktionen. Wenn sie solche bei Diagoras nicht vorfanden, hatten sie keinen Grund, ihn zu erwähnen. Durch die Anführung der Formel θεός, θεός hatten Hesychios Alex. (*Lexic.* s.v. θεός – T 99) und Eustathios (*Comment. in Iliad.* B 478, p. 394 v. d. Valk – T 100) wohl kaum Diagoras gemeint, wie Lana (höchstwarscheinlich irrtümlich) annahm. Auch Page, PMG, S. 382 verwirft Lanas Meinung.

[58] Völlig unbegründet ist Derennes (*a.O.* 63) Vermutung, Diagoras sei in den Jahren 425–418 mehrmals nach Athen gereist. Diagoras musste nicht 423 während der Aufführung Aristophanes *Wolken* in Athen weilen. In dieser Komödie gibt es Anspielungen auf Diagoras, denn die Athener haben gewiss sein kritisches Verhältnis vor Jahren den eleusinischen Mysterien gegenüber nicht vergessen.

die Stadt verlassen und einen anderen Zufluchtsort suchen musste. Höchstwahrscheinlich begab er sich dann nach Athen.

Im Frühjahr 416 brach die athenische Flotte gegen die Inselbewohner von Melos auf, um sie zum Anschluss an den Seebund, an deren Spitze Athen zum stand, anzuhalten. In dem bereits einige zehn Jahre dauernden peloponnesischen Krieg bewahrten die Bewohner von Melos eine neutrale Stellung[59]. Ähnlich wie im Jahre 426, weigerten sie sich in den Seebund einzutreten. Deswegen belagerten die Athener die Stadt, welche – nachdem alle Essvorräte verbraucht worden waren – im Winter 416/415 kapitulieren musste. Die athenischen Soldaten haben alle Männer ermordet, und Frauen sowie Kinder als Sklaven verkauft. Die Insel wurde von den athenischen Kolonisten angesiedelt. Wir haben auf eine gekürzte Weise Athens Handeln Melos gegenüber dargestellt, weil es Heimatstadt Diagoras' war. Manche Forscher behaupteten, wobei sie die Beziehung Athens zu Melos meinten, es sei fraglich, ob sich der Melier Diagoras in Athen während der Belagerung von Melos in aller Sicherheit aufhalten konnte[60]. Ist diese Vermutung berechtigt? Man darf nicht vergessen, dass das grausame Handeln des athenischen Korps auf Melos weder Ausdruck der Willkür der wegen langwierigen Widerstands der Melier erbosteten Soldaten war, noch Resultat eines besonderen Hasses Athens Melos gegenüber. Die athenischen Soldaten folgten nur dem Beschluss der Volksversammlung, die von Alkibiades angeregt, solche drastischen Massnahmen getroffen hatte, um andere Staaten auf den Inseln des Ägäischen Meeres vor dem eventuellen Versuch zu warnen, im sich gerade abspielenden peloponnesischen Krieg

---

[59] M. Treu (*Athen und Melos und der Melierdialog des Thukidydes*, Historia II 1953/1954, S. 253 ff., und Historia III 1954/1955, S. 58 f.) versuchte nachzuweisen, dass Melos keine neutrale Insel, sondern ein „tributpflichtiges Mitglied des attischen Bundes" gewesen sei. Diese Ansicht nahmen manche Wissenschaftler an (z.B. H. Strasburger, Saeculum V 1954, S. 412 Anm. 64, und H. Herter, RhM XCVII 1954, S. 322), aber W. Eberhardt, *Der Melierdialog und die Inschriften...*, Historia VIII 1959, S. 284 ff., lehnte sie entschieden ab. Ihm schlossen sich andere an (z.B. W. Kierdorf, *Zum Melier-Dialog des Thukidydes*, RhM CV 1962, S. 253 ff., H. Bengtson, *Griechische Geschichte*, München 1969⁴, S. 240 Anm. O). Vgl. A. E. Raubitschek, *War Melos tributpflichtig?*, Historia XII 1963, S. 78 ff., welcher meinte, es gäbe im Altertum zwei verschiedene Berichte über die Belagerung und die Eroberung von Melos. Nach der Fassung des Ephoros sollte Melos dem attischen Seebund abtrünnig geworden sein

[60] Jacoby, *Diagoras...*, S. 39 Anm. 138. Unmöglich erscheint Schmid (GGL I 4, S. 494 Anm. 1), dass Diagoras nach der Eroberung von Melos nach Athen gekommen wäre. Er zieht aber nicht in Betracht, dass Diagoras sicherlich schon sei 418 in Athen wohnte. Die Ankunft des Meliers Diagoras in Athen nach der Eroberung von Melos ist wahrhaftig unwahrscheinlich. Für Diagoras' Aufenthalt in Athen nach der Eroberung von Melos müssen sich diese Forscher entscheiden, die annahmen, dass Diagoras 415/414 der Gottlosigkeit angeklagt wurde (s. Anm. 27). Siehe überdies U. Kahrstedt, *Studien zum öffentlichen Recht Athens*, I, Stuttgart – Berlin 1934, S. 301 Anm. 3. Zweifelhaft ist jedoch, ob Diagoras wirklich Metöke war, wie Kahrstedt vermutete.

eine neutrale Stellung einzunehmen und aus dem Seebund auszutreten[61].

Die Athener bestraften also Melos aus politischen Gründen. Sie hatten jedoch keinen Grund dazu, den lyrischen Dichter zu verfolgen, welcher von dieser Insel stammte und sich höchstwahrscheinlich bereits seit 418 in Athen aufhielt[62]. Ausserdem war es bekannt, dass Diagoras seit vielen Jahren Griechenland bewanderte und verschiedene Gedichte auf Wunsch und Bestellung schrieb und sich vor einigen zehn Jahren etwas länger in Athen aufhielt. Ulrich von Wilamowitz' Ansicht erscheint begründet zu sein, dass Diagoras nur dem Namen nach Melier bleibe und ihn mit der Insel selbst eigentlich nichts mehr verbinde[63].

415 kam jedoch auf Diagoras eine grosse Gefahr zu. Am Vortage des Kriegszuges gegen Sizilien wurden die Hermen beschädigt und Gerüchte verbreitet, Alkibiades parodiere die eleusinischen Mysterien. Dies rief in Athen eine grosse Erregung hervor. Die allgemeine Empörung den Heiligenschändern gegenüber mit der panischen Angst vor dem oligarchischen Attentat verbunden, trug dazu bei, dass man in Athen mit Eifer nach Hermokopiden und nach den Mysterienfrevlern zu suchen begann. Während dieser Hexenjagd, zu Opfer deren viele unschuldige Menschen gefallen waren, konnte sich Diagoras der Anklage wegen Gottlosigkeit nicht entziehen. Mit Sicherheit hat man sich an seine kritischen Bemerkungen in bezug auf die eleusinischen Mysterien erinnert und wahrscheinlich für einen am Parodieren der Mysterien Beteiligten gehalten. Diagoras war sich dessen bewusst, dass er sich vor dem Tode allein dann retten konnte, wenn er Athen verliess und deswegen floh er nach dem achäischen Pellene[64], welches bereits seit dem Ausbruch des peloponnesischen Krieges an der Seite von Sparta stand (Thuc. II 9,2) und Athen

---

[61] Über die Geschichte Melos' im 5. Jh. v. u. Z. siehe W. Zschietzschmann, RE XV 1 (1931), Sp. 582, s.v. *Melos*. Vgl. auch G. Deininger, *Der Melierdialog*, Diss. Erlangen 1939, S. 1–4

[62] Es scheint, dass Diagoras' Ruhm als Gottloser durch seine mehrjährige Abwesenheit in Athen teilweise in Vergessen geriet. Es ist möglich, dass Diagoras nach dem Wechsel des Aufenthaltsortes von Mantinea auf Athen im Jahre 418 sein negatives Verhältnis den eleusinischen Mysterien gegenüber öffentlich nicht verkündete (besonders während der Belagerung von Melos). Sokrates' Beispiel zeugt davon, dass die in Aristophanes' *Wolken* wegen Atheismus angeklagte Person weiterhin furchtlos in Athen bis 399 leben konnte.

[63] Wilamowitz, *a.O.* S. 83.

[64] Es ist umstritten, ob es eine Anspielung auf Diagoras' Flucht in den *Vögeln* 1421 (T 84) seitens Aristophanes ist. Eine positive Antwort geben u.a. Derenne, *a.O.* S. 68, und Woodbury, *a.O.* S. 191 Anm. 37. Jacoby, *Diagoras...*, S. 42 Anm. 180, bezweifelte es, Lana, *a.O.* S. 183 Anm. 2 verwarf es. – Unglaubwürdig klingt, dass Diagoras ins Gefängnis gebracht wurde. Ὁ αὐτὸς (sc. Διαγόρας) λειφθεὶς ὑπὸ Ἀθηναίων καὶ μέλλων ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ θανάτῳ ἄγεσθαι ἐπὶ τῷ θεοὺς μὴ ὀνομάζειν, ἀνατείνας τὰς χειρὰς εἰς τὸν οὐρανὸν ἔφη· ὦ θεοί, εἰ ἐστὲ θεοί, σώσατέ με (Cod. Leid. Voss. 68 = Gnom. Basil. p. 1971 Frobenius – T 25). Dieses Testimonium ist von keinem Forscher berücksichtigt worden.

gegenüber auch in der späteren Periode besonders feindlich eingestellt war[65] Aus diesem Grunde wurde Diagoras *in absentia* der Gottlosigkeit (γραφὴ ἀσεβείας) angeklagt[66]. Die Athener haben mit Sicherheit Diagoras' Auslieferung von Pellene gefordert[67], und nachdem sie eine abschlägige Antwort bekommen hatten, setzten sie für Diagoras' Ermordung einen Preis aus in Höhe eines Talents, und zwei Talente für Diagoras' Festnahme (siehe Anm. 25 u. 26). Es wurden ebenfalls gewisse Massnahmen gegen Einwohner von Pellene ergriffen. Zwar wissen wir nicht, was für Massnahmen das waren, aber es scheint uns angebracht zu behaupten, dass die Pellener von der Teilnahme an den eleusinischen Mysterien ausgeschlossen wurden[68]. Es wurde angeordnet, die Zwangsmassnahmen gegen Diagoras und Pellener in eine Bronzestele einzuritzen, die später auf der Akropolis aufgestellt wurde[69]. Ihre Kopie befand sich vermutlich in Eleusis[70]. Die Abschrift dieses Dekrets wurde von Melanthios in Περὶ τῶν ἐν Ἐλευσῖνι μυστηρίων (*FGrHist* 326 F 3) und von Krateros in der Συναγωγὴ τῶν ψηφισμάτων (*FGrHist* 342 F 16) überliefert)[71]. Das spätere Schicksal von Diagoras nach seiner Flucht nach Pellene ist uns nicht bekannt. Zwar heisst es in der Suda s.v. Διαγόρας 523 (T 9A), dass Diagoras in Korinth gestorben sei, aber höchstwahrscheinlich wurde dort irrtümlicherweise unser Diagoras mit Diagoras von Eretria verwechselt[72]. Jacoby gab zu, dass er die oben genannte Ansicht nicht zu widerlegen vermag, denn in der Suda kann man ziemlich oft auf Mitteilungen über zwei verschiedene Personen desselben Namens stossen, die unter einem Stichwort zu finden sind[73]. Er fügte jedoch hinzu, es bliebe nicht völlig ausgeschlossen, dass zwei Männer, die denselben Namen, Diagoras, trugen, in Korinth zu verschiedener Zeit gestorben sind[74]. Die Mitteilung von Aristoteles (*Polit.* V 5, 10, p. 1306 a 35 f. — T 89) über einen Diagoras, der die Oligarchie in Eretria stürzte, kann sich gewiss nicht auf unseren

---

[65] Siehe Jacoby, *Diagoras...*, S. 42 Anm. 171

[66] Vgl. J. Rudhart, *La définition du délit d' impiété d' après la législation attique* MH XVII 1960, S. 87–105.

[67] Eine Folge diplomatischer Verhandlungen ist womöglich der etwas unklare Passus ἔπειθον δὲ καὶ τοὺς ἄλλους Πελοποννησίους (*Schol. Arist. Ran.* 320 — T 8). Siehe Jacoby, *Diagoras...*, S. 12 Z. 8–27, und Woodbury, *a.O.* S. 191.

[68] Wilamowitz, *a.O.* S. 82, und Jacoby, *Diagoras...*, S. 34 Anm. 47.

[69] Wilamowitz, *a.O.* S. 81 f.

[70] Jacoby, *Diagoras...*, S. 11 Z. 35 f. In Eleusis befanden sich auch Stelen, die anlässlich anderer Prozesse (415/414 vor den Richter gebracht) aufgestellt wurden. Siehe Pollux 10, 97.

[71] Siehe Anm. 32.

[72] Fabricius, BG II 656; C. Müller, FHG II 217; Wilamowitz, *a.O.* S. 82 Anm. 2; Schmid, GGL I 4, S. 495 Anm. 6. Vgl. Heraclid. Lemb. *Polit.* Fr. 40 Dilts (T 90).

[73] Jacoby, *Diagoras...*, S. 13 Z. 43 ff.

[74] Diese Meinung vertraten Meier, *a.O.* S. 444; Nestle, VMzL, S. 418.

Diagoras, sondern vielleicht auf den Politiker Diagoras von Eretria beziehen[75].

Es scheint, dass im Altertum eine Legende vom Tode Diagoras' infolge eines Schiffbruchs entstand (siehe Athen. XIII 92 p. 611 A—B — T 22 A)[76]. In dieser Legende fand die Überzeugung, dass die Gottesleugner von Gottes Händen bestraft werden müssen ihren Ausdruck[77]. Was Diagoras angeht, so wäre solch eine Bestrafung sehr angebracht, denn er glaubte nicht daran, dass Götter die Menschen vor allen Meeresgefahren zu retten vermögen und er spottete über die Weihgeschenke, welche den Kabiren auf Samothrake geopfert wurden (Cic. *De nat. deor.* III 37, 89 — T 36; D.L. VI 59 — T 37).

Um die Orientierung im Lebenslauf von Diagoras zu erleichtern, stellen wir in Stichpunkten die wichtigsten Ereignisse aus seinem Leben auf, die sich auf die oben genannten Ausführungen stützen:

1. Diagoras, der Sohn von Teleklytos bzw. Telekleides, geboren auf Insel Melos in der 1. Hälfte des 5. Jhs. v.u.Z.

2. Beginn der Lebensperiode als wandernder Dichter, der auf Bestellung Dithyramben, Enkomien, Päane und wohl auch Epinikien schrieb (u.a. der Aufenthalt auf Peloponnes und die Freundschaft mit dem Faustkämpfer Nikodoros von Mantinea).

3. Ankunft in Athen — wohl in den dreissiger Jahren des 5.Jhs. v.u.Z.

4. Verspottung der eleusinischen Mysterien bringt ihm den Ruf eines Atheisten (Anspielung auf seine gottlosen Ansichten in Aristophanes' *Wolken* 830, 423 aufgeführt).

5. Etwa 425—418 Aufenthalt in Mantinea, für welches Nikodoros die demokratische Verfassung formulierte. Aus diesem Anlass schrieb Diagoras ein Gedicht τὸ Μαντινέων ἐγκώμιον.

6. Nach dem Niederschlag der Antispartanerkoalition bei Mantinea im Jahre 418 verlässt Diagoras diese Stadt und begibt sich höchstwahrscheinlich nach Athen.

7. 418—415/414 Aufenthalt in Athen.

8. 415/414 Flucht von Athen nach dem achäischen Pellene vor der

---

[75] Ausser den in Anm. 72 zitierten Forschern siehe F.G. Schneidewin, *Heraclidis Politiarum quae extant*, Göttingen 1847, S. 82; Münchenberg, *a.O.* S. 19 f. Manche Wissenschafler versuchten jedoch den von Aristoteles erwähnten Diagoras mit dem Diagoras aus Melos zu identifizieren (Schmid, GGL I 4, S. 495, und Lana, *a.O.* S. 173 f.). Über den Politiker Diagoras von Eretria, der zur Zeit der Peisistratiden gelebt hat, siehe F. Geyer, *Topographie und Geschichte der Insel Euboia*, I :*Bis zum peloponnesischen Kriege*, Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie VI 1903, S. 66 f.

[76] Wir bemühten uns zu beweisen, dass man mit Unrecht Athenaios' handschriftlichen Text verbessert und die Schiffskatastrophe auf Protagoras bezogen hat (Philologus CXVIII 1974, S. 164—166).

[77] W. Nestle, *Legenden vom Tod der Gottesverächter*, ARW XXXIII 1936, S. 259 f.

Gefahr der Anklage wegen Gottlosigkeit. Nachdem die Pellener die Auslieferung des Diagoras verweigerten, setzten die Athener einen Preis in Höhe eines Talents für die Ermordung und zwei Talente für Diagoras' Festnahme aus.

9. Aufenthalt in Pellene.

10. Tod an unbekanntem Ort, höchstwahrscheinlich noch im 5.Jh. v.u.Z.

(*Fortsetzung folgt*)

**Wrocław**

Dikajopolisa uczuciowo jest wyraźnie pozytywny. Wobec ludzi pracy zresztą, którym miły jest pokój, Arystofanes odnosił się zawsze z nieukrywaną sympatią[7].

Wyraźnie pejoratywnego znaczenia nadaje kontekst wyrazowi Χαιριδῆς w słowach (w. 866):

... οἱ κακῶς ἀπολούμενοι
ἐπὶ τὴν θύραν μοι Χαιριδῆς βομβαύλιοι

Wypowiada je Dikajopolis do kobziarzy, którzy przyszli razem z Tebańczykiem, objuczonym towarami. Użyte tu deminutiwum w liczbie mnogiej jest derywatem od imienia Χαῖρις. Było to imię postaci rzeczywistej, tebańskiego kitaroda, którego ośmieszył Arystofanes za słabą grę w *Acharnejczykach* (w. 16), w *Pokoju* (w. 951) i w *Ptakach* (w. 858). Zupełnie inny ton uczuciowy wyczuwamy w zwrocie Dikajopolisa do wspomnianego już Tebańczyka, wchodzącego na scenę z mnóstwem towaru (jest to okres wojny, a więc i głodu): ὦ χαῖρε, κολλικοφάγε Βοιωτίδιον (w. 872). Znając nastawienie Ateńczyków do Beotów można by sądzić, że kontekst ma odcień co najmniej żartobliwy, chociaż z dalszych słów wynika, że Tebańczyk przyniósł między innymi ateński przysmak — kopaidzkie węgorze. Wiadomość ta jednak nie mogła mieć wpływu na wcześniejszą wypowiedź i stosunek do Beoty. Sam widok mnóstwa towaru mógł Dikajopolisa życzliwie usposobić do handlarza z Teb. Zabarwienie uczuciowe formy Βοιωτίδιον nie odbiega może od powszechnej w tym czasie postawy wobec obywateli państw ościennych, chociaż Arystofanes przeciwny był niewłaściwemu traktowaniu sąsiadów Aten i członków Związku Morskiego, jak tego dowodzi niezachowana komedia *Babilończycy*[8]. Ostro napiętnował w niej i skrytykował bezwzględność Ateńczyków wobec sprzymierzeńców, przedstawionych jako niewolników ateńskiego ludu[9].

Pod koniec komedii Dikajopolis zwraca się do Lamachosa, wracającego przedwcześnie z wyprawy z obolałą nogą, z rozbitą głową (i to nie od ciosów zadanych ręką wroga, lecz przy przeskakiwaniu przez rów), biadającego nad swym losem: ἰή, ἰή, χαῖρε Λαμαχίσκιον (w. 1207). Kontekst sugeruje nam odcień żartobliwo-pieszczotliwy, bo i osoba mówiąca jest w pijackim nastroju, i Lamachos wzbudza swym wyglądem komiczne współczucie[10].

Trzeba jeszcze zwrócić uwagę, że każda z sześciu form zdrobniałych

---

[7] Por. A. Komornicka, *Ludzie pracy w komediach Arystofanesa*, Arystofanes. Materiały sesji naukowej..., Wrocław 1957, s. 102.

[8] Mówią o tym również wersy 642—645 parabazy *Acharnejczyków*.

[9] Por. W. Steffen, *Rola karykatury w komediach Arystofanesa*, Arystofanes. Materiały sesji naukowej..., s. 122.

[10] Deminutiwum to występuje w różnych wersjach w zależności od lekcji: Λαμαχιππίδιον (rękopis R), Λαμαχίππιον (pozostałe). Formą właściwą wydaje mi się Λαμαχίσκιον koniektura wprowadzona przez Meinekego, za którą opowiada się również Van Leeuwen w cytowanym już komentarzu.

użytych w *Acharnejczykach*, występuje w wołaczu, co jeszcze bardziej wskazuje na ich ekspresywne czy hipokorystyczne zabarwienie.

W komedii *Rycerze* znajdujemy dwie formy deminutywne odimienne: Δημίδιον i Δημακίδιον, będące derywatami wyrazu δῆμος, użytego jako imię własne personifikacji ludu ateńskiego. W pierwszym kontekście Kiełbaśnik razem z Paflagonem wywołują uosobiony Lud w postaci zgrzybiałego starca (w. 726):

... νὴ Δί', ὦ πάτερ,
ἔξελθε δῆτα, Δημίδιον ὦ φίλτατον

Wprawdzie wydawcy dzielą tę partię między Kiełbaśnika i Paflagona, co jednak nie zmienia uczuciowego nastawienia mówiącego, gdyż obydwom zależy na łaskach Demosu. Po raz wtóry formy Δημίδιον użył Arystofanes w scenie, w której Kiełbaśnik sprytnie podstawia Demosowi półmisek pieczeni zajęczej, wziętej Paflagonowi, jako własny (w. 1199):

ὦ Δημίδιον, ὁρᾷς τὰ λαγῷ, ἃ σοι φέρω;

W obu scenach deminutiwum to ma sens pochlebiający i hipokorystyczne zabarwienie, podkreślone jeszcze wołaczem.

Drugą formę pochodną wyrazu δῆμος wkłada komediopisarz w usta Kiełbaśnika, gdy ten charakteryzuje Paflagona (w. 823):

μιαρώτατος, ὦ Δημακίδιον, καὶ πλεῖστα πανοῦργα δεδρακώς!

Podobnie jak w *Acharnejczykach* formy zdrobniałe występują tu tylko w wołaczu, a ich zabarwienie jest pozytywne i pieszczotliwe. Analizując użycie przez Arystofanesa form zdrobniałych od wyrazu δῆμος trudno się oprzeć wrażeniu, że zadecydowały tu względy metryczne. Forma podstawowa bowiem występuje również w wołaczu, a każdy zwrot do uosobionego Ludu walczących o jego względy demagogów nacechowany jest pochlebstwem, nawet jeśli nie przybiera formy deminutywnej. Aż piętnaście razy zwracają się osoby komedii (czasem chór) do Demosu w formie wołacza ὦ Δῆμε, w kontekście zawsze silnie zabarwionym uczuciowo, ale tylko trzy razy wołacz ma formę deminutywną[11].

W *Chmurach* znajdujemy dwie formy deminutywne: Φειδιππίδιον oraz Σωκρατίδιον. Pierwsze zdrobnienie to derywat imienia Φειδιππίδης (Szczędzirumak). Strepsjades chce zbudzić syna, by pójść z nim do „dumalni" Sokratesa; chce to zrobić najpiękniej, najczulej (efekt naturalnie komiczny), zwraca się więc do niego: Φειδιππίδη! Φειδιππίδιον! (w. 80). Widać tu wyraźną gradację uczuć, wyrażającą się przejściem od słowa podstawowego do zdrobnienia.

Następne deminutiwum występuje trzykrotnie. W pierwszym kontekście Strepsjades woła: ὦ Σώκρατες! ὦ Σωκρατίδιον (w. 223). Kilka wierszy dalej zwraca się do Sokratesa, by zszedł do niego na ziemię: ἴθι νυν

---

[11] Tłumacz *Rycerzy*, S. Srebrny, oddał wszystkie wspomniane wyżej wołacze przez zdrobnienia: Ludek (10 razy), Ludeczek (11 razy), Ludeniek (6 razy), Ludusieniek (raz); rozszerzył więc nawet ich ilość (zob. Arystofanes, *Komedie*, Warszawa 1962).

κατάβηθ' ὦ Σωκρατίδιον, ὡς ἐμέ... (w. 237). Po raz trzeci ten sam bohater komediowy prosi filozofa, żeby go nadal uczył: ὦ Σωκρατίδιον φίλτατον (w. 746). Każdy więc kontekst ukazuje silne zabarwienie uczuciowe. I tu, jak w poprzednich komediach, odimienne formy deminutywne występują w wołaczu. Ponadto dwukrotnie obok zdrobnienia pojawia się słowo podstawowe.

Następna w chronologii komedia *Osy* przynosi pięć form deminutywnych. Imiona tu użyte (poza jednym) nie występują w wołaczu i, jak analiza kontekstu wykaże, pełnią inną funkcję niż zdrobnienia w poprzednio omówionych komediach. Są to imiona: Δερκύλος, Σμικυθίων, Καρδοπίων, Ἐργασίων, Ἵππυλλος. Pierwsze deminutiwum, derywat od czasownika δέρκομαι spotykane także u innych autorów, jest imieniem znaczącym. Imię to pojawia się w scenie początkowej komedii, w której Sosjasz zapytuje widzów, czy wiedzą, na jaką chorobę zapadł jego pan — Filokleon. Sosjasz sugeruje, że znajdujący się na widowni Δερκύλλος (w. 78)[12] uważa Filokleona za alkoholika. Najwyraźniej więc imię to utraciło hipokorystyczne znaczenie[13].

Imię Σμικυθίων (w. 401) znalazło się w grupie imion znaczących, które komediopisarz wymyślił dla ukazania pewnych cech ludzi, mających bronić Filokleona:

οὐ ξυλλήψεσθ' ὁπόσοισι δίκαι τῆτες μέλλουσιν ἔσεσθαι,
ὦ Σμικυθίων καὶ Τεισιάδη καὶ Χρῆμον καὶ Φερέδειπνε;

Omawiane tu imię jest imieniem osoby rzeczywistej, utraciło więc już sens zdrobnienia, tym bardziej że spotykamy je również u innych autorów. Także w *Sejmie kobiet* wspomniana jest Melisticha, żona Smikithiona (w. 46). Z budowy wszakże imię Smikition jest derywatem deminutywnym od imienia Σμίκυθος[14].

Derywat od wyrazu καρδοπός w znaczeniu „dzieża" utworzył autor komedii dla żartu, jako aluzję do komedii parodiującej mit o Edypie. Aluzję tę robi Filokleon opowiadając synowi, jakie będzie prowadził rozmowy w towarzystwie (w. 1178). W tym samym dialogu użył Arystofanes utworzonego przez siebie imienia Ἐργασίων. Jest ono derywatem od słowa ἐργασία, które w znaczeniu „ciężka praca polowa"[15] wprawdzie utraciło już hipokorystyczne zabarwienie, ale ma komiczny wydźwięk w kontekście, w którym występuje (w. 1201).

Dla żartu utworzył również Arystofanes imię męskie Ἵππυλλος („Konik") (w. 1301)[16] i użył je w opowieści Ksantiasza o wesołej kompanii,

---

[12] Pochodzenie od δέρκομαι w znaczeniu „widzieć", „spostrzegać" nadaje temu imieniu humorystyczny wydźwięk.

[13] Por. Pape, *o.c.*, s.v.; imię to miało żeński odpowiednik w formie Δερκυλίς.

[14] Imię Σμίκυνθος spotykamy również w *Sejmie kobiet* (w. 293).

[15] Por. H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1960, s.v.

[16] Przyjmuje się, że Arystofanes nazwał w ten sposób żartobliwie historyka Tucydydesa, krewnego Hippiasza i Pizystratydów.

w której pił jego pan, Filokleon, wyleczony już z choroby „zasiadania w sądzie".

W porównaniu z formami zdrobniałymi użytymi w poprzednich komediach uderza w *Osach* brak deminutiwów od imion własnych bohaterów komedii oraz powiązania przytoczonych tu zdrobnień z akcją utworu.

W *Pokoju* odnajdujemy trzy odimienne formy deminutywne: Πηγασίδιον, Ἀττικίων, Ἑρμήδιον. Deminutiwum od słowa Πήγασος[17] występuje w kontekście, w którym Ksantiasz opowiada, w jaki sposób zwraca się jego pan — Trygajos do żuka-gnojowca, mającego przewieźć go do siedziby Zeusa. Jeśli jeszcze zwrócimy uwagę na powiązanie deminutywnej nazwy z wyrazem καταψάω („głaskać", „pieścić"), mamy tu nie tylko uczuciowe zabarwienie, ale i pieszczotliwą treść:... καταψῶν αὐτόν, ὥσπερ πολίον, „Πηγασίδιον" φησί... (w.76).

W rozmowie Hermesa z Trygajosem na temat stosunków ateńsko-spartańskich użył Arystofanes wyrazu Ἀττικίων w miejsce Ἀττικός. Hermes przytacza tu zdanie Spartan, gdy w wojnie górują (w. 214):

„ναὶ τὼ σιώ, νῦν Ὠττικίων δωσεῖ δίκαν!"

Dwukrotnie występuje forma Ἑρμήδιον (dem. od imienia Ἑρμῆς). Za pierwszym razem Trygajos prosi Hermesa, żeby nie ujawniał próby uwolnienia bogini Pokoju: μὴ νῦν λακήσῃς, λίσσομαί σ' ὦ Ἑρμήδιον (w. 382). Obok tej formy hipokorystycznej znajdujemy kilka razy wołacz formy podstawowej imienia. W drugim kontekście Ksantiasz dziwi się, że boginię Pokoju ma uczcić tak małą ofiarą, jaką stanowią garnki napełnione strąkami fasoli: χύτραισιν, ὥσπερ μεμφόμενον Ἑρμήδιον; (w. 924). Nie ulega wątpliwości, że kontekst nadał tu formie deminutywnej zabarwienie pejoratywne, a przynajmniej lekceważące.

W *Ptakach* form deminutywnych imion własnych nie znalazłem. W następnej chronologicznie komedii, *Lizystracie*, znajdujemy cztery zdrobniałe imiona: Κρίτυλλα (w. 328), Στρατυλλίς (w. 365), Μυρρινίδιον (w. 872) oraz Μύρριον (w. 906). Pierwsze dwa imiona są imionami znaczącymi, które mogły już utracić hipokorystyczne znaczenie. Κρίτυλλα jest derywatem od przymiotnika κριτός, w znaczeniu „wyborny", „znakomity" lub „wybrany"; w tłumaczeniu więc brzmi „Wybranka". Imię następne Στρατυλλίς jest imieniem nie znanej bliżej Atenki[18]; występowało częściej w formie Στρατύλλα.

W tekście imieniem tym nazywa siebie przodownica kobiet walczących z chórem starców, ma więc ono specyficzny wydźwięk z uwagi na wyraz στρατιά, od którego pochodzi[19].

---

[17] Wersje deminutiwum: ὦ Πηγάσιον (rękopis V i R), ὦ Πηγάσειοον (Van Leeuwen) oraz Πηγασίδιον (Meineke). Koniekturę Meinekego uważam za najbardziej arystofanejską.

[18] Por. Pape, *o.c.*, s.v.

[19] Tak podaje O. Güthling, *Griechisches Namenwörterbuch*, Berlin 1913.

że chodzi tu o coś więcej: o zespół cech moralnych i fizycznych, które zdaniem Spartiatów cechują wszystkich ὅμοιοι i czynią z nich dziedziców dawnego rycerskiego morale, a stąd niejako 'arystokratów' na tle innych Hellenów, którzy nie hołdują takim ideałom. Ostatecznie można przyjąć, iż znaczenie terminu καλοὶ κἀγαθοί w IV 40,2 na pewno nie jest polityczne, lecz raczej moralne z pewnym przynajmniej zabarwieniem społecznym.

Kraków

## NOTIO ΚΑΛΩΝ ΚΑΓΑΘΩΝ QUID APUD THUCYDIDEM SIGNIFICAVERIT

### Summarium

Auctor dissertatiunculae id studet, ut quid καλῶν κἀγαθῶν notio apud Thucydidem significaverit, explicet. Duobus locis Thucydideis pervestigatis (VIII 48,6 et IV 40,2) fit manifestum notionem illam a Thucydide et sensu politico et morali esse usitatam.

Dwa następne deminutiwa są derywatami od imienia Μυρρίνη[20], które także uważane jest za postać deminutywną (ale bez znaczenia hipokorystycznego) od imienia Μυρρίς (w znaczeniu „czarująca", „powabna"). Zdrobnieniem Μυρρινίδιον przywołuje Kinezjasz swą żonę, znajdującą się w obozie „strajkujących" kobiet: ὦ γλυκύτατον Μυρρινίδιον τί ταῦτα δρᾷς; ... (w. 872). Odcień zdrobnienia jest wyraźnie hipokorystyczny, a cała scena przekomiczna. Kolejne zdrobnienie omawianego tu imienia występuje w w. 906 w dialogu między małżonkami: φιλεῖς; τί οὖν οὐ κατεκλίνης, ὦ Μύρριον; Warto zaznaczyć, że imię małżonki Kinezjasza posiada formę zdrobniałą w każdej z przekazanych lekcji i proponowanych koniektur[21].

W *Tesmoforiach* spotykamy imiona: Ξένυλλα (w. 633), Κρίτυλλα (w. 898) oraz Ἐλάφιον (w. 1172). Są to imiona znaczące o formie deminutywnej, częściej spotykane w literaturze. Imię pierwsze pochodzi od wyrazu ξένος i jest żeńskim odpowiednikiem częściej używanego imienia Ξένυλλος. Deminutiwum Κρίτυλλα, które objaśniałem przy *Lizystracie*, tutaj jest imieniem osoby scenicznej. Tancerkę mającą uwieść Scytę pilnującego Mnesilochosa, nazwał Arystofanes miłym imieniem Ἐλάφιον. Podstawą tego imienia jest wyraz ἔλαφος („jeleń", „sarna"), znaczy więc ono „Sarenka". Spotykamy je także poza komedią Arystofanesa[22].

Odimienną formę deminutywną osoby scenicznej mamy już tylko w *Żabach*. Jest to deminutiwum od imienia sługi komediowego Ksantiasza — Ξανθίδιον (w. 582). Dionizos wchodząc do królestwa Hadesu w przebraniu Heraklesa spotyka się z różnymi reakcjami ze strony jego mieszkańców. Reakcje te są wynikiem poprzedniej bytności herosa i jego „wyczynów". Dionizos w obawie o swoją skórę prosi sługę o zamianę stroju. Deminutiwum ma niewątpliwie hipokorystyczne znaczenie o dużym ładunku uczuciowym, zwłaszcza jeśli zwrócimy uwagę na wiersz wcześniejszy: κάκιστ' ἀπολοίμην, Ξανθίαν εἰ μὴ φιλῶ (w. 581). Poza omówionym już deminutiwum w początkowych wersach komedii przedstawia się Dionizos jako υἱὸς Σταμνίου. Zdrobnienie to jest derywatem wyrazu potocznego στάμνος (beczka). Efekt komiczny jest tu więc wyraźny[23].

---

[20] Imię to często powtarzane jest w *Lizystracie*, w. 70, 850, 851, 874; ponadto imieniem tym nazwana jest hetera u Hypreiedesa i wiele innych postaci.

[21] Μύρριον (rękopis Laurentianus T), ὦ μυρρίνιον (rękopis R), ὦ μυρτίον (Enger), Μυρρινίδιον (Dobree), ὦ Μυρρίνη (Dindorf).

[22] Na przykład u Pauzaniasza VI 22, 11.

[23] Frick, *o.c.*, pod hasłem στάμνος nie podaje derywatu Σταμνίας wśród deminutiwów, określając go jako „Spitzname". J. Łanowski w komentarzu do w. 22 (*Arystofanes, Żaby*, Wrocław 1965, s. 6) podaje: „To 'imię ojca', w oryginale Stamnias, utworzone od stamnion — beczułka". Trzeba jednak stwierdzić, że imię Σταμνίας nie pojawia się w literaturze ani w inskrypcjach. Sądzę, że w ocenie efektu komicznego nie musimy uciekać się do wyprowadzania formy ΣΤΑΜΝΙΟΥ od nie udokumentowa-

W komediach *Sejm kobiet* i *Plutos* brak zdrobnień będących derywatami imion bohaterów komediowych. Imiona o budowie deminutywnej tu występujące nie przekazują hipokorystycznej treści. Imię Ἀρίστυλλος (*Ec.* 647 i *Pl.* 314) jest imieniem pospolitym, a przez komediopisarza użyte zostało w specyficznym kontekście, jako imię osoby znanej z rozwiązłości. Był w użyciu również żeński odpowiednik tego imienia Ἀρίστυλλα (takie imię nosiła na przykład siostra Arystogejtona). W *Plutosie* jeszcze dwa imiona osób scenicznych Καρίων (w. 624 i 1100) oraz Χρεμύλος (w. 336 i 1171) mają budowę zdrobniałą. Pierwsze imię występuje często w literaturze jako imię niewolnika. Imię Χρεμύλος jest derywatem od imienia Χρέμης[24]; znajdujemy je tylko u Arystofanesa.

Krótka analiza kontekstu i form deminutywnych imion użytych lub utworzonych przez Arystofanesa pozwala nam wypowiedzieć kilka uogólnień na ten temat. Najpierw trzeba stwierdzić, że te formanty, jakimi posłużył się komediopisarz w tworzeniu deminutiwów odimiennych, nie sugerują nam uczuciowego zabarwienia (jedynym może wyjątkiem jest sufiks -ιων w wyrazach, które mogą być odczytane jako pejoratywne). Głównym momentem zabarwiającym uczuciowo jest kontekst. Autor komedii oszczędnie operuje deminutywnymi sufiksami -ακ-, -ιδ-, -ιδευς, -ι/δ/ς, -ιον, -ισκ-, -ιων, -υλλ-, nie wyczerpując nawet połowy sufiksów, jakimi dysponował język grecki.

Deminutiwa od wyrazów δῆμος oraz Μυρρίνη (czy Μυρρίς) mają dwie różne formy. Badając rzecz na szerszym planie form deminutywnych w ogóle możemy stwierdzić, że zjawisko to u Arystofanesa występuje częściej[25]. Nic dziwnego, w językach indoeuropejskich bowiem jest nawet regułą, że formy zdrobniałe tworzą całe szeregi zdrobnień, na przykład rzeczownik „słońce" — „słonko", „słoneczko" lub przymiotnik „cienki", „cieniutki", „cieniuteńki" itp.

Ciekawe jest też zjawisko, znane z języka codziennego oraz z komedii jako gatunku odzwierciedlającego życie na co dzień, wyrażania gradacji uczuciowej za pomocą powtórzeń tego samego imienia w formie zdrobniałej[26]. Przykładem są wołacze typu: Εὐριπίδης! Εὐριπίδιον! (*Ach.* 404), Φειδιππίδη! Φειδιππίδιον (*Nu.*80), ὦ Σώκρατες! ὦ Σωκρατίδιον (*Nu.* 223), a w pewnym również sensie zestawienie ὦ πάτερ — Δημίδιον ὦ φίλτατον (*Eq.* 726).

---

nego imienia własnego; kilkakrotne użycie deminutiwum σταμνίον przez Arystofanesa w innych miejscach (np. w *Lizystracie*, w. 196 i 199) nie wyklucza zastosowania go w omawianym miejscu w funkcji żartobliwego imienia własnego.

[24] Frisk, *o.c.* tłumaczy to imię „armer Landmann".

[25] Np. χλανίδιον (*Lys.* 1189), χλανίσκιον (*Ach.* 519). χλανισκίδιον (*Pax* 1002) lub μεῖραξ (*Ec.* 611), μειράκιον (*V.* 687), μειρακίσκης (*Ra.* 409), μειρακύλλιον (*Ra.* 89).

[26] Nie tak wyraźną, ale podobną sytuację mamy w *Dyskolosie* Menandra, gdzie Sikon chcąc pożyczyć kociołek wyjaśnia, że trzeba być pochlebcą i starszego człowieka nazywać πατέρ<α> καὶ παππᾳ[ν (w. 494); w wierszu 921 tenże kucharz woła: παῖ, παιδίον.

Większość analizowanych tu form utworzonych przez Arystofanesa występuje w wołaczu, zdrobniałe zaś derywaty imion postaci scenicznych występują tylko w wołaczu: Βοιωτίδιον Δημακίδιον, Δημίδιον, Ἑρμήδιον, Εὐριπίδιον, Μυρρινίδιον, Ξανθίδιον, Σωκρατίδιον, Φειδιππίδιον. Stąd też wszystkie znamionuje silny ładunek uczuciowy, hipokorystyczny i pozytywny.

Z budowy przytoczonych form można wysnuć wniosek, że typowo arystofanejskie są zdrobnienia z sufiksem rozszerzonym -ιδιον. Na dwadzieścia osiem omawianych form dwadzieścia spotykamy tylko u Arystofanesa, z tych zaś aż dziesięć ma przyrostek -ιδιον, pozostałe, jak Χρεμύλος, Ἐργασίων, Ἵππυλλος, Καρδοπίων, Σταμνίον, Στρατυλλίς, Χαιριδῆς, użyte zostały w celach humorystycznych. Formant -ιδιον dominuje w odimiennych formach zdrobniałych, nadając im jednoznaczne hipokorystyczne zabarwienie. Reszta zdrobnień to albo imiona osób scenicznych, jak Κρίτυλλα, Ξένυλλα, które mogły być wzięte z języka codziennego, albo imiona częściej spotykane w literaturze, jak Ἀρίστυλλος, Δερκύλος, Ἐλάφιον, Σμικυθίων, Καρίων.

Charakterystyczne jest też to, że specyficznie arystofanejskie deminutiwa z sufiksem -ιδιον pojawiają się najczęściej w młodzieńczych utworach poety (na dziesięć form siedem mamy w *Acharnejczykach*, *Rycerzach*, *Chmurach* i *Pokoju*), a w komediach z ostatniego okresu twórczości Arystofanesa, w *Sejmie kobiet* i *Plutosie*, nie występują. Znamienny jest ich brak również w *Osach*, chociaż zalicza się je do okresu młodzieńczego twórczości autora. Podobnie przedstawia się rzecz w wypadku pozostałych imion zdrobniałych[27] (imiona będące tylko z budowy deminutiwami w rodzaju: Ἀρίστυλλος, Δερκύλος, wyłączamy z naszych rozważań). Czy opisana tendencja wynika ze stopniowej zmiany założeń stylistycznych i metrycznych albo preferowania innej formy humoru, trudno nam w tym miejscu rozstrzygnąć.

Katowice

## DE NOMINUM PROPRIORUM, QUAE DEMINUTIVORUM FORMAM HABENT APUD ARISTOPHANEM COMICUM USU ET SIGNIFICATIONE

### Summarium

Graeci nominibus propriis, quorum aperta atque manifesta erat vis, uti solebant. Qua nominum proprietate factum est, ut aptam ludendo materiem scriptoribus, praecipue autem poetis comicis praeberent. Verborum ludibriis Aristophanes quoque

[27] Pojawiające się w *Plutosie* imiona o budowie deminutywnej mogą pochodzić z pierwszej wersji utworu, wystawionego dwadzieścia lat wcześniej (por. Th. Gelzer, *Aristophanes der Komiker*, Stuttgart 1971, c. 1405).

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# Z BADAŃ NAD TERMINEM ΚΑΛΟΙ ΚΑΓΑΘΟΙ W DZIELE TUKIDYDESA

Napisał

ROMUALD TURASIEWICZ

Pojęcie καλὸς κἀγαθός posiada w języku greckim dość liczne i zróżnicowane znaczenia: w historiografii i w starej komedii przeważa sens polityczny bądź społeczny terminu[1] (ew. zarazem społeczno-polityczny), w filozofii, zwłaszcza w etyce, sens moralny[2]. Terminu tego używano na określenie przynależności do warstwy szlacheckiej, warstw posiadających, ugrupowania politycznego orientacji konserwatywnej, kręgów ludzi wykształconych, posiadających odpowiednio wysoki poziom osobistej kultury i ogłady towarzyskiej, wreszcie na oznaczenie jednostek reprezentujących swą postawą niewzruszony poziom moralny, cenne wartości etyczne. Poza tym termin ów fungował w węższym znaczeniu militarnym w odniesieniu do dzielnego żołnierza oraz w sensie estetycznym jako wyrażenie określające piękno postaci. Przy swoim szerokim zakresie semantycznym występował ten termin jako typowe pojęcie wartościujące (*Wertbegriff*) bądź jako ogólne określenie z terminologii politycznej, pozbawione charakteru wartościującego. Wobec pewnej wieloznaczności pojęcia nie zawsze jest rzeczą łatwą odkryć prawidłowy sens wyrazu, zwłaszcza gdy występuje w kontekstach, które nie dają wskazówek co do właściwego wyboru pośród kilku możliwości znaczeniowych. Niezwykle wiele trudności nasuwa wyrażenie καλοὶ κἀγαθοί w dziele Tukidydesa. Ogólnie przypuszcza się, że treść tego pojęcia nabrała szczególnie wyraźnego sensu politycznego u historyka w porównaniu z pisarzami reprezentującymi wcześniejszy okres literatury. Jednakże nie jest sprawą całkowicie jasną, w jakim sensie politycznym czy społecznym użył historyk tego wyrażenia: czy chodziło mu o określenie warstwy szlacheckiej, arystokratycznej z uwzględnieniem również prezentowanych przez tę warstwę lub tradycyjnie przynajmniej przypisywanych jej wartości etycznych, czy o czynnik bogactwa, czy po prostu o specyficzny charakter postawy społecznej, politycznej i moralnej przyjmowanej przez ludzi uchodzących za καλοὶ κἀγαθοί, o pewien konserwatyzm polityczny i obyczajowy, kulturę osobistą itd.

---

[1] Por. V. Ehrenberg, *The People of Aristophanes. A Sociology of Old Attic Comedy*, 2nd ed. Oxford 1951, s. 73 n.

[2] Por. J. Jüthner, *Kalokagathia*, Charisteria Alois Rzach zum 80. Geburtstag dargebracht, Reichenberg 1930, s. 99 n.

indulsit; in hoc commentario iis nominibus propriis investigandis, quae deminutivorum formam habent (i.e. in -ιδευς, -ιδιον, -ιον, -ισκιον, -ιων, -υλλα, -υλλις, -υλλος cadentibus), operam dedi. In his viginti apud Aristophanem tantum invenimus. Dimidia eorum pars in -ιδιον desinit et non nisi in casu vocativo maxime ad affectionem exprimendam idoneo usurpata sunt.

Deminutiva in -ιδιον cadentia in comoediis q.i. *Acharnenses*, *Equites*, *Nubes*, *Pax* potissimum legimus. In fabulis, quas aetate virili poeta scripsit, nominum propriorum deminutionem raro conspicimus, comoediis autem ab Aristophane sene compositis (si ex parte asservata iudicare nobis licet) nulla nomina hoc modo formata inducuntur.

Necesse est addamus alteram partem id genus vocabulorum forma tantum deminutivorum praeditam (e.g. nominemus Ἀρίστυλλον, Δερκύλον, Χρεμύλον), alteram consulto, ut viri omnibus noti rideri possent (Ἵππυλλον, Λαμαχίσκιον dico), per iocum a poeta fictam esse. Cetera nomina, ut Κρίτυλλα, Ξένυλλα, Ἐλάφιον, non solum apud Aristophanem, sed etiam apud alios auctores inveniuntur.

Utrum nomen colorem gratum an ingratum habeat, non tam in deminutivi structura, quam in verborum iunctura positum est. Commemoratione digna videtur imprimis vocativorum series sermonem cotidianum in memoriam revocans, quae gradationem efficit: Εὐριπίδης! Εὐριπίδιον! (*Ach.* 404), Φειδιππίδη! Φειδιππίδιον! (*Nu.* 80), ὦ Σώκρατες! ὦ Σωκρατίδιον! (*Nu.* 223). Denique verisimile est Aristophanem interdum deminutivis metri causa, ut dicitur, usum esse (cf. Δημίδιον vocativi ὦ Δῆμε loco aliquotiens positum).

Szczególnie sporne jest miejsce IV 40,2: jego interpretacja posiada w nauce własną, całkiem sporą literaturę, w której czołową pozycję zajmują nadal wnikliwe dociekania A.W.Gomme'a. Zanim jednak przejdziemy do analizy tego urywka, zajmiemy się innym miejscem (VIII 48,6), w którym występujący termin καλοὶ κἀγαθοί posiada bezspornie znaczenie polityczne, bardziej uchwytne i łatwiejsze do zdefiniowania. Rzecz dotyczy knowań Alkibiadesa z ateńskimi oligarchami[3] i oporu ze strony jego politycznego przeciwnika, stratega Frynichosa. Otóż Alkibiades przyrzekał ateńskim oligarchom przyjaźń i pomoc finansową (nb. na dalsze prowadzenie wojny) ze strony satrapy Tyssafernesa i króla perskiego, „jeżeli sami pozbędą się rządów demokratycznych". Frynichos uważał, iż Alkibiades nie mówi prawdy, ponieważ w interesie monarchy perskiego nie leży wiązanie się jakimikolwiek obietnicami z państwem ateńskim jako ze stroną słabszą i przegrywającą w tej wojnie. Państwa zaś sprzymierzone, którym ze względu na obalenie demokracji w Atenach przyrzeczono by ustrój oligarchiczny, należałoby uznać za stracone dla Aten: „bez względu bowiem na ustrój, czy to oligarchiczny, czy też demokratyczny, miasta te przełożą wolność nad niewolę. Państwa te uważają, że tak zwani piękni i dobrzy (οἱ καλοὶ κἀγαθοὶ ὀνομαζόμενοι) nie mniej im będą ciążyć od demokracji (δῆμος), sprowadzając na lud nieszczęścia, z których czerpią największe korzyści, i że ich rządy pełne są samowolnych wyroków i gwałtownych egzekucji, podczas gdy demokracja jest ich ucieczką (καταφυγή), a poskromicielką (σωφρονιστής) tamtych (tj. καλοὶ κἀγαθοί)" (tłum. K. Kumanieckiego).

W przytoczonym tekście καλοὶ κἀγαθοί stoją w opozycji do δῆμος, czyli do demokracji: uciskają lud, a ich rządy odznaczają się bezprawiem i okrucieństwem. Nietrudno powiedzieć, jaka forma rządów została tu skontrastowana z demokracją. Tą formą ustrojową jest oligarchia, a ściślej się wyrażając — arystokracja. A zatem καλοὶ κἀγαθοί są tu synonimem ἄριστοι. Jest niewątpliwie charakterystyczne, że jeden i drugi termin był używany jako techniczne określenie tej społecznej klasy przez jej własnych członków. Całą wypowiedź Frynichosa cechuje pewna ironia czy sarkazm, z którymi się odnosi do propozycji Alkibiadesa. Nie ulega wątpliwości, że również wyrażenie καλοὶ κἀγαθοί zostało tu wypowiedziane z takim właśnie odcieniem ironicznym: „ci tak zwani piękni i dobrzy" lub nawet „ci, co sami określają się jako piękni i dobrzy"[4]. Słusznie Gom-

---

[3] Por. tu uwagi H. Wankela, *KALOS KAI AGATHOS*, Frankfurt a. Main 1961, s. 37 (offset), na temat obiegowych w tym czasie terminów politycznych: οἱ βέλτιστοι lub δυνατώτατοι — to oligarchowie, ἡ πονηρία — to zwykle synonim δημοκρατία.

[4] Wankel, *o.c.* s. 38, zastanawia się, czy wyrażenie ὀνομαζόμενοι nie oznaczało w tym kontekście, iż sam Tukidydes pragnął podkreślić w ten sposób swój własny dystans wobec politycznego hasła καλοὶ κἀγαθοί — a więc że tego hasła nie podzielał, tylko je powtarzał. Zresztą pytanie to uznaje Wankel za bez znaczenia. Inaczej J. Berlage, *De vi et usu vocum ΚΑΛΟΣ ΚΑΓΑΘΟΣ, ΚΑΛΟΚΑΓΑΘΟΙ,* Mnemosyne.

Niewątpliwie w pojęciu καλοὶ κἀγαθοί odczuwano, jak w tym wypadku, cnoty żołnierskie, przede wszystkim męstwo, co podkreśla odpowiedź Spartiaty eksponująca ze złożonego terminu καλοὶ κἀγαθοί tylko człon drugi — ἀγαθοί (dzielni), a więc odwagę. Nie od rzeczy będzie tu przypomnieć uwagę komentującą dawnego wydawcy Tukidydejskiego dzieła T. Arnolda[8]: „It was intended to sneer at once at the pretension and the name. Its drift seems to be: you who have allowed yourselves to become prisoners of us low people, cannot be certainly those boasted καλοὶ κἀγαθοί, of whom we hear so much: the killed then, we presume, were all καλοὶ κἀγαθοί". Nie bez racji J. Berlage[9] zauważa, że taka „explicatio huius loci elegantior et facetior esse nobis videtur quam verior", ponieważ pytający się raczej wątpi, czy jeńcy są rzeczywiście ἀγαθοὶ ἄνδρες niż zastanawia się, czy są εὐγενεῖς[10]. Jednakże byłoby zbytnim uproszczeniem rozumieć pytanie ateńskiego sprzymierzeńca następująco: „czy polegli byli ludźmi mężnymi?"; taka interpretacja gubiłaby cały sens tego pytania, tkwiącą w nim ironię czy nawet chęć ubliżenia, gdyż pomija pierwszy człon obiegowego terminu, posiadającego specyficzne znaczenie, determinowane przecież sensami obu członów. Równie nieprawidłowe wydaje się tłumaczenie „czy polegli byli ludźmi honoru i ze szlachetnych rodziców", gdyż wprawdzie oddawałoby ono zamierzoną złośliwość pytającego, tym niemniej sugerowałoby, iż chodziło mu tylko o ich status społeczny[11]. Zresztą wydaje się, że historyk użyłby wtedy terminu εὐπατρίδαι lub εὐγενεῖς, gdyby rzeczywiście pragnął wyrazić taką treść. Wreszcie warto podkreślić, iż to pytanie zadaje ateński sprzymierzeniec, Jończyk; ważny tu jest wzajemny stosunek czy układ rozmówców. W układzie tym nie zachodzi antyteza: niewolnik — człowiek wolno urodżony, ani nędzarz — bogacz, ani człowiek prosty czy lichy — arystokrata. Dialog toczy się między sprzymierzeńcem Aten a Spartiatą, między Jończykiem wyspiarzem a Dorem. Καλοὶ κἀγαθοί jest nazwaniem Spartiatów, nazwaniem δι' ἀχθηδόνα — złośliwym, gdyż widocznie oni sami chętnie się tak określali uważając, iż mają do takiego tytułu prawo ze względu na posiadane zalety — jak męstwo, dobre pochodzenie, wychowanie, obywatelską i moralną postawę, wszczepione w twardej szkole żołnierskiej cnoty[12]. Jak już wskazano, szczególne znaczenie po-

[8] *Thucydides*, 3. edition with notes, Oxford 1847.

[9] Berlage, *o.c.* s. 29.

[10] Za słusznością takiej interpretacji przemawiałyby następujące miejsca z dzieł Ksenofonta *Anab.* IV 1,15 i *Cyrop.* I 5, 9, gdzie pojawia się podobny sens.

[11] Por. tu też uwagę Wankela, *o.c.* s. 38: „Ironisch wird gefragt, ob denn 'Aristokrat-Sein' nicht Erfolg und Sieg im Kampf oder Tod bedeutete, unrühmliche Gefangenschaft aber ausschliesse".

[12] L. Schmidt (*Die Ethik der alten Griechen*, I, Berlin 1882, s. 330) nawet przypuszczał, że „in früheren Zeiten die Gesamtheit der freien Spartaner die Eigenschaft der Kalokagathie sich beigelegt habe". Krytykę tego poglądu przeprowadza Wankel, *o.c.* s. 38. Warto tu jednak przypomnieć wypowiedź Ksenofonta, *Resp. Lac.* 10,4:

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012 – 7825

# THE ANCIENT TESTIMONIES IN THE FACE OF THE PLATONIC APOCRYPHA

By

STEFAN OŚWIECIMSKI

This article is not to prove that the supposition as to the unauthenticity of the so-called Platonic apocrypha is wrong, and thus to demonstrate that they all or at least some of them are Plato's work. To reach this conclusion or the opposite one which would not evoke any doubt, it is necessary to examine each of these dialogues separately in all four aspects analysing their contents as well as form:

1. in the historical aspect based on the preserved testimonies and circumstances in which they were originated and published;

2. in the linguistic and stylistic aspect showing their concordance or discordance with Plato's language and style;

3. in the philosophical aspect revealing their unanimity or at least some resemblance with Plato's basic and essential way of thinking or complete divergence from it;

4. in the aspect of their *realia* which may indicate the period of the arising of these dialogues thanks to discovered synchronisms or anachronisms in relation to Plato's times.

Only then can there be shown that either all or just some of these dialogues are authentic without doubt, some of them on the contrary were attributed wrongly to Plato, and the origin of some others is not possible to be defined exactly or surely. Perhaps it will even be proved that not one of them is Plato's work.

Yet at the moment I am not going to examine any of these dialogues separately and ascertain the relation of each of them to Plato's authentic literary bequest in the above mentioned four aspects. For I take all the apocrypha summarily as a whole as I am concerned with the common and introductory but most essential phase of investigation of their authenticity, i.e. with the estimation of the credibility of the ancient testimonies which reject as a whole all these dialogues decidedly as spurious and thus are the base for our present judgement of their unauthenticity. Hence it is here a matter of overcoming this first and most serious common barrier which was in the way of these dialogues excluding a priori even any tests of more thorough examination of their authenticity.

Thus the essence of this paper does not concern only the Platonic apocrypha themselves but comprises a wider methodological aspect ques-

me[5] zauważa, iż „it had thus become a cant phrase in current usage, the kind of phrase which when used tauntingly, as here, or ironically should be given inverted commas".

Z kolei następne miejsce (IV 40,2)[6], w którym występuje wyrażenie καλοὶ κἀγαθοί. Otóż w jakiś czas po zdobyciu przez Kleona Sfakterii i wzięciu do niewoli spartańskiej załogi jeden z ateńskich sprzymierzeńców zapytał złośliwie (δι' ἀχθηδόνα) któregoś z jeńców, czy polegli byli καλοὶ κἀγαθοί. Ten mu odpowiedział, że „niezwykle celną musiałaby być strzała, która by potrafiła odróżnić dzielnych (ἀγαθοί) od tchórzów, zaznaczając w ten sposób, że kamienie i strzały uderzały na oślep".

Co oznacza w tym kontekście termin καλοὶ κἀγαθοί? Niektórzy uczeni są zdania, że wyrażenie to stanowiło odpowiednik εὐγενεῖς czy εὐπατρίδαι — jako ludzi dobrze urodzonych i ludzi honoru (por. ang. men of honour, men of birth, gentlemen). Wydaje się jednak, że w tym wypadku nie może być określeniem społecznego stanu, ponieważ nie wszyscy Spartiaci byli εὐγενεῖς. A zresztą gdyby nawet przyjąć, że chodziło o rozszerzenie *eugenei* na wszystkich obywateli Sparty, to przecież nie wszyscy οἱ τεθνεῶτες mogli być uznani za εὐγενεῖς, skoro wśród nich znajdowali się też perioikowie. Wreszcie jak stwierdza Gomme[7]: „każdy przyjmował to wyrażenie (nb. καλοὶ κἀγαθοί) jako odpowiednie dla obywateli pewnej klasy społecznej, ale nie każdy przyjmował określenie tej samej klasy jako καλοὶ κἀγαθοί". Również z innych źródeł antycznych wynika, że to wyrażenie było używane przez ludzi wywodzących się z warstwy szlacheckiej oraz przez ludzi zamożnych na oznaczenie własnej klasy społecznej, nie było zaś terminem, którym powszechnie posługiwali się inni dla scharakteryzowania tejże klasy jako całości. Pojęcie to podobnie jak termin εὐγενεῖς implikuje nie tylko społeczny status, ale też posiadanie pewnej ἀρετή. Owa zaś ἀρετή przejawia się w męstwie wykazywanym w boju, w szlachetności i rycerskości postępowania. Według przedstawicieli tych dwóch grup społecznych εὐγενεῖς i πλούσιοι zalety te cechowały w znacznie większym stopniu ich własną warstwę socjalną aniżeli jakąkolwiek inną. Z drugiej strony, jak łatwo stwierdzić, zalety te, natury głównie moralnej, mogły charakteryzować ludzi należących również do innych warstw społecznych.

---

VI N.S. 1933, s 32, który zauważa, że zwrot ten odnosząc się do „optimates coniuratos" dowodzi, iż „eius aetate translationem nondum inveteravisse". Por. też Plat. *Resp.* 596 A: ἵνα ὁ δῆμος ἀπὸ τῶν πλουσίων τε καὶ καλῶν κἀγαθῶν λεγομένων ἐλευθερωθείη. Por. też Jüthner, *o.c.* s. 101.

[5] A.W. Gomme, *The Interpretation of ΚΑΛΟΙ ΚΑΓΑΘΟΙ in Thucydides 4.40.2*, Class. Quart. XLVII 1953, s. 65.

[6] Jest to szczególnie trudny i często badany urywek dzieła Tukidydesa, por. R.A. Neil, *The Knights of Aristophanes*, Cambridge 1909, Appendix II, s. 202—209: *Political Use of Moral Terms*.

[7] Gomme, *o.c.* s. 65.

αὐτῷ βίβλους τοῦ ψιλοσόφου· ὅθεν τινὲς χρηματίσασθαι βουλόμενοι ἐπιγράφοντες συγγράμματα τῷ τοῦ φιλοσόφου ὀνόματι προσῆγον[35].

Yet I suppose this opinion about the rampant pseudoepigraphy to be much exaggerated. There might have happened, of course, here and there, and even not so seldom perhaps, forgeries but surely it was not so common and unshackled as counterfeiting another author's works was not so easy and thus did not repay the effort, for it required not only a certain amount of literary gift (after all such an author would have liked to publish under his own name) but also much labor in precise examining and getting more acquainted with the style, language and generally with the whole literary ethos of the forged writer, not mentioning the reasonable contents of the forged work which also required invention as well as time. On the contrary, it seems that this judgement about the pseudoepigraphy was rather the result of the atmosphere of suspicion displayed in numerous and widely prevalent trials of rejection of authentic works and revealing of would-be plagiarisms, forgeries and such like abuses in the literary field. Besides, in a short time the more critical and cautious reception of newer purchases by the libraries must have made an end to the pseudoepigraphy whatsoever it was. The stop was also caused surely by making up the lists of the books belonging to the libraries as well as by fixing and closing the canons of the works of older and dead writers. But then — what is particularly noteworthy — there happened very likely the reverse: whatever was not found in these lists and canons was regarded *a priori* as unauthentic, so that — as G. Suckow[36] and similarly before him already J. Clericus[37] conclude — all the works, especially of Plato, which had already been regarded in the antiquity as falsified, belong to those which got into the libraries already after having closed the canons.

No wonder that in those conditions full of chaos and confusion amplified by mistrust, insinuations and even invented and malicious accusations, the ascertaining of the genuine authorship was neither an easy not simple matter and must have led astray more than once. The more so for until the Alexandrian times there were no genuine philologists in the modern sense of the word, and even in that learned epoch not only simple librarians but also scholars like Zenodotos, Eratosthenes, Apollonios or Kallimachos knew scarcely anything about the principles of philological critique, and only Aristophanes from Byzantium and Aristarchos from Samothrace were philologists. The majority of the homebred critics re-

---

[35] Cf. Diogenes Laertios' mention, VI 100: Ἔνιοι δὲ τὰ βιβλί' αὐτοῦ (Μενίππου) οὐκ αὐτοῦ εἶναί (φασιν), ἀλλὰ Διονυσίου καὶ Ζωπύρου τῶν Κολοφωνίων, οἳ τοῦ παίζειν ἕνεκα συγγράφοντες ἐδίδοσαν αὐτῷ εὖ δυναμένῳ δισθέσθαι.

[36] Suckow, *o.c.* p. 165, 177.

[37] Clericus, *o.c.*, II p. 303–306.

| | | |
|---|---|---|
| 4. | Δερκύλος | *V.* 78 |
| 5. | Δημακίδιον | *Eq.* 726 i 1199 |
| 6. | Δημίδιον | *Eq.* 823 |
| 7. | Δράκυλλος | *Ach.* 612 |
| 8. | Ἐλάφιον | *Th.* 1172 |
| 9. | Ἐργασίων | *V.* 1201 |
| 10. | Ἑρμήδιον | *Pax* 382 i 924 |
| 11. | Εὐριπίδιον | *Ach.* 404 i 475 |
| 12. | Ἵππυλλος | *V.* 1301 |
| 13. | Καρδοπίων | *V.* 1178 |
| 14. | Καρίων | *Pl.* 624 i 1100 |
| 15. | Κρίτυλλα | *Th.* 898, *Lys.* 323 |
| 16. | Λαμαχίππιον lub Λαμαχίσκιον (Meineke) | *Ach.* 1207 |
| 17. | Μυρρινίδιον | *Lys.* 872 |
| 18. | Μύρριον | *Lys.* 906 |
| 19. | Ξανθίδιον | *Ra.* 582 |
| 20. | Ξένυλλα | *Th.* 633 |
| 21. | Πηγασίδιον lub Πηγάσειον | *Pax* 76 |
| 22. | Σμικυθίων | *V.* 401, *Ec.* 46 |
| 23. | Σταμνίον | *Ra.* 22 |
| 24. | Στρατυλλίς | *Lys.* 365 |
| 25. | Σωκρατίδιον | *Nu.* 223, 237 i 746 |
| 26. | Χαιριδεύς | *Ach.* 866 |
| 27. | Χρεμύλος | *Pl.* 336 i 1171 |
| 28. | Φειδιππίδιον | *Nu.* 80 |

Zestawione powyżej formy deminutywne imion własnych, których użył Arystofanes w zachowanych komediach, ukazują nam w swej budowie słowotwórczej pewną różnorodność. Najczęściej reprezentowany jest sufiks -ιον (14 razy)[3], dziesięć razy sufiks ten rozszerzony jest o formant -ιδ- (na przykład w charakterystycznym Ἑρμήδιον od Ἑρμῆς zbudowanym według wzoru -η+ιδ+ιον → ηδιον). Raz w wyrazie Δημακίδιον sufiks -ιον rozszerzony jest podwójnie o -ακ+ιδ-: Δημ-ακ-ιδ-ιον. Siedem razy użył Arystofanes w imionach własnych przyrostka -υλλ-, znanego zwłaszcza w słowotwórstwie języka łacińskiego i języków romańskich. Komediopisarz posłużył się również sufiksem -ι/δ/ς[4], w formie Στρατυλλίς; występuje tu rozszerzenie o formant -υλλ-. Pięć razy imię zawiera demi-

[3] Sufiks ten jest najbardziej płodnym formantem deminutiwów greckich. Słownik „a tergo" (P. Kretschmer, E. Locker, *Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache*, Göttingen 1963, s. 154–173) podaje około 2500 wyrazów z tym przyrostkiem, sugerującym hipokorystyczne znaczenie, chociaż wyrazy te mogły utracić to znaczenie na rzecz innych deminutiwów lub takiego znaczenia nie miały, jak na przykład nazwy części ciała. Pisze o tym J. Friedrich w pracy *Deminutivbildungen mit nicht deminutiver Bedeutung besonders im Griechischen und Lateinischen*, Leipzig 1916.

[4] R. Kühner, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, t. II, Hannover 1892, s. 280, uważa, że ten formant w większości przypadków utracił znaczenie deminutywne.

siada w tym kontekście dumna odpowiedź Spartiaty: „niezwykle celną musiałaby być strzała, która by umiała odróżnić dzielnych" (nb. od tchórzów). Jest to odpowiedź inteligentna i wykrętna, gdyż jak łatwo zauważyć, pozbawia ona zarzut postawiony przez pytającego całej siły uderzenia. Słusznie stwierdza H. Wankel[13], że Spartiata nie podejmuje ukrytego w pytaniu zarzutu o niearystokratyczne postępowanie, lecz powołuje się tylko na siłę przypadku w walce. Ponadto wyrywając wyraz podstawowy καλός z obiegowego terminu καλοὶ κἀγαθοί w pewnym stopniu ignoruje ukrytą w pytaniu ironię, gdyż sprowadza rzecz do zalety męstwa — ἀγαθοί[14]. Interesujący i niezwykle instruktywny jest komentarz, który podaje Gomme[15] interpretując ten termin oraz sformułowanie spartańskiego jeńca: ὁ ἐντυγχάνων τοῖς τε λίθοις καὶ τοξεύμασι διεφθείρετο — „żołnierz ginął od przypadkowo miotanych kamieni i pocisków". Sens tej wypowiedzi Spartiaty jest według Gomme'a następujący: „This is no proper warfare[16]. In hoplite fighting the brave are distinguished, and all of us Spartans would have proved ourselves in such a battle. We should have died to a man, like our ancestors at Thermopylae, had been fighting. But this — it was a matter simply of waiting to be killed, hit by chance stones and arrows. This is what you and your Athenian masters call being soldiers"[17].

Jakiż zatem sens należałoby tu przyjąć dla καλοὶ κἀγαθοί? Komentatorzy miejsca zwracają uwagę na waleczność i rycerskość zawartą w terminie i mają niewątpliwie rację — i taki w końcu sens stara się wyeksponować Spartiata w swej odpowiedzi. Instynktownie jednak czujemy,

---

οὕτω καὶ ἡ Σπάρτη εἰκότως πασῶν τῶν πόλεων ἀρετῇ διαφέρει, μόνη δημοσίᾳ ἐπιτηδεύουσα τὴν καλοκἀγαθίαν (który niewątpliwie wyraża stanowisko ogólnie przyjęte wśród Spartiatów) — by nie odrzucać całkowicie poglądu Schmidta. Por. tu też A.W. Gomme, *A Historical Commentary on Thucydides*, III, Oxford 1956, s. 480.

[13] Wankel, *o.c.* s. 38.

[14] Por. Wankel, *o.c.* s. 38: „Deutlich ist in der Frage des Siegers der Hohn, dem der Spartiate in seiner Antwort durch die Korektur des Ausdrucks καλοὶ κἀγαθοί in das blosse ἀγαθοί begegnet".

[15] *The Interpretation*, s. 68. Identyczny komentarz zamieszcza Gomme w *A Historical Commentary*, III, s. 481.

[16] W podobnym tonie utrzymana jest interpretacja G.E.M.De Ste. Croix, *The Origins of the Peloponnesian War*, London 1972, s. 371 n.: „The Spartan hoplites had been overcome by archers and the like, men of no consequence, who could not be brave in the right way, whose 'spindle' could not distinguish between the ἀγαθός and the ordinary man, as could the spear used by the hoplite gentleman in his hand-to-hand combats".

[17] Taką eksplikację można by było również przyjąć za próbę wytłumaczenia przez Spartiatę zarówno klęski, jak i poddania się jego rodaków. Mimo woli przypomina się tu wers Sofoklesowego *Filokteta* (w. 436): πόλεμος οὐδέν' ἄνδρα ἐκὼν αἱρεῖ πονηρόν, ἀλλὰ καὶ χρηστοὺς ἀεί. Z pogardliwym użyciem ἄτρακτον na oznaczenie strzały zestawiają niektórzy uczeni następujące miejsce: Plut. *Apophth. Lac.* 46 (*Moral.* 234 e) — οὐ μέλει μοι ὅτι ἀποθανοῦμαι, ἀλλ' ὅτι ὑπὸ γύννιδος τοξότου.

jecting or contesting only the authorship of reviewed writings were governed by dubious and sometimes simply ridiculous criteria, just to mention the frequent and shocking ones[38]. To be sure, they referred to plagiarisms in the first place but *mutatis mutandis* they also were doubtlessly criteria to discover forgeries:

1. Adopting somebody else's thought, idea or opinion even a very general one and without verbatim loan. Thus for example we learn to know from Athenaios (XI 507 c) that Plato was accused of having adopted the doctrine of the immortality of the soul from Homer: Περὶ δὲ τῶν ἐν τοῖς διαλόγοις αὐτοῦ κεκλεμμένων τί ἂν καὶ λέγοι τίς; Ἡ μὲν γὰρ ψυχὴ ἡ διαπλαττομένη ἀθάνατος ὑπ' αὐτοῦ καὶ κατὰ τὴν ἀπόλυσιν χωριζομένη τοῦ σώματος παρὰ προτέρῳ εἴρεται Ὁμήρῳ· οὗτος γὰρ εἶπεν ὡς ἡ τοῦ Πατρόκλου ψυχή, and here the quotation of only two lines from the *Ilias* XVI 855—856 to which it would be right to add the next one (857) as well:

> ὣς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψεν·
> ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη 'Αϊδόσδε βεβήκειν,
> [ὃν πότμον γοόωσα, λιποῦσ' ἀνδροτῆτα καὶ ἥβην].

So much for Homer, yet Plato devoted the whole dialogue *Phaidon* as well as extensive parts in many other dialogues as *Phaidros*, *Politeia*, *Apologia* to this problem. The whole list of such like „thefts" (κλοπαί, κεκλεμμένα) is quite seriously quoted by Clemens Alexandrinus in *Stromata* VI, as among other things that Plato took over the teaching about the immortality of the soul from Pythagoras and the latter from the Egyptians (cap. II 27, 2): Παρὰ Πυθαγόρου δὲ καὶ τὴν ψυχὴν ἀθάνατον εἶναι Πλάτων ἔσπακεν, ὁ δὲ παρ' Αἰγυπτίων, what is already sensible and even possible, but it is also difficult to call this a plagiarism; or that the Stoics and Aristotle adopted many most important dogmata of Plato (ibidem 2—3): Πολλοί τε τῶν ἀπὸ Πλάτωνος συγγραφὰς πεποίηνται, καθ' ἃς ἀποδεικνύουσι τούς τε Στωϊκούς, ὡς ἀρχῇ εἰρήκαμεν, τόν τε 'Αριστοτέλη τὰ πλεῖστα καὶ κυριώτατα τῶν δογμάτων παρὰ Πλάτωνος εἰληφέναι. But it was well known that Aristotle was Plato's disciple in any case and that in the course of time philosophical schools penetrated mutually and drew nearer to one another, so that Porphyrios wrote simply the work under the title Περὶ τοῦ μίαν εἶναι τὴν Πλάτωνος καὶ Αριστοτέλους αἵρεσιν.

2. The paraphrase of another's thought or expression and in general conscious or unconscious imitation (μίμησις) of another writer, especially of his style and language, what was, however, recommended by the rhe-

---

[38] E. Stemplinger mentions them and speaks about them in details in his work *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Leipzig und Berlin 1912, above all on the pages 64—80, 118—126, 164—170, 185—193, 196—209, 228—241, 245—246, 253—269, 273—280.

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# FORMY DEMINUTYWNE IMION WŁASNYCH W KOMEDIACH ARYSTOFANESA

Napisał

ROMAN MIKOŁAJCZYK

Imiona własne w komediach Arystofanesa odgrywają swoistą rolę. Częste ich użycie podnosi komizm (w przypadku imion znaczących), ożywia akcję poprzez wtrącanie elementów języka potocznego (w postaci na przykład zaklęć; wyrażenie „Na Zeusa" pojawia się około 800 razy), wprowadza osoby znane ogółowi, by je ośmieszyć i rozbawić publiczność.

Wśród liczby ponad 400 imion własnych (z powtórzeniami ponad 2000) można wyróżnić formy zdrobniałe — grupę co prawda niewielką, bo liczącą 28 form, ale ciekawą, gdyż rzuca światło na arystofanejski sposób tworzenia deminutiwum.

Deminutiwum jest wyrazem pochodnym o znaczeniu, które w porównaniu ze znaczeniem wyrazu podstawowego miniaturyzuje nazwane zjawisko, określając w ten sposób jego właściwości lub wyrażając emocjonalną ocenę mówiącego. W funkcji ekspresywnej ma najczęściej zabarwienie pozytywne, pieszczotliwe, może być jednak również wyrazem dezaprobaty i nabierać znaczenia pejoratywnego[1]. Pierwiastek uczuciowy zawarty w deminutiwum jest przyczyną częstości jego tworzenia, osadzania się w powszechnie używanym języku i utrwalania w słowniku z utratą nawet hipokorystycznego (tj. pieszczotliwego) znaczenia, jak w polskim wyrazie „matka" czy „słońce"[2].

O deminutiwum na gruncie języka greckiego pisał obszernie L. Ianson, *De Graeci sermonis nominum deminutione et amplificatione flexorum atque usu* (Lipsiae 1869), ponadto A. Amand w dziele *Über die Bedeutung von* μειράκιον *und* ἀντίπαις (Lipsiae 1893) oraz W. Petersen, *Greek diminutives in* -ιον (Weimar 1910). Autorzy tych prac cytują komedie Arystofanesa w miarę swych potrzeb metodologicznych, nie zagłębiając się jednak w analizę funkcji deminutiwów w kontekście. Podstawą rozważań była dla nich zazwyczaj budowa słowotwórcza tych form. Ze względu też na budowę słowotwórczą zebrałem i zestawiłem poniższą grupę imion:

| | |
|---|---|
| 1. Ἀττικίων | *Pax* 214 |
| 2. Ἀρίστυλλος | *Ec.* 647, *Pl.* 314 |
| 3. Βοιωτίδιον | *Ach.* 872 |

---

[1] M. Głowiński, T. Kostkiewiczowa, A. Okopień-Sławińska, J. Sławiński *Słownik terminów literackich*, Wrocław 1976.

[2] A. Gawroński, *Wariość uczuciowa deminutiwów*, Kraków 1921, s. 1 (214).

tors as a means of forming one's own style. Thus it is difficult to regard every imitation as a theft of somebody else's authorship, unless one tries to mislead the reader representing it as something quite original.

3. More or less verbatim quotations from other people's works without indicating their source. Today it is indeed regarded as plagiarism but it is necessary to take into consideration the customs in the ancient literary world where quotations without their author's name had another aim than the usurpation of other people's thoughts or expressions, viz.: a) courteous quotations as an expression of acknowledgement to their author, and omitting his name was taken for granted when he himself and his works were generally known; b) quotations characterizing the person introduced into a work with his own words as doubtlessly it has been done by Plato who, when representing some persons, weaves their words, sentences or entire thoughts into his dialogues more than once; c) polemic quotations more or less changed so that either they contain the critique or parody of the cited author or are a corrected version of his phrase, what also refers to complete thoughts and motifs which the imitator changes or remodels in his own style either to develop or correct them or to polemize with them; d) mostly verbatim quotations of such phrases and sayings which have been become already common good or simply so-called *loci communes*.

In spite of this kind of loans being natural they were usually regarded as symptoms of plagiarism or forgery and on their basis the authenticity of the whole writing was questioned rashly. And such a philological critique was made easier to a great degree by all kinds of compendia composed for different purposes from the parallels between phrases, expressions and thoughts of various works and authors. They were: 1. commentaries of various works explaining ideas, the vocabulary, *realia* and other elements of writing; 2. *florilegia* from various authors composed as of Stobaios according to themes mostly; 3. collections of practical exercises and surely also textbooks for the rhetorical schools setting the patterns for imitation and making up a comparison between them; 4. individual polemic works usually full of invectives and reproaches about plagiarism in controversies about the priority of ideas.

All publications of this kind were the source of tendentious and polemic collections of parallels of convergent thoughts and phrases composed since the first cent. A.D. which became a convenient reservoir of suspicions, imputations and insinuations for plagiarism or forgery. How far and how ago suspiciousness of such literary misuses disturbed the ancients deeply, can be shown by some examples referring just to the writings of Plato and other Socratics.

1. Already in his lifetime Plato was repeatedly accused of plagiarism, in general completely without reason but rather from malice, envy and such like intentions. Thus Athenaios (XI 508 cd) states that Θεόπομπος ὁ

Χῖος ἐν τῷ κατὰ τῆς Πλάτωνος διατριβῆς· τοῦς πολλούς (φησι) τῶν διαλόγων αὐτοῦ ἀχρείους καὶ ψευδεῖς ἄν τις εὕροι · ἀλλοτρίους δὲ τοὺς πλείστους, ὄντας ἐκ τῶν Ἀριστίππου διατριβῶν, ἐνίους δὲ κἀκ τῶν Ἀντισθένους, πολλοὺς δὲ κἀκ τῶν Βρύσωνος τοῦ Ἡρακλεώτου. The rather unfair intention of this declaration is properly illuminated by Dionysios Halicarnasseus' information (*Epist. ad Pompeium* 757) that Theopompos was the disciple of Isocrates whose relations with Plato were very unfriendly.

Aristoxenos also accused Plato of similar plagiarism stating, as Diogenes Laertios transmits (III 37), that πᾶσαν σχεδὸν (Πολιτείαν) ἐν τοῖς Προταγόρου γεγράφθαι Ἀντιλογικοῖς. But Diogenes himself (ibid.) mentions that the poet Euphorion and philosopher Panaitios maintained that the beginning of *Politeia* had various versions. Thus, Plato must have laboured very hard on this work before he gave it its ultimate shape and contents. Protagoras' *Antilogica* referred probably to the most various topics, thus coincidence of some of them with the Platonic ones was quite possible and intelligible.

A completely malicious story was told by the Sceptic Timon and transmitted by Gellius to us in *Noctes Atticae* III 17, 4—6: "Τίμων amarulentus librum maledicentissimum conscribit, qui Σίλλος inscribitur. In eo libro Platonem philosophum contumeliose appellat, quod inpenso pretio librum Pythagoricae disciplinae emisset exque eo Timaeum, nobilem illum dialogum, concinasset. Versus super ea re Τίμωνος hi sunt:

Καὶ σύ, Πλάτων, καὶ γάρ σε μαθητείης πόθος ἔσχεν,
Πολλῶν δ' ἀργυρίων ὀλίγον ἠλλάξαο βίβλον,
Ἔνθεν ἀπαρχόμενος τιμαιογραφεῖν ἐδιδάχθης."

This rumour was fairly widely spread and as gossip usually is, with different versions as to details. The Peripatetic Hermippos from Smyrna maintained (Diogen. Laert. VIII 85) that this booklet was the only work of the Pythagorean Philolaos. How great was the difference in valuing of the originality of literary works and thus how little objective quality of these evaluations, might be shown in this case by the fact that Caecilius from Kale Akte, a rhetor in the first cent. A.D. and author of the work Περὶ ὕψους maintained (fragm. 95, edited by Ofenloch), as if in spite of the above mentioned rumour, that Plato developed the thought from Xenophon's *Memorabilia* (I 4, 5) in some parts of dialogue *Timaios* (65 c. 69 d. 70 c) but better and more grandly.

2. After Plato's death, when he could not speak up any longer and rectify the inexact or even false reports and when many writings were fixed in the memory of posterity under his name, there was again and again found out much forgery among them. Thus, from among 36 tetralogical works acknowledged by Thrasyllos *Minos*, *Kleitophon*, both the *Alkibiades*, *Anterastai* were questioned, as well as *Hipparchos* from which Claudius Aelianus (*Varia historia* VIII 2) mentioning some informa-

nutywny sufiks -ιων. Jedno imię Χαιριδῆς występujące w liczbie mnogiej ma przyrostek -ιδευς, oznaczający młode ptaków i zwierząt[5]. Raz pojawia się sufiks -ισκ w wyrazie Λαμαχίσκιον, jeżeli weźmiemy pod uwagę koniekturę Meinekego.

Nie wszystkie imiona tu zebrane pochodzą od Arystofanesa, nie wszystkie też mają wyraźnie deminutywne znaczenie. Kontekst zazwyczaj ujawnia, czy imię o budowie deminutywnej pełni jeszcze tę funkcję w komedii, czy też jako imię pospolite lub imię osoby rzeczywistej w powszechnym odczuciu ówczesnego społeczeństwa zdrobnieniem już nie jest. Przedstawię więc zestawione wyżej deminutiwa w kontekście danych komedii, omawiając poszczególne utwory w porządku chronologicznym.

Najwięcej imion w formie zdrobniałej mamy w *Acharnejczykach*, przy czym są one tworem samego Arystofanesa i gdzie indziej ich nie spotykamy. Od sławnego imienia tragediopisarza urabia Arystofanes formę zdrobniałą Εὐριπίδιον. Derywat ten występuje dwa razy. Pierwszy kontekst to scena, w której Dikajopolis, chcąc wystąpić przed chórem w najbardziej żałosnym stroju, idzie do domu Euripidesa, by wypożyczyć od niego kostium któregoś z jego bohaterów tragediowych. Dramaturg tworzy właśnie kolejną tragedię w swej „pracowni", żeby go więc wywołać, Dikajopolis uderza w drzwi domu i woła: Εὐριπίδης! Εὐριπίδιον (w. 404). Mamy tu obok siebie słowo podstawowe i jego deminutywny derywat podbarwiony uczuciowo. Drugi kontekst przedstawia nam ostatnią prośbę Dikajopolisa w całym szeregu już spełnionych. Tragik jest mu coraz bardziej niechętny, stąd tak słodko brzmiący ton wstępu: Εὐριπίδιον ὦ γλυκύτατον καὶ φίλτατον (w. 475). W tym kontekście element uczuciowy jest o wiele wyraźniejszy.

Kilkadziesiąt wersów dalej zwraca się Dikajopolis do chóru (w. 612):

τί δαὶ Δράκυλλος; ἢ Εὐφορίδης; ἢ Πρινίδης
εἶδέν τις ὑμῶν τὰ 'Εκβάταν' ἢ τοὺς Χάονας;

Komediopisarz użył tu formy zdrobniałej od imienia Δράκης, występującego w *Lizystracie* (w. 254) oraz w *Sejmie kobiet* (w. 293), gdzie imieniem tym poeta nazywa choreutę. Z powodu sąsiedztwa pozostałych imion znaczących (kilka wierszy wyżej występuje w tekście jeszcze imię Μαριλάδης, tj. „Okopcony") utworzonych przez Arystofanesa, a związanych z produkcją i transportem węgla drzewnego, proponowano tu koniekturę (Reiske) δ' 'Ανθράκυλλος („Węglarek"). J. Van Leeuwen uważa tę zmianę za niepotrzebną[6]. Stosunek do tej grupy osób wypowiadającego te słowa

---

[5] Przykładowo wyraz ἀετιδεύς oznacza piskle orła, orlątko, a λεοντιδεύς — lwiątko.

[6] W. Pape, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, Brauschweig 1911, pod hasłem Δράκης podaje znaczenie „Würker", dla imienia zaś Δράκυλλος znaczenie „Lindlein", jakby jedno nie było derywatem drugiego. Inaczej sądzi J. Van Leeuwen w komentarzu do tego miejsca (*Aristophanis Acharnenses*, cum prolegomenis et commentariis ed. J. Van Leeuwen J.F., Lugduni Batavorum 1901).

tion about the title person of this dialogue makes such a remark: λέγει δὲ Πλάτων ταῦτα, εἰ δὴ ὁ Ἵππαρχος Πλάτωνός ἐστι τῷ ὄντι.

Even the dialogue *Phaidon* was rejected by misunderstanding simply, for Panaitios' declaration as to the authenticity of Socratic dialogues was understood wrongly by accepting the title of the dialogue *Phaidon* instead of the name of the Socratic Phaidon. This, at any rate, results from the mention in *Anthologia Palatina* IX 358:

Εἴ με Πλάτων οὐ γράψε, δύω ἐγένοντο Πλάτωνες.
Σωκρατικῶν ὀάρων ἄνθεα πάντα φέρω·
ἀλλὰ νόθον μ' ἐτέλεσσε Παναίτιος. Ὅς ῥ' ἐτέλεσσε
καὶ ψυχὴν θνητήν, κἀμὲ νόθον τελέσει.

Cicero also grieves for it very much but at the same time expresses great astonishment writing in *Tusculanae disputationes* I 79: "Credamus igitur Panaetio a Platone suo dissentienti?! Quem enim omnibus locis divinum, quem sapientissimum, quem sanctissimum, quem Homerum philosophorum appellat, huius hanc unam sententiam de immortalitate animorum non probat"![39]

It is equally strange that Proklos, an eager and doubtlessly loyal follower of Plato, rejected not only the *Epistulae* and *Epinomis* accepted by Thrasyllos, but also *Leges* and even *Politeia*, to be sure on account of their form only. At least this is Olympiodoros' testimony in *Prolegomena in Platonis philosophiam* XXV 1: ὅτι δὲ νόθον ἐστὶ (Ἐπινόμιον), διὰ δύο τινῶν δείκνυσιν ὁ σοφώτατος Πρόκλος, and XXVI 1: τὸ Ἐπινόμιον νοθεύει ὁ θεῖος Πρόκλος διὰ τὰς εἰρημένας αἰτίας, ἐκβάλλει, δὲ καὶ τὰς Πολιτείας διὰ τὸ πολλοὺς εἶναι λόγους καὶ μὴ διαλογικῶς γεγράφθαι, καὶ τοὺς Νόμους δὲ διὰ τὸ αὐτό, καὶ τὰς Ἐπιστολὰς δ' ἐκβάλλει διὰ τὸ ἁπλοῦν τῆς φράσεως, ὡς καταλιμπάνεσθαι λβ' τοὺς πάντας διαλόγους. Thus, from among 36 tetralogical dialogues he accepted 32 ones as authentic, yet among them also those which have been questioned for a long time and ascribed to other authors.

3. There was real confusion in estimating the authenticity of the writings of the Socratic Aischines, because once he was believed to be a thief of other people's dialogues, another time regarded as a forger, again other dialogues, or even the same dialogues, were put under his own name. The truth is difficult to guess because of these contradictions. Already his contemporaries and even co-disciples suspected that he had stolen the

---

[39] From these mentions, especially in Cicero, it also is possible to conclude that apart from the view of the authenticity of the Socratic dialogues Panaitios not so much rejected elsewhere the Platonic authorship of the dialogue *Phaidon* (as F. Dümmler, *Akademika*, VIII, Giessen 1889, p. 203, thinks) as questioned or even denied the rightness of the ideas contained in this dialogue for they were in evident discrepancy with the Stoic philosophy. Cf. F. G. Welcker, *Unächtheit der Rede des Lysias gegen den Sokratiker Aeschines*. Kleine Schriften, I, Bonn 1844, p. 421–422.

dialogues of Socrates himself. Diogenes Laertios (II 62) and after him with the same words Hesychios from Miletus (*Onomatologi quae supersunt*, p. 2, s.v. Αἰσχίνης)[40] inform that τούτου τοὺς διαλόγους καὶ Ἀρίστιππος ὑπώπτευεν. Ἐν γοῦν Μηγάροις ἀναγινώσκοντος αὐτοῦ φασι σκῶψαι εἰπόντα· Πόθεν σοι, λῃστά, ταῦτα; But only the Epicurean Idomeneus from Lampsakos, who was said to have been disposed very unfavourably to the Socratics, seems to have divulged this rumour giving it a more concrete and sensational character as Athenaios relates it (XIII 611 d): Ὃν (Αἰσχίνην) ἐκ τῶν φερομένων ὡς αὐτοῦ διαλόγων θαυμάζομεν ὥς ἐπιεικῆ καὶ μέτριον, πλὴν εἰ μὴ ὡς ἀληθῶς τοῦ σοφοῦ Σωκράτους ἐστὶν συγγράμματα· ἐχαρίσθη δὲ αὐτῷ ὑπὸ Ξανθίππης τῆς Σωκράτους γυναικὸς μετὰ τὸν ἐκείνου θάνατον, ὡς οἱ ἀμφὶ Ἰδομενέα φασίν. Still greater publicity was given surely to this rumour by the Eleatic philosopher Menedemos from Eretria who also was disposed unfavourably to the Socratics and attacted Aischines most fiercely on account of this literary theft, as it is seen from Diogenes Laertios' information (II 60) also repeated by Hesychios: Διεβάλλετο δ' ὁ Αἰσχίνης καὶ μάλιστα ὑπὸ Μενεδήμου τοῦ Ἐρετριέως, ὡς τοὺς πλείστους διαλόγους ὄντας Σωκράτους ὑποβάλλοιτο, λαμβάνων παρὰ Ξανθίππης. Whether this reproach was seriously put or at least seriously received it is difficult to say with certainty. Rather, to my mind, not, the more so that Menedemos was generally known for his malice so that once he came close to pay with his life for it (Diogenes Laert. II 127—130), and Aristippos, whose phrase Πόθεν σοι, λῃστά, ταῦτα has the flavour of a quotation from a comedy, thought just surely that Aischines copied Socrates' discourses too precisely either from memory or notices which were also made by other disciples of Socrates[41]. Nevertheless, this rumour must have had some influence as Aelius Aristides (*Oratio in Platonem* 45) found it necessary to give it the lie explaining it had sprung up because Aischines' dialogues as no others reflected so wonderfully the character and colouring, in one word the genuine ethos of Socrates' conversations: Μαρτυρεῖ δὲ καὶ ἡ ψευδὴς ἐνίων δόξα, τοῦ αὐτοῦ Σωκράτους εἶναι τὰ γράμματα ταῦτα ὑπειληφτων· οἷς εἰ μὴ τὸ ὅλον πιστεύειν ἄξιον, ὥσπερ ἐγὼ πρῶτος οὐκ ἂν φαίην, ἀλλ' οὐκ ἐπὶ πάσης γε ἀλογίας ἡ πλάνη συμβέβηκεν· ἀλλ' οὕτω σφόδρα ταῦτ' οἰκεῖα τῷ Σωκράτους ἤθει καὶ προσήκοντα ἐκρίθη, ὥστε καὶ ταύτῃ τῇ δόξῃ γενέσθαι χώραν. Δοκεῖ δέ μοι καὶ Σωκράτης αὐτός, εἰ καὶ μηδεὶς λόγος αὐτοῦ γραφῇ σώζεται, οὐχ ἧττον, οὔτε Πλάτωνος τοῦ σεμνοῦ, οὔτ' Αἰσχίνου τοῦ κομψοῦ, μαρτυρεῖν. Analogically Phrynichos, a sophist from the second cent. A.D. called Arabios, writes with the following words[42]: Οὗτοι δ' εἰσὶ Πλάτων, καὶ Δημο-

---

[40] Edition by I. Flach, Lipsiae 1880—1882.

[41] According to Diogenes Laertios (II 48) Xenophon's *Memorabilia* and the collection of 33 shoemaker's dialogues of Simon have arisen from such annotations.

[42] Photios' *Bibliotheca*, cod. 158 p. 173 (ed. Hoeschel, Augsburg 1601) = p. 101 in Bekker's edition, Berlin 1824.

σθένης, καὶ ὁ Λυσανίου Αἰσχίνης δι' ἀρετὴν τῶν ἑπτὰ Διαλόγων· ἃ καὶ ἀφαιρούμενο τινες τῶν συγγραμμάτων Σωκράτει προσνέμουσιν.

And suddenly we receive such intricate information: among Aischines' writings Suidas also mentions οἱ καλούμενοι 'Ακέφαλοι, meanwhile Diogenes Laertios (II 60—61) reports that because of lack of Socratic colouring in them they were regarded as put under his name by the forgers: ὧν οἱ μὲν καλούμενοι ἀκέφαλοι σφόδρ' εἰσὶν ἐκλελυμένοι καὶ οὐκ ἐπιφαίνοντες τὴν Σωκρατικὴν εὐτονίαν· οὕς καὶ Πεισίστρατος ὁ 'Εφέσιος ἔλεγε μὴ εἶναι Αἰσχίνου. Καὶ τῶν ἑπτὰ δὲ τοὺς πλείστους Περσαῖός φησι Πασιφῶντος εἶναι τοῦ 'Ερετριτικοῦ, εἰς τοὺς Αἰσχίνου δὲ κατατάξαι. On the other hand, in Phaedos' biography (Diogenes Laert. II 105) Aischines seems to be a forger because a certain amount of Phaedo's dialogues, among them the σκυτικοὶ λόγοι which Suidas mentions in the list of Aischines' writings, are attributed to this Socratic: διαλόγους δὲ συνέγραψε (Φαίδων) γνησίους μὲν Ζώπυρον, Σίμωνα, καὶ δισταζόμενον Νικίαν, Μήδιον, ὅν φασί τινες Αἰσχίνου, οἱ δὲ Πολυαίνου· ... σκυτικοὺς λόγους· καὶ τούτους τινὲς Αἰσχίνου φασί. Who then had impersonated whom or who had stolen from whom? In any case we see evident contradictions and confusion: Aischines' good dialogues were regarded as written by him because they were too Socratic, poor writings as not his own because too little Socratic, and so-called his own were found in other writers' works as put under their name.

4. That kind of fate befell not only the Socratics and other authors of dialogues. Struggling for priority in ideas and conceptions the philosophical schools charged one another with even more bitter and thus less objective reproaches for plagiarism and thefts of ideas. So the Peripatetics accused the Stoics constantly of usurping their thoughts and launching them as their own. Diogenes Laertios (VII 25) quotes such a reproach of the Academician Polemon towards the Stoics in the person of the founder of their school Zeno from Kition: Οὐ λανθάνεις, ὦ Ζήνων, ταῖς κηπαίαις παρεισρέων θύραις καὶ τὰ δόγματα κλέπτων Φοινικικῶς μεταμφιεννύς. From the point of view of the Peripatetics even Cicero (*De finibus bonorum et malorum* V 25) accuses the Stoics of such disguising other people's ideas what proves the conscious theft most: "Ei (Stoici) quidem non unam aliquam aut alteram (rem) a nobis, sed totam ad se nostram philosophiam transtulerunt; atque ut reliqui fures earum rerum, quas ceperunt, signa commutant, sic illi, ut sententiis nostris pro suis uterentur, nomina tamquam rerum notas mutaverunt".

Many of this kind of reproaches with plagiarism, forgery and other misuses of copyright were based mostly on the above mentioned rather very doubtful criteria and symptoms of unauthenticity. There is no wonder that such manifestations of the prone critique called forth anxiety as well as reaction among the keener theoreticians of literature. There belong to them first of all two representatives of the literary critique living probably in the first cent. A.D. In his partly preserved work Προ-

γυμνάσματα Theon from Alexandria defends accidental coincidences of motifs, thoughts and phrases, so-called συμπτώσεις, and shows the spontaneity and usefulness of paraphrases as sources of mutual inspiration and exchange of thoughts among writers (cap. 1,15)[43]: μαρτύρια δὲ τούτου καὶ παρὰ ποιηταῖς καὶ ἱστορικοῖς, καὶ ἁπλῶς πάντες οἱ παλαιοὶ φαίνονται τῇ παραφράσει ἄριστα κεχρημένοι, οὐ μόνον τὰ ἑαυτῶν, ἀλλὰ καὶ ἀλλήλων μεταπλάσσοντες. Above all however the author of the preserved dissertation Περὶ ὕψους, called Pseudo-Longinos, polemizes with those who, as the already mentioned Caecilius from Kale Akte, also author of the work Περὶ ὕψους, tried to defend the theoretical rightness of those doubtful criteria and symptoms of plagiarism. According to him such imitations are not theft but the reflection of beautiful ideas, thoughts or works of art (cap. 13, 4): Ἔστι δ' οὐ κλοπὴ τὸ πρᾶγμα, ἀλλ' ὡς ἀπὸ καλῶν εἰδῶν ἢ πλασμάτων ἢ δημιουργημάτων ἀποτύπωσις.

In opposition to the majority of the Christian writers, especially to Clemens Alexandrinus who ferreted everywhere for just plagiarisms and forgeries, St. Augustin also viewed that question more soberly. Thus, defending the authenticity of the *Apostles' Writings* ("dicatas falsas esse Scripturas Apostolorum"), he refers to the similar fate of secular literary works in his writing *Contra Faustum* XXXIII cap. 6: "Quasi vero et in litteris saecularibus non fuerunt certissimi auctores, sub quorum nominibus postea multa prolata sunt et ideo repudiata, quia vel his, quae ipsorum esse constaret, minime congruerunt, vel eo tempore, quo illi scripserunt, nequaquam innotescere, et per ipsos vel familiarissimos eorum in posteros prodi commendarique meruerunt. Nonne, ut alios omittam, sub Hippocratis medici nobilissimi nomine quidam libri prolati in auctoritatem a medicis non recepti sunt? Nec eos adiuvit nonnulla similitudo rerum atque verborum; quando comparati eis, quos vere Hippocratis esse constaret, impares iudicati sunt; et quod ab eo tempore, quo et caetera scripta eius, non innotuerunt, quod vere eius essent. ... Platonis, Aristotelis, Ciceronis, Varronis, aliorumque eiusmodi auctorum libros unde noverunt homines, quod ipsorum sint, nisi eadem temporum sibimet succedentium contestatione continua?" That is just the point: these suspected writings came to light when there was a propitious occasion for them, even if it was a bibliophile search or sheer chance, but so late that they could not avoid any suspicions. Yet tradition was not to be slighted.

Now in recapitulating the above considerations the important question arises whether in this atmosphere with such chaotic publishing circumstances and the lack of a scientifically elaborated philological critique in the ancient times it was difficult to call into question even the most authentic

---

[43] Theonis Sophistae *Progymnasmata*, ed. Chr. Eberhardus Finckh, Stuttgartiae 1834.

of these writings. *Roma locuta, causa finita.* Indeed, thus it is generally accepted unanimously or rather by compatible silence, i.e. without touching the question of the possible authenticity at all, in the contemporary history of the Greek literature even by those – as G. Grote[5] and Chaignet[6], and before them already W. G. Tennemann[7] and F. Ueberweg[8], and recently T. Gomperz declaring bluntly that „die Echtheitzweifel sind ein Übel"[9] – who try to defend the authenticity of all the 36 tetralogical writings although some of them were also questioned already by the ancients and now are being treated in general as pseudo-Platonic[10].

And yet the matter of the Platonic apocrypha is not so univocal not to be tempted to start a revision, putting the principal question whether one ought to accept the ancient testimonies as axioms not to be shaken if not in general at least in those cases where they have not satisfactory nor proper support and justification. For is it not only the scantiness of the fragmentary information as the result of very long breaks spanning sometimes whole periods of the ancient literature, which forces to accept even a sole but more decided declaration of an ancient, not rarely little trustworthy, author as an ultimate judgement? In principle we can agree to such a method of the scientific procedure but only when there cannot be set against this kind of testimony, even if it had no support from anywhere else, anything what could be its counterbalance or would weaken its essential value at least. But this is not so in the case of the Platonic apocrypha. For there are also found certain voices which, although weak and not able by themselves to determine the question, yet by its existence and quantity shake already the apodictic credibility of such testimonies which refuse Plato the authorship of these writings.

The principal testimonies against Plato's authorship of these eight or rather eleven dialogues are very few and late, in contents though univocal but concise, very scanty and, what is most important, without any documentary evidence as there are not quoted any proofs or references to older testimonies or to more authoritative writer. Thus they are really not proven and somehow incidental remarks which Diogenes Laertios and Olympiodoros make when speaking about Plato's literary works:

---

[5] G. Grote, *Plato and the Other Companions of Socrates*, London 1865. New edition by A. Bain, London 1888.

[6] Chaignet, *La vie et les écrits de Platon*, Paris 1871.

[7] W.G. Tennemann, *System der platonischen Philosophie*, I, Leipzig, 1792, II–III 1794, IV 1795.

[8] F. Ueberweg, *Untersuchungen über die Echtheit und Zeitfolge platonischer Schriften und über die Hauptmomente aus Plato's Leben*, Wien 1861.

[9] T. Gomperz, *Griechische Denker*. Eine Geschichte der antiken Philosophie, Berlin und Leipzig 1922–1931, II 1925, p. 218.

[10] These are *Hipparchos* (Aelianus, *Varia historia* VIII 2, Athenaios XI 506 c), *Kleitophon*, *Alkibiades* I and II (Athenaios ibid.), *Epinomis* (Diogenes Laertios III 37, Suidas s.v. Φιλόσοφος), and *Epistulae*.

writings. It was the easier when because of various historical reasons and even accidentally they had not preserved doubtless denotations of belonging to the genuine author but circled and were rather known under his name only on the strength of general tradition which must have had some concrete basis in the obliterated or completely lost facts. Just to this kind of writings the Platonic apocrypha seem to belong.

Kraków

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# MENANDER'S "DYSKOLOS": SOSTRATOS THE SECRET HERO OR THE IDEA OF HUMANITY

By

SIEGFRIED JÄKEL

This play by Menander was first published by Martin almost twenty years ago; I remember very clearly how keenly classicists all over the world were looking forward to its publication. But after they had become acquainted with it, they concentrated mainly on textual criticism. When they considered the play as a whole they were disappointed — it seemed to be an early work of the comedian and it did not fulfil their expectations. As a result, there has been little discussion recently about it.

One possible reason for their disappointment with the play may have been the fact that they considered Knemon as a hero. And in doing so they categorized Knemon as one of the characters of Theophrastos, in this case a special kind of misanthrope, an enemy of mankind. But when you look at the list of characters given by Theophrastos, you will not find a model for Knemon. They are all types who may be characterized by a distinctive way of dealing with people; for instance there is the flatterer, or the arrogant man, or the ironical man, or the shameless man, and so on. Knemon, however, is characterized by the fact that he does not want to deal with people at all. In order to express themselves, whether positively or negatively, the characters of Theophrastos need to relate to other people. Not so in the case of Knemon: the only thing he really wants is not to have to deal with people at all. He just wants to be left alone. It seems that Menander had created in Knemon a kind of anti--character or anti-type; and it is possible that he merely wanted to demonstrate that there is still a character conceivable that Theophrastos did not think of.

Let us first consider the prologue of the play, spoken by ΠΑΝ. Pan introduces himself and gives us the background to the story which is about to start. He comes out of his holy cave and gives a description of the place and of his neighbour Knemon, who lives on the other side of the road. He calls him in line 6 an

> ἀπάνθρωπός τις ἄνθρωπος σφόδρα
> καὶ δύσκολος πρὸς ἅπαντας, ...

What are we to understand by ἀπάνθρωπος? Gomme and Sandbach say in their *Commentary* that the word means 'remote from men': "Knemon

lives as far from the village as he can; but more importantly he is spiritually remote from his fellow men, unsocial".

This is precisely the meaning of this word in the classical and post-classical period, and so far I agree with this definition. But then it continues as follows: "The word carries, however, a further connotation of 'inhumanity'; this sense is common in later Greek". They then quote some passages from Plutarch.

To speak about inhumanity in the abstract is dangerous; when one reads this comment it is easy to see how literary critics have been tempted to think of Knemon as inhuman. But I disagree with them. Knemon is living on his own — agreed — and he may even be considered antisocial — but we must ask the reason for his behaviour. If we do this, we will have a specific context which will be more fruitful for discussion than speaking only about 'humanity' or 'inhumanity' without further explanation and qualification. Now let us return to the prologue of the *Dyscolos*.

Pan describes Knemon as a man who does not want to deal with people at all, who lives on his own, and who does not want to get in touch with anyone. The reason Knemon had developed in this way is given by Knemon himself after Gorgias, his step-son, has saved him from the well (lines 718 onwards). He now realizes his mistake in thinking that he could be completely self-sufficient, and explains the reason for his past behaviour:

> ἀλλὰ μὰ τὸν Ἥφαιστον-οὕτω σφόδρα <δι>εφθάρμην ἐγὼ
> τοὺς βίους ὁρῶν ἑκάστους τοὺς λογισμούς <θ'> ὃν τρόπον
> πρὸς τὸ κερδαίνειν ἔχουσιν—οὐδέν' εὔνουν ὠιόμην
> ἕτερον ἑτέρωι τῶν ἁπάντων ἂν γενέσθαι. τοῦτο δὴ
> ἐμποδὼν ἦν μοι.

Here Knemon explains that he was corrupted by the fact that he saw people only as self-interested; each seemed to use mind and speech only in order to gain more and more for himself. Nowhere could he find what he calls ΕΥΝΟΥΣ, a person full of gentleness and helpfulness. Here we can certainly see that Knemon has a very special and highly ethical image in his mind of what men should be like. But the fact that he could not find any human being who could live up to his ideal caused him to withdraw in resigned isolation[1]. It is important to bear this in mind — we will refer to it later. Now let us return to the prologue.

---

[1] Concerning the character of Knemon, see: S. Dworacki, *Hamartia in Menander*, Eos 1977, s. 17—24. He explains Knemon's behaviour as a kind of failure or fault (ἁμαρτία). But if we try to find the reason for his behaviour we may discover that Knemon did not believe in people because he saw the way they treated each other; that is they were always guided by self-interest. So the origin of his fault might have been in his ideal of human nature, which men, in his experience did not live up to.

Pan continues his description of Knemon and his family, and mentions the fact that although they are neighbours and hence meet fairly often, Knemon does not have the proper reverence for him as a god. This reminds us of the *Hippolytos* of Euripides. The young Hippolytos also refuses his reverence to the goddess Aphrodite — in his case for a different reason than in the case of Knemon — but Euripides shows in his play that Aphrodite takes revenge for being neglected by Hippolytos — she destroys him through the love of his step-mother. Pan himself, however, is far from taking revenge for this irreverent behaviour of Knemon. On the contrary, he appears as a generous god who is willing to help; and because he cannot find a way to help Knemon, he thinks of the possibility of helping his daughter, a young girl who is on very friendly terms with the god. Pan feels pity for her and the miserable life she has to lead, and wants to make a rich young Athenian fall in love with her. So Pan uses the miracle of love for good reasons — not as does Aphrodite in the *Hippolytos* of Euripides to destroy.

The lines he speaks about this are lines 34–44, and because they are very important for the understanding of the whole play, I would like to quote them here:

ἡ δὲ παρθένος
γέγονεν ὁμοία τῆι τροφῆι τις, οὐδὲ ἓν
εἰδυῖα φλαῦρον. τὰς δὲ συντρόφους ἐμοὶ
Νύμφας κολακεύους' ἐπιμελῶς τιμῶσά τε
πέπεικεν αὐτῆς ἐπιμέλειαν σχεῖν τινα
ἡμᾶς· νεανίσκον τε καὶ μάλ' εὐπόρου
πατρὸς γεωργοῦντος ταλάντων κτήματα
ἐνταῦθα πολλῶν, ἀστικὸν τῆι διατριβῆι,
ἥκο]ντ' ἐπὶ θήραν μετὰ κυνηγέτου τινὸς
]υ κατὰ τύχην παραβαλόντ' εἰς τὸν τόπον
]. ἔχειν πως ἐνθεαστικῶς ποῶ.

Pan describes the young girl as a mature person — not only is she of good character, but she also has a reverential attitude to Pan's nymphs. Therefore Pan wishes to make a well-mannered, gentle, and well-educated young man fall in love with her. But please consider the words Menander puts in Pan's mouth to express this. Pan uses the phrase: ἀστικόν ... παραβαλόντ' εἰς τὸν τόπον ἔχειν πως ἐνθεαστικῶς ποῶ.

In saying this, he wishes to indicate that the young man will fall in love with the girl, and that he, Pan himself, will arrange it. The expression ἐνθεαστικῶς ἔχειν is very strange indeed. Gomme and Sandbach explicate this line: ἔχειν πως ἐνθεαστικῶς = ἐνθεάζειν = ἔνθεος εἶναι. And then they refer to the famous passage of Plato's *Symposium* in which the young Phaidros claims at the end of his speech: θειότερον γὰρ ἐραστὴς τῶν παιδικῶν· ἔνθεος γάρ ἐστι.

tioning the indefeasibility of the credibleness of the ancient testimonies in general as to the unauthenticity of the writings suspected in some respect, and consequently disputing the rightfulness of the modern judgements based on them and decidedly accepted as axioms. The Platonic apocrypha are here rather an exemplification of these methodological reservations permitting to illustrate and stress them very clearly by means of counter arguments which are against the uncompromising and indiscriminate acception of these testimonies as axioms not to be undermined.

Plato's literary heritage has been almost completely preserved thanks to his huge and incessant popularity since already the times contemporaneous with him. From among the writings which he himself had not destroyed[1] and besides some of the *Epigrams*[2] as well as the *Testamentum* (Διαθῆκαι) quoted as a whole by Diogenes Laertios (III 41) as many as 44 writings have been preserved to our times under his own name. Yet only 36 works, those just which the philologist and Tiberius' astrologer Thrasyllos included in his list of Plato's writings composing them into nine so-called tetralogies, were regarded by the ancients as absolutely authentic, with some only individual reservations as to several smaller and weaker dialogues. The remaining shorter literary pieces of which, according to my estimation, there were exactly 20 recognized as put under Plato's name by unknown or surmised authors. With time almost half of them, exactly nine dialogues[3], were lost, in part perhaps already in the antiquity. There have been preserved eight or rather really eleven writings as *Demodokos* contains four dialogues not at all connected with one another. These apocrypha are the following: Περὶ τοῦ δικαίου, Περὶ τῆς ἀρετῆς, Δημόδοκος, Σίσυφος, Ἐρυξίας, Ἀξίοχος, Αλκυών, and Ὅροι[4].

So it seems that if such was the judgement of the ancients, everything is all right and there is no problem as to the non-Platonic authorship

---

[1] These were Διθύραμβοι, Μέλη, Τραγῳδίαι, Ἡρωϊκά. They are mentioned by Claudius Aelianus, *Varia historia* II 30, Apuleius, *De dogmate Platonis*, Gellius, *Noctes Atticae* XIX 11, Diogenes Laertios III 4.5, Olympiodoros, *Platonis vita*, and Eustathios, *Ad Iliadem* XVIII 1149.

[2] They are quoted by Apuleius, *Apologia*, Gellius IX 11, Athenaios, Diogenes Laertios III 29, and in *Anthologia veterum epigrammatum*.

[3] These were Μίδων ἢ Ἱπποστρόφος, Φαίακες, Χελιδών, Ἑβδόμη, Ἐπιμενίδης also mentioned among other dialogues by Diogenes Laertios III 62, Κίμων named only by Athenaios XI 506 d, and probably three from among eight dialogues called ἀκέφαλοι.

[4] J.A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca* III 1793, cap. I § IV 51, mentions moreover the writing *De Vacca* or *Institutionum libri* quoted by Th. Bradwardinus in the dissertation *De causa Dei contra Pelagium* and scoffed at by G. Pico della Mirandola in *Disputationes adversus astrologiam divinatricem*, I, p. 64 (Firenze 1946, ed. by E. Garin): „sicut libros Platonis De Vacca magi circumferunt, et quos vocant Institutionum, execrabilibus somniis figmentisque refertos, et a Platone non minus alienos quam ista sint mendicabula a Platonis procul et probitate et sapientia".

I wonder why Menander uses here this very special expression ἐνθεαστικῶς ἔχειν which he never uses anywhere else in his extant work. Why did he not use one of those more common expressions for falling in love used by the young people of his day? I suggest that he intended to allude to this famous passage of the *Symposium*. He wanted to remind his audience of the way the young Phaidros had spoken about 'love' a hundred years before. And indeed, the first performance of the *Dyskolos* was in 316 B.C., just 100 years after the famous *Symposium* of Plato was supposed to have taken place.

And there is another connection between the speech of Phaidros and the behaviour of the young Sostratos. For the young Phaidros in the *Symposium* 'to be in love' has strong ethical implications. He points out in his speech that young people who are really in love — who are ἔνθεοι — are not able to do anything wrong. A parallel can be drawn with what happens to Sostratos as a result of falling in love. And Sostratos really is in that state of emotion, as indicated by the first scene in which he is in the company of the parasite, Chaireas. When Sostratos tells Chaireas that he has fallen in love with the daughter of a poor farmer in Phyle, Chaireas responds by pointing out what, in his opinion, is to be done: either seduce her, in which case Chaireas will assist, or, if it is a question of marriage, make the necessary inquiries about her social background and breeding. It is interesting to see that Chaireas considers only these two possibilities. Love is, to him, almost a kind of illness. On the one hand, love is something to get rid of as fast as possible; on the other hand, this love-business seems to him to be merely a matter of reputation. This is shown in the verses 57 onwards:

πρὸς τὰ τοιαῦτα, Σώστρατε,
οὕτως ἔχω· παραλαμβάνει τις τῶν φίλων
ἐρῶν ἑταίρας· εὐθὺς ἁρπάσας φέρω,
μεθύω, κατακάω, λόγον ὅλως οὐκ ἀνέχομαι·
πρὶν ἐξετάσαι γὰρ ἥτις ἐστί, δεῖ τυχεῖν.
τὸ μὲν βραδύνειν γὰρ τὸν ἔρωτ' αὔξει πολύ,
ἐν τῶι ταχέως δ' ἔνεστι παύσασθαι ταχύ.
γάμον λέγει τις καὶ κόρην ἐλευθέραν·
ἕτερος τίς εἰμ' ἐνταῦθα· πυνθάνομαι γένος,
βίον, τρόπους.

Orientated to social considerations, Chaireas' conception of getting married seems to have little to do with being in love at all. Although Sostratos does not discuss this matter with Chaireas any further — he says to him only καὶ μάλ' εὖ (So far, so good; line 6) — the next line, which Sostratos speaks apparently as an aside, shows that he does not agree with him. He says: οὐ πάνυ δ' ἀρεσκόντως ἐμοί. Later, after Chaireas has left, Sostratos reveals in his monologue that he knows very well the para-

1. Diogenes Laertios III 62: Νοθεύονται δὲ τῶν διαλόγων ὁμολογουμένως Μίδων ἢ Ἱπποστρόφος,Ἐρυξίας ἢ Ἐρασίστρατος, Ἀλκυών, Ἀκέφαλοι ἢ Σίσυφος, Ἀξίοχος, Φαίακες, Δημόδοκος, Χελιδών, Ἑβδόμη, Ἐπιμενίδης[11].

Let us now notice that from among the apocrypha preserved until today Diogenes Laertios has not mentioned either *De iusto* or *De virtute*, what is less important as they are comprised most probably in the collection under the title Ἀκέφαλοι, or, what is of more importance, *Definitiones*, yet also quotes as many as five other dialogues no longer existing: *Midon*, *Phaiakes*, *Chelidon*, *Hebdome*, and *Epimenides*.

2. Olympiodoros, *Prolegomena in Platonis philosophiam* XXVI 1[12]: Ἵνα δὲ τὴν ἀληθῆ τάξιν μάθωμεν, εἴπωμεν πρῶτον, ποῖοί εἰσιν οἱ νόθοι, καὶ τούτων τὴν τάξιν μὴ ζητήσωμεν. Πάντες τοίνυν κοινῶς ὁμολογοῦσι νόθους εἶναι τὸν Σίσυφον καὶ τὸν Δημόδοκον καὶ τὴν Ἀλκυόνα καὶ τὸν Ἐρυξίαν καὶ τοὺς Ὅρους, οὓς εἰς Σπεύσιππον ἀναφέρουσιν.

As we can see the same Olympiodoros has not named either *De iusto* or *De virtute* yet not mentioning the Ἀκέφαλοι, at the same time adding *Definitiones*, left out by Diogenes Laertios, together with the notice as to the conjectured authorship of this writing. On the other hand he has omitted the dialogues perhaps no more existing in those times: *Midon*, *Phaiakes*, *Chelidon*, *Hebdome*, and *Epimenides*. Most striking however is the omission of *Axiochos*, one of the preserved, most distinguished and, so to say, most Platonic apocrypha. It is difficult to determine whether it has been because of oversight on the side of Olympiodoros or he really regarded this dialogue as Plato's work as he never mentions it again. In any case it is noteworthy that the lists of apocrypha of both writers are not exactly coincident either as to the number or even partially as to the contents. Both equally state only the following four dialogues as unauthentic: *Sisyphos*, *Demodokos*, *Alkyon*, and *Eryxias*, i.e. just half of those which are found in our manuscripts under the name of Plato. Although this divergence is rather small, nevertheless it undermines in some degree that emphatic phrase ὁμολογουμένως.

To be sure there is still a third indirect testimony comprising all apocrypha included in the *Corpus Platonicum* but it is of completely different character as it has not come down directly from the declarations of the ancients but is later and surely based on the abovementioned testimonies of Diogenes Laertios and Olympiodoros. Some manuscripts define summarily all these dialogues with the notice νοθευόμενοι in the introduction itself of their text which forms a continuous entity. In order not to return

---

[11] A nearer notice as to the authorship relates to *Alkyon* only: Ὧν ἡ Ἀλκυὼν Λεόντός τινος εἶναι δοκεῖ, καθά φησι Φαβωρῖνος ἐν τῷ πέμπτῳ τῶν ἀπομνημονευμάτων, what is also confirmed by Athenaios, XI 506c: Καὶ ἡ Ἀλκυὼν Λέοντος, τοῦ Ἀκεδημαϊκοῦ, ὡς φησι Νικίας ὁ Νικαεύς.

[12] In the edition Firmin-Didot, III, Parisiis 1873, ex recensione Fr. Dübneri (*Prolegomena et scholia Graeca in Platonem*), p. 273.

site's reasons for his advice: Sostratos' marriage is not in his interest as it may deprive him of all his accustomed parasitic advantages (lines 135 onwards).

Now let us once again return to the prologue. The verb ποῶ in line 44 most obviously refers to the speaker, the god Pan; but it could also suggest that the author Menander is reminding us who, in reality, is the maker, the ποιητής, of the action in the play. So in line 44 two things are expressed: the god Pan is identified with the playwright Menander, and the young hero Sostratos becomes ἔνθεος by falling in love.

Now, I have just used the word 'hero' in connection with Sostratos. So we should probably now ask: in general, what does one have to be in order to become a hero in a play? The hero must be centrally related to the whole action of the play, but at the same time must be represented as someone special, with qualities that set him apart from the rest of society. As we are speaking about comedy and the comic hero, we might consider for a moment the difference between the tragic and the comic hero in general. What is the purpose of the tragic hero, and of the comic hero? The tragic hero has to cause crying and weeping in the audience, whereas the comic hero evokes laughter. Now, the next question is: when do people cry or laugh? I think people cry and feel pity when they see a hero who is very much like themselves, who is similar to themselves in his behaviour, who will react as they usually do in common life. In order to feel pity for somebody you have to be able to identify the better part of yourself with him — this is the τέλος of tragedy.

If we have a look at the first chapters of the *Poetics* of Aristotle, we read a passage demanding that the tragic poet should imitate in his play people who are in one sense better than normal people and yet not so different that the audience might not be able to identify with them. Unfortunately we do not have Aristotle's book on comedy. But according to what we can guess about it from his *Poetics*, it would not have helped us very much in finding out the main principle of New Comedy. So we have to work it out for ourselves. If it is right that comedy should evoke laughter, we have to ask what the necessary conditions for laughter are. When, then, do people laugh? They laugh, I think, about what they themselves would never do. If they see a man acting or behaving in a totally different way from themselves, they start to laugh. So one condition seems to be the difference between the audience and the hero: the impossibility for the audience to identify with the hero.

If we now look at the *Dyskolos* in this light, it seems that Knemon is just such a comic hero because his behaviour is very strange to everybody who sees him. So he is clearly the hero in the sense of being a special character, and apparently an outsider. But I think we have to consider Sostratos as a hero in this sense as well, because of his approach to the miracle of love, which is not the behaviour of the average person — such

as Chaireas, for whom 'falling in love' has the meaning of the two mentioned reactions involving only the sexual and social aspects. But there is still another reason to be mentioned: at the end of the third act Sostratos is persuading Gorgias to accept his invitation to the holy festivities in the cave of Pan, where everything is already prepared for sacrifice. It is then that Sostratos claims to have been a friend of Gorgias for a long time, long before he first met him. The Greek text is as follows (lines 615 onwards):

> εἰμὶ γάρ ἀκριβῶς ἴσθι, σοὶ πάλαι φίλος
> πρὶν ἰδεῖν. λαβὼν ταῦτ' εἰσένεγκε Δᾶε σύ,
> εἶθ' ἥκε.

So the question is, how Sostratos can have already been the friend of Gorgias before meeting him for the first time? The only possible answer is that Sostratos has had a certain image in his mind of what a human being should be like, a certain image of what a friend of his should be like, and now he has found the real person to match his picture. If we now have another look at the title-hero Knemon, we find that he also has an ideal of what a human being should be. And his failure to find a person who could live up to his image has made him the kind of person he is.

Sostratos, too, could not find a friend, possibly because he also had a very special idea of what a friend should be like. But now, in the state of 'being in love' — which means ἐνθεαστικῶς ἔχειν (as we have learned from the prologue) — he is able to find such a man in the real person of Gorgias. What qualities does Gorgias have, we wonder, to make him such an ideal person to Sostratos? Well, it is just the way he took care of his sister, who is, as we know, really his step-sister. It is because he cares for her and wants to protect her from seduction by rich people that he questions Sostratos so closely about his intentions when they first meet. And later on, at the beginning of Act IV, we find him helping to rescue his step-father from the well in spite of knowing very well that his action may only arouse the old man's hatred. His action here is not motivated by the expectation of reward — he helps him because he wants to help him not knowing that it was just such an act of unselfish love that could reach Knemon in his isolation and make him realize that there do exist people such as he was always seeking but could never find before.

So we can see that Knemon and Sostratos are both disappointed by mankind. But Sostratos falls in love — that is, in the terms of the prologue, he becomes an ἔνθεος ἀνήρ — and on this level he finds Gorgias, the friend he has always been looking for. On the other hand Knemon has to fall into the well, he has to suffer, in order to realize that there do exist people in his ideal sense. And it seems that Menander used here an old theme of Greek tragedy on the level of comedy, the maxim τῷ πάθει μάθος: to come to knowledge at first hand, one must suffer.

Plato's name twice in *Praeparatio evangelica*, viz. X 4 p. 471 d, 20–21: καὶ οὗτος δὲ ὁ Πλάτων ... ἀκοῦσαι δ' οὖν αὐτοῦ πολλαχοῦ μὲν πάρεστιν, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἐν Ἐπιμενίδῃ Σύρων ὁμοῦ καὶ Αἰγυπτίων ὧδέ πη μνημονεύοντος, and XI 15 p. 534 b 7: καιρὸς ἤδη καὶ τοῦ Πλάτωνος ἐν τῷ Ἐπιμενίδῃ τάδε λέγοντος ἐπακοῦσαι. Yet in both places (X 4 p. 471 d–472 a 21, and XI 16 p. 534 c 1) he cites from the dialogue *Epinomis* (9, 986 e–987 a; 10, 987 e, and 9, 986 c), therefore here F.A. Heinichen[20] and after him other editors as W. Dindorf[21] put the title of this writing: ἐν Ἐπινομίδι and ἐν τῇ Ἐπινομίδι. But there might have happened the same mistake in the quotations as in Clemens Alexandrinus. On the other hand, if he had made a mistake in the titles because of very great phonetic resemblance in any case having quoted the title of *Epimenides*, he must have connected it with Plato's authorship.

3. Saint Ambrosius, bishop of Milano in the 4th cent., writes as follows in the *Expositio Psalmi CXVIII* (cap. XVIII 4, 2)[22] about a certain dialogue of Plato under the title *De virtute*: „Discite, unde Plato haec sumpserit. Eruditionis gratia in Aegyptum profectus, ut Moysis gesta, legis oracula, Prophetarum dicta cognosceret, audivit consolationem populi, qui supra peccati modum videbatur fuisse punitus, et hunc locum quadam adopertum dote verborum in dialogum transtulit, quem scripsit de virtute".

Of course these words might refer to the dialogue Μένων which also has the undertitle περὶ ἀρετῆς as M. Petschenig thinks pointing to the chapter 81 b. But from the context in Ambrosius it does not follow at all that the above quoted place is more connected with *Menon* than with the apocryphal dialogue *De virtute*. In general the connection with Plato is more than obscure for Ambrosius does not cite any of Plato's words neither does he give any thought which here Plato might express. It cannot be detected either in the words directly preceding and introducing the mention of Plato (cap. XVIII 4, 1, p. 397 v. 25–26 – p. 398 v. 1–3) or even in the words directly following and referring to Plato (cap. XVIII 4, 3 p. 398 v. 8–14), viz. we read in the first of these places: „Nunc dicamus etiam de his, qui poenas scelerum solverunt suorum. Nonne isti tulerunt culpae pretium et iam non integra his poena debetur? Clamat per Esaiam dominus: consolamini populum meum, quia recepit de manu domini duplicia peccata. Discite unde Plato etc.", and in the second place:... „quem scripsit de virtute. Quem locum tamen dominus in evangelio plenius comprehendit et apertius declaravit, dicens per Abrahae

---

[20] Eusebii Pamphili *Praeparationis Evangelicae* libri XV. Edidit Fr. Ad. Heinichen. Tomus II continens lib. IX–XV et indices, Lipsiae 1843, p. 135 not. 7 ad XI 15.

[21] Edition by W. Dindorf, Lipsiae, Teubner, 1867.

[22] S. Ambrosii *Opera*, Pars V: *Expositio Psalmi* CXVIII, recensuit M. Petschenig, Vindobonae–Lipsiae 1913, p. 398 v. 3–8.

personam ad illum divitem saeculi huius: fili, recordare quia recepisti bona in vita tua et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolationem habet, tu vero cruciaris".

In general the main thought of Ambrosius' paragraph is the educational importance of death and of penalty for sins (cap. XVIII 3, 2 p. 397 v. 10–12): „Unde nonnulli philosophi disputarunt obesse improbis absolutionem, prodesse mortem, quod in illa incentivum sit delinquendi, in morte autem finis peccati". Moreover there is put the stress on the eternity of penalty and reward after death (cap. XVIII 4, 3 p. 398 v. 14–16): „Et in his omnibus inter vos et nos chaos magnum firmatum est, ut hi, qui veniunt hic, transire ad vos non possint neque inde huc transmeare".

Meanwhile in *Menon* although there is a mention about an afterlife penalty and sufferings but main thought is reincarnation endowing people with great corporal and spiritual virtues owing to which they become heroes. After all these are not the words of Plato himself but of Pindar (Fragm. 98, Boeckh p. 623 sq.) which he cites verbatim: Οἵσι γὰρ ἂν Φερσεφόνα ποινὰν παλαιοῦ πένθεος δέξηται, εἰς τὸν ὕπερθεν ἅλιον κείνων ἐνάτῳ ἔτει ἀνδιδοῖ ψυχὰν πάλιν, ἐκ τᾶν βασιλῆες ἀγαυοὶ καὶ σθένει κραιπνοὶ σοφίᾳ τε μέγιστοι ἄνδρες αὔξονται· ἐς δὲ τὸν λοιπὸν χρόνον ἥρωες ἁγνοὶ πρὸς ἀνθρώπων καλεῦνται. Besides here *Menon* does not depart far from the dialogue *De virtute* in which we find an analogous thought (378 d): Λέγουσι δέ που καὶ αἱ γυναῖκες ὅτι θεῖος ἀνὴρ οὗτός ἐστι· καὶ Λακεδαιμόνιοι ὅταν τινὰ μεγαλοπρεπῶς ἐπαινῶσι, θεῖον ἄνδρα φασὶν εἶναι. Πολλαχοῦ δὲ καὶ Ὅμηρος τῷ αὐτῷ τούτῳ καταχρῆται καὶ οἱ ἄλλοι ποιηταί. This dialogue expresses just the main thought that virtue is neither to be taught nor inborn but a gift of gods thanks to which there come into being such eminent people (378 c–d): τοπάζω μέντοι θεῖόν τι μάλιστα εἶναι τὸ κτῆμα καὶ γίγνεσθαι τοὺς ἀγαθοὺς ὥσπερ οἱ θεῖοι τῶν μάντεων καὶ οἱ χρησμολόγοι. Οὗτοι γὰρ οὔτε φύσει τοιοῦτοι γίγνονται οὔτε τέχνῃ, ἀλλ' ἐπιπνοίᾳ ἐκ τῶν θεῶν γιγνόμενοι τοιοῦτοί εἰσιν. Οὕτω δὲ καὶ οἱ ἄνδρες οἱ ἀγαθοὶ λέγουσι ταῖς πόλεσιν ἑκάστοτε τὰ ἀποβησόμενα καὶ τὰ μέλλοντα ἔσεσθαι ἐκ θεοῦ ἐπιπνοίας πολὺ μᾶλλον καὶ ἐναργέστερον ἢ οἱ χρησμῳδοί.

Thus, there is no reason to refer Ambrosius' words to the dialogue *Menon* not called by its proper name, but not to the dialogue *De virtute*, the more so that the vague utterance of Ambrosius is distinctly an allusion to the contents of an entire dialogue and not of its particular part, and these contents seem to agree most with the dialogue *De virtute*.

4. Isidorus of Pelusium in Egypt, living in the 4th/5th cent., the author of more than 2000 letters of very great importance as a source of information in the different fields of antiquity, writes thus in *Epist.* IV 91[23]: Πόσους διαλόγους συνέγραψεν ὁ ἐλλογιμώτατος Πλάτων, δεῖξαι ἐθέλων, τί τὸ

[23] *Patrologiae cursus completus*, series Graeca, accurante J.-P. Migne, t. LXXVIII: *Sanctus Isidorus Pelusiota*, Lutetiae Parisiorum 1860.

δίκαιον, καὶ μηδὲν σαφὲς φράσας, μηδὲ πείσας τινάς, ἀλλὰ καὶ αὐτῆς ἐλευθερίας ἐκπεσὼν ἐτελεύτησε; To be sure Πολιτεία has also the undertitle περὶ τοῦ δικαίου and contains many dialogues but is looked on as one work and not a collection of dialogues. Thus, if Isidorus has mentioned many Platonic dialogues on this subject he must have also counted the apocryphal dialogue Περὶ τοῦ δικαίου among them.

5. The Neo-Platonist Ammonios, Proklos' disciple and Olympiodoros' teacher, attributed in Παίδευσις the *Definitiones* to Plato[24] against other conjectures (e.g. according to Olympiodoros, *o.c.* XXVI 1, Speusippos was supposed to be their author).

6. Lastly Stobaios passes all quotations from the apocrypha under Plato's name in his *Florilegium*. He cites as many as fourteen, for the most part (viz. ten) longer fragments from five dialogues: six pieces from *Axiochos*, five from *Eryxias*, and one from each, *De iusto*, *De virtute*, and *Demodokos*.

Of course each of these occasional, fragmentary and also late testimonies is not fully deciding and each separately can be undermined easily. But all together, as a bundle of weak reeds, represent by their quantity a force weakening above all the so-called consensus of opinion of the ancients as to the unauthenticity of these writings. Moreover, it is noteworthy that proving the authenticity of even one of these dialogues, what is possible especially in the case of *Eryxias*, *Axiochos* and some other even smaller apocrypha[25], strengthens the position of all the remaining as it completely annihilates the whole testimony of Diogenes Laertios and Olympiodoros. To be sure all these later authors might have accepted mechanically and uncritically everything found in *Corpus Platonicum* as Platonic, perhaps even without taking in to account the notice νοθευόμενοι with which some copyists or owners of manuscripts introduced the texts of these apocrypha. Yet this reservation towards the non-Platonic authorship must have been known to them. If they then, in spite of this, disregarded it, it means that it was evidently inconsistent with some documents or information already lost to us, and therefore neither so general nor unanimous nor convincing.

Here arises the question as an important argument of its kind, how and why all these dialogues, with the exception of *Alkyon* which also is in some manuscripts of Lukianos' writings, have been found and preserved until our times exclusively and only among Plato's works, included in the *Corpus Platonicum* organically and in a scarcely changed order. How would they have got there if they had only been circulated under

---

[24] Thus states J. A. Fabricius (*o. c.* III cap. I, § IV 48) but I do not know on what basis.

[25] See my paper *The Enigmatic Character of Some of Plato's Apocrypha*, Eos LXVI 1978, p. 31–40.

Thirdly, they are too general and based on nothing because not referring to older sources or authorities. To be sure Diogenes Laertios profited by older sources but, as A. Gercke[14], E. Maas[15], and F. Rudolph[16] state, not earlier than from the 1st cent. B.C. (Diokles of Magnesia) and even the 1st cent. A.D. (Favorinus).

But more important are the concrete, also ancient testimonies which, though perhaps not so decided as to their judgements and a little hypothetical, yet represent a certain counterbalance and weaken that apodictic statement of general agreement of the ancients as to the unauthenticity of these dialogues, for from these testimonies it can be recognized that this matter was not judged so ὁμολογουμένως. Let us review them in chronological order:

1. Clement from Alexandria living in the 2nd/3rd cent. A.D., so not later, if not earlier than Diogenes Laertios, quotes in *Stromata* I cap. XIX 93, 1[17] the words of Plato himself introducing them thus: Κἀν τῷ Δημοδόκῳ, εἰ δὴ τοῦ Πλάτωνος τὸ σύγγραμμα. So he knew the doubts about the authenticity of this dialogue but evidently did not assume them as an axiom. To be sure, he has made a mistake and quoted not from *Demodokos* but from *Antirastai* 6, 137 b[18], however, it is not really of any importance since having mentioned the title of *Demodokos* he had in mind this dialogue[19].

2. Eusebios of Caesarea in Palestine more or less living at the same time as Diogenes Laertios mentions the lost dialogue *Epimenides* under

---

work of Derkylides from the 3rd cent. B.C., as well as of Diogenes Laertios (III 56), that Thrasyllos attributed this arrangement to Plato himself it is necessary to admit that the archetype of our *Corpus Platonicum* reached at least as far as the 3rd cent. B. C. Ch. Huit (*La vie et l'oeuvre de Platon*, I, Paris 1893, p. 394) is of this opinion, and lately H. Leisegang (*Platon*, RE XIV (1950), col. 2361—2363) has drawn the same conclusion. Hereby it is necessary to point out that numerous investigations into the tradition of manuscripts of Plato's works (M. Schanz, O. Immisch, H. Usener, H. Alline, U. Wilamowitz and many others) lead to the conclusion that the apocryphal dialogues had been presented in the manuscripts of the collection of Plato's works for a very long time and in this way only were transmitted to us and, as M. Schanz (*Studien zur Geschichte des platonischen Textes*, Würzburg 1874, p. 45) states, that there was only one archetype of our manuscripts and it contained nine tetralogies in Thrasyllos' arragement and at the end the whole set of the apocrypha.

[14] A. Gercke, *De quibusdam Laertii Diogenis auctoribus*, Greifswald 1899, p. 11 sqq.

[15] E. Maas, *De biographis Graecis questiones selectae*, Philologische Untersuchungen III 1880.

[16] F. Rudolph, Leipziger Studien VII 1884, p. 126 sqq.

[17] Edition by O. Stählin, Leipzig 1906.

[18] He had cited surely from memory as there are some differences in the text between the quotation from this dialogue and the dialogue itself.

[19] According to J.A. Fabricius (*o.c.* II cap. XXIV, § XXXI, p. 692) Clemens also regarded *Axiochos* as Plato's work.

examine it precisely and get acquainted with its genesis and development as well as all accompanying circumstances, at the same time avoiding all exaggerated scepticism and dubious methods of investigation.

In order to find out approximately at least what was the traditional opinion as to the authorship of these dialogues and whether it was right or wrong, as well as to uncover those *fata* of the apocryphal *libelli*, at least roughly, it is necessary to reproduce all the accompanying circumstances, viz. to consider first of all the following historical problems:

1. The writer's situation in the editorial and bookseller's market in the antiquity, especially in the early period, as well as the matter of copyright connected with it.

2. The organisation of libraries in collecting, registering, preserving and rendering accessible books.

3. The question of preserving, registering and making available the writings of the founder of the Platonic Academy and his successors by the library of this school.

There could be found more questions similar to these as e.g. the causes of exercising pseudoepigraphy and hence the suspicions of plagiarism and forgery but all of them are contained in the above mentioned problems. Of course I do not intend, neither am I able, to represent the whole complex of these questions here at once. Besides they were more or less amply elaborated from a various viewpoint by many investigators of the history of the ancient literature and culture already beginning from Johannes Clericus (Le Clerc)[30] up to the most comprehensive already cited work of G. Grote as well as of F. Ritschl[31] and E. Stemplinger[32]. Thus I will avail myself of their results in general, first of all of those which explain the atmosphere reigning then as to the question of authorship of already published writings, especially of old but as well as contemporary ones. More amply I want to represent this moment only because I regard this atmosphere as the most essential factor of the rejection, widely prevalent in antiquity, of the authenticity of many circulating literary works, and

---

[30] J. Clericus, *Ars critica*, Amstelodami 1712. Moreover it is necessary to mention the following writings: Eckhard, *Exercitatio critica de editione librorum apud veteres*, Jena 1777; G. H. Klippel, *Das Alexandrinische Museum*, Göttingen 1838; G.F.W. Suckow, *Die wissenschaftliche und künstlerische Form der platonischen Schriften in ihrer bisher verborgenen Eigenthümlichkeit dargestellt*, Berlin 1855; Fr. Schmitz, *Schriftsteller und Buchhändler in Athen*, 1876; Huit, *o.c.*; Dziatzko, *Autor- und Verlagsrecht im Altertum*, Rhein. Mus. N.F. XLIX 1894; L. Adam, *Über die Unsicherheit literarischen Eigentums bei Griechen und Römern*, Düsseldorf 1907; E. Caillemer, *De la propriété littéraire à Athènes*.

[31] F. Ritschl, *Die Alexandrinischen Bibliotheken unter den ersten Ptolemäern*, Breslau 1838.

[32] E. Stemplinger, *Das Plagiat in der griechischen Literatur*, Leipzig und Berlin 1912.

vinced of the successful outcome than all the tragic heroes of the classical period — but he is also more attached to his god, as shown, when he says προσεύχομαι ἀεὶ παριών σοι. That implies, I think, a kind of identity with his god in terms of ἔνθεος ἀνήρ. And the last word, with which he closes his prayer, φιλανθρωπεύσομαι seems to me a confession of humanity in the sense that he wants to be a good host in general, to everybody.

And on the other side we have the formal sacrifice in the cave of Pan, where the rites are performed by a profane cook instead of a priest. But this festival will become honourable through the fact that Sostratos, the ἔνθεος ἀνήρ will join in it — and because the stubborn old man Knemon joins in it as well*.

Turku

---

* This paper was delivered as a lecture in the Dep. of Classics at the University of Uppsala in February 1979 and at the University of Graz in October 1979. I want to express my thanks for encouraging comments and criticism made by some of my colleagues.

to this would-be argument it is necessary to note at once that from among 32 manuscripts, in which apocrypha are found either singly or in larger groups and in full set, only eight possess this annotation, and although they are of middle age in general (12th–13th cent.) belong for the most part (besides the very good codex *Vaticanus* 226) to the worse class, especially if it is a question of the text of the apocrypha. On the other hand the oldest, because dating from 9th cent., and absolutely the best codex *Parisinus Graecus* 1807, containing the whole set of these apocrypha written by the same hand as the authentic dialogues, does not have this notice νοθευόμενοι. Thus it is distinctly not original or derived from the archetype at least, but is surely a later annex added by a copyist or scholiast on the basis of such testimonies as those of Diogenes Laertios or Olympiodoros.

In order to exhaust all arguments *contra Platonem auctorem* one can also appeal eventually to a *testimonium ex silentio*, i.e. to the complete omission of all apocrypha without exception in Thrasyllos' list of Plato's writings made known by Diogenes Laertios (III 56–61). But here as well it has to be noted that this does not say anything about Thrasyllos' opinion as to the authorship of these writings, for composing Plato's works into tetralogies he might not have seen in the remaining dialogues – what would no be strange – any tetralogical connections similarly as Aristophanes from Byzantium did in his list. According to Diogenes Laertios (III 61–62) he composed only part of Plato's writings, viz. 15 dialogues, into trilogies and among the remaining recognized each of them as a completely separate entity not connected with the others. After all, as it can be judged from Diogenes Laertios' silence, nobody of them pronounced anything as to the unauthenticity of any of Plato's works. Thrasyllos himself only expressed or rather knew some doubts as to the dialogue *Anterastai* (Diogenes Laert. IX 37) which he included in spite of this into one of the tetralogies.

Thus, there are left just Diogenes Laertios' and Olympiodoros' testimonies which, although univocal as regards the contents and decided as to the judgement, are not so strong by themselves because of three not unimportant aspects already mentioned above and here summarized more expressively:

Firstly, as to the quantity they are very few, just two altogether what is absolutely too little in comparison with the abundant, although far from being fully preserved, ancient literature comprehending the critique, reports and commentaries of literary writings.

Secondly, they are very late as not earlier than from the 3rd and 6th cent. A.D. i.e. at least 600 and almost 900 years after the appearance of the first collective edition of Plato's works[13].

---

[13] Taking into account Albinos' testimony, Εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους VI, that the tetralogical arrangement of Plato's dialogues was already the

Panaitios who according to Diogenes Laertios himself (II 64) acknowledged only the dialogues of Plato, Xenophon, Antisthenes and Aischines as authentic; he was not so sure of the authenticity of Euclides' and Phaedo's dialogues, and rejected all the others as forgery: Πάντων μέντοι τῶν Σωκρατικῶν διαλόγων Παναίτιος ἀληθεῖς εἶναι δοκεῖ τοὺς Πλάτωνος, Ξενοφῶντος, Ἀντισθένους, Αἰσχίνου· διστάζει δὲ περὶ τῶν Φαίδωνος καὶ Εὐκλείδου. Τοὺς δὲ ἄλλους ἀναιρεῖ πάντας. And what does this mean: „dialogues of Plato, Xenophon etc."? Of course only that: „all dialogues under the name of Plato, Xenophon etc." Thus if these apocrypha already existed then and — what is the consequence of it — were attributed to Plato Panaitios accepting without reservations or exceptions all Plato's dialogues as authentic must have regarded also these suspected writings as Platonic.

Thus, we gain a certain balance between the arguments „for" and „against". What was then the oldest or traditional judgement on the authorship of these dialogues? Contradicting or acknowledging their authenticity was the denial of tradition and the trial for its correction? In other words, which of the two tendencies was in accordance with tradition? This question is very essential as the correct answer determines the entire problem to a great degree. It is intolerable to make light of tradition because it is not futile and fake fantasy but while arising it was shaped on safe and real fundaments which were obliterated or even lost with the passage of time leaving but their result often not possible to be explained. In the first place this concerns the traditional records of antiquity as we have got less than minute traces or remains from their substructure. Thus the denial and correction of tradition is very dangerous and risky because it might lead astray, especially if it is a matter of ancient written compositions the way of which were often very complicated, uncommonly intricate and unexpected as Terentianus Maurus already suggests quoting (*Carmen heroicum* 258) the popular and thus on experience based proverb: "Habent sua fata libelli". Rightly Ch. Huit[29] asks whether it is sensible to correct tradition on which the history of literature and philosophy has been based for ages, and by what right its decision is rejected if there is no better information. Of course rigorous and indiscriminate keeping of tradition and avoiding its revision, as if it were heresy, is also dangerous what Thukydides already critized saying (I 20): Οὕτως ἀταλαίπωρος τοῖς πολλοῖς ἡ ζήτησις τῆς ἀληθείας καὶ ἐπὶ τὰ ἑτοῖμα μᾶλλον τρέπονται. And really there are some branches of antiquity in which thanks to excavations and other discoveries we have outdistanced the knowledge of the ancients about their own history and put right some of their fallacious judgements but in many matters well known to them we are still in darkness. Thus, in order to reject tradition it is necessary to

---

[29] Ch. Huit, *La vie et l'oeuvre de Platon*, I, Paris 1893, p. 350–351.

because of lack of a proper notice in the manuscript it was forgotten. At least just some of the Platonic apocrypha might have belonged to this category: let us say, some descendent of Plato's disciples looked over his family archives and found such a dialogue nowhere published as yet, neither signed with the author's name but literally copied from Plato's lectures. Plato himself did not consider publishing his strictly esoteric lectures as proper and purposeful because the understanding of these themes requires devoting them such a long time until it dawns like a sudden light. He has written distinctly about it in *Epist.* VII p. 341 b-d: Τοσόνδε γε μὴν περὶ πάντων ἔχω φράζειν τῶν γεγραφότων καὶ γραψόντων, ὅσοι φασὶν εἰδέναι περὶ ὧν ἐγὼ σπουδάζω, εἴτ' ἐμοῦ ἀκηκοότες εἴτ' ἄλλων εἴθ' ὡς εὑρόντες αὐτοί, τούτους οὐκ ἔστι κατά γε τὴν ἐμὴν δόξαν περὶ τοῦ πράγματος ἐπαΐειν οὐδέν. Οὔκουν ἐμόν γε περὶ αὐτῶν ἔστι σύγγραμμα οὐδὲ μήποτε γένηται. Ῥητὸν γὰρ οὐδαμῶς ἐστὶν ὡς ἄλλα μαθήματα, ἀλλ' ἐκ πολλῆς συνουσίας γιγνομένης περὶ τὸ πρᾶγμα αὐτὸ καὶ τοῦ συζῆν ἐξαίφνης οἷον ἀπὸ πυρὸς πηδήσαντος ἐξαφθὲν φῶς ἐν τῇ ψυχῇ γενόμενον αὐτὸ ἑαυτὸ ἤδη τρέφει. Καίτοι τοσόνδε γε οἶδα, ὅτι γραφέντα ἢ λεχθέντα ὑπ' ἐμοῦ βέλτιστ' ἂν λεχθείη· καὶ μὴν ὅτι γεγραμμένα κακῶς οὐχ ἥκιστ' ἂν ἐμὲ λυποῖ[33].

Only when the speculators were short even of such authentic writings there was started apparently a real pseudoepigraphy which is said to have been caused particularly by the simply uncompromising rivalry of the libraries of Alexandria and Pergamon at the end of the 3rd cent. B.C. Claudius Galenus has written about it twice:

1. *In Hippocratis De humore* I 1 (editio Charteriana: II prooemium, p. 128)[34]: Ἐν γὰρ τῷ κατὰ τοὺς Ἀτταλικούς τε καὶ Πτολεμαϊκοὺς βασιλέας χρόνῳ πρὸς ἀλλήλους ἀντιφιλοτιμουμένους περὶ κτήσεως βιβλίων ἡ περὶ τὰς ἐπιγραφάς τε καὶ διασκευὰς αὐτῶν ἤρξατο γίγνεσθαι ῥαδιουργία τοῖς ἕνεκα τοῦ λαβεῖν ἀργύριον ἀναφέρουσιν ὡς τοὺς βασιλέας ἀνδρῶν ἐνδόξων συγγράμματα.

2. *In Hippocratis De natura hominis* I 42 (ibidem p. 127): Πρὶν γὰρ τοὺς ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τε καὶ Περγάμῳ γενέσθαι βασιλεῖς ἐπὶ κτήσει βιβλίων φιλοτιμηθέντας, οὐδέπω ψευδῶς ἐπιγέγραπτο συγγράμματα· λαμβάνειν δ' ἀρξαμένων μισθὸν τῶν κομιζόντων αὐτοῖς σύγγραμμα παλαιοῦ τινὸς ἀνδρός, οὕτως ἤδη πολλὰ ψευδῶς ἐπιγράφοντες ἐκόμιζον.

Thus Ammonios from Aleksandria also explains the existence of many pseudo-Aristotelian writings (*In Aristotelis Categorias*, p. 10): Πτολεμαῖον τὸν Φιλάδελφον πάνυ ἐσπουδακέναι φασὶ περὶ τὰ Ἀριστοτελικὰ συγγράμματα, ὡς καὶ περὶ τὰ λοιπά, καὶ χρήματα διδόναι τοῖς προσφέρουσιν

---

[33] Vide T. Sinko, *Literatura grecka*, I 2, Kraków 1932, p. 598. — Cf. my article cited above: *The Enigmatic Character of Some of Plato's Apocrypha*.

[34] René Chartier, Paris 1679 = C.G. Kühn, *Medici Graeci* XV, Lipsiae 1821–1833, p. 105.

therefore as the chief source of frequent serious misunderstandings, mistakes and incertitude with reference to the authorship of older as well as later ancient works. Hence this historical circumstance accompanying the literary works of the ancients might throw better and clearer light on the problem of the apocrypha and explain why these dialogues were found on the index of illegal writings, and thus justify the trials of restoring them or at least some of them to Plato.

This atmosphere in which the ancient writings arose and were spread prevailed almost from the very earliest times of the Greek literature and grew more and more with its development in course of time. It was an atmosphere of utmost and directly exaggerated suspiciousness. Everywhere the ancients ferreted for plagiarism or even theft of other people's work or forgery i.e. putting one's own work under another name usually a more known and illustrious one. This is testified by the ancients themselves. Thus e.g. Dionysios from Halicarnassos speaks about the books of the oldest historians which were circulating then with the following words (*De Thucydide* 23): οὔτε διασῴζονται τῶν πλειόνων αἱ γραφαί, οὔτε αἱ διασῳζόμεναι παρὰ πᾶσιν ὡς ἐκείνων οὖσαι τῶν ἀνδρῶν πιστεύονται. The author's unfavourable conditions and relations in the editorial as well as bookseller's and librarian's field were the cause of such an atmosphere, and it was the same wherever it was a matter of propagating books. The legally unsettled and technically primitive situation in the publishing field permitted practically to misuse and simply disregard the very scanty and only formally guaranteed copyright which contained merely the so-called right of the author's property but did not give him the exclusive right for publishing or copying his works. Everybody who wished could do this without any technical difficulty, what often brought high profit on one hand and on the other allowed the misuse of the author's copyright either by launching a copy of another's work under one's own name or on the contrary spreading one's own work under somebody's more popular name as there were no technical difficulties, either.

The ambition of libraries in collecting the greatest quantity of works of most distinguished, particularly older authors was the second factor stimulating this behaviour, especially forgery which brought good earnings. At the beginning, of course, authentic writings unknown to the larger public but being the work of genuine authors, extracted from private libraries and secluded places, were handed over to public libraries for good money. But in the course of time when there were no more of such works the speculators of all kinds began also to offer — consciously or unconsciously, in good or bad faith — various forgotten writings of less known or even anonymous authors under assumed names of more distinguished writers. Besides, it is not impossible that some of these uncertain writings might have belonged really to a good and renowned writer but

he outlines the qualities of a girl like this who has been brought up not by women but by such a strange and uneducated person as Knemon. Here is the passage (lines 381 onwards):

ὦ πολυτίμητοι θεοί,
οἷς ἀποτρέπεις νυνὶ γὰρ ὡς οἴει με σύ,
τούτοις παρώξυμμ' εἰς τὸ πρᾶγμα διπλασίως.
εἰ μὴ γὰρ ἐν γυναιξίν ἐστιν ἡ κόρη
τεθραμμένη μηδ' οἶδε τῶν ἐν τῶι βίωι
τούτων κακῶν μηδὲν ὑπὸ τηθίδος τινὸς
δειδισαμένη μαίας τ', ἐλευθερίως δέ πως
μετὰ πατρὸς ἀγρίου μισοπονήρου τῶι τρόπωι,
πῶς οὐκ ἐπιτυχεῖν ἐστι ταύτης μακάριον;

And then he follows Daos to the work in the fields.

Here it becomes clear that he loves the girl not only for her beauty and outward appearance, but also because she was brought up by a father who hates evil. The adjective μισοπόνηρος is here connected with ἄγριος, and Sostratos is grateful that this girl was probably not corrupted by the influence of women, who would have taught her the bad things in life by their kind of education.

Now if we ask where in society what we call 'humanity' on a high ethical level appears in this play, we have to admit that Menander seems to show in his *Dyskolos* that it is hardly to be found in common society, but only in special situations, such as either when a child is brought up by a person like Knemon, away from ordinary social chatter, or when a person falls in love the way Sostratos does by becoming ἔνθεος — a kind of behaviour that also departs from common social life, as we have learned from Chaireas, the parasite.

The fact that Sostratos is indeed very close to the god Pan is shown also in line 570 onwards, where he prays:

καλῶς
ἔσται, Γέτα, τὸ τήμερον—μαντεύσομαι
τοῦτ' αὐτός, ὦ Πάν· ἀλλὰ μὴν προσεύχομαι
ἀεὶ παριών σοι—καὶ φιλανθρωπεύσομαι.

This prayer is spoken shortly before the turning point of the action in the play: we are to infer during this prayer that Knemon is just about to fall into the well, the event that changes everything for the best. On one hand this prayer of Sostratos can be compared with all those prayers in ancient Greek tragedy, where the chorus or one of the protagonists prays for success in a fateful moment of decision. But in the prayer of Sostratos there is still more intimacy with the god. For instance when he says μαντεύσομαι that means he already knows for certain what is going to happen — the use of this word shows that he is much more con-

Sostratos, however, comes to the same point by falling in love (rather than falling in a well); and it seems that Menander has here used the main theme of the speech of Phaidros in Plato's *Symposium*. If so, that might explain another detail of the play that literary critics have been wondering about: the fact that Sostratos, even after everybody concerned has agreed to his marriage, does not stop there — he goes on to try to persuade his father that something else is necessary. He seeks his father's consent to another marriage, that between Gorgias and his still unmarried sister. I think this fact has to be considered in the same line as the idea of friendship Sostratos feels for Gorgias: because Sostratos feels responsible for his sister, he wants her to be married to a man of the high quality he has imagined. And since Gorgias comes up to this picture of a real human being, Sostratos thinks it is only doing his best to insist on this marriage. And indeed, if we compare for instance the parasite Chaireas, whom we met in the first scene of the play, with Gorgias, we may easily realize that Gorgias stands on a much higher ethical level than Chaireas.

So what I wish to suggest in this study is that Menander took two themes from earlier Greek literature; one τῷ πάθει μάθος from the Aeschylean tragedy, and the other from the *Symposium* by Plato, where, in the speech of Phaidros, a connection is shown between 'being in love' and a very high level of moral behaviour. (In this context I may be allowed to consider Plato's *Symposium* as a literary dialogue.)

In the case of Sostratos his love for the girl gives him insight, a godlike attribute; and in the case of Knemon it is suffering that enables him to recognize humanity even in his enemies — or those he thought were his enemies.

There is still something to be said about the last part of the play, about which many scholars have been very uneasy. It is a kind of play within a play. Sikon the cook and Getas the slave are teasing the old man by performing the very scene where they asked him for a kettle as a play within the play, until he finally joins the party. Possibly Menander was thinking when he wrote this scene of the last part of the *Symposium*, where, after the speeches and discussions are over, the young Alcibiades enters the scene with girls and dancers in order to dissolve the philosophical meeting, as if in a kind of Satyr-play after the tragedy has taken play.

But now it is time to consider the girl herself. She is usually silent, speaking only in the very short scene in Act I (lines 189 sqq.) where she leaves the house to get some water from the holy cave. She cannot draw water from the well because her bucket has fallen into it, and Sostratos offers to fetch some water for her. The next time we hear about the girl is in line 381 onwards. Sostratos, after he has heard about the character of Knemon and about the difficulties he will have to overcome to win the girl's hand, speaks a very interesting monologue in which

-ων[2]. Znamy również inne imiona pochodzące od nazw ptaków, na przykład Ἱέραξ „sokół, jastrząb"; Κόττυφος „kos", Κύκνος „łabędź" itp.[3]

W Lykopasie pragnie owczarz Lakon (*id.* V), współzawodniczący w pieśni z koźlarzem Komatasem, widzieć sędziego, który ma zdecydować o zwycięstwie jednego z nich. Zdaniem badaczy i komentatorów imię Λυκώπας składa się z rzeczownika λύκος (wilk), rdzenia -οπ i sufiksu -ας[4]. Imię to można tłumaczyć „Patrzący wilkiem, Wilkopodobny".

Simichidas jest narratorem w idylli siódmej. Podaje się on za wolarza zakochanego w Myrto. Powszechnie identyfikuje się go z Teokrytem, ale nie jest to jedyny sposób interpretacji tego imienia[5]. Scholiaści uważali, że pod imieniem Simichidas kryje się ojciec poety[6]. Jest to jednak mało wiarygodne, ponieważ ojciec Teokryta nazywał się Praksagoras. Inni przypuszczali, że Teokryt przyjął imię od drugiego męża swojej matki (mówiono bowiem, że matka poety jako wdowa po raz drugi wyszła za mąż za syna uciekiniera z Orchomenos o imieniu Σίμιχος lub Σιμιχίδας), ale to przypuszczenie również nie znajduje potwierdzenia[7]. W imieniu Simichidas doszukiwano się również szczegółów z fizjonomii poety. Scholiasta Munantius identyfikuje Teokryta-Simichidasa z koźlarzem „mającym perkaty nos" z idylli trzeciej. Przypuszczenie, że w przebraniu pasterskim Simichidasa kryje się któryś z przyjaciół Teokryta (pogląd Gowa), jest mało prawdopodobne.

W omawianej idylli Simichidas występuje jako wolarz współzawodniczący w śpiewie z mistrzem gry na multankach, Lykidasem. Imię to gdzie indziej nie występuje, ale imiona z Σιμ-, np. Σιμίχλη, Σίμιχος są popularne[8]. Sufiks -δας wskazuje, że jest to *patronymicum*, lecz gdyby wiązać to imię z przymiotnikiem σιμός, Σιμιχίδας znaczyłoby „Płaskonosy" lub „Z zagiętym nosem".

Mniej zaszczytną funkcję wśród pasterzy pełnią owczarze, ποιμένες,

---

[2] E. Fraenkel, RE XVI 2 (1935), szp. 1632 n., s. v. *Namenwesen*.

[3] P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire de mots*, A–K, Paris 1968, s.v. κόρυδος; H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, I: A–Ko, Heidelberg 1960, s.v. κόρυδος; *Theocritus*, edited with a Translation and Commentary by A.S.F. Gow, II: *Commentary, Appendix, Indexes and Plates*, Cambridge 1950, s. 77, adn. ad v. l.

[4] A. Fick, *Die griechischen Personennamen*[2], Göttingen 1894, s. 294 n.

[5] Gow, *o.c.* s. 127–129; G. Lawall, *Theocritus' Coan Pastorals. A Poetry Book*, Cambridge Mass. 1967, s. 74–117; T.G. Rosenmeyer, *The Green Cabinet. Theocritus and the European Pastoral Lyric*, Berkeley, Los Angeles, London 1973, s. 63; *Sielanka grecka*, przeł. A. Świderkówna, oprac. J. Łanowski, Wrocław 1953, s. 32, adn. do w. 21; F. Williams, *A Theophany in Theocritus*, The Classical Quarterly XXI 1, 1971, s. 137–145.

[6] *Scholia in Theocritum vetera*, recensuit C. Wendel, Bibliotheca Teubneriana, Stutgardiae 1967, s. 84, 21a; 85 21b; 119, 8, 9a, b.

[7] Por. Ph.-E. Legrand, *Bucoliques grecs*, I: *Théocrite*, Paris 1940, s. 9 (komentarz).

[8] Gow, *o.c.* s. 137, adn. ad v. 21.

Plato's name not having been acknowledged as his works? And why are they but known from the codices of Plato's authentic writings and have not been handed down in separate manuscripts if they were regarded generally as apocrypha? Evidently Diogenes Laertios' remark often repeated (II 121, 122, 124) that the writings of the same author were edited in one book (ἐν ἑνὶ βιβλίῳ) as a rule, was not without importance. Thus, these dialogues must have been among Plato's authentic writings for a very long time, perhaps already in the first complete edition of his works because our best manuscripts, as above all *Parisinus Graecus* 1807 from the 9th cent., which contain all preserved apocrypha, come from a very old archetype which, as M. Schanz[26] stated, contained nine tetralogies in Thrasyllos' arrangement as well as the complete set of the apocrypha at the end. The time of appearance of this archetype was fixed by scholars engaged in research over the manuscript tradition of Plato's works, above all by M. Schanz, O. Immisch, H. Usener, H. Alline, and U. Wilamowitz, in the 1st cent. A. D. at least, i.e. surely it reaches Thrasyllos' edition or even, as M. Schanz and lastly H. Leisegang[27] judge, the first complete edition of Plato's writings. This last one appeared probably some 100 years after his death i.e. about the half of the 3rd cent. B.C. Moreover, this is confirmed by Albinos' testimony (Εἰσαγωγὴ εἰς τοὺς Πλάτωνος διαλόγους IV) that the tetralogic composition of Plato's dialogues was already the work of Derkylides from the 3rd cent. B.C., and even more by Diogenes Laertios' statement (III 56) that Thrasyllos ascribed this disposition of dialogues to Plato himself. Thus, the apocrypha had been known for a very long time and therefore could not have been the work of later Platonists, Stoics, Cynics and such like writers usually regarded as their authors by the modern investigators in glaring discord with one another. Then the age of these writings is one of the most important factors of their authenticity or unauthenticity[28].

In this regard it is possible to deduce the oldest testimony which had been ahead of Diogenes Laertios at least 400 years. It belongs to

---

[26] M. Schanz, *Studien zur Geschichte des platonischen Textes*, Würzburg 1874, p. 45.

[27] H. Leisegang, *Platon*, RE XIV (1950), col. 2361–2363.

[28] As I do not intend to fix here the age of the particular apocrypha, incidentally only I call the reader's attention to the preserved papyrus fragment of the dialogue *De virtute*, 376 bc (Archiv für Papyruskunde V, p. 379) which can give evidence to its early origin. The contents themselves of the dialogue *Eryxias* also give an even firmer indication as to its age. By comparing the manner of representing and formulating the same certain economic notions in *Eryxias* and Aristotle's works we see clearly that this dialogue is anterior to Aristotle's writtings and in conceiving some problems it is more approximate to Plato's times than Aristotle's. About this see S. Oświecimski, *The Economic Problems of the Pseudo-Platonic Dialogue Eryxias* (in Polish), Wrocław-Warszawa-Kraków 1971, particularly p. 52 and 105 (in the English summary p. 145 and 146).

do których należą: Λάκων (*id.* V), Θύρσις (*id.* I) i Πολύφαμος (*id.* XI). Owczarz Lakon pasie owce Sibyrtasa Turyjczyka, kocha się w Kratidasie i Eumedesie, a jego rywalem w śpiewie jest koźlarz Komatas. Można przypuszczać, że imię Λάκων powstało przez synkopę z Λακεδαιμόνιος (Lacedemończyk), chociaż Wendel interpretuje odmiennie jego etymologię[9]. Żeńskim jego odpowiednikiem jest forma Λάκαινα. Λα- w takich imionach jak Λάκριτος, Λάμαχος wywodzi się z Λάο-, Λέω-, stąd Λάκων może również należeć do rodziny takich słów jak Λαοκόων, Λεωκῶν i Λάοκος (Gow). Gow uważa także, że imię to jest zbyt wyszukane jak na niewolnika i może być użyte dla podkreślenia jego uprzywilejowanej pozycji wśród pasterzy. Mając na uwadze to, iż tego typu imiona, pochodzące od nazw ludów i miast, nadawali panowie swoim niewolnikom, można twierdzić, że imię Lakon jest imieniem rzeczywistym, potocznym.

Tyrsis według opinii koźlarza jest mistrzem śpiewu: śpiewa o śmierci Dafnisa, bohatera mitów lokalnych. Jego pieśń stanowi główną partię utworu. Imię Θύρσις wywodzi się od θύρσος „tyrs" — laska owinięta bluszczem i winoroślą, ozdobiona u góry szyszką (nosili ją czciciele Dionizosa), stąd Θύρσις to tyle co „Laska dionizyjska"[10].

Polyfamosa ukazuje Teokryt jako zakochanego pasterza, a nie cyklopa-ludożercę. Polyfamos szuka ukojenia w pieśni, jest bogaty, muzykalny i pewny siebie, chociaż pamięta o tym, że jest jednooki. W ten sposób potraktowali temat Polyfamosa już wcześniej Hermezjanaks z Kolofonu, uczeń Filetasa, i Filoksenos z Cytery[11]. Mitologiczne imię Πολύφαμος pochodzi od πολύς, „liczny", i φήμη, „sława", stąd znaczy „Mający wielką sławę"[12].

Inną grupę stanowią koźlarze, αἰπόλοι: Βάττος (*id.* IV), Τίτυρος (*id.* III), Κομάτας (*id.* V, VII), Κροκύλος (*id.* V) i Λυκίδας (*id.* VII). Battos z idylli czwartej tęskni za zmarłą ukochaną, a w rozmowie z Korydonem gani zarówno jego, jak i właściciela krów Ajgona. Imię Battosa kojarzy się z imieniem czterech królów Kyreny, a także z użytym przez Kallimacha imieniem Battiades[13]. Występuje ono także u innych poetów na określenie imienia mitycznego wieśniaka, który obserwował Hermesa kradnącego woły Apollonowi i został zamieniony w skały z powodu swej obłudy (por. Ovid. *Met.* II 688: *Battum vicinia tota vocabant*). Według Go-

---

[9] Chantraine, *o.c.*, III, s.v. Λάκων; Fick, *o.c.* s. 336; Frisk, *o.c.*, Lfg. 11 s.v. Λάκων; Gow, *o.c.* s. 96, adn. ad v. 2; Por. C. Wendel, *De nominibus bucolicis*, pars I: *De Theocriti nominibus bucolicis*, Halis Saxonum 1899, s. 32: „Cum hoc nomen litteram α productam habeat, nationis esse non potest. Nec magis a verbo λακεῖν = ληκεῖν derivatum est... Immo Hillerus recte nomen Theocriteum e pleniore Λα-κήδης, Λα-κράτης, Λά-κριτος, Λα-κύδης, correptum esse censet (ad V 2)".

[10] Chantraine, *o.c.*, A-K, s.v. θύρσος; Frisk, *o.c.*, s.v. θύρσος; W. Pape, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, III–IV, Braunschweig 1850, s.v. Θύρσις.

[11] Por. J. Łanowski, *Sielanka grecka...*, Wstęp, s. VI–XC.

[12] Fick, *o.c.* s. 238.

[13] Gow, *o.c.* s. 87, adn. ad v. 41; Pape, *o.c.*, s.v. Βάττος.

wości omawianego gatunku, nie pozostającej bez paraleli w literaturze antycznej. W poezji starożytnej, szczególnie scenicznej, da się zauważyć tendencję sygnalizowania imionami postaci ich roli w sztuce, ich charakteru czy reprezentowanego przez nie typu. Takie „imiona mówiące" wyraźnie występują już w greckiej komedii starej: Arystofanes na przykład w *Osach* wyposażył Kleona w cechy człowieka chciwego wszelkiej potęgi i władzy, Kleon ma swego zwolennika w chorym na manię sędziowską Lubokleonie, a przeciwnika w zwalczającym tę manię ojcowską Mierzikleonie.

Tę samą tendencję przejawiała komedia nowa, gdzie pewne appellativa wyznaczały czy to tytułową postać sztuki, często z góry określając jej charakter (myślę tu o Menandrowym Dyskolosie-Odludku czy o Kolaksie-Pochlebcy występującym u Menandra i u Newiusza), czy też charakteryzowały inne osoby sztuki. Doszło w ten sposób do zarysowania się stereotypów widocznych bardzo wyraźnie w rzymskiej palliacie, że wspomnimy tylko o postaci Żołnierza-Samochwała czy skąpca, tak żywych również w komedii nowożytnej.

Tendencji do wprowadzania charakterystycznych imion uległa także poezja bukoliczna. Można w niej dostrzec imiona porównywalne do nazw własnych stosowanych w komedii, choć samo ich brzmienie i sens nie zawsze da się tak wyraźnie powiązać z fabułą mimu, jak na przykład w sztukach Plauta. Tak więc długowieczność gatunku, jego trwałość, jak i wspomniana dążność do stereotypu w bukolice (pasterz wołów, koźlarz, owczarz, żniwiarz itp.) uzasadniają niniejszy temat. Ze zrozumiałych względów posłużymy się tu, o ile to możliwe, niezbędnymi dociekaniami etymologicznymi, przede wszystkim w odniesieniu do sielanek Teokryta. Uwagę naszą skoncentrujemy na bohaterach tzw. sielanek właściwych, *mere rusticae* (I, III, IV, V, VI, VII, X, XI), przedstawiając ich w pewnych grupach.

Wśród bohaterów tych najliczniejszą grupę stanowią pasterze, νομεῖς. Uważny czytelnik Teokryta dostrzeże w ich wartościowaniu charakterystyczną triadę pasterską, odzwierciedlającą rangę pasterzy od najwyższej do najniższej: βουκόλοι, ποιμένες i αἰπόλοι.

Przyjrzyjmy się w tej kolejności najpierw im, a później innym postaciom.

Najzaszczytniejszą funkcję wśród pasterzy pełnią wolarze, βουκόλοι. Do nich należą: Κορύδων (*id.* IV), Λυκώπας (*id.* V) i Σιμιχίδας (*id.* VII).

Pasterz **Korydon** kpi z ambicji sportowych swego pana. Gani jego niepowodzenia pasterskie. Śmieszą go młodzieńcze zapały „starego" — ojca jego pana. Ubolewa nad zaniedbaniem trzody, uważa się za dobrego śpiewaka. Pociesza zawiedzionego w miłości koźlarza Battosa, chociaż ten wypomina mu lenistwo. Bliżej nie zidentyfikowany pasterz o tym imieniu występuje również w idylli piątej. Imię Κορύδων jest utworzone od nazwy ptaka ὁ κόρυδος, „dzierlatka śmieciuszka", za pomocą sufiksu

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# IMIONA PASTERSKIE W SIELANKACH TEOKRYTA

Napisała

LUCYNA STANKIEWICZ

W III wieku p.n.e. w literaturze greckiej pojawia się nowy gatunek — sielanka. Opiewając życie ludzi prostych stanowi zwrot w dotychczasowych tendencjach literackich. Głównymi postaciami sielanki są najbiedniejsi wolni — pasterze i najemnicy — lub niewolnicy. Konwencja gatunkowa nie zwykła wynosić do rangi tematu utworu ich zasadniczych zajęć zawodowych; zamiast tego poeci każą im w pieśniach chwalić lub ganić własną ukochaną, plotkować o swoich panach, spierać się o kożuch czy fujarkę, porównywać się z najlepszymi śpiewakami, a nawet herosami. Są zżyci z przyrodą, nie mają większych niepokojów niż miłosne. Nie śpieszno im też do pracy. Ich wieś zapewnia im spokój; czują się w niej swobodni i bezpieczni. Taki wyidealizowany świat pasterzy, przeważnie synów władców, tylko niekiedy niewolników, dostrzegamy już u Homera i u Hezjoda w *Teogonii*.

Głównym i pierwszym przedstawicielem wykształconej literacko sielanki greckiej jest Teokryt, poeta epoki aleksandryjskiej. W epoce klasycznej zrodził się z ludowej pieśni obrzędowej ku czci Artemidy, opiekunki lasów i zwierzyny, może w Arkadii, a raczej może na Sycylii, w Syrakuzach, agon śpiewaczy, w którym pasterze stają w zawody w pochwałach bogini, w opiewaniu życia pasterskiego i miłości. Ten agon śpiewaczy to podstawowy element literackich utworów bukolicznych tak u Teokryta, jak i u kontynuatorów tego gatunku w literaturze greckiej, a następnie rzymskiej. Jak i inne greckie odmiany gatunkowe, tak bukolika przyjęła się w Rzymie, a poprzez jej klasycznego poetę Wergiliusza i jego naśladowców Kalpurniusza i Nemezjanusa przeszła już w czasach renesansu w dziedzictwo literatur europejskich. Można tu wymienić szereg wybitnych pozycji literatury włoskiej, hiszpańskiej, francuskiej, niemieckiej, angielskiej itd., wśród których raz przewagę zdobywa kult Wergilego, kiedy indziej Teokryta. We Francji na przykład w teokrytejski nastrój sielanki wprowadza André Chéniere (1762–1794), autor co najmniej 11 idylli, a w Polsce Szymon Szymonowic[1], autor autentycznych obrazków z życia pasterskiego, bliskich tematyce Teokryta.

W niniejszym artykule chciałabym poświęcić uwagę jednej właści-

---

[1] J. Ławińska, *Szymonowic jako naśladowca Teokryta*, Eos LI 1961, fasc. 1, s. 135–145.

wa Battos oznacza „jąkałę"; ta etymologia nie jest jednak zupełnie jasna[14].

Tityros w idylli trzeciej pasie kozy bezimiennego koźlarza, zawiedzionego w miłości. W idylli siódmej śpiewa o Dafnisie i koźlarzu Komatasie, ale czy jest tu koźlarzem — nie wiadomo. Próbowano identyfikować postać idylli trzeciej z postacią z idylli siódmej: sugerowano, że w idylli trzeciej „Tityros" to kryjący się pod tym imieniem poeta, a występującego w siódmej identyfikowano z Aleksandrem Etolczykiem lub Hermezjanaksem[15]. Przypuszczano, że Τίτυρος to: Sylen, a może Sycylijczyk, Satyr, koziołł[16], że to imię pasterza kóz, nazwa fujarki lub miasta Krety; uważano, że imieniem tym nazywali Sycylijczycy sylenów, a ponadto, iż tak określano kapłanów obsługujących świątynię Dionizosa[17]. Łączono również omawiane imię z nazwą góry Τίτυρος w pobliżu Kydonii lub ze słowem τυρός, ser; wskazywano na niegreckie, małoazjatyckie, pochodzenie tego imienia, a nawet próbowano uznać je za słowo dźwiękonaśladowcze[18]. Lawall uważa Tityrosa za postać fikcyjną. Gow twierdzi, że jest to przezwisko tego samego typu, co Σάτυρος, Σατυρίσκος, Τραγίσκος, przypominające *deminutiva*[19]. Biorąc pod uwagę fakt, że τίτυρος odpowiada doryckiej formie σάτυρος, imię Tityrosa, które pojawia się również poza bukoliką (inskrypcja z Larysy, Gow, *o.c.* s. 87, — adn. ad v. 41), można tłumaczyć „Satyr", „Rozpustnik".

Koźlarzem u Eumarasa z Sybaris jest Komatas (*id.* V). Pyszni się on swoimi powodzeniami miłosnymi i pasterskimi. Posądza Lakona o kradzież kożucha, który dostał od Krokylosa (jak wynika z tekstu idylli też koźlarza). Jego ukochanymi są Alkippa i Klearista (można przypuszczać, że obydwa te imiona są użyte na oznaczenie jednej dziewczyny — Alkippy). Mityczny Komatas z idylli siódmej jest również koźlarzem, świetnym śpiewakiem, który za składanie ofiar z kóz swojego pana został zamknięty z pszczołami, a one — wbrew oczekiwaniom — żywiły Komatasa miodem, ratując go w ten sposób od śmierci. Κομάτας (= κομήτης) znaczy „Długowłosy" i występuje również jako imię niemityczne (Gow)[20].

Ze słowem κρόκος, „szafran", wiąże się imię Κροκύλος, którego forma ma postać zdrobnienia; Krokylos znaczy więc „Szafranek"[21]. Imiona wywodzące się od nazw roślin są w częstym użyciu.

Lykidas rodem z Kydonii uważany jest za najlepszego śpiewaka wśród pasterzy. Przypuszcza się, że jest to postać realna, ukryta pod

---

[14] G. Knaack, RE III[1] (1899) szp. 146—149, s.v. Βάττος.

[15] Gow, *o.c.* s. 131, przyp. 1.

[16] *O.c.* s. 65, adn. ad v.2.

[17] Wendel, *Scholia in Theocritum...*, s. 117, 2a—d.

[18] A. Nehring, *Griech.* τίταξ, τιτήνη *und ein vorgriechisches k-suffix*, Glotta XIV, s. 159—160; 161—162.

[19] Gow, *o.c.* s. 65, adn. ad v. 2; Lawall, *o.c.* s. 91.

[20] Chantraine, *o.c.*, s.v. κομήτης; Gow, *o.c.* s. 96, adn. ad v.4.

[21] Chantraine, *o.c.*, s.v. κρόκος; Fick, *o.c.* s. 326; Frisk, *o.c.*, Lfg. 11, s.v. κρόκος; Gow, *o.c.* s. 97, adn. ad v. 11.

pseudonimem[22]. Imię Lykidasa łączono to z Aratosem, bliżej nie znanym a identyfikowanym z Aratosem z Soloj, autorem *Phainomena*, to z Astakidesem — nazwanym przez Kallimacha koźlarzem, to znów z Dosjadesem, z epikiem Rianosem, a wreszcie z Kallimachem i Leonidasem z Tarentu. Postać Lykidasa traktowano jako symbol samej poezji czy też jako drugie „ja" autora[23]. Uwzględniając fakt, że zarówno Teokryt, jak i inni poeci aleksandryjscy idą za tradycją, zgodnie z którą Apollon jest pasterzem i strzeże trzody od zarazy i wilków, można przyjąć, że pod imieniem Lykidas kryje się Apollo Λύκιος; przydomek Λύκιος[24] odnosiłby się wówczas do starej pasterskiej funkcji Apollona — zabijania wilków. A ponieważ sufiks -ιος zastąpiony został z czasem przez -ίδης, -(ι)άδης, stąd Λυκίδας można łączyć z Λύκιος. Gow podaje, że imię to jest znane poza bukoliką, a sufiks -δας wskazuje na *patronymicum*, lecz w formie, a nie w znaczeniu. Podsumowując powyższe, Λυκίδας można by tłumaczyć „Lykijczyk" lub — jeśli powiążemy imię z rzeczownikiem λύκος — „Wilk"[25].

Trzody bydła pasą w idylli szóstej Dafnis i Damojtas. Odtwarzają oni śpiewem grę miłosną cyklopa. Imię Dafnisa, jak można przypuszczać, jest przejęte z mitologii[26], a uwzględniona w idylli siódmej historia cierpień miłosnych Dafnisa ma jeszcze inne wersje.

Według Timajosa, autora dzieła *O Italii i Sycylii*, Dafnis to Sycylijczyk, wynalazca pieśni bukolicznej i główny jej bohater. Imię wziął od drzewa laurowego (δάφνη)[27], pod którym matka-nimfa położyła go po urodzeniu. Kiedy został pasterzem, zakochał się w nimfie Nomii, przyrzekając jej wierność, ale upojony i uwiedziony przez księżniczkę, córkę króla Sycylii, złamał przysięgę, za co został przez Nomię oślepiony.

Dwóch współczesnych Teokrytowi pisarzy przedstawia ten mit inaczej: Hermezjanaks opisuje Dafnisa jako kochanka Menalkasa, który rzuca się ze skały, ponieważ nie kocha go nimfa. Sositeos w sztuce zatytułowanej *Daphnis lub Lityerses* przedstawia Dafnisa zakochanego w nimfie Talii lub Pimplei, uprowadzonej przez piratów. Po długich poszukiwaniach Dafnis znajduje Talię (Pimpleję?) wśród służby dworskiej, u króla Frygii, Lityersesa. Stamtąd Dafnisa i nimfę uwalnia Herakles.

Autorem innego opowiadania, którego bohater nosi imię Dafnis, jest Aleksander Etolczyk; jednak o tym opowiadaniu nie wiemy zbyt wiele: Marsjasz jest w nim uczniem Dafnisa podczas wykonywania bliżej nie określonej pracy.

---

[22] Gow, *o.c.* s. 129–130; Legrand, *o.c.* s. 8, adn. do w. 6 (komentarz); Łanowski, *Sielanka grecka...*, s. 32, adn. do w. 13.

[23] Lawall, *o.c.* s. 79–82.

[24] Williams, *o.c.* s. 137–145.

[25] Chantraine, *o.c.*, III, s.v. λύκος; Fick, *o.c.* s. 192; Frisk, *o.c.*, Lfg. 12, s.v. λύκος.

[26] Gow, *o.c.* s. 1–2; Legrand, *o.c.* s. 17–19.

[27] Chantraine, *o.c.*, A–K, s.v. δάφνη; Frisk, *o.c.*, s. v. δάφνη; Pape, *o.c.*, s.v. Δάφνις.

Być może wersje wyżej wymienionych pisarzy są ich własnymi opowiadaniami lub lokalnymi podaniami, tak jak i pieśń Teokryta z idylli I jest może jego pomysłu. Gow uważa, iż Dafnis występujący w idylli pierwszej i siódmej jest związany z następującym opowiadaniem: Dafnis umiera z miłości, którą według Priapa, boga płodności, mógłby spełnić, gdyby tylko chciał; oburzona zachowaniem Dafnisa Afrodyta każe mu się przyznać do porażki. On nie przyznaje się, a nawet urąga bogini. Opuszcza więc swoje okolice, oddaje Panu własną fujarkę i umiera. Zgodnie z przypuszczeniem Gowa opowiadanie to było znane ówczesnej, aleksandryjskiej publiczności.

Imię Damojtas jest imieniem rzeczywistym, jak świadczy inskrypcja tesalska[28]; etymologicznie wywodzi się od δῆμος, „prosty lud", i czasownika οἴσειν, „okazać życzliwość", „pozyskać sobie". Stąd Δαμοίτας znaczy „Życzliwy ludowi", lub — w wersji bardziej współczesnej — „Ludomił".

Na tle stosunków społecznych specyficzną grupę stanowili najemni żeńcy, θερισταί, reprezentowani przez Boukajosa (*id.* X) i Milona (*id.* X). Boukajos jest sentymentalny, opieszały w pracy, cierpi z powodu miłości. W pieśni wychwala urodę ukochanej Bombyki. Nikander użył tego imienia w funkcji *appellativum* dla określenia „tych, co piją mleko na wyspach Dulichion i na Samos[29]". Imię Βουκαῖος przez wielu było rozumiane jako ὁ βουκόλος[30]. Formy βουκόλος i βούτας, jak podają scholiaści, były znane jako imiona. U Teokryta występują dwie formy tego imienia: Βουκαῖος i Βοῦκος. Βουκαῖος oznacza pasterza wołów lub orzącego wołami, ale Boukajos występujący w idylli dziesiątej jest żniwiarzem.

Milon nie widzi niczego poza swoim sierpem. Jako lekarstwo na miłość proponuje Boukajosowi śpiew. Sam śpiewa pieśń mitycznego króla, żniwiarza Lityersesa, skierowaną do Demetry. Imię Μίλων, tworzone na wzór takich imion, jak Λύκων, Βούλων, czy Ἀγάθων, jest imieniem często używanym; można je łączyć z rzeczownikiem μῖλος, „cis"[31].

W najkorzystniejszej sytuacji spośród wyżej wymienionych byli oczywiście właściciele pasterzy, najemników, a także bydła, pól, pastwisk, sadów. W lenistwie przewyższali poddanych. O swoje majątki nie troszczyli się zbytnio, a niektórzy z nich, aczkolwiek w sędziwym już wieku, nie mieli ochoty zrezygnować z młodzieńczych zapałów. Do nich należą: Αἴγων (*id.* IV), Φιλώνδας (*id.* IV, V), Εὐμάρας (*id.* V), Σιβύρτος (*id.* V) i Ἱπποκίων (*id.* X).

Ajgon jest właścicielem krów. Woli iść na igrzyska, niż doglądać swego stada. Brakiem troski o majątek przewyższa swego pasterza Korydona. Imię jego można znaleźć poza bukoliką. Nosił je na przykład król

---

[28] Fick, *o.c.* s. 94; Gow, *o.c.* s. 120, adn. ad v. 1.

[29] Gow, *o.c.* s. 193, adn. ad v. 1; Wendel, *Scholia in Theocritum...*, s. 223, 1—3a, b; 234, 38—40.

[30] Chantraine, *o.c.*, A—K, s.v. βουκόλος; Frisk, *o.c.*, s. v. βουκόλος.

[31] Fraenkel, *l.c.*; Frisk, *o.c.*, Lfg. 13, s.v. μῖλαξ.

Argos oraz jeden z uczniów krotońskich Pitagorasa[32]. Nie jest wykluczone, że Teokryt posłużył się imieniem znanym w Krotonie, na co wskazuje kontekst idylli. Αἴγων jest imieniem tego samego typu co Korydon lub Lykon; można je łączyć ze słowem αἴξ, „koza"[33]. Uważam, że jest ono niezbyt właściwie zastosowane do właściciela krów, chyba że zostało użyte w formie przezwiska dla podkreślenia lubieżnych nawyków starego Ajgona (wówczas Ajgon znaczyłoby „Kozioł").

Filondas jest wspomniany w idylli czwartej jako właściciel sadów. Imię jego według Gowa jest imieniem Megarejczyka mieszkającego w Atenach[34]. Φιλώνδας może pochodzić od φίλος, „kochany", „lubiany", „miły". Zakończenia typu -ώνδας, -ωνίδης są beockie, a zawarty w nich sufiks -δας, jak już wspomniano wyżej, wskazuje na formę patronimiczną.

Eumaras pochodzi z Sybaris nad Zatoką Tarencką, od której jest zwany Sybarytą. Imię jego można łączyć z εὐμαρής, „dobrze czyniący", albo z przysłówkiem εὐ i rzeczownikiem μάρη (dor. μάρα = χείρ ręka); oznaczałoby wtedy „Wiele mogący"[35].

Sibyrtas jest właścicielem owiec, które pasie Lakon. Gow uważa, iż jest to Kreteńczyk z miasta Sibyrtos[36].

Hippokion, jak wynika z tekstu idylli dziesiątej, jest właścicielem żeńców. Poza tym nic nam o nim nie wiadomo. Imię Ἱππωκίων pochodzi zapewne z Ἵππωκος, które jest formą skróconą takich imion, jak Ἱπποκράτης Ἱππόκριτος, Ἱπποκλῆς[37].

Osoby ukochane przez pasterzy to: Ἀλκίππα (*id.* V), Ἀμαρύλλις (*id.* III i IV), Βομβύκη inaczej zwana Σύρα (*id.* III), Γαλάτεια (*id.* VI i XI), Κλεαρίστη (*id.* V), Μυρτώ (*id.* VII), Ἀγεάναξ (*id.* VII), Εὐμήδης (*id.* V) i Κρατίδας (*id.* V). Przegląd ich rozpoczniemy od imion żeńskich.

Imię Alkippa pojawia się wśród imion mitologicznych, gdzie oznacza jedną ze służących Heleny w Sparcie[38]. W powszechnym użyciu była, jak świadczą inskrypcje, męska forma tego imienia Ἄλκιππος, ale na pewno była używana też forma żeńska, którą to przejął, może z rzeczywistości, Teokryt. Ἀλκίππα jest formą złożoną z ἀλκή, „męstwo", „siła fizyczna", i ἵππος, „koń[39]", a znaczy „Mająca siłę konia".

Amaryllis z idylli trzeciej jest kochanką bezimiennego koźlarza,

---

[32] Gow, *o.c.* s. 76 (wstęp), 77, adn. ad v. 2; s. 85, adn. ad v. 34.

[33] Chantraine, *o.c.*, A—K, s.v. αἴξ; Fick, *o.c.* s. 47; Frisk, *o.c.*, s.v. αἴξ.

[34] Gow. *o.c.* s. 77, adn. ad v. 1; Fick, *o.c.* s. 277.

[35] Fick, *o.c.* s. 389; 116—117; Frisk, *o.c.*, s.v. εὐμαρής; Pape, *o.c.*, s.v. Εὐμάρας.

[36] Gow, *o.c.* s. 96, adn. ad v. 5.

[37] Fick, *o.c.* s. 393, 396; Wendel, *De nominibus bucolicis...*, s. 31; Wcześniej imię to ze słowa Ἱπποκορύστης lub Ἱππόκουρος wyprowadzał H. Fritzsche (*Theocritis Gedichte* erkl. von... 3. Aufl. bes. von E. Hiller, Leipzig 1881, s. 148, adn. ad v. 16), podczas gdy Gow (*o.c.* s. 197, adn. ad v. 16) wskazywał na pokrewieństwo z takimi imionami jak Ἱπποκλῆς i Ἱπποκράτης.

[38] Gow, *o.c.* s. 115, adn. ad v. 132.

[39] Fick, *o.c.* s. 379.

którego miłością wzgardziła; w idylli czwartej wspomina ją Battos jako zmarłą. Imię to można wyprowadzić od ἀμαρύσσειν, „oślepiać", „błyskać"[40], stąd Amaryllis znaczy „Olśniewająca (urodą)".

Bombyka występuje w sielance jako kochanka żeńca Boukajosa; według Gowa Teokryt wybrał to imię jako najbardziej odpowiednie do tego, co powiedział o dziewczynie[41]. Pochodzi ono z pewnością od typu fletu o najniższym tonie — ὁ βόμβυξ[42], i wskazuje na zajęcie dziewczyny, a jednocześnie skłania nas do przypuszczenia, że jest to imię niewolnicy albo hetery, tym bardziej że do Bombyki odnosi się również imię etniczne Σύρα (Syryjka), które wówczas było częste w użyciu. Natomiast traktując Σύρα jako przezwisko, można przypuszczać, że Bombyka nie jest ani Syryjką, ani niewolnicą. Z treści idylli dziesiątej wynika również, że do Bombyki odnosi się określenie ἁ Πολυβώτα, wskazujące na jakiś trudny do precyzyjnego ustalenia stosunek zależności Bombyki od Polybotasa[43]. Βομβύκη przypomina takie imiona jak Κυμβάλιον — „Cymbałki", Λύρα — „Lira", Λύριον — „Mała Lira", Μάγαδις — „Magadis" (lidyjski flet lub harfa o 20 strunach), Πηκτίς — „Pektis" (piszczałka pasterska). Podobne do wyżej wymienionych są imiona męskie Αὐλίσκος i znane z inskrypcji Αὐλίων i Κύμβαλος.

Galateja w idylli dziesiątej występuje jako kochanka Polyfamosa. W idylli szóstej jest wspomniana w pieśni pasterskiej. Imię to może być wzięte z mitologii, a łączyć je należy z τὸ γάλα, mleko, lub przymiotnikiem γαλάκτινος, „mlecznobiały", stąd Γαλάτεια znaczyłoby „Mleczno-biała" lub „Biała jak mleko"[44].

Klearista jest ukochaną koźlarza Komatasa. Jej imię utworzone od τὸ κλέος, „sława", i superlatywu przymiotnika ἀγαθός, znaczy „Wyśmienita"[45]. O Myrto nie wiemy nic prócz tego, że była ukochaną Simichidasa. Imię to pod względem znaczenia (μύρτος, „gałązka mirtu", „mirt") należy do imion wywodzących się od nazw roślin (por. imiona Δάφνις, Μίλων)[46].

Wymienione powyżej imiona postaci męskich objaśnić można następująco:

Ageanaksa wymienia Lykidas jako swojego kochanka, płynącego do Mityleny, której być może był mieszkańcem. Imię to jest zaświadczo-

---

[40] Frisk, *o.c.*, s.v. ἀμαρύσσω; Gow, *o.c.* s. 65, adn. ad v. 1.

[41] Gow, *o.c.* s. 199, adn. ad v. 26.

[42] Chantraine, *o.c.*, A—K, s.v. βομβύξ; Fick, *o.c.* s. 323; Frisk, o.c., s.v. βομβύξ.

[43] Polybotas według Legranda jest imieniem mitologicznym z Kos; Rumpel uważa, że Polybotas to jakiś rolnik; według Gowa "Polybotas" oznacza πολλοὺς ἔχων βοῦς (mający wiele wołów, bogaty człowiek), co odnotowują także scholia.

[44] Chantraine, *o.c.*, A—K, s.v. γάλα; Frisk, *o.c.* s.v. γάλα.

[45] Fick, *o.c.* s. 162—163; 68.

[46] Chantraine, *o.c.*, III, s.v. μύρτος; Frisk, *o.c.*, Lfg. 13, s.v. μύρτος; Pape, *o.c.*, s.v. Μυρτώ.

ne w inskrypcji z Kos, w Smyrnie i w Milecie[47]. Zostało ono prawdopodobnie utworzone za pomocą prefiksu wzmacniającego ἀγα- i rzeczownika ἄναξ, pan[48]. Pape tłumaczy Ἀγεάναξ jako „Herold"[49]. Eumedes jest kochankiem owczarza Lakona; wywodząc imię od εὐ, „dobrze" i τὰ μήδεα, „plany". „rady", tłumaczyć je można „Dający dobre rady", czyli „Życzliwy"[50], Kratidas podobnie jak Eumedes jest kochankiem Lakona. Z inskrypcji znane są formy Κρατίδας i Κρατιάδας, ale bardzo pospolita jest forma Κράτης. Imię to (pochodzące od τὸ κράτος, „siła") znaczy „Siłacz", „Osiłek".

W sielankach występuje jeszcze grupa postaci związanych w jakiś sposób z życiem wiejskim, ale zaliczenie jej do którejś z wymienionych grup jest albo niemożliwe, albo zbyt ryzykowne. Wymienić tu można imiona: Ἐριθακίς (*id.* III), Κοτυτταρίς (*id.* V), Μέρμνων (*id.* III), Μόρσων (*id.* V), Ὄλπις (*id.* III), Παραιβάτις (*id.* V), Φύσκος (*id.* IV), Πολυβώτας (*id.* X) i Λύκων (*id.* V), odnośnie do którego istnieją przesłanki, że jest pasterzem; ponieważ jednak nie jesteśmy w stanie wyjaśnić, czym się właściwie Lykon zajmuje, imię jego umieszczam w tej grupie (podobnie zresztą jest z imionami Κορύδων, *id.* V i Λυκώπας, *id.* VII).

Charakterystyczną grupę stanowią w sielankach imiona zwierząt, występujące przeważnie w dialekcie doryckim[51]. Nie są one tworzone w sposób tak skomplikowany jak imiona czy przezwiska postaci. Większość z nich pochodzi od przymiotników, np. byk Λέπαργος od λέπαργος — „Białoskóry", kozioł Λευκίτας od λευκός, „biały" — „Białas". Imiona te charakteryzują wygląd zewnętrzny zwierząt.

W analizie imion bukolicznych użytych przez greckich naśladowców Teokryta możemy uwzględnić jedynie zachowany w większym fragmencie Ἐπιθαλάμιος Ἀχιλλέως καὶ Δηϊδαμείας Biona; jest to dialog dwóch pasterzy, Myrsona i Lykidasa, z których pierwszy prosi drugiego o zaśpiewanie mu pieśni podobnej do pieśni cyklopa do Galatei. Lykidas spełnia prośbę, śpiewa o miłości Achillesa do Deidamei, a także o porwaniu Heleny i przyczynach wojny trojańskiej. Pieśni weselnej tu nie ma, a występujący Lykidas, podobnie jak u Teokryta (zob. wyż., s. 271n.), jest poetą, muzykalnym pasterzem (w. 1):

> Λῆς νύ τί μοι, Λυκίδα, Σικελὸν μέλος ἁδὺ λιγαίνειν
>
> (Czy zechcesz mi teraz, Lykidasie, zaśpiewać przyjemną, sycylijską pieśń?[52])

---

[47] Gow, *o.c.* s. 145, adn. ad v. 52.

[48] Chantraine, *o.c.*, A – K, s.v. ἄναξ.

[49] Pape, *Wörterbuch der griechischen Eigennamen*, 1 A – K, Braunschweig 1863 – 1870, s.v. Ἀγεάναξ.

[50] Fick, *o.c.* s. 389.

[51] Gow, *o.c.* s. 107, adn. ad v. 90.

[52] Przekład cytatów własny.

Imię to występuje także w zachowanym fragmencie wiersza Biona, w którym poeta mówi, że zakochanemu najbardziej potrzebna jest pieśń — lekarstwo na miłość (fr. VI, w. 10 n.):

ἢν δ' αὖτ' ἐς τὸν Ἔρωτα καὶ ἐς Λυκίδαν τι μελίσδω,
καὶ τόκα μοι χαίροισα διὰ στόματος ῥέει αὐδά

(A jeśli znów śpiewam coś o Lykidasie i Erosie, wtedy płynie mi z ust urocza pieśń).

Z przeglądu imion analizowanych tu pod kątem ich etymologii i powiązania z typem osoby, którą określają, a także jej rolą w sielance, wynika, że Teokryt na ogół celowo i trafnie określał za ich pomocą swych bohaterów, ich stan, charakter i stosunki z innymi. Bukoliczne imię Boukajos, które oznacza człowieka orzącego wołami, związanego z wsią, przypadło więc żniwiarzowi; flecistka od rodzaju instrumentu otrzymała dźwięczne imię Bombyka itp.

Mniej szczęśliwie na pierwszy rzut oka nazwał może Ajgona, który nie jest właścicielem kóz, lecz krów. Ale można się tu dopatrzyć finezji poety, który podobnie jak w innych wypadkach dosłowne znaczenie wyrazu, jaki imię zawiera, zastosował do cechy charakteru postaci: w tym wypadku uwypuklił niewczesne skłonności gorącego amanta.

W innym przypadku pod imieniem pasterza kryje się sam poeta: w idylli siódmej wcielił siebie Teokryt w postać Simichidasa (nie jest to wypadek odosobniony, ponieważ w tej samej idylli pod imieniem Sikelidasa kryje się Asklepiades z Samos).

Zaznaczyć należy, że Teokryt część imion zaczerpnął z literatury o tematyce pasterskiej (Dafnis, Komatas, Battos), inne wziął z żywego języka (znane one były pierwotnie w literaturze o innej, nie pasterskiej tematyce, ale za czasów Teokryta były już w potocznym użyciu): Alkippe, Korydon, Mermnon, Lykon. Natomiast wyłącznie fikcji literackiej samego Teokryta należy przypisać, jak się zdaje (w rozważanej kategorii właściwych sielanek; we wszystkich utworach poety może być takich wypadków więcej), kilka imion, takich jak Bombyka, Boukajos czy Tyrsis, co zauważył już Wendel i co potwierdzają nowożytne leksykony.

Wrocław

## DE THEOCRITI BUCOLICORUM PERSONIS EORUMQUE NOMINIBUS

Summarium

Cum sat multa ab interpretibus veteribus recentibusque viris doctis de Theocriti bucolicorum personis eorumque nominibus dicta essent, praesertim nominum originem, i.e. eorum etymologiam perscrutandam esse mihi persuasi. Tum quem ad modum pri-

maria significatio nominis alicui personae a poeta ascripti partibus respondeat quas ea in carmine agit, explanandum mihi esse putavi.

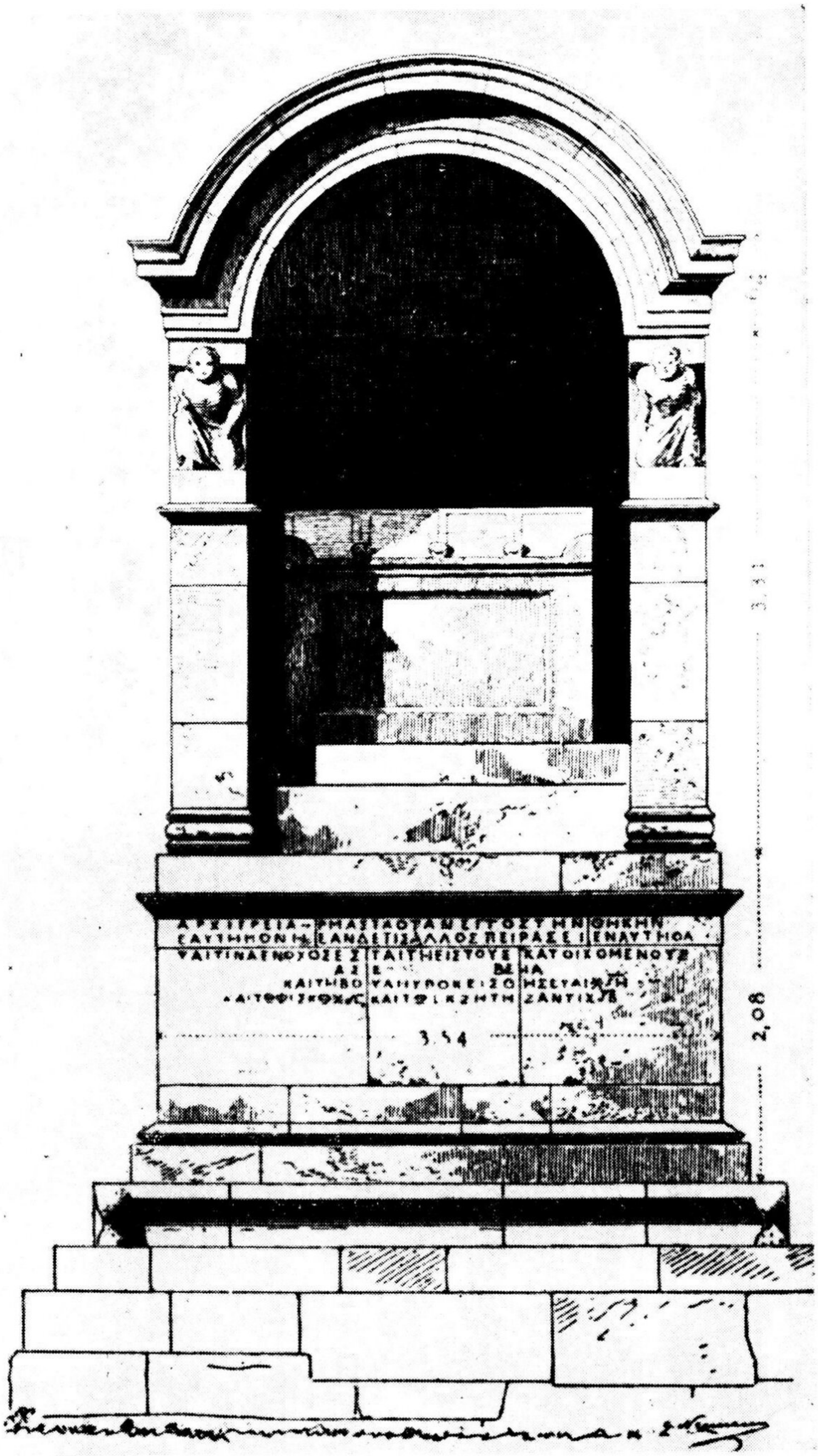
Quibus e rebus perspectis elucet Theocritum nominibus adiutum maximam in partem apte vereque personarum naturam, statum, negotia, libidines et quae sunt similia descripsisse atque ostendisse. Ne vana dicere videar affero exempla haec: nomen Bucaei quod hominem agrestem significare videtur, datum est messori, sonoro denique nomine Bombyca quod ad instrumenti musici genus revocari potest, fidicina appellata est.

Minime apte primo obtutu nomine praeditus esse Aegon videtur, qui non capellas sed boves possidet. Sed nihil ad rem! Immo artis est poetae, qui nec aliter ac ceteris locis primariam significationem adhibere maluit ad ipsam personarum indolem depingendam.

Bis Theocritus sub pastorum nominibus poetas inlitescere voluit; se ipsum sub nomine Simichidae texit, amicum autem suum, Asclepiadem, sub nomine Sicelidae abscondit.

Monendum est quoque Theocritum altera nomina e litteris, quae res pastorales illustrabant, hausisse, e.g. Daphnidis, Comatae, Batti, quae in usu cotidiano fuisse videntur; altera autem nomina e litteris alias non pastorales res attingentibus deprompsisse, quae vero nomina Theocriti tempore vulgo usurpabantur. De nominibus Alcippae, Corydonis, Lyconis, Mermnonis loquor.

Ipsius autem Theocriti inventui originem debere videntur tria nomina (si in cenum solae mere rusticae idyllae veniunt), quae sunt Bombyca, Bucaeus, Thyrsis, quod am Carolus Wendel animadvertit, quodque nostrae aetatis lexicis approbari potest.


3,54
2,08

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# DRACHMAE IN THE SEPULCHRAL-PENAL SYSTEM OF ASIA MINOR IN THE PERIOD OF THE EARLY ROMAN EMPIRE

By

JAN ILUK

The existence of two monetary zones — eastern and western — on the territory of the Roman Empire has been confirmed by the Roman penal system set for the violation of sepulchres. Preserved epitaphs inform that the inhabitants of Italy defined sepulchral fines in sesterces; however among over 600 inscriptions of the same type from Asia Minor and nearly 70 inscriptions from the remaining eastern provinces we have found only seven cases of fines given in sesterces[1]. In the East devastators of sepulchres remitted penaltes in silver coin, in denarii or sometimes in drachmae.

While inspecting the sepulchral fines of Asia Minor our attention was caught by those epitaphs in which fines were stated in drachmae. They represent a very important stage in the penal customs aiming at preserving sepulchres. The retention, in the Roman time, of specifying fines in drachmae confirms the Greek origin of sepulchral fines and also allows one to state which of the applied fines, at the time of the Early Empire, were adopted by Roman law from the Greek penal system[2]. The fact alone that Greek currency was used to determine fines allows one to assume that these types of epitaphs should be somewhat earlier in date than the inscriptions with denarii. In the face of the universally known difficulties with the dating of Greek inscriptions, to determine the oldest epitaphs with drachmae, we will make use of the findings from the investigations in the topology of inscriptions from Asia Minor.

The oldest form of epitaph which appeared on the turn of the III century B.C. is the so-called Hellenistic type, which is to be found in its purest form in Lycia. H. Stemler established that those inscriptions belong to this group which first of all give the name of the tomb and then in sequence: the *perfectum* of the noun κατασκευάζω[3], the name of the founder

---

[1] H. Stemler, *Die griechischen Grabinschriften Kleinasiens*, Dissertation Halle 1909, p. 27; cf. G. Hirschfeld, *Ueber die griechischen Grabschriften, welche Geldstrafen anordnen*, Königsberg Studien I 1887, pp. 111 ff.

[2] J. Merkel, *Ueber die sogenannten Sepulcralmulten*, Festgabe für R. v. Ihering, 1892, p. 106.

[3] The oldest Lycian inscriptions from Xanthus likewise, cf. Ch. Fellows, *Ein Ausflug nach Kleinasien und Entdeckungen in Lycien*, übers. J. T. Zenker, Leipzig 1853, p. 447, tabl. 35, n. 14; p. 448; p. 450, tabl. 21.

in the nominative, and the names of the people who had the right to be buried in the tomb, but in the dative: Τὸ ἡ(ρ)ῶ(ο)ν κατεσκ[ευάσατο Νάν]να Φαρνάκου Σιδύμισσα (ἐ)αυτ[ῇ] καὶ (ἀ)νδρὶ αὐτῆς καὶ τέκνοις καὶ Μαυσώλῳ δὶς τοῦ Μενεκράτου ᾧ συνεχώρησ(ε)ν κηδευθῆναι ἡ θυγάτηρ αὐρῆς Λάλλα Νεύμονος τὸ δὲ ὑποσό(ρι)ον δούλοις αὐτῆς... (Xanthus, IHS XV, s. 123, n. 13). Of course certain deviations from this principle occurred[4], however the essence of the Hellenistic form — in the first place the name of the sepulchre — remained untouched. These deviations can be seen on the inscriptions coming from other provinces of Asia Minor. In Cilicia the Hellenistic form possesses the following arrangement: $N^n$, $N^g$, v, M, $N^d$; in Phrygia: $N^n$, v, M, $N^d$; in Caria: $N^n$, $N^g$, v, N, $N^d$, M; in Bithynia: $N^n$, M — examples are not numerous[5]. Taking into consideration the substance of the inscriptions, the epitaphs of the Hellenistic type can be divided into five basic elements[6]: 1. the name of the sepulchre's founder; the name of the sepulchre; 2. the type of relationship or the names of the people who had the right to be buried in the tomb; 3. a specification of the type of sepulchral crime; 4. the penalty or fine; 5. information about the archival entry.

Among the group of inscriptions from Asia Minor made according to the Hellenistic model one can also come across epitaphs with the sign < which stands for the silver coin — drachma[7]. The formula of the inscription agrees with the criteria of the Hellenistic type; the dominant arrangement is: M, v, $N^n$, $N^d$; Τὸν τάφον κατεσκευάσατο Σεμνὴ Ἀ[ρυ]νβά[σιος] ἑαυτῇ καὶ τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς Πασιδήμῳ Δαμοκράτους καὶ τοῖς τέκνοις Ἀρυνβάσει καὶ Πορασιμάτει [καὶ] λιλίῳ καὶ ταῖς τούτων γυναιξί...[8]. We also find a chronological similarity to the Hellenistic epitaph incumbering fines stated in drachmae in the phrase: εἰ δὲ μὴ ἁμαρτωλὸς ἔστω θεοῖς [κατα]χθονίοις, which appears only in the early Greek epitaphs in Lycia. References to the Leto temple, as one of the recipients of the fines also imply an early period[9]. This is a relic from the oldest type of formulae

---

[4] Stemler, *o.c.* p. 29.

[5] We adopted the abbreviations used by H. Stemler: $N^n$ = name in the nominative; $N^g$ = verb (κατασκευάζω); M = „monumentum", name of the sepulchre.

[6] Compare with the draft of the inscription from Asia Minor proposed by J. Krischan, *Beziehungen zwischen Grabschutzformeln und den gesetzlichen Bestimmungen gegen Graberschädigung*, Wiener Studien LXX 1957, p. 209. For our part we add that in these types of drafts the sequence of elements of an inscription cannot be stable and homogeneous for the whole of Asia Minor.

[7] Journal of Hellenic Studies (below: JHS) XV 1895, p. 108, n. 17; p. 108, n. 18; p. 123, n. 13; Fellows, *o.c.* p. 391, n. 141; cf. *Inscriptiones Graecae* (below IG) IX 2; 22; 78; 102; 207; 247; 256; 263; 289; 297; 349.

[8] JHS XV 1895, p. 108, n. 18; the remaining inscriptions with the sign < possess a similar formula arrangement.

[9] The Attic law allowed for the possibility of transferring fines to temple treasuries. Greek authors often inform of this sort of practice, Dem. 43, 54:... ἐὰν δὲ μὴ ἐπαναγκάσηι ὁ ἄρχων ὀφειλέτω χιλίας δραχμὰς ἱερὰς τῆι Ἥραι...; Dem. 24, 22: ... ὀφείλειν

which throw a curse on anyone guilty of violation of sepulchre: ἁμαρτωλὸς ἔστω θεῶν πάντων καὶ λητοῦς καὶ τῶν τέκνων ... (CIG 4259, Pinara)[10].

Those inscriptions with a sign < which possess an additional delative formula, specifying the amount of the premium received by the delator, also refer to the Hellenistic time. Nearly in all cases the delator received half of the fine. In the inscriptions under discussion the wording of the decree concerning the informer's reward took two forms: τῆς πράζεως οὔσης παντὶ τῷ βουλομένῳ ἐπὶ τῷ ἡμίσει, and ἐξ ὧν ὁ ἐλέγξας λήμψεται τὸ ἥμισυ. We often come across the former in the Lycian inscriptions with drachmae[11], the latter according to G. Hirschfeld the older, occurs in inscriptions from the Roman period often with a decreased premium of 1/2 to 1/3 of the fine. The practice of specifying a premium for an informer is one of the characteristics of Greek law[12]. The oldest documents make it possible to accept that the amount of the reward during the Hellenistic period reached up to half of the estimated demages. Numerous foundation decrees from the III and II centuries B.C.[13] inform us of this, as well as the epitaphs from the pre-Roman period. That is why some researchers thought that a premium equal to half of the amount of the fine was always connected with drachmae[14]. However, the substance of five inscriptions from Termessos negates the theory. Each possesses information about rewards equal to half of the amount of fine, but earlier in the penal formula the penalty was defined in Roman denarii[15].

The custom initiated during the Hellenistic period of stating sepulchral fines in denarii was preserved in the time of the Roman Empire. J. Merkel and W. Arkwright were of a different opinion. The former while investigating the material concerning sepulchral penalties proposed a hypothesis: „nach Drachmen rechnen mehrere Grabinschriften, die sich schon dadurch als ältere charakterisieren, daß mit einer einzigen Ausnahme keine eine Mult für den Fiskus anordnet"[16]. J. Merkel taking into view the above assumption stated that drachmae did not occur in epitaphs originating from the time of the Roman Empire. W. Arkwright similarly wrote: „after A.D.43, the penalty is stated in denarii instead

---

τῶν μὲν πρυτάνεων ἕκαστον χιλίας δραχμὰς ἱερὰς τῇι Ἀθηνᾶι τῶν δὲ προέδρων ἕκαστος ὀφειλέτω μυρίας δραχμὰς ἱερὰς τῇι Ἀθηνᾶι.

[10] Hirschfeld, *o.c.* pp. 107 ff.; Merkel, *o.c.* pp. 98 ff.; cf. *Corpus inscriptionum Graecarum* (below CIG) 4303, 4303e; JHS XV 1895, p. 104, n. 9; p. 114, n. 31.

[11] Fellows, *o.c.* p. 403, n. 172; Bulletin de Correspondance Hellénique (below: BCH) XVIII 1894, p. 326, n. 9; JHS XV 1895, p. 109, n. 19.

[12] E. Ziebarth, *Popularklagen mit Delatorenpraemien nach griechischen Recht*, Hermes XXXII 1897, pp. 609–628.

[13] W. Dittenberger, *Sylloge inscriptionum Graecarum*, I 523 – Teos (III cent. B.C.); IG XII, n. 515 – Amorgos (II cent. B.C.)

[14] Cf. Hirschfeld, *o.c.* pp. 108, 109.

[15] BCH XXIII 1899, p. 170, n. 11–2000 denarii; ibidem, n. 14–1500 denarii.

[16] Suet. *Nero* 10.

of drachmae, and one third is generally promised to the informer, or the witness who secures a conviction"[17]. In spite of opinions like these we have grounds to suppose that drachmae occurred also in inscriptions from Roman times. First of all we do come across the Hellenistic type of epitaph on inscriptions up to the end of the III century[18]. Thus for the non-dated inscriptions with drachmae *terminus ante quem* is transferred also to the end of the III century. Secondly, today J. Merkel's statement that fines stated in drachmae were not paid into the fisc and thus were earlier than the inscriptions in which the recipient of the fine was the central Roman treasury is out of date. For inscriptions have been found which imply that drachmae should be paid into the fisc (*Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, below MAMA IV 301; Bull. Épigr. LXI 1948, p. 176. n. 134).

The analysis of the inscriptions under consideration leads to the detection of two groups of fines in the penal system of the Empire, compulsory throughout the area of Asia Minor. The first of these groups quite evidently refers to the system which characterizes the Greek and earlier Babylonian monetary systems. The fines coming under this group reach the amount of 1 talent of silver or 1/2, 1/3, 1/6 (fraction) of a talent. The most frequent fines were of 6000 drachmae, 3000 drachmae and 1000 drachmae[19]. Fines of proportions similar to the above can also be found in the psephisms of Greek decrees from the turn of the third and second centuries. In the treaty set up between Stiris and Medeon on the isle of Phocis, ἐμμείνοντι ἐν τοῖ(ς) γεγραμμένοις a threat of a fine of 10 talents of silver is issued[20]. We come across similar penalties in the Phocisian documents of the freed. If someone sold a freeman he had to take into consideration the possibility of having to pay the temple of Serapis or Asclepius one talent of silver or depending on the value of the slave 10—30 minae of silver[21]. Fines of this type occur also in the foundation decrees;

---

[17] BCH XVI: 1892, nos. 1—80.

[18] Dated from the III century A.D. *Supplementum epigraphicum Graecum* (below SEG) VI, n. 193 (Eumenia)... Αὐρ. Ζωτικὸς Ἀπολλωνίου κατεσκεύασε τὸ ἡρῷον... καὶ τῇ γυναικὶ αὐτοῦ Κυπρογενείᾳ...; SEG VI n. 663 (Attalea) ...Αὐρ. Κάστα ἑαυ[τ]ῇ [τὴν σωματοθήκη]ν κατεσκεύασε; SEG VI, n. 752 (Termessos) ... τὸ ἡρῷον κατεσκεύασε εὐτύχης Ἀρτείμου αὐτῷ καὶ γυναικὶ καὶ τέκνοις αὐτοῦ καὶ ἐκγόνοις καὶ ᾧ ἂν ἐπ(ι)τρέψει ζῶν...

[19] Fines of 3000 drachmae: CIG 4303c; JHS XV 1895, p. 104, n. 9, JHS XV 1895, p. 108, n. 17; fines of 6000 drachmae: Fellows, *o.c.* p. 403, n. 172; JHS XV 1895, p. 108 n. 18; CIG 4259; 4300v; 4303e; O. Bendorf, G. Niemann, *Reisen in Lykien und Karien*, I, Wien 1884, p. 117; fines of 1000 drachmae: Fellows, *o.c.* p. 391, n. 141; Bendorf, Niemann, *o.c.* p. 108; BCH XXIII 1899, p. 180, n. 36; p. 188, n. 53; CIG 4315k.

[20] H. Collitz, *Sammlung der griechischen Dialektinschriften*, II, Göttingen 1884, 1539; cf. B. Laum, *Stiftungen in der griechischen und römischen Antike*, Leipzig 1914, p. 194—204.

[21] BCH X 18XX, pp. 38 ff.

in the document from Cercyra (the turn of the III century B.C.) the foundation decision is safeguarded by fines of 180, 60, and 30 minae of silver[22]. „Greek amount" of fines can be found also on inscriptions from the Cilician city Olbia[23]. An inscription coming from a relief dated from II century B.C. determines the penalty for possible damages of sepulchre; the sum 1000 drachmae was to be paid the temple treasury of the City of Olbia, ἀνενενκάτω εἰς τὸν Δία δραχμὰς χιλίας[24]. A similar fine is stated in an epitaph dated from the first century B.C.; the recipients were municipial treasuries or the head priest of Olbia[25]. Cilician penal clauses were changed after the year 72 A.D. when denarii replaced drachmae and the most common treasury was the Roman fisc.

The Empire system of sepulchral penalties took over one more fine from the Greeks. This was, in the period of the Early Empire, the most popular fine amounting to 500 denarii. It occurs most frequently in Lycian and Phrygian epitaphs, that is in areas known as the cradle of the penal tradition of safeguarding sepulchre. In spite of the fact the fine of 500 drachmae because of its stature did not have any particular penal-fiscal importance it shows up in epigraphic sources up till the first half of the III century A.D. However, the oldest sepulchral penalty of this stature in Asia Minor was quoted in drachmae. It is noted down on an inscription coming from Cyaneae[26]: ὀφειλήσει Κυανειτῶν τῷ δήμῳ [δραχμὰς] φ ἐξουσίαν ἔχον[τ]ος π[ρ]ᾶξαι παντὶ τῷ βουλ[ο]μένῳ ἐφ' ἡμίσει[27]. The sign placed in the penal clause according to Ph. Le Bas means that „...employé n'est pas qui désigne les deniers, et doit être celui qui désigne les drachmes"[28]. The stature of the premium for the delator equal to half of the

---

[22] We come across fines of 1, 2, 5, 10 mins of silver as early as the VIII century B.C. in the Assyrian documents. They were paid into the temple of the goddess Istar in Nineveh; cf. CISem pars 1, vol. I, fasc. 1, p. 16, n. 16, p. 21, n. 19; p. 24, n. 21; p. 33, n. 27; p. 39, n. 33.

[23] The Olbian inscriptions once more confirm our hypothesis, that when the territories of Asia Minor were taken over by Roman administration, fines stated in drachmae could be paid only into local treasuries; for φίσκος and aerarium accepted only denarii.

[24] A. Wilhelm, R. Heberdey, *Reisen in Kilikien*, Wien 1896, p. 52, n. 120.

[25] *O.c.* p. 60, n. 134; the multitude of inscriptions which mention Olbian temple treasuries ceases to be surprising in the view of the fact that there existed an economically supple organization of temples on these territories; further on the matter in J. Th. Bent, *A Journey in Cilicia Tracheia*, JHS XII, 1894, pp. 206-224; C. Smith, *The Site of Olbia in Cilicia*, Classical Review IV 1891, pp. 185–186; A.G. Perichanian, *Chramowyje objedinienija Małoj Azii i Armienii* (*IV w.d.n.e. – III w.n.e*) Moskwa 1962, pp. 57–81.

[26] According to precisely dated inscriptions: A.D. 204 – *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes* (below IGRP) IV 629; A.D. 220 – CIG 3516; A.D. 233 – Hellenica X 1955, p. 253; A.D. 244 – IGRP IV, 658; A.D. 256 – BCH XVII 1893, p. 248, n. 19.

[27] On the location of the city, cf. Paus. VII 21, 13; Strab. I 21.

[28] CIG 4303h.

amount of the fine confirms Ph. Le Bas' suggestion. In the commentary we also find a note on the dating of the inscription; the editor of the inscription is of the opinion that *terminus ante quem* falls in the beginning of the Roman rule. In the case of Lycia it will be 43 A.D. The Greek origin of fines equal 500 denarii underlines the penal-law rights of the Decree Counsels. Each possessed the privilege of laying down a fine ἐπιβολὴ — thus ἐπιβολαί the penal power of the Counsel — up to 500 drachmae. The Greek origin of this type of penalty influences the choice of treasury--recipients of the fine. During the time of the Empire the fine of 500 drachmae was most frequently paid to local and also to temple treasuries[29].

The second group of inscriptions hitherto discussed incorporates those inscriptions in which fines of 2500 and 10 000 drachmae are mentioned[30]. In this case drachmae were used to state fines in character with the Roman penal system. In spite of the Hellenistic arrangement of the inscriptions they appear in the period of the Empire, not before. This is confirmed by the epitaphs from Dionysopolis and Perge[31]. According to both inscriptions the recipient of the fine was the Roman ἱερώτατον ταμιεῖον; ...εἰ δέ τις ἐπικηδεύσε[ι, ϑ]ήσει τῷ ἱερωτάτῳ τα[μιε]ίῳ δραχμὰς βφ'... (Dionysopolis[32]). Penalties of this stature, but stated in denarii, appear up to the first half of the III century. The fine of 2500 drachmae is the equivalent of the most common fine in Italy — 10 000 sesterces[33].

The interplay between the Greek and Roman systems of sepulchral penalties was possible thanks to the unity of the Roman denarii and Greek drachmae. The bridge connecting drachmae and denarii in the penal clauses of Asia Minor may well be the epitaph of the priestess Armasta from Termessos[34]. Our reflections on the subject of the epitaph are possible thanks to our plate of Armasta's tomb. K. Lanckoroński interpreted the inscription in the following way (we quote only the substance of the penal clause):... ἐὰν δέ τις ἄλλος πειράσει ἐν αὐτῇ ϑάψαι τινά, ἔνοχος ἔσται τῇ εἰς τοὺς κατοιχομένους ἀσεβείᾳ καὶ τῇ βουλῇ ὑποκεισθήσεται * η καὶ τῷ φίσκῳ *, [ καὶ τῷ ἐκζητήσαντι * ,β.

Thanks to E. Neumann's plate, it is possible to show that K. Lanckoroński did not interpret all of the signs on the inscription. For between

---

[29] Ibidem; the solution is δραχμὰς φ, cf. R. Maschke, *Zur Theorie und Geschichte der Popularklage*, I, Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte (Romanistische Abteilung) VI 1885, p. 239.

[30] G. Busolt, *Griechische Staatskunde*, II, München 1926, pp. 1046, 1054; IG I 57.

[31] Fines of 2500 drachmae: MAMA IV 30; BCH XXIII 1899, p. 284, n. 66; fines of 10 000 drachmae: BCH XXIII 1899, p. 180, n. 36; BCH XVIII, 1894, p. 326, n. 9; JHS XV 1895, p. 123, n. 13; CIG 2832.

[32] MAMA IV, 301.

[33] Cf. Bulletin Épigraphique LXI 1948, p. 176, n. 134.

[34] K. Lanckoroński, *Miasta Pamfylii i Pisidii*, I, Kraków 1890, pp. 217, n. 147; pp. 115–119.

the denar sign and the number defining the amount of the fine the monumental mason placed an extra sign, of which the value is not given in the above lesson. This sign appears thrice: *$\overline{\text{S}}$H... *$\overline{\text{S}}$Ⅽ ...* $\overline{\text{S}}$B. What is the value of the sign S similar to the Latin S? One certainly cannot relate it to the Greek numerals, for this sign does not occur either in the acrophonic system or the alphabetic system[35]. We also exclude the possibility, of interpreting the sign S as the converted line / indicating a thousand. In the commentary to the inscription — BCH XXIII 1899, p. 168, n. 6 — we read: „Les signes numéraux qui indiquent le chiffre de l'amende en milliers de deniers portent au sommet à gauche ou transversalement un petit appendice en forme d'accent circonflexe normel ^ ou retourné ˇ ou d'accent aigu'"[36]. In this case we are only left with the possibility of interpreting the sign S as the symbol of a Greek coin. F. Hultsch in his publication *Metrologicorum scriptorum reliquiae* quotes a number of cases where Greek and Roman authors use the above sign to indicate money. And thus Pollux is of the opinion that the triobol was denoted as ...τὸ δὲ Ῥωμαϊκὸν σίγμα, ὅπερ ἀνδρείῳ καθετῆρι παρέοικε ,Ϛ' τριώβολον (Hultsch I, p. 207, 10—15). Similarly Festus, but another way: „...semis semodius, sumuncia ex Graeco trahuntur, sicut et alia nonnulla, quae -S- litteram pro adspiratione eorum habent..." (Hultsch II, p. 80, 10). We also find other values of the S sign: sela — a sixth of an ounce, siliqua — a sixth of a scripula. In M. Guarducci's handbook we find another solution: „ S o Ϛ statere, cioè 2 dramme στατήρ"[37]. On the other hand in papyris and in ostracs the sign S and S replaces the name δραχμή[38].

In view of so many different ways of interpreting the sign when it occurs interchangeably as the acrophonic sign (stater) and as symbol (drachma) we cannot state an unequivocal lesson from the Armasta epitaph. However we are inclined to believe that the abbreviation *$\overline{\text{S}}$H .. *$\overline{\text{S}}$Ⅽ ... *$\overline{\text{S}}$B should be interpreted as follows: „denarii (or) drachmae 8000... denarii (or) drachmae 6000... denarii (or) drachmae 2000". For the denar sign was unquestionable, and the only possible equivalent for this coin is the drachma. Furthermore the fisc accepted only silver coins from the area of Asia Minor. The only other silver coin apart from the denar was the drachma[39].

---

[35] M. Guarducci, *Epigrafia greca*, Roma 1967, pp. 417—425; W. Larfeld, *Griechische Epigraphik*, München 1914, pp. 185, 291—297.

[36] Cf. JHS XXXI 1911, p. 188, n. 49, where fines of 1000 denarii were written as *^A. In the epitaph: BCH XXIII 1899, p. 168, n. 6, there is the abbreviation *ˇB, cf. Guarducci, *o.c.* p. 423: „per le migliana, si premette un apice alle lettere della prima sezione: A — 1000, B — 2000, Γ — 3000 etc".

[37] Guarducci, *o.c.* p. 421.

[38] U. Wilcken, *Griechischen Ostraka*, I, 731, 818, II 1391, 1556.

[39] J.P. Callu, *La politique monétaire des empereurs romains de 238 à 311*, Paris 1969, p. 154.

The problem we have tried to draw attention to here demands more thorough studies. If our suggestion as to the value of the sign ⊆ is confirmed we will obtain consecutive evidence of the unity of the Roman denarii and the Greek drachmae. The launching of investigations on this topic will be tantamount to conveying full scale confrontations of the texts of inscriptions with their plates or photographs. It is highly probably that as in the case of K. Lanckoroński's lesson, many other inscriptions have been incorrectly interpreted.

The epitaphs from Asia Minor which mention penalties stated in drachmae show further evidence of the drachmae's powerful position, especially of the Lysian drachmae which with the sign ΛΥ remained in circulation also in the western provinces. K. Regling noted down near 9000 finds from areas besides Asia Minor. The universality of occurence of drachmae was the result of its identical weight with the denarii or more precisely thanks to its maintaining, for a long period of time, a weight responding to the denarii from the Julian-Claudian period[40].

It is significant that only two names of basic monetary units appear in the penal clauses: drachmae and denarii. In the face of the diverse weights of silver and bronze coins[41], these two monetary units should be considered as conversion currency. The quoted penalty and the monetary unit given in decrees or epitaphs were the basis of conversion while executing fines which were paid in different currencies. The law from the temple of Alea illustrates this clearly; the given fines of 1, 12, 100 drachmae were paid also in obols[42]. Local exchange of bronze into denarii was made by local bankers who greatly profited from this right. Hadrian notified by the Pergamonians of the local bankers' lawlessness introduced anew the old established principle of monetary exchange[43].

Gdynia

---

[40] *O.c.* pp. 152, 155, 159; A. Kunisz, *Obieg monetarny w Cesarstwie Rzymskim w latach 214/215 – 238 n.e.*, Katowice 1971, pp. 96 – 100; A. Krzyżanowska, *Skarb denarów rzymskich z Drzewicza*, 1976, p. 15.

[41] In the material collected by us we found only three inscriptions where a sepulchral fine was stated in autonomous currency – in the Lycian *adada*. It should be added that in all cases the inscriptions were made in the old Lycian language, cf. Fellows, *o.c.* p. 448 (in the German translation): „Wenn Nachfolger man darin jemand begraben lässt ...lässt ihn Strafe zahlen *ada's* 30 und andere begräbt *ada's* 13..."; *o.c.* pp. 447, 450. According to the publishers of *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum*, XIV, p. 117 – 118, the coin *adada* appears in the first century B.C. and remains in circulation until the time of Gallenus.

[42] BCH XIII 1800, pp. 281 ff.

[43] IGRP IV 352; cf. A. Krzyżanowska, *Moneta Aleksandrii Troas*, Wiadomości Numizmatyczne V 1961, p. 83.

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# THREE CRITICAL NOTES TO CICERO'S „DE ORATORE" (1, 3, 9–11)

By

JERZY AXER

## 1

*De Oratore* 1,3,9: „neque enim te fugit **laudandarum artium omnium** procreatricem quandam et quasi parentem eam quam φιλοσοφίαν Graeci vocant ab hominibus doctissimis iudicari, [...]". This is what we read in the codices of the *L* family (though it should be mentioned that another hand introduced into codex *V* the reading of family *M*) and in almost all recent editions, including the Teubner one (ed. K. Kumaniecki, 1969). However, in the manuscripts of family *M* we find *omnium laudatarum artium*. I think that the word-order preserved in this notation is better than that of family *L*. The order is more restrained and fully functional; neither is there anything in the context that indicates that the order should be more rhetorical. Having stated that an outstanding orator is much rarer than an exquisite military commander, Cicero announces at the end of § 8 that he will go on to show that neither *reconditis in artibus* is it possible to find a field in which it would be more difficult to distinguish oneself than in oratory. He starts from philosophy. In defining it as the creator and mother, as it were, of all the reputable arts he has, of course, to stress the word *omnium* because, for the very reason of its being the source of all skills with which the writer will deal later on, it was placed at the beginning of the passage dedicated to *artes reconditae*. The word-order of family *M* fulfills this task: it is also strikingly reminiscent of other similar passages in Cicero (e.g. *Tusc.* 1, 64: *Philosophia vero, omnium mater artium*; cf. *Leg.* 1,58). But there is no need for additional obtrusive stress on the expression *artes laudandae* as is the case in the manuscripts of family *L*; although it causes the definition of philosophy to acquire some rhetorical ornamentation, I do not find this brilliance genuine. The subtle rhythmical symmetry of the expression *omnium laudatarum artium* ceases to exist: instead of ō ĭ ū ā u ā́ ā́ ĭ ū we have ā u ā ā́ ā́ ĭ ō ĭ ū. First of all, however, let us observe that the word-order of family *M* is usually more trustworthy, while in that of family *L* there are often traces of scholars' operations; one can sense such operations in the expression *laudandarum artium omnium* which is made very compact thanks to the elisions and in which the stress falls on the gerundive. Even in the same § 9 we can find an example of an analogous manipulation: in family *M*

the passage reads *qui non una aliqua in re* while the word-order of family *L* goes: *qui non aliqua in re una* (again, the most important word of the context, *una*, is transferred to the end of the passage, like the word *omnium* in the passage in question). In our case, the author of the version conveyed by family *L* was probably inclined to use more rhetorical style under the influence of the metaphorical expression *procreatricem quandam et quasi parentem* following immediately after the one discussed.

The problem which creates difficulty is the choice between *laudandarum* and *laudatarum*. It is possible, of course, that also this change was made in family *L*, perhaps at the same time when the word-order was re-arranged. Therefore, one may find it reasonable simply to return to the version of the text preserved in family *M* and adopted by old editors. However, I think that it was more probable that the gerundive was the original version and its corruption into the participle occurred in family *M*, so to say, mechanically. (It was facilitated by the reduplicated part of *laudanda**rum***; neither can we exclude some influence the word ***art**ium*, following *laudandarum*, had on the formation of the suffix -***tar**um*.) Therefore, I think that the words appearing in the manuscripts of family *L* should be printed in the word-order given by the manuscripts of family *M*: *omnium laudandarum artium*.

## 2

*De Oratore* 1,3,10: „quis ignorat ii qui mathematici vocantur quanta in obscuritate rerum quam recondita in arte et multiplici subtilique versentur?" Such is the reading of family *L* while the manuscripts of family *M* read *et quam* instead of *quam*[1]. The reading of family *L* finds more favour with the recent editors, it was also adopted in the latest Teubner edition. Yet, in my opinion so many points can be quoted in support of the version of family *M* that the adoption of it seems more justifiable. The points are:

1. It should be taken into consideration that in family *M* single words are very often mechanically left out, while it is much more rarely that we find words added in the manuscripts of this family. (There are many examples of such omissions, for instance, in the neighbourhood of the passage in question: maximae moles molestiarum *L* — maximae molestiarum *M* (§ 2), his fluctibus *L* — fluctibus *M* (§ 3), non sane satis *L* — non satis *M* (§ 4), reconditis in artibus *L* — reconditis artibus *M* (§ 8), pauciores oratores quam *L* — pauciores quam *M* (§ 11); very often omissions of the very word *et* occur, e.g. in the same § 10: scientia et cognitione *L* — scientiae cogitatione *M*, or, in § 18; et vocis et motus *L* — et vocis motus *M*, etc.).

2. The absence of *et* in family *L* may be very well justified palaeograph-

[1] This reading is adopted in the contaminated codex *u*.

ically: still, the *et* followed directly five very similar couples of letters (ur-it-at-er-er), while it would not be equally easy to explain why *et* could have been added in family *M*.

3. One could also find obvious euphonic reasons in favour of the retention of the *et*. One may attempt a simplified description of the unusually rich sonic structure of the middle and final parts of the sentence by considering the structure based upon the rhythm of the complexes tin, ta, te, tet, ri, re, ret skilfully connected by means of elisions and upon the precise arrangement of the doubled elements quan(quam)-in-et; the whole is pointed by the gentle consonance of mu-ltipli-ci/su-btili-que: quant(a) in obscuritate rer(um) et quam recondit(a) in art(e) et multiplici subtilique.

As it can be seen, once the first *et* is deleted in this fine sonic structure, the whole system is significantly disturbed (because of the elimination of the important elision, the ruination of the *rer*(*um*) *et* corresponding with the following *art*(*e*) *et*, the deletion of the symmetric system of quan-in-et/quam-in-et).

The only argument in support of the reading of family *L* is the simple construction of the sentence resulting from the deletion of the conjunction. I cannot deny that after such an operation it becomes less fine and more ordinary; but I do not consider it an asset likely to outweigh the points in favour of the retention of the *et*, i.e., the palaeographic probability, euphonic reasons, and indications provided by a knowledge of the characteristic features of both families of manuscripts.

Thus, although one cannot be absolutely sure in this case, I find the choice of the reading of family *M* better-founded than that of version *L* and than all attempted conjectures[2].

## 3

*De Oratore* 1, 3, 10—11. Cicero continues his considerations about the profession of an orator as the most difficult of all skills. He ponders over various fields of human activity embraced by the term *artes laudandae*: after mathematics he speaks about music, then about grammar; he says that however difficult and however wide they are, it is far easier to distinguish oneself in those fields than in oratory. He finally goes on to poetry. This is how he compares the situation there with that existing in oratory (§ 11): „Vere mihi hoc videor esse dicturus, ex omnibus iis quiqui in harum artium liberalissimis studiis sint doctrinisque versati minimam copiam poetarum egregiorum extitisse. Atque in hoc ipso numero in quo perraro exoritur aliquis excellens, si diligenter et ex nostrorum et ex Graecorum copia comparare voles, multo tamen pauciores oratores quam poetae boni reperientur".

The above-quoted passage seemed perplexing to editors and many con-

---

[2] Such as, e.g., the suggestion of I. Bake: *quamque*.

jectures were attempted. The anxiety was caused by the fact that after stating in the first sentence that among the outstanding representatives of *artes liberales* excellent poets are the least numerous group, Cicero seems to add in the next sentence that among such poets, „both ours and Greek, provided a careful comparison is made, there are many less excellent orators than poets". Yet, why should orators be included among outstanding poets, and what are the things to be „carefully compared" here? Attempts have been made to include orators as well as poets in the first sentence: *poetarum et oratorum extitisse* (O. Hense), *poetarum ⟨et oratorum⟩ egregiorum extitisse* (Th. Stangl) or, as a result of alterations introduced into the second sentence, the act of comparison was no more referred to the poets from the first sentence: *cum perraro exoriatur* instead of *in quo perraro exoritur* (H. Rubner); or, with a similar objective in view, an even more radical operation was made in the second sentence: *quam poetae* was deleted and the previous *in hoc* was changed into *hoc* (C.L. Kayser) or into *cum hoc* (G. Sorof); conjectures were proposed in order to give the word *comparare* a different meaning, e.g. J. Bake deleted *egregiorum* and proposed in the second sentence the reading *atque hunc ipsum numerum*. In the latest Teubner edition K. Kumaniecki left the text in its reading without conjectures, but he had serious doubts as to the sense of the passage[3].

I think that the text conveyed by the manuscripts really requires no alterations, I find it free from inconsistencies and superfluous repetitions. The question is that *in hoc ipso numero* is not at all equivalent to *in numero poetarum*. It has to be understood together with the following *in quo perraro exoritur aliquis excellens* in a wider sense, as „this very category of people practising artes liberales among whom outstanding individualities are the least numerous". Only such understanding accounts for the presence of the defining expression *in quo perraro exoritur aliquis excellens* which would be nothing but superfluous repetition if it concerned again outstanding poets whose *minima copia* has been emphasized earlier. This is also the only understanding that removes the nonsense. The difficulty connected with the meaning and the syntax of the word *comparare* would be also removed, if the word did not mean „to compare" but „to collect"[4] (used as it is several other times in Cicero's writing: *comparare ex*). The essence of the contrast becomes distinct: namely, it seems that among people practising *artes liberales* the least numerous troop (*copia*) is that of outstanding poets, but if we brought together the troops (*com-*

---

[3] The Professor spoke about them during his seminar in the spring of 1975; later, in response to the Professor's kind interest I familiarized him with my proposal of the interpretation of this passage (as well as with the other two observations presented in this article). His kind advice helped me to arrive at the final shape of the present notes.

[4] Such was also I. Bake's idea, whose conjecture we mention above.

*parare ex copia*) of representatives of both Greek and Latin culture, among those most remarkable there would be less orators than poets anyway. Such an argument is fully justifiable in Cicero's case: the statement about Roman literature that there were fewer eminent orators there than eminent poets would be simply false; to be able to utter such a statement, Cicero has to include in his reckoning also Greek literature with its abundance of great poets. The first sentence, therefore, agrees with the common understanding among the Roman readers: *vere mihi hoc videor esse dicturus, ex omnibus iis quiqui in harum artium liberalissimis studiis sint doctrinisque versati minimam copiam poetarum egregiorum extitisse.* The second sentence corrects this opinion by considering the situation in the whole literature: *Atque in hoc ipso numero in quo perraro exoritur aliquis excellens, si diligenter et ex nostrorum et ex Graecorum copia comparare voles, multo tamen pauciores oratores quam poetae boni reperientur.* Previous attempts at correcting the text through radical conjectures were not only unnecessary but sometimes they even corrupted the sense of the passage throught obscuring the very significant reservation contained therein.

We must add, that Cicero's reasoning analyzed this way is not unlike his comments in *Tusculanae disputationes*, where comparing cultural achievements of Greece and Rome he stated: *Nam cum apud Graecos antiquissimum e doctis genus sit poetarum* [...] *serius poeticam nos accepimus* (1, 1, 3). *At contra oratorem celeriter complexi sumus* [...] (1, 3, 5).

Warszawa

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# CICERONIANA

Von

RICHARD GREGOR BÖHM

## I

### CICERO, „AD ATT." I 11,1

„Eo accedebat hortator adsiduus Sallustius, ut agerem quam diligentissime cum Lucceio de uestra uetere gratia reconcilianda. sed cum omnia fecissem, non modo eam uoluntatem eius, quae fuerat erga te, recuperare non potui uerum ne causam quidem elicere immutatae uoluntatis. tametsi iactat ille quidem illud suum arbitrium et ea, quae iam tum, cum aderas, offendere eius animum intellegebam, tamen habet quiddam profecto, quod magis in animo eius insederit, quod neque epistulae tuae neque nostra ⟨ad⟩legatio tam potest facile delere, quam tu praesens non modo oratione sed tuo uultu illo familiari tolles, ..... ac ne illud mirere, cur, cum ego antea significarem tibi per litteras me sperare illum in nostra potestate fore, nunc idem uidear diffidere, incredibile est, quanto mihi uideatur illius uoluntas obstinatior et in hac iracundia AF firmatior".

Die Handschriften lesen AFFIRMATIOR, zu beachten ist hier also zuerst einmal die *scriptura continua*, denn nicht jede Buchstabengruppe, die fürs erste wie ein Wort aussieht, muß tatsächlich nur aus einem einzigen Wort bestehen. Aber gerade das nahmen die ersten Editoren an, denn die editio Iensoniana princeps (Venedig 1470) und die Romana princeps (1470) lesen *affirmatior*. Und in dieser Hinsicht wird sich selbst bis auf den heutigen Tag nichts ändern. Denn Ascensius wird in *obfirmatior* „korrigieren" und in neueren Zeiten Reid dafür *confirmatior* vorschlagen, die späteren und auch die heutigen Editionen lesen

„incredibile est, quanto mihi uideatur illius uoluntas obstinatior et in hac iracundia *ob*firmatior"[1], gehen also davon aus, wie wenn hier alles als ein Wort zu lesen wäre, ohne an eine andere Möglichkeit — wie es scheint — überhaupt zu denken. Aber allein der Umstand, daß eine andere Möglichkeit nicht in Erwägung gezogen, nicht lege artis ausgeschlossen wurde, stellt die bisherige Lesart sehr in Frage. Dann aber auch der Umstand, daß *ob-* gelesen wird, wo die Handschriften doch ein klares AF überliefern. Das B könnte man noch als assimiliert abtun, aber

---

[1] Mit einer netten Ausnahme: Helmut Kasten, der in seiner ersten Ausgabe (1959) noch *obfirmatior* las, liest in der zweiten de facto: *et in hac iracundia* [*AF*] *firmatior*.

aus einem O wird nie ein A. Es kommt hinzu, daß *firmatior* allein für sich schon richtig klingt[2], der ganze Satz aber nicht unbedingt, solange wir das AF nicht berücksichtigt haben, das sehr wohl eine Abkürzung darstellen kann. Die meisten Schwierigkeiten der Überlieferung entstehen erfahrungsgemäß nämlich durch die *scriptura continua*, am leichtesten aber dann, wenn auch eine *Abbreviatur* im Spiel war[3].

Daß das hier der Fall sein dürfte, dafür spricht der weitere Textzusammenhang: Cicero glaubte, den widerspenstigen Lucceius bändigen zu können, weil er die Schwierigkeiten nur im Bereich der *uoluntas* sah. Aber seine Versuche mißlangen, nach Ciceros Meinung wohl nur deshalb, weil die Schwierigkeiten im Bereich des *animus*, des Affektes also zu liegen scheinen. Bei absoluter Konsequenz hätte Cicero der *uoluntas* den *animus* gegenüberstellen müssen und wenn eine Abkürzung beabsichtigt war, dafür wohl AS schreiben müssen[4], aber wir könnten kaum nachweisen, daß sich der Schreiber der noch intakten Vorlage unserer Handschriften vertan hat. Ist das überlieferte AF aber richtig, dann ist es auch als Abkürzung richtig, denn AF ist die bekannte Abbreviatur für *affectus*[5]. Der hier zur Debatte gestellte Satz wäre künftighin also zu lesen:

„incredibile est, quanto mihi uideatur illius uoluntas obstinatior et in hac iracundia affectus firmatior".

## II

### CICERO, „AD FAM." VII 7,2

„Sin autem sine Britannia tamen adsequi, quod uolumus, possumus, perfice, ut sis in familiaribus Caesaris. multum te in eo frater adiuuabit meus, multum Balbus, sed, mihi crede, tuus pudor et labor plurimum. † imperatorem liberalissimum, aetatem opportunissimam, commendationem certe singularem, ut tibi unum timendum sit, ne ipse tibi defuisse uideare".

Der Satz hinter *plurimum* gilt seit langem für korrupt und man nimmt allgemein an, daß ein Zeitwort fehlt, von dem der Akkusativ abhängig sein muß. Es gab eine recht große, eine um glaubwürdig zu sein viel zu große Zahl von Konjekturen, denn es wurde schon gelesen:

imperatorem liberalissimum ⟨*habes*⟩ (Victorius)

---

[2] Dazu s. jetzt die zweite Ausgabe von Kasten.

[3] Zu dem Problem vgl. L.-A. Constans, *Cicéron, Correspondance*, I, Paris 1962, S. 35, und D.R. Shackleton Bailey, *Cicero's Letters to Atticus*, I, Cambridge 1965, S. 77.

[4] Dazu s. A. Cappelli, *Lexicon abbreviaturarum*, Mailand ⁶1961, S. 24, aber auch Ulrich Friedrich Kopp, *Lexicon Tironianum*. Nachdruck aus Kopps *Palaeographia critica* von 1817 mit Nachwort und einem Alphabetum Tironianum von Bernhard Bischoff, Osnabrück 1965, S. 3: A. = animus.

[5] Dazu s. Cappelli, *a.O.* S. 10.

imperatorem liberalissimum, aetatem opportunissimam, commendationem certe singularem ⟨*habes*⟩ (Cratander)
imperatorem ⟨*habes*⟩ liberalissimum (Baiter)
⟨*Habes*⟩ imperatorem liberalissimum (Baiter)
⟨*Inuenisti*⟩ imperatorem liberalissimum (K. Lehmann)
imperatorem liberalissimum ⟨*inuenisti*⟩ (K. Lehmann)
⟨*Nactus es*⟩ imperatorem liberalissimum (C.F.W. Müller)
⟨*Em*⟩ imperatorem liberalissimum (E. Fraenkel)[1]
imperatorem ⟨*tibi habes*⟩ liberalissimum (Constans).

Nur Constans hatte es für nötig gehalten plausibel zu machen, daß das Fehlende ausfiel, weil es seiner Meinung nach so aussieht wie das folgende *liberalis* und ex similitudine litterarum übersprungen worden ist,[2] aber *sibi habere* bedeutet als eigen besitzen und Cicero hätte es dann hier nicht angewandt. Die anderen Autoren aber geben sich nicht die geringste Mühe nachzuweisen, warum die früheren Konjekturen falsch waren, wenn eine neue vorgeschlagen wird, warum jetzt so und nicht anders, warum hier und nicht anderswo gelesen werden muß, was fehlt, und vor allem: wie es dann zu dem angeblichen Ausfall gekommen ist. Wegen dieser Unbekümmertheit, die eine Verletzung der wissenschaftlichen Methode darstellt, können die bisherigen Vorschläge als Versuche, den Text irgendwie lesbar zu machen, noch geduldet werden, als reguläre Lesarten kommen sie nicht in Frage.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß ein Ausdruck fehlt, daß es ein Zeitwort war[3]. Aber es ist nicht bewiesen, daß es nicht überliefert ist, denn in der Überlieferung der Briefe Ciceros spielt die *scriptura continua* eine wichtige Rolle und die Abbreviatur eine nicht minder wichtige[4]. Treten sie gleichzeitig auf, dann kann es passieren, daß wir oder der Skriba unserer Handschriften nur ein Wort sah, wo de facto zwei Wörter aber in der *scriptura continua* d.h. als quasi ein Wort geschrieben worden sind.

Der zuerst fehlende Ausdruck kann also überall dort vermutet werden, wo abkürzbare Wörter stehen, hinter *imperatorem*, weil R für die ganze Silbe *rem* stehen kann[5], hinter *liberalissimum*, weil M für das ganze *-mum* steht[6], hinter *commendationem*, weil N für *nem* stehen kann[7] usw. Bezog

---

[1] Dazu s. Journal of Roman Studies XLVII 1957, S. 66.

[2] L.-A. Constans, *Cicéron, Correspondance*, III, Paris 1960, S. 66, Anm. 2.

[3] Vgl. D.R. Shackleton Bailey, *Cicero: Epistulae ad familiares*, I, Cambridge 1977, S. 333.

[4] Zu dieser Frage vgl. Constans, I, Paris 1962, S. 35, und Shackleton Bailey, *Cicero's Letters to Atticus*, I, Cambridge 1965, S. 77.

[5] Vgl. dazu die Abkürzungen im Apographum des Gaius Veronensis von Wilhelm Studemund, Leipzig 1874, S. 298.

[6] S. daselbst, S. 277, oder A. Cappelli, *Lexicon abbreviaturarum*, Mailand ⁶1961, S. 274f.: PLIM, PLM, PLRM = plurimum.

[7] Dazu s. Studemund, S. 280 f., oder W.M. Lindsay, *Notae Latinae*, Cambridge 1915, S. 330f.

sich der erwartete Ausdruck aber nicht nur auf *imperatorem*, sondern auch auf *aetatem* und *commendationem*, dann kann er kaum anders gelegen haben als vor *imperatorem*, d.h. just an der Stelle, wo wir ein ausgeschriebenes PLURIMUM lesen, und wir wissen schon, daß natürlich auch, erst recht in diesem häufig vorkommenden und selbstverständlichen Wort M für *-mum*, das ganze Wort also bis auf PLURIM abgekürzt werden konnte. Lesen wir also unsere Handschriften an dieser Stelle richtig, dann bleibt immer noch die Möglichkeit, daß sich die Schreiber dieser Handschriften vertan haben und statt PLURIMOM das schon bekannte PLURIMUM geschrieben haben. O sieht zumal bei schlechten Zustand der Vorlage nicht anders aus als ein U. M ist aber die bekannte, auf jeden Fall gut überlieferte Abkürzung für *mitto*[8], OM wäre dann die Abkürzung für *omitto*, das zu den Verba das Unerwähntlassens gehört. Cicero sagt in einem nicht unähnlichen Fall zwar *mitto ciuem aut senatorem aut imperatorem*,[9] aber nach *di boni*, d.h. nach einem Vokal, oder *mitto quod inuidiam, quod pericula, quod omnes meas tempestates subieris*[10], aber nach *seruata*, oder *mitto aequa*[11], aber nach *postulatio, mitto quod* in *pro Flacco* 79, aber nach *dedicauisti*. Und er sagt *pro Ligario* 24: *hoc totum omitto*, weil nach einem Konsonant? Dann hatte er auch nach *plurimum* eher *omitto* geschrieben[12]. Wie dem auch sei, die hier zur Diskussion gestellte Textpartie wäre künftighin wie folgt zu lesen:

„multum te in eo frater adiuuabit meus, multum Balbus, sed mihi crede, tuus pudor et labor plurimum. omitto imperatorem liberalissimum, aetatem opportunissimam, commendationem certe singularem..."

## III

### CAELIUS BEI CICERO, „*AD FAM.*" VIII 4,2

„Illud te non arbitror miratum, SERUA EUM, designatum tribunum pl., condemnatum; cuius ⟨in⟩ locum C. Curio petiit. sane quam incutit multis qui eum facilitatemque eius non norunt magnum metum. sed, ut spero et uolo et ut se fert ipse, bonos et senatum malet; totus, ut nunc est, hoc scaturit. huius autem uoluntatis initium et causa est quod eum

---

[8] Dazu vgl. Cappelli, S. 276: PM = promitto, S. 222: MNM = manumitti, MMS = manumissus, oder A. Pelzer, *Abréviations latines médiévales*, Louvain/Paris ²1966, S. 46: M$^{a}$ = missa, S. 55: OM = omissio.

[9] Cicero, *Brutus* 65.

[10] Cicero, *ad fam.* XV 4, 12.

[11] Cicero, *pro Quinctio* 71.

[12] Weitere Beispiele: *ad Att.* II 14,2: *Sed omitto uulgus*; III 25,6: *haec omitto*; IX 5, 2, 3: *Et omitto causam rei publicae*; XVI 16C, 10,7: *si me amas — omitte Atticum*; *pro Sectio* 54: *aduolauerunt. Omitto gratulationes*; *pro Murena* 69: *admirationis. Omitto clientes, uicinos.*

non mediocriter Caesar, qui solet infimorum hominum amicitiam sibi qualibet impensa adiungere, ualde contempsit. qua in re mihi uidetur illud perquam uenuste cecidisse, quod ab reliquis quoque usque eo est animaduersum ut Curio, qui nihil consilio facit, ratione et insidiis usus uideretur in euitandis iis CONSILIIS qui se intenderant aduersarios in eius tribunatum, LAOLIUS (*aut* LELIUS *aut* LAELIOS) et Antonios et id genus ualentis dico".

In dem Satz *ut Curio ... ratione et insidiis usus uideretur in euitandis iis consiliis qui se intenderant aduersarios* haben schon die ältesten Editoren einen gravierenden Fehler vermutet[1] oder gesehen, denn als Subjekt des Satzes *qui se intenderant aduersarios* sind zweifellos Menschen anzunehmen, und dann kann es unmittelbar zuvor auch nicht um *consilia* gehen sondern um Menschen. Um den Satz lesbar oder irgendwie verständlich zu machen, änderte Lambinus deshalb das *iis* und las *eorum consiliis qui se intenderant aduersarios*, er sah den Fehler also vor CONSILIIS. Baiter wird den Fehler wiederum erst hinter CONSILIIS vermuten, denn er schlägt vor *in euitandis consiliis*, ** *qui* zu lesen. Noch schlechter, weil unredlich, war die Idee von Becher, im Anschluß an frühere Editionen, die wie Graevius *in euitandis consiliis, qui se intenderant* lasen, das im cod. G fehlende, in den codd. M und R aber überlieferte IIS zu ignorieren und so zu tun- wie wenn hier EORUM geschrieben wäre. Der zuvor geäußerte und aus der Vermutung, daß eigentlich nicht IIS falsch ist sondern CONSILIIS, resultierende Vorschlag Wesenbergs, *in euitandis iis consiliariis, qui se intenderant aduersarios* zu lesen, hatte dann erstaunlicherweise keine Chancen. Mit Müller, Mendelssohn nd wohl allen späteren Editoren lesen nämlich auch die heutigen Ausgaben entweder *in euitandis consiliis* (so las Mendelssohn und Tyrrell-Purser) oder noch *in euitandis iis consiliis* (so lesen z.B. Constans, Kasten und Shackleton Bailey), aber Constans übersetzt durch diese Selbsttäuschung „pour déjouer les plans des gens qui s'étaient déclarés les ennemis de son tribunat"und Kasten „daß Curio ... sich offensichtlich mit Überlegung und Hinterlist den Anschlägen derer entzogen hat, die als scharfe Gegner seines Tribunats aufgetreten waren". Tyrrell-Purser wiederum schrieben: „The sense is made perfect by omitting that word, and understanding *eorum* with Becher. There is no need then to read *consiliariis* with Wesenberg".

Da es aber Aufgabe des Editors ist, eher den Wortlaut zu ermitteln, dieser aber noch nicht ermittelt worden ist, so ist wohl davon auszugehen, daß der Fehler, wie Wesenberg richtig gesehen hatte, nicht vor und nicht hinter CONSILIIS liegt, sondern in dieser Buchstabengruppe selbst. Nur kann das jetzt gesuchte Wort als Subjekt zu *qui intenderant aduersarios* nicht *consiliariis* heißen, denn Curio wird nach Lage der Dinge, d.h. auch unter Freunden nur Feinde sehend (vgl. *quod a reliquis quoque usque eo est animaduersum, ut Curio ... ratione et insidiis usus uideretur*) sich

[1] Zur Diskussion s. die Ausgabe von Graevius, Amsterdam 1684.

kaum Berater zusammengesucht haben, um deren Ratschläge zu meiden. Eher ist davon auszugehen, daß er durch Erfahrung klug geworden, die Berater selbst meidet, auch wenn sie als Freunde oder Gesinnungsgenossen zu ihm kommen. Und auf der anderen Seite muß das Wort, das die noch intakte Vorlage unserer Handschriften noch hatte, denn es kann nur eine Verlesung in Frage *kommen*, dem falsch überlieferten CONSILIIS sehr ähnlich ausgesehen haben und wohl auch gleich lang gewesen sein. Da Curio die Leute, um die es hier geht, erst durch List vom Halse schaffen konnte, dann waren es keine direkten Feinde, sondern (falsche) Freunde, Anhänger derselben politischen Richtung, also *conscii*[2]. CONSCIIS war für den Librarius unserer Handschriften aber eine *lectio difficilior*; er machte daraus CONSILIIS. Sehen wir die Entstehung des Überlieferungsfehlers also richtig, dann wäre der hier zuerst in Frage gestellte Satz wie folgt zu lesen:

„quod a reliquis quoque usque eo est animaduersum, ut Curio, qui nihil consilio facit, ratione et insidiis usus uideretur in euitandis iis consciis, qui se intenderant aduersarios in eius tribunatum".

*

Bei der Wahl des künftigen *tribunus pleb.* siegte zuerst ein anderer. Wenn dieser unmittelbar darauf (wie man richtig vermutet *de ambitu* angeklagt und) verurteilt worden ist, dann höchstwahrscheinlich auf Veranlassung eines der durchgefallenen Gegenkandidaten. Aber auch wenn Curio mit dieser Verurteilung nichts zu tun hatte, muß er, wenn er sich um denselben Posten jetzt bewirbt, damit rechnen, daß die Anhänger des *designatus tribunus pleb.* aus Verärgerung gegen jeden anderen Kandidaten stimmen wollten, auch gegen Curio.

Da Caelius diese Gruppe oder Gruppen von Unzufriedenen mit *Laelios et Antonios* bezeichnet, die Bezeichnung also von konkreten Personennamen ableitet, kann es sehr wohl so gewesen sein, daß der erstere Name identisch ist mit dem Namen des *designatus tribunus pleb.*, so unwahrscheinlich dies auf den ersten Blick auch erscheinen mag, denn der cod. *M* überliefert für diesen SERUA EUM, statt LAELIOS lesen die codd. *G* (LELIUS) und *R* (LAOLIUS) aber so unterschiedlich und von einer richtigen Lesart so weit weg, daß auch die Lesart des cod. *M* (= Mediceus 49,9) mit LAELIOS zuerst als eine Verlegenheitslösung angesehen werden muß. Und jede dieser Lesarten oder auch alle zusammen erinnern mitnichten an das SERUA EUM. Aber das nur auf den ersten Blick.

Denn Caelius vergißt bei kaum einer Person auch das Praenomen

---

[2] Zu diesem Ausdruck vgl. Cicero, *Verr.* IV 143: conuiuae, consiliarii, conscii, socii; *ad Att.* I 18, 1, 10: qui mihi et in publica re socius et in priuatis omnibus conscius; IX 10, 10, 5: sed consciis egeo aliis", dazu in der Ausgabe von Kasten: „aber ich möchte gern ein paar Gesinnungsgenossen haben".

anzugeben. Hatte er dieses auch bei der Bezeichnung des *designatus tribunus pleb.* geschrieben, dann stehen die ersten Buchstaben, hier also SER als Abkürzung für *Seruium*, so daß erst in den Buchstaben UA EUM das Nomen stecken kann. Nebenbei sehen wir, daß hier im cod. *M* zum Teil in *scriptura continua* geschrieben worden ist, denn der *M* liest SERUA, zum Teil aber auch ein Abtrennungsfehler vorliegt, denn es wird des weiteren UA EUM statt UAEUM geschrieben. Abtrennungsfehler kommen wiederum meistens dann zustande, wenn auch verkannte Abbreviaturen im Spiel sind, denn durch sie verliert der Librarius die Übersicht, so hier bei UA EUM. Da es einen solchen Namen nicht gibt, nehmen wir an, daß U hier als Abkürzung für eine ganze Silbe steht, und zwar wohl für *uel*, UAEUM wäre also zuerst *Uelaeum* zu lesen. Da sich dieser Name aber *Uellaeus* schrieb, nehmen wir an, daß der Librarius UAEUM schrieb, die intakte Vorlage des *M* hier aber *Uellaeum* meinte. Zählen wir jeden breiteren Buchstaben (*U*, *A*, *E*, *U*) doppelt und das aus drei Strichen bestehende *M* also dreifach, so bekommen wir bei UAEUM elf Striche der Unziale, bei der Akkusativform UAEOS dagegen nur zehn solche Striche. Die Lesarten LAOLIUS oder LAELIOS weisen aber elf Striche euf und die Lesart LELIUS nur neun Striche.

Wenn hier trotzdem von Anfang an davon ausgegangen worden ist, daß an beiden in Frage stehenden Stellen derselbe Personenname gemeint sein kann, so deshalb, weil sich die Silbe *Uel* auch bis auf UL abkürzen ließ und auf der anderen Seite auch bis auf den Buchstaben L, der allein für sich für *uel* stehen kann[3].

Beobachten wir nun die Lesarten der codd. *R* (LAOLIUS) und *M* (LAELIOS), so stellen wir fest, daß beide elf Striche lang sind, so daß beide diese codices wohl auf eine gemeinsame Vorlage zurückgehen, der cod. *G* (LELIUS) dagegen auf eine andere. Da aber alle diese drei Lesarten einen gemeinsamen Ursprung haben müssen, denn der Caelius-Brief ist soweit bekannt nur einmal geschrieben worden, dann erklärt sich die Differenz nur so, daß derselbe Familienname in den codd. *R* und *M* nur bis auf elf Striche, in dem cod. *G* dagegen stärker, weil bis auf neun Striche abgekürzt ist. Dies ist aber nur möglich, wenn die Vorlagen von *R* und *M* ULAEOS für *Uellaeos* lasen und die Vorlage von *G* für dasselbe Wort nur LAEOS.

Da die gemeinsame Vorlage aber offenbar unlesbar geworden war, denn wie sonst läßt sich erklären, daß die codd. *G* und *R* US lesen, obwohl die Vorlage OS haben mußte, oder daß der cod. *R* LAO liest, der cod. *G* dagegen LELI, — so haben die Librarii diese gar nicht mehr gelesen, sondern nur noch versucht, die Länge des dort vermutlich Geschriebenen

---

[3] Zu diesen Abkürzungen s. W.M. Lindsay, *Notae Latinae*, Cambridge 1915, S. 310 ff., oder A. Cappelli, *Lexicon abbreviaturarum*, Mailand ⁶1961, S. 198: L = uel, S. 383 und 392: U, UL = uel.

irgendwie zu erfassen und durch ebensoviele Buchstaben wiederzugeben, bis die Textlücke irgendwie voll war. Daß man dabei auch Sinnvolles erhalten wollte, ist selbstverständlich. Am weitesten kam dabei der Skriba des cod. *M* (LAELIOS), aber gerade deshalb ist diese Lesart suspekt, denn das U vom Anfang des Wortes kam in die Mitte und aus LAEIIOS wurde LAELIOS, im cod. *R* in ähnlicher Weise aus LAEIIOS das bekannte LAOLIUS. Die Lesart des auf eine stärker abkürzende Vorlage zurückgehenden cod. *G* (LELIUS) entstand aus LAEOS und zeigt, daß vom Anfang abgesehen erst die letzten zwei Buchstaben in etwa lesbar blieben.

Sehen wir die Entstehung des Überlieferungsfehlers richtig, dann wäre die letztere Partie des zweiten Absatzes im Caelius-Brief wie folgt zu lesen:

„quod ab reliquis quoque usque eo est animaduersum ut Curio, qui nihil consilio facit, ratione et insidiis usus uideretur in euitandis iis consciis qui se intenderant aduersarios in eius tribunatum, Uellaeos et Antonios et id genus ualentis dico".

Freiburg im Breisgau

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# DE FRAGMENTIS PRECATORIO-HYMNICIS APUD VERGILIUM ET POETAS LATINOS MINORES OCCURRENTIBUS

Scripsit

MICHAËL SWOBODA

Vergilius priore otii litterati sui tempore in *Georgicis* tantum paucis precatorio-hymnicis argumentis usus est. Maxima admiratione dignum id genus precatoriae insertionis exemplum *Georg.* I 5-42 versus mihi videntur. Qua precatione aliquot dei laudantur, variae praeterea preces et allocutiones continentur. Allatum *Georgicorum* fragmentum natura sua antiquissimo indigitamento simillimum est. Admirationem nostram movent in primis apostrophae, de quibus primum pauca disserere mihi liceat.

Primam apostropham legimus in quinto versu: *o clarissima mundi lumina*, quae insuper epitheto toto enuntiato relativo expresso (v. 6: *labentem caelo quae dicitis annum*) planius illustratur. W. Richter[1] poetam hoc loco de sole et luna certe cogitavisse putat, praesertim cum eosdem deos Varro quoque (*Rer. rust.* I 1,4 sq.)[2] in operis sui initio invocaverit. Laudatum modo utriusque dei epithetum cultorum deorum omnino in mundi constitutione praecipue autem in anni temporum finibus describendis auctoritatem ostendit.

Versibus 7–9 Vergilius Liberum et Cererem (*Liber et alma Ceres*) precatur. Bona, quae hominibus a Libero et Cerere data sunt, condicionali enuntiato adhibito commemorantur (*Georg.* I 7–9):

> ... vestro si munere
> tellus Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
> poculaque inventis Acheloia miscuit uvis.

id quod epitheti officio fungitur et deorum merita in cultioris vitae usu instituendo demonstrat[3].

Tertia apostropha ad Faunos et Dryades dirigitur (vv. 10–11: *vos Fauni... Dryadesque*). Vox Faunorum etiam versu undecimo iteratur. Primum epithetum (v. 10: *agrestum praesentia numina*) communis quidem naturae est, sed omnes hac apostropha appellatos deos agrestia numina

---

[1] W. Richter, *Vergil Georgica*, herausgegeben und erklärt von..., München 1957, p. 117.

[2] Similiter Catullus *c.* 66,1.

[3] Enuntiatum condicionale sensu affirmativo adhibitum invenitur in Plautinis incantamentis, exempli causa in Plautina *Pseudolo* 600.

esse indicat. Nymphae peculiari insuper epitheto (*puellae*) ornatae sunt. Praedicatum quoque in hoc fragmento adhibitum commune est et verbi precandi hymnis advocantibus apti partes agit (v.11: *ferte simul... pedem*). Versum autem duodecimum: *munera vestra cano* non solum delimitatoris, qui dicitur, hymni incipientis, sed etiam hypomnesis munere fungi arbitror. Idem Vergiliani poematis primae partis argumentum quoque exponit. Usque ad hunc locum, secundum Richteri opinionem, Vergilius Varronis vestigia premit[4]. Sequitur apostropha ad Neptunum (vv. 12—14: *Tuque o...Neptune*), ex cuius epitheto relativo enuntiato descripto: *cui prima frementem fudit equom magno tellus percussa tridenti*, efficitur, ut hoc loco de illo in Graecorum fabula equi creatore noto Ποσειδῶν Ἵππιος nuncupato, agatur. Allatum epithetum etiam Neptuni habitum et mores fabulis antiquis et artibus memoriae traditos aliqua ex parte exprimit. In enarrata hymni expositione poeta Aristei quoque personam alloquitur, quem cultorem nemorum appellat (v. 14), enuntiato autem relativo epitheti loco adhibito: *cui pinguia Ceae ter centum nivei tondent dumeta iuvenci* (vv. 14—15) vocati herois colendi locus et religionis genus ostenditur.

Versu septimo dedimo Pan advocatur et verba, quibus celebratur (vv. 16—18):

> ipse nemus linquens patrium saltusque Lyaei,
> ...ovium custos, tua seu tibi Maenala curae,
> ... o Tegeaee...

regiones, ubi adorabatur, et potestatem eius demonstrant. Utraque enim vox Lyaei et Maenalorum ad montes Arcadicos in urbis Tegeae vicinia sitos pertinet, unde epithetum quoque *o Tegeaee* in versu duodecimo conspicuum originem ducit. Verbum precandi: *adsis ...favens* (v.18) advocantis hymni naturam manifestam facit. Postea advocatur Minerva *oleae inventrix* (vv. 18—19) secundum fabulosam memoriam appellata. Versus undevicesimus: *...uncique puer monstrator aratri*, significat Triptolemum, qui a Cerere agriculturam didicisse fertur. Versus vicesimus: *et teneram ab radice ferens Silvane cupressum* continet apostropham (*Silvane*) et epithetum, quod artibus hunc deum arborem manu tenentem depingentibus annectitur. Ultima denique apostropha poeta omnes deos et deas vocat (*dique deaeque omnes*). Epitheta relativis enuntiatis expressa, in quorum initiis pronomina *qui* et *quibus* repetuntur, deos de agricultura meritos esse expressis verbis monstrant: *arva tueri, novas alitis fruges, satis largum caelo demittitis imbrem* (vv. 21—23).

Enarrata adhuc primi *Georgicorum* libri prooemii pars aliquid discretum et unum efficit, id quod advocati hoc loco dei cum agricolarum vita et labore artissime coniuncti haud dubie corroborant. Verba autem: *tuque*

---

[4] Cf. Richter, *o.c.* p. 117.

*adeo* (v. 24) secundum hymnum annectunt, qui argumento et interrogationibus rhetoricis cum priore miro modo congruit. Qui novus hymnus Octaviano inscriptus est (vv. 24—42). Octavianum enim omnibus agrestibus numinibus praeesse poetae persuasum est. Idem, alter praeter Romulum imperii Romani conditor, terras, fruges, tempestates curare posse existimabatur. Ipse Vergilius divinam Octaviani originem et potentiam, qua etiam deum Neptunum praecedit, summis effert laudibus. Auguratur insuper fore, ut Octavianus in stellam mutetur et apud inferos quoque regnet. Qui secundus hymnus panegyricus paene est et aliqua ex parte invocationis epicae naturam habet, quam rem ultima enarrati prooemii verba confirmare videntur (vv. 40—42):

> da facilem cursum atque audacibus adnue coeptis,
> ignarosque viae mecum miseratus agrestis
> ingredere et votis iam nunc adsuesce vocari,

quibus poeta Octavianum tamquam Musam alloquitur et orat, ut se in litterato labore versantem vi sua adiuvet amoris sui in agrestes haud ignarus et, ut ab hominibus coli assuescat.

Aliud precatorium fragmentum invenitur *Georg.* I 498—502. In ea precatione apostropha ad deos patrios, Romulum Vestamque directa est: *Di patrii Indigetes et Romule Vestaque mater* (v. 498). Praeter epitheta iam prolata dea Vesta peculiari enuntiato relativo declarata est (v. 499): *quae Tuscum Tiberim et Romana Palatia* servas, id quod pristinam deae urbis curam per translationem commemorat. Versu quingentesimo preces continentur. Verbum precandi (v. 501: *ne prohibete*) commune est. Precum argumentum in rebus ad patriam ab Octaviano servatam pertinentibus versatur. Partis epicae officium explent versus 501—502, ubi commemorantur res adversae Romanorum Troiano de sanguine natorum, qui Paridis periurii scelere gravati poenas insuper luunt. Versu quingentesimo tertio transit poeta ingeniose ad peculiarem hymnum Otaviano dicatum (vv. 503—514). Apostropha (*Caesar*) singulari epitheto quidem privata est, sed eius partes agit enuntiatum, in quo legimus etiam caelum Romanis invidere, quod talem virum habeant et moleste ferre, quod Octavianus gloriam apud homines partam caelesti anteponat. Pars media huiusce hymni versibus 505—514 continetur. In hac parte corrupti Romanorum mores, continua bella, scelera, neglecta agricultura, externi tumultus, contentiones civiles commemorantur. Quae in dies crescentes calamitates quadrigarum currentium similitudinem in poetae mente evocant. Nemo est, qui neget omne partis mediae argumentum simillimum esse rebus, quae versibus 501—502 depingantur. Quae cum ita sint primus supra descriptus hymnus (*Georg.* I 498—502) prooemium efficit totius lyricae partis in honorem imperatoris conscriptae.

In secundo *Georgicorum* libro duo precatoria fragmenta, *Georg.* II 2—8 et *Georg.* II 39—46, invenimus. Primum fragmentum Hymnus

Bacchi est et eius verba: *nunc*, *te*, *Bacche*, *canam*... (v. 2) apostropham et tritum hymni delimitatorem, qui dicitur, continet. Secunda eiusdem versus pars et versus proximus argumenti secundi poematis libri expositionem praebet. Verba autem: *huc*, *pater*, *o Lenaee* (v. 4), versu quoque septimo repetita, una cum verbo precandi (*veni*) hymni advocantis indicia habeantur necesse est. Bacchi epitheta duae voces faciunt: *pater* et *Lenaee*. Adiectivum *Lenaeus* a Graeco verbo ληναῖος derivatur et Dionysii proprium est epithetum. Laudatoriam huiusce fragmenti hymnici partem complent versus 4—6, in quibus dei dona, fructuum et vini ubertas laudantur. Secundum verbum precandi (v. 8: *tinge*) una cum verbis (v.v. 7—8):... *nudataque musto... novo mecum dereptis crura cothurnis* cum simplicis et pauperis antiquorum agricolarum vitae imaginem depingit, tum intimae poetae cum deo familiaritatis documentum esse potest, quam ob rem commemoratos versus hypomnesis partes agere arbitrari audeo. Versus, de quibus modo disputavi, hymnum sensu stricto ducere difficile sit, similiter atque non possumus hanc prologi partem invocationem in poesi epica usitatam putare, quia poeta hoc loco poematis libri secundi praefationem nonnullis tantum hymni advocantis et expositionis epicae indiciis aestheticis rationibus ductus exornavit.

Ultima denique precatione Vergilii poemati inserta (*Georg.* II 39—46)[5] poeta Maecenatem alloquitur. Haec quoque precatio, similiter atque priores, hymni advocantis proprietates habet (cf. verbum precandi *ades* — v. 39, idem v. 44 quoque repetitum). Cui precationi aliud insuper verbum precandi est (v. 39 et 44: *lege*). Epitheta in versu quadragesimo poeta collocavit: *o deus, o famae pars maxima nostrae*. Quod proximum epithetum hypomnesis quoque habenda est. Vocatae personae nomen (*Maecenas*) versu demum quadragesimo primo manifestum fit, secundo autem verbo precandi (v. 39: *decurre*) addita sunt haec: *inceptum una... laborem*, quae patrono Musae vim attributam esse suspicari admittunt. Sed cum verbo precandi *ades* coniuncta est alia enuntiatio: *pelagoque volans da vela patenti*, quae poetae animum ad carmen conscribendum a Maecenate incitatum esse significat[6]. Versus autem 42—44 (Richter):

> non ego cuncta meis amplecti versibus opto,
> non mihi si linguae centum sint oraque centum
> ferrea vox...

ad metatextum, qui dicitur, iam pertinent, similiter atque versus 44—46, qui verum iam poematis propositum plane definiunt.

In Appendice Vergiliana[7] poematis, quod inscribitur *Culex*, versibus

---

[5] Versuum ordinem in hoc fragmento secundum editionem Richterianam, *o.c.* p. 34, comprobo.

[6] Lectio *volans* obscurum sensum dat, quam ob rem hoc loco *volens* legere malo. Cf. Liv. *a.U.c.* I 16, 3, VII 26, 4, et Richter, *o.c.* p. 190, adn. ad versum.

[7] Appendicis carmina affero nisus editione F. Vollmeri *Poetae Latini minores*, edidit..., I, Lipsiae 1930.

18—41 tria inter se coniuncta hymnica fragmenta inserta sunt. Primum fragmentum Naiadibus (vv. 18—19) dicatum continet apostropham (*sorores Naides*), quam praecedunt epithetum (*Pierii laticis decus*) et verbum precandi (*ite*). Apostropham excipit secundum verbum precandi (*celebrate deum*). Laetus huiusce ad deum celebrandum destinati carminis sonitus ablativo instrumentali (*ludente chorea*) expressus est. Nomen dei, quem poeta hoc loco in mente habuit, iam versibus 11—13 commemoratum est:

> Latonae magnique Iovis decus, aurea proles,
> Phoebus erit nostri princeps et carminis auctor
> et recinente lyra fautor...

Versibus, qui sequuntur, tria loca nominata sunt, quibus Apollo educatus esse narrabatur. Primum Arna, sed utrum de Arna in Tessalia sita agatur, an de alia ad paludem Copaida in Boeotia, an de illa Lycia, id quod versus quarti decimi verba (*Chimaereo Xanthi perfusa liquore*) confirmare videantur, nescimus. Vox *Arnae* fontem quoque in Arcadia significare potest, qua de re scripsit Pausanias *Descr. Gr.* VIII 8,2. Deinde commemorat poeta insulam Delon (v. 15: *decus Asteriae*), post montem Parnassum in Phocide, ad cuius radices fons Castalia scatuit. Quibus praepositis allocutio in versu duodevicesimo facta: *quare, Pierii laticis decus, ite, sorores Naides...*, ea re comprobari videtur, quod Naides, similiter atque aliae nymphae, poesis patronarum munere fungi potuerunt.

Secundum enarratae *Culicis* partis fragmentum (vv. 20—23) Palem celebrat, quam poeta primum *sanctam* (v. 20), tum toto enuntiato relativo adhibito (*ad quam ventura recurrunt agrestum bona fetura*) agricolarum omnium bonorum patronam appellavit (vv. 20—21). In medio versu vicesimo primo incipiunt preces (verbum precandi: *sit cura*). Versus autem vicesimus tertius: *te cultrice vagus saltus feror inter et antra* hypomnesin continet.

Tertium denique fragmentum (vv. 24—41) hymnus Octaviani sacer est et tres apostrophas habet: primam (*et tu... Octavi venerande* — vv. 24—25) excipit enuntiatum relativum, quo Octavii in litteris merita laudantur (*cui meritis oritur fiducia chartis*)[8]. Versu vicesimo sexto secunda apostropha (*sancte puer*) continetur, quae etiam versu tricesimo septimo iteratur. Versibus 26—36 poeta disceptare conatur, cui speciei litterariae carmen suum subiciendum sit. Versu tricesimo septimo poema Octaviano inscriptum esse comperimus (*hoc tibi* sc. dedico). Versibus 37—41 poeta gloriam Octaviano precatur. Descriptum fragmentum trium reapse carminum, dedicationis, invocationis hymnique indicia ostendit.

Invocationis proprietates precatio quoque poemati *Ciris* dicto (vv. 92—100) inserta habet. Quae incipit hypomnesi (vv. 92—93) et apostropha

---

[8] Controversiam, cui viro nomen Octavio esset, Schanz-Hosius, *Geschichte der römischen Literatur*, II, München 1935, p. 77, diiudicavit, cum scriberet Octavianum ante quadragesimum quartum annum peractum Octavium appellatum esse.

ad Musas (*divae Pierides*). Hypomnesis contexitur etiam versibus 94—98, in quibus poeta se Musarum gratia devinctum earum cultui totum se dare scribit. Iterata rursus apostropha Musae orantur, ut opus litteratum adiuvent et auctori gloriam confirment (vv. 98—100):

> ... nunc age, divae,
> praecipue nostro nunc aspirate labori
> atque novom aeterno praetexite honore volumen.

Invocationi similis est quoque precatio in *Aetna* 4—8, quae precibus incipit ... *dexter venias mihi carminis auctor*. Apostropha quidem in hac precatione plane non est expressa, sed ex epithetis deum ornantibus non est difficile coniecturam capere Apollinem hoc loco advocari. Videas velim epitheta cum Apollinis cultus locis coniuncta et eadem particula repetita artificiose inter se conserta (vv. 5—6)[9]:

> seu te Cynthos habet seu Delo est gratior Hyla
> seu tibi Dodone potior.

Versibus 6—8 Musae orantur. Ultimus fragmenti versus (v.8): *per insolitum Phoebo duce tutius itur* hypomnesis partes agit. Verba precandi (*venias*, *properent*) coniunctivo optativo exprimuntur.

Sequitur, ut alia quoque eiusdem aetatis carmina a certis iam auctoribus conscripta breviter enarremus. Initium sumamus a parvo Maecenatis carmine, in quo hymni Cybebes sacri fragmentum invenitur (fr. 5 Morel, p. 102)[10]:

> Ades, inquit, o Cybebe, fera montium dea,
> ades et sonante tympano quate flexibile caput.

Verbum *inquit* textui insertum hunc hymnum allatum esse significat, qua re ad metatextum, qui dicitur, pertinet. Laudatus hymnus constat ex apostropha (*o Cybebe*) et epitheto (*fera montium dea*), quod deae naturam et potentiam describit. Verbum precandi (*ades*) in utriusque versus initio repetitum hymni advocantis proprium est, quae res illis: *sonante tympano quate flexibile caput* corroborari videtur, praesertim cum deae habitum eadem verba simul illustrent.

Augusteae aetatis operibus annumeranda sunt quoque paucorum poetarum carmina, quae precationum aut hymnorum indiciis excellunt. In primis longius Gratii poematis *Cynegetica* (vv. 436—442 Baehr. I, p. 49)

---

[9] Cynthus mons in insula Delo appellabatur. Hyla (Graeca Ὕλη) oppidum in Cypro. Secundum Lycophronem 448 vox Ὑλάτου Apollinis cognomen fuit. Vox Dodonae hoc loco adhibita comprehensio est et Epirum significat, ubi ad sinum Ambracium oppidum et promonturium Actium Apollinis cultu notum situm fuit. Cf. Apollon. Rhod. *Arg* I 402 sq.

[10] Carmen hoc affero secundum editionem, quae inscribitur *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium*, iterum eddidit W. Morel, Stutgardiae 1963.

inscripti fragmentum dico, in quo precatio Vulcani invenitur[11]. Precationi praemissa est Siciliensis antri alta silva cincti descriptio. Ibi montium fauces multis rivulis scatent. Quod antrum Vulcani sacrum fuisse dicitur. Multa stagna aditum in antrum difficilem faciebant. In hunc locum, fama est, tabe laborantia pecuaria et malo victi pastores adducebantur. Commemoratorum stagnorum limum aut in rivulis fluentem aquam sanandi vim habuisse verisimile est. Quae opinio uno praecipue loco confirmari posse videtur (v. 440):

> tot miserare animas liceatque attingere fontis,
> Sancte, tuos...

Allata precatoria formula ter repetebatur, similiter atque ter in foco tura urebantur et ara ramis struebatur. Precatio, de qua loquimur, ex apostropha (*Volcane*) et epithetis (*incola Sancte, te genium loci* — vv. 437—438), quorum secundum verbo precandi (*precamur*) appositum est. Quas duas precationis partes excipiunt preces: primo generales (*pacemque precamur*), dein tres singulares (*da fessis ultima rebus auxilia* — vv. 438—439, *tot miserare animas, liceatque attingere fontis... tuos* — vv. 440—441). Verba precandi praeter iam commemoratum (*precamur*) imperativo modo (*da, miserare*) et coniunctivo optativo (*liceatque attingere*) exprimuntur. Quamvis supplex nullo loco de meritis suis glorietur, hypomnesis partes, secundum meam opinionem, versus quadringentesimus undequadragesimus (*meritis si nulla est noxia tanta*) agit. Precatione exeunte iteratur apostropha (*Sancte*) et ultimis versibus (vv. 441—442) ipsius precationis et sacrificii ritus describitur.

Duas precationes ab Antonio Musa conscriptas, quae inscribuntur *Precatio Terrae* et *Precatio omnium herbarum*, operi *De herbis salubribus* dicto ab auctore additas esse Baehrensius arbitratur[12]. Schanz-Hosius[13] autem Antonium Musam quidem utriusque carminis auctorem nullo pacto duci posse, sed utramque precationem certe aetatis Augusteae opus fuisse scribunt[14]. Prima precatione Terra omnium rerum mater celebratur et carminis auctor, medicus haud dubie, Terram precatur ut omnes herbae, quas aegrotis sanandis applicet, bonam valetudinem reficiant. Secunda precatione poeta herbas orat, ut salubres se praestent. Precatio Terrae eo modo composita est[15]:

---

[11] Commemoratum fragmentum, similiter atque aliorum poetarum in hac libelli mei parte explicata carmina secundum editionem E. Baehrens, *Poetae Latini minores*, I—IV, Lipsiae 1879—1882, proferuntur.

[12] E. Baehrens, *Miscellanea critica*, Groningae 1878, p. 107—113.

[13] Schanz-Hosius, *Geschichte der römischen Literatur*, II, München 1935, p. 396 sq.

[14] J.W. et A. M. Duff in editione E.H. Warmington, *Minor Latin Poets*, Cambridge 1968, p. 341, utrumque carmen aetatis post Augustum opus esse asseverant.

[15] Carmen explico secundum editionem: Warmington, *o.c.* p. 343 sq. et 344 sq.

vv. 1— 4 — apostropha et epitheta-substantiva: *Dea, Tellus, rerum naturae parens, Caeli ac maris diva arbitra rerumque omnium.*

2— 6 — in laudativa precationis parte poeta enuntiatis relativis et causalibus usus deae potentiam definire conatur. Id genus laudationes, ut *quae cuncta generas et regeneras, quod sola praestas gentibus vitalia, per quam silet natura et somnos concipit, lucem reparas et noctem fugas* Terrae virtutes demostrant, quae ex generali eius in mundo auctoritate efficiuntur.

7—11 — commemorantur aliae Terrae proprietates, utpote quae Ditis regnum in se tegat et in eius dicione imbres, procellae tempestatesque maneant.

12—14 — versu duodecimo iteratur eadem, atque versu tertio, mentio de alimentis a Terra animantibus praebitis, versibus autem sequentibus continetur sensus, ut ita dicam, eschatologicus, cum hoc loco omnia, quae a Terra alantur, in eandem post mortem reverti, demonstratum sit.

15—19 — epitheta *Magnae matris deum, gentis et divom parentis* iusta esse peculiaribus argumentis confirmatum est. Versu undevicesimo: *Tu es Magna tuque divum regina es, dea* laudativa hymni pars ad finem producitur.

20 — Hypomnesin continet: *Te, diva, adoro tuumque ego numen invoco.*

21 — Preces generales.

22—24 — Vota cum precibus permiscentur.

25—30 — singularibus precibus dea oratur.

31—32 — iterata apostropha (*diva*) poeta omni precationi finem facit his verbis:...*denique nunc, diva, hoc mihi maiestas praestet* ⟨*tua*⟩, *quod te supplex rogo*, quae totius precationis delimitatorem, qui dicitur, putare possumus. In hac precatione poeta varia, ut res postulabant, precandi verba (*praestes, exaudi, quaeso, fave, praesta, permittas, veniat, habeat*) adhibuit.

*Precatio omnium herbarum* cum supra exlicata precatione arte coniungitur et eam plane complet. Herbae, quas poeta precatur, deae quidem non sunt appellatae, sed vim suam Terrae Matri debent. Terra enim eas generavit ediditque et omnibus salubres reddidit. Qua de causa precum factarum argumentum in herbis cito crescentibus, quibus medicus aegrotis salutem ferre possit, semper versatur. Quae precatio eo modo composita est:

vv. 1—19 — preces, in quibus varia verba precandi occurrunt, ut *deprecor, exoro, sitis, exposco, precor, adeste, praestate, praestetis, habeatis, ut mihi liceat colligere.*

20—21 — vota et precationis epilogus.

In *Precatione Terrae* expositio et laudativa pars admodum exaggeratae fuerunt, in *Precatione omnium herbarum* autem solae preces magnitudine excellunt.

Precatorium fragmentum in Germanici *Phaenomenis* (vv. 2—16, Baehr. I, p. 148) explicaturi in poesin primae p. Chr.n. aetatis inquirendam aggredimur. Aratos, quem Germanicus interpretatus est, ab Iovis laude poema suum incepit. Germanicus autem in *Phaenomenorum* initio precationem adrogatoris sui, imperatoris Tiberii, posuit. Quae poematis precatoria dedicatio incipit apostropha ad genitorem (*genitor*) et carminis maximum simul inspiratorem:

Carminis at nobis, genitor, tu maximus auctor.

Allatus versus epitheti officium explet. Versus autem 3—4 hypomnesin continent:

Te veneror, tibi sacra fero doctique laboris
Primitias...

Eiusdem autem loci verba: ...*probat ipse deum rectorque satorque*, genealogiam pariter atque divi Tiberii potentiam describunt. Versibus, qui sequuntur (vv. 5—14), laudativa pars exprimitur. Hoc loco enuntiatis secundariis adhibitis (*quantum... si*) pax Tiberio imperatore parta et civitas bene ordinata, qua re homines securi laborant, poeta autem otio litterario totum se dare potest, summis efferuntur laudibus. Verae preces una cum peculiari verbo precandi hymnorum advocantium proprio (*adsis*) et altero (*secundes*) versibus demum 15—16 continentur.

In eodem Germanici poemate (*Phaen.* 96—139) hymnum constellationi Virginis, re vera autem deae, priusquam in stellam mutata est, dicatum invenimus. Virgo quidem in hoc hymno Cereris proprietatibus excellit, sed, cum in virginis constellatione variarum dearum, ut Dices, Astraiae, Cereris, Isidis, Tychae et al. in astra mutatarum personas agnoscere antiqui conarentur, ipse poeta (v. 98) in dubio haerebat quo nomine eam appellare deberet: *quam te, diva, vocem*?[16] Versibus 98—102 hypomnesis manifesta fit, in qua poeta se, deae cultorem, hominum generi deae inviso opponit. Verba: *exosa heu mortale genus...* (v. 100), epitheti loco adhibita sunt, quippe quibus eius invidiae causae significarentur. Versum centesimum secundum: *Teque tuumque canam terris venerabile numen* hymni ineuntis delimitatorem esse arbitror, qui reapse omnis e parte media tantum constat. In hoc hymni fragmento alia etiam deae nomina, ut *Iustitia*, *Astraei genus*, *parens astrorum* commemorantur et mentio

---

[16] Haec dubitatio apud Graecos et Romanos precationis prooemii trita formula fuit, qua supplex usus dei nominis afferrendi accuratissimam diligentiam servabat. Cf. C. Ausfeld, *De Graecorum precationibus quaestiones*, N. Jahrb. f. Klass. Phil. Suppl. XXVIII 1903, p. 517 sq.

fit de fabulosis deae in terra erroribus et legibus a dea hominibus datis, praeterea de cultu atque humanitate a dea creata narratur. Quae hymni pars (vv. 103—119) auream, quae dicitur, mundi aetatem describit. De argentea hominum aetate versus 120—131 narrant, qua dea hominum vitiis commota terram alis levata reliquit. Versus 132—139 aetatem aeream commemorant, qua durante cultus quidem maiorem gradum assecutus est, sed virtus in scelerum mari demersa est. Illo tempore dea mundum iam in aeternum defugit et in caelo locum obtinuit. Denique Virgo iam constellatio facta describitur (vv. 141—146), quae res hymni expositionem aliqua ex parte locupletare videtur. Peculiarem laudativam explicati hymni partem et preces in hac lyrica insertione frustra quaeras.

In fragmentis poetarum Latinorum editionis Morelianae (p. 126) invenimus novem versuum carmen (fr. 2), quod hymni Bacchum advocantis initio simile est. Quod fragmentum a poeta primo p. Chr. n. saeculo florente conscriptum esse dicitur. Advocantis hymni proprietates corroborant in primis duo verba precandi (*huc ades* — v.1 et *placidus ades ad aras* — v.8). Cum secundo verbo precandi contexta enuntiatio (*ad aras*) ostendit insuper locum, quo deus colatur. Laudati fragmenti hymnica indicia habeantur necesse est quoque epitheta, quae dei habitum, proprietates, genealogiamque illustrant, ut *Lyaee*, *Bassareu*, *bicornis*, *Maenalie*, *bimater*. Primo et secundo epitheto poetae saepe usi sunt. Epithetum *bicornis* poesis Augusteae aetatis usui annectitur, quamvis Ovidius (*Epist.* 13,33) aliud adiectivum (*bicorniger*) adhibuerit[17]. Epithetum *Maenalie bimater* duas quaestiones attingit. Vox *bimatris* ut Bacchi epithetum Ovidio quoque (*Met.* IV 12) nota tamquam duplicem dei ortum oratione significat, qua de re Propertius *Eleg.* III 17, 21 scripsit[18]. Secundo epitheto (*Maenalie*) semper Pan ornatus est, sed Bacchum solus Columella X 429 tali nomine appellavit. In nono denique huiusce hymni versu dei nomen (*Bacche*) ter repetitur. Indiciis id genus hymnorum propriis annumerentur necesse est insuper enuntiationes, quae dei habitum et ornatum describunt, ut *crine nitidus apto* (v. 4), *luteis corymbis hedera te, coronis hasta viridis armet* (vv. 4—7). Praedicatum (*te armet*) quattuor versibus commune tertium simul verbum precandi in enarrato hymno efficit.

Non est quidem originale opus litterarium Silii Italici *Ilias*, quae dicitur, *Latina*, sed potius Homeri poematis paraphrasis, at certe arridet explicare pauca precatoria fragmenta, quae a Latino interprete prae Graeco exemplari nonnumquam immutata sunt. A Chrysae precatione (*Il. Lat.* I 32—43, Baehr. III, p. 9) initium sumamus, quae a Romano

---

[17] Cf. Verg. *Aen.* VIII 727; Hor. *Carm.saec.* 35; Ovid. *Met.* VIII 647 et XV 304; Prop. *El.* III 17, 19.

[18] Cf. M. Swoboda, *Sextus Propertius. Szkice krytyczno-literackie*, Poznań 1976, p. 89. Cf. idem, *De Propertii elegiis hymnos imitantibus*, Eos LXV 1977, p. 133.

poeta versa illi Homericae (*Il.* I 37—42) dissimilis facta est. Chryses in *Iliade Latina* (vv. I 32—36) hypomnesin copiosiorem fecit et deo obicit, quod religionis suae, castitatis vitae, cultusque deorum a se diligenter observati tamquam immemor permisit, ut ab hoste sperneretur et iniuriis vexaretur. Versibus 37—43 duae disiunctivae preces continentur. Sacerdos Apollinem precatur, ut se aut adiuvet, aut puniat, si quid in deum inscius deliquerit. Precibus exeuntibus deum iterum castigat, quod filiam suam hosti pelicem dederit, quo factum est, ut non ipse sed filia iniuste maerore affligeretur. Apostropha (*Delphice*) in precationis initio invenitur (v.32).

Immutata videtur quoque brevis precatio ab Hectore parvo filio Astyanacti vale dicente facta (*Il. Lat.* VI, 572—574, Baehr. III, p. 35), si eam cum illa apud Homerum (*Il.* VI 476—481) obvia conferimus. Latinus interpres praeparationem ad precandum diligentius descripsit (*attollensque manus...dixit*). Sed apostropham plane mutilavit. Apud Homerum enim Hector Iovem et alios deos adhortatur, in *Iliade Latina* autem solum Iovem (*o pater optime*) precatur. Hector in Homeri poemate rogat deum, ut filius, similiter atque pater eius, primus inter Troianos fiat, bonus eorum dux sit, etiam meliorem patre sese praestet et eius gloria matrem quoque laetitia afficiat. At contra Hector apud Silium Italicum deum orat, ut filius patris virtutes imitetur. In precatione Latina unum tantum verbum precandi (*precor*) et hypomnesis (*pro quo tua numina natus adoro* — v. 573) adhibentur, preces autem enuntiato finali expressae sunt (vv. 572—573).

In vicesimo quarto *Iliadis Latinae* libro novus a poeta Romano epilogus additus est (vv. 1063—1070), in quo, cum apostropha ad Musam Calliopeam facta et precibus pronuntiatis opus suum ad finem productum esse translationibus adhibitis demostravisset, Athenam et Apollinem precatione celebravit (vv. 1068—1070). In precationis initio plures apostrophas et epitheta videmus: *Sanctaque virgineos lauro redimita capillos, ipsa inclita Pallas, tuque... Phoebe.* Quae cumulata epitheta celebratorum deorum habitum describentia, aeque ac singulare verbum precandi (*ades*) hoc fragmentum hymnum advocans agnosci sinunt. Praeter commemoratum alia insuper verba precandi (*depone, fave*) in hac precatione partes suas agunt. Verbum *depone* cum hac enuntiatione contexitur: *tuas depone lyras* (v. 1069), cuius sensus eo modo intellegendus est: poeta Palladis numine instinctus tamquam ipsius deae carmen pronuntiet. Itaque poemati extrema manu imposita non poeta lyram deponit, sed dea, quae eius animum divino instinctu concitavit. Apollinis autem est finito iam poemati favere.

Argumentum precatorium in poesi bucolica Romana notum est nobis ex Calpurnii demum *ecloga* IV 137—146 (Baehr. III, p. 88). Commemoratum fragmentum panegyricum perquam redolens, ex duabus precationibus constat. Quarum prima poeta deis supplicat, ut imperator, quamvis

deus sit, semper in terra commoretur. Haec precatio prooemium efficit secundae, quae imperatorem deum, re vera ipsum Iovem in imperatoris personam incarnatum (v. 142: *Tu modo mutata seu Iuppiter ipse figura*) celebrat. De divino Caesaris origine iam versu 137 (...*hunc iuvenem, quem nos* (*neque fallor*) *ab ipso Aethere misistis*...) et versu 144 (*es enim deus*) certiores facti sumus. Utraque precatio peculiares apostrophas habet (prima: *di*, secunda: *Caesar et pater*). Varia sunt quoque in utraque precatione verba precandi: *precor*, *reducite*, *resolvite*, *date*, *sit deus*, *nolit pensare* (in prima) et: *ades*, *precor* (bis repetitum), *rege*, *sit tibi*, *ne desere* (in altera). Quibus cumulatis apostrophis et precibus factum est, ut explicatum precatorium fragmentum artificiosius et in laudando Caesare nimium videatur.

In Petronii *Satiris* 133 legimus Encolpii viginti trium hexametrorum versuum precationem, quae in primo versu apostropham (*nympharum Bacchique comes*) multis epithetis ornatam habet. Quae apostropha re vera epithetum est dei adhuc plane nondum nominati. Enuntiatum relativum, quod apostropham sequitur (...*quem pulchra Dione divitibus silvis numen dedit*...) genealogiam dei continet. Hoc loco enim non de Dione, Veneris matre (cf. *Il.* V 370), sed de ipsa amoris dea (cf. Ovid. *Amor.* I 14, 33)[19] agitur. Itaque deus, qui in hac precatione vocatur, filius Veneris et Dionysii, Priapus est. Duo, quae sequuntur relativa enuntiata Priapi cultus loca enumerant (vv. 8–10):

... inclita paret
cui Lesbos, viridisque Thasos, quem Lydus adorat
semper flavius templumque suis imponit Hypaeis.

In undecimo versu usus est poeta secunda apostropha, quae, similiter atque prima, epithetum potius ducendum est:... *Bacchi tutor Dryadumque voluptas*. In eodem versu verbum precandi (*ades*) in hymnis advocantibus usitatum et aliud (*admitte*) invenimus. Versibus autem 12–16 hypomnesis expressa est:

... non sanguine tristi
perfusus venio, non templis impius hostis
admovi dextram, sed inops et rebus egenis
attritus facinus non toto corpore feci.

Itaque innocentia sua demonstrata addidit etiam haec: *quisquis peccat inops*, *minor est reus*, ut, si quod admissum esset dedecus, culpa eius deminueretur. Versibus 16–17 preces, versibus autem 17–23 vota dicta sunt. Votis etiam epithetum (*Sancte*) nomine dei omisso (v. 20) insertum est.

Nerone imperatore Seneca duo carmina conscripsit, precationem Apollinis (Baehr. IV, nr 5, p. 57) et precationem trium deorum (Baehr. IV,

---

[19] Cf. Theocr. *Id.* XV 106: Κύπρι Διωναία, VII 116: ξανθᾶς ἔδος αἰπὺ Διώνας.

nr 34, p. 70). Prima precatio constat ex apostropha (*Phoebe*) et precibus (vv. 1—14), secunda autem tres apostrophas habet: ad Martem (*Mars pater*), Quirinum (*nostrae gentis tutela Quirine*), duosque imperatores (*magno positus Caesar uterque polo*)[20]. Versu tertio preces continentur.

Ex posterioribus imperatorum saeculis brevia maximam partem argumenta precatoria nonnullis hymni advocantis indiciis praedita nobis servata sunt. In quarto editionis Baehrensianae volumine (p. 346) brevis precatio Bacchi a Floro composita invenitur (fr. 412)[21]. Quae ex apostropha (*Bacche*), epitheto (*vitium repertor*) precibusque constat. Unum de tribus verbis precandi, verbum *adsis* dico, hanc precationem hymno advocanti similem facit, reliqua duo (*effluas et fac*) cum precum argumento arte coniunguntur.

Hymni cuiusdam in Iani honorem conscripti initium in Septimii Sereni vicesimo tertio fragmento (Morel fr. 23, p. 148) conspicimus. Qui hymnus ex apostropha (*Iane*) et variis epithetis, ut *pater*, *Iane tuens*, *dive biceps biformis*, *cate rerum sator*, *principium deorum*, quae et dei proprietates et habitum et potentiam, similiter atque relativa enuntiata, ut *stridula cui limina*, *cui cardinei tumultus*, *cui reserata mugiunt aurea claustra mundi*, illustrant. Ultimus huiusce fragmenti versus (v. 5):

tibi vetus ara caluit aborigineo sacello

hypomnesis partes agit, qua Iani cultum in Italia vetustissimum esse demonstratum est.

Breves precationes quoque habeantur necesse est pauca fragmenta in Moreliana editione his numeris distincta: L, LV, LVI, LXIV, LXVI, LXVII[22]. Fragmentum quinquagesimum apostropham ad Apollinem, hypomnesin et preces servavit. In fragmento quinquagesimo quinto Bacchum, in fragmento quinquagesimo sexto et sexagesimo quarto Venerem, in fragmento sexagesimo sexto Neptunum, in fragmento sexagesimo septimo Iovem ignotus poeta precatur. In fragmento quinquagesimo quinto vota tantum manserunt. Fragmentum sexagesimum quartum de genealogia dicit, sexagesimum sextum epitheta Neptuni, similiter ac fragmentum sexagesimum septimum Iovis, auctoritatem celebrantia, servavit. Praeterea fragmentum septuagesimum primum ad Cybeles, fragmentum septuagesimum secundum ad Bacchi cultum adhortatur. Precationis partem fragmentum septuagesimum quintum (Morel, p. 183) et invocationem Musarum fragmentum octogesimum sextum (Morel, p. 184 sq.) continet. Proximum fragmentum constat ex apostropha

---

[20] Si horum carminum vere Seneca auctor est, duorum Caesarum mentio ad C. Iulium Caesarem et imperatorem Claudium tantum pertinere potest, utpote qui anno LV a. Chr.n. usque ad annum XLV p. Chr. n. imperium Romanum in Britannia meridionali corroboraverint.

[21] Cf. editionem Warmingtoni, *o.c.* p. 426, nr II.

[22] Morel, *o.c.* p. 179 et 180 sq.

ad Camenas et duobus epithetis, relativis enuntiatis expressis, quae de Camenarum studiis et earum cum fonte Hippocrene dicto coniunctione narrant. Qui fons accuratius descriptus est versibus sequentibus eiusdem fragmenti, quibus fabula de Pegaso quoque significata est.

In Q. Sereni Sammonici *Libro medicinali* 1—10[23] invenitur precatio Apollinis, quae invocationis officio fungitur et in expositione apostropham (*Phoebe*) et duas preces habet. Primum auctor precatur Apollinem, ut librum medicinalem laudet, tum sibi faveat et se adiuvet. Verba precandi hoc loco adhibita (*adsere* et *comitare*) numquam adhuc in hoc genere litterario in usu fuerunt. Precatio Apollinis versibus 1—2 continetur. Versu tertio precatio Aesculapii incipit. Epitheta maximam partem adiectivis et relativis enuntiatis expressa sunt. Epitheta deo vim sanandi morbos et mortuos ab inferis excitandi facultatem ascribunt. Repetitum in enuntiatorum initiis pronomen *qui* (vv. 5—7) incipit enuntiata, quibus primum Aesculapii colendi loca, ut Aegea, Pergamum, Epidaurus commemorantur, deinde fabula, quae de deo serpentis corpore incluso et in hac specie Romam advecto, ubi clarum in Capitolio templum occupavit, narrat, oratione significata est. Ultimi fragmenti versus (vv.9—10) verbo precandi *ades* adhibito hymno advocanti precationem similem faciunt et preces una cum hypomnesi exprimunt his verbis:

> Huc ades et, quicquid cupido mihi saepe locutus
> Firmasti, cunctum teneris expone papyris,

quae eo modo interpretari possumus: deus olim artis medicae arcana auctorem docuit, nunc autem idem deum precatur, ut omnia tamquam de carmine suo hausta sibi dictet.

In tertio Baehrensii volumine (pp. 163—166) inveniuntur duo hymni, de quibus unus in Lunae honorem conscriptus Claudio cuidam ascriptus est. Secundus autem hymnus incerti auctoris est et Oceanum laudat. Hymnus Lunae apostropha (*Luna*) ter in versuum 1—3 initio repetita incipit. In versibus 4—8 iterantur pronomina personalia (*tu*, *te*) ad eandem deam pertinentia. Versu nono contexuntur apostrophae: *Isis*, *Luna*, *Cora*, *Ceres*, *Iuno*, *Cybele*, quae res Lunam eandem deam atque omnes in hoc versu enumeratas esse confirmat. In enarrato hymno adhibentur alia insuper epitheta, ut *deus mundi magni pars maxima caeli*, *iugus Solis splendor*. Explicatis carminis structurae partibus hymni expositio et deae aretalogia, quae dicitur, continentur. Pars epica hymni duci possunt versus 2—11 et 12—13. Versibus 2—11 deae beneficia laudantur, utpote quae lumen et humorem terrae praebeat (*tuus ignis et humor*), tempus definiat (*parens mensuum numerosa prole renascens*). Versus quartus (*Tu biiugo stellante polos ab Sole gubernas*), de cuius sensu nonnulli viri docti, exempli causa Burmannus, Riessius, Buechelerus disceptabant,

---

[23] Videas velim editionem Baehrensii, *o.c.* III, p. 107.

re vera intellectu difficillimus, de dea biiugo in caeli finibus vecta fortasse narrat, qua re nox et dies alternis terram occupant. Versus sextus usque ad octavum Lunam cum Oceano, Terra, Orco, anni temporibus coniunctam ostendunt. Sed versus 10—11 adhuc nemini interpretari contigit[24]. Versus 12—13 Lunae luminum varietatem significant, versibus 14—16 preces continentur. Verbum precandi (*huc ades*) tamquam in hymno advocanti adhibitum est, precibus autem poeta primum gratiam rogat, deinde commemorat fortunae donum, prosperitatem, cuius signum iuvencae esse dicuntur, quae concordes deae currum trahant.

Hymnus Oceani sacer duodetriginta versuum est. Versus 1—2 expositionem efficiunt, quae ex apostropha (*Oceane*) et tribus epithetis (*undarum rector, genitor maris, arbiter orbis*) constat. Secundo versu exeunte exsistit quartum epithetum (*placido complectens omnia fluctu*), quo Oceani tamquam ingentis amnis maria et terras circumfluentis notio iam in Homeri animo facta (*Il.* XIV 245 sq.) a Romano auctore accepta est. Versus 3—11 laudativam partem putamus, in qua Oceani auctoritas laudibus effertur, cum terrarum fines describat, maria, fontes, lacus ex eo originem ducant. Flumina patrem Oceanum putant, nubes aquam ex eo hauriunt, quam postea imbribus demissis frugibus reddunt. Praeterea loco quodam in terrae finibus, quos in Cyaneo sinu, fortasse ad Pontum Euxinum sitos fuisse poeta arbitratur, Oceanus caeli oras describit. Quae omnes res in Homeri (*Il.* XXI 196 sq.) opinionem optime quadrant[25]. In versibus 18—27, quos hypomnesis genus quoddam (v. 12: *Si mare, si terras caelum mundumque gubernas*) praecedit, preces inveniuntur. In ipsis precibus poeta tribus etiam epithetis usus est: *venerabilis* (v. 13), *alme parens rerum* (v. 14), *pater* (v. 25). Varia quoque verba precandi in hoc hymno adhibita sunt, ut *audi, supplex precor, conserves, tende, crispentur, sint, servet, submurmuret, da, perfer*, similiter atque varia precum ipsarum materies est. Versibus 27—28 vota facta sunt:

> ... quod cum permiseris esse
> Reddam quas potero pleno pro munere grates.

Enarratum carmen plenam fere parte epica tantum excepta hymni structuram habet. Attamen omnis laudativa eius pars sola fabulosa argumenta significat, qua re versus 3—11 partem mediam hymni quodam modo ducere possumus. Utrumque explicatum carmen tertii p.Chr.n. saeculi opus esse dicitur, quamquam hymni Oceani sacri edendi tempus incertum est.

Tertio p.Chr.n. saeculo Nemesianus *Cynegetica* sua conscripsit, in quorum versibus 86—102. (Baehr. III, p. 193 sq.) invocatio Dianae instar hymni advocantis composita invenitur. Apostropha ad deam (*Phoebe*) cum epitheto ad Dianae genealogiam pertinenti (*Latonae... magnum decus*)

---

[24] *O.c.* p. 163, adn. ad versum decimum et undecimum.

[25] Cf. *Il.* VII 421 sq., VIII 485, V 6.

et altero, quod ostendit, quid deae delectationi et voluptati fuerit (v. 86: *quae saltus placidos silvasque pererras*). Quod proximum epithetum secunda apostropha (*Tu modo*) antecedit. Verbis:...*heia age suetos* | *Sume habitus*... (v. 87 sq.), supplex Dianae habitum describere coepit, cum rogat, ut dea in ornatu sumendo eius desideria expleat. Quapropter verba precandi aut imperativi aut coniunctivi optativi formam habent (*sume*, *suspende*, *cohibe*, *sint*, *aptentur*, *artet*). Verbum precandi in hymnis advocantibus usitatum (*ades*) versu demum nonagesimo sexto exstat, cum poeta deam precatus est, ut comitantibus nymphis veniret (*tecum adsint* — v. 94 sq.). Nymphae hoc loco nominatae peculiaribus epithetis ornatae sunt, verbi gratia *Naiades-faciles*, *Dryades-viridique iuventa pubentes*, *Nymphae-unde amnibus umor*. Deae comes Echo quoque esse debet, quae Oreadas decantet. Versu nonagesimo septimo et sequenti:

> Duc age, diva, tuum frondosa per avia vatem:
> Te sequimur...

continentur preces, apostropha (*diva*), hypomnesis (*tuum vatem*, *te sequimur*). Verbis (v. 98): *tu pande domos et lustra ferarum* incipit secunda rogatio, quae poematis argumentum significat et poeticae inspirationis quaestionem explanat. Explicatus hymnus omnibus quoque venatus amatoribus missus est, qui neque rebus publicis, neque bello, neque periculis praedae capiendae causa susceptis delectantur (vv. 99—102). Quae duplex hymni dedicatio Callimachi hymnorum artem in memoriam redigit.

Incerti auctoris hymno Pan laudatur (Baehr. III, p. 170). Qui hymnus ex epithetis constat, quae ex dei proprietatibus, habitu, vivendi modo et cet. originem ducunt.

Hymni formam habet quoque prooemium incerti auctoris poematis, quod *Ponticon* inscribitur (Baehr. III, p. 172). Commemoratus hymnus Veneris sacer est et apostropham ad deam in quarto demum versu (*Venus alma*) una cum verbo precandi (*fove*) habet. Primis praefationis versibus precum materies expressa est, quae totius poematis argumentum simul exponit (*vv.* 1—4). Apostropham (v.4) sequitur epithetum enuntiato relativo descriptum, quod deam e maris undis nascentem depingit (vv. 4—7) et in secundam apostropham (*placido dea prosata mundo* — v. 7) exit. Versibus 8—15 pars media hymni continetur. Hypomnesis primarias deae in mundi structura partes et eius in animalibus procreandis auctoritatem demonstrat. Eandem Veneris vim Lucretius olim (*De rer. nat.* I 1 sq.) laudavit. Versus 16—21 exprimunt preces, quibus tertia apostropha (*diva*), verbum precandi (*precor*), hypomnesis (v. 16—17: ... *quoniam tua munera parvo Ausus calle sequor*) inserta sunt. In septimo decimo versu dimidiato et versibus sequentibus duae insuper preces dictae sunt: ut dea e fluctibus emergeret et poetam divino spiritu inflaret. Duae proximae preces grandiore scribendi arte expressae sunt (*Ponticon* 17—19):

... vitreo de gurgite vultus
Dextera prome pios et numine laeta sereno
Pierias age pande vias...

In allato fragmento duo nova epitheta (*dextera*, *numine laeta sereno*) et duo verba precandi (*prome*, *age*, *pande*) adhibita sunt. Versibus 19—21 contexuntur preces primum, ut Nereus propitius sit (hoc loco dei nomen metonymiae officio fungitur), tum ut poetam adiuvet. Secundae precis argumentum ambiguo sensu est. Ignoramus enim, utrum verba (vv. 21—22): *fac saltem primas pelagi libemus harenas* modicum poema significent, an poeta in opere suo maris tantum litora describere sibi proposuisse suspicari deceat. Verba: *votisque litata* (v. 20) hypomnesis et votorum partes agunt. Versu vicesimo secundo invocatio incipit.

Incerti cuiusdam auctoris posterioribus temporibus florentis carmen *Laus Martis* inscribitur (Baehr. III, p. 303), quod ex apostropha (*Mars*), epithetis (*pater armorum*, *fortissime belligerantum*) precibus (*esto volens*, *mitis*, *facilis*, *deus esto benignus*), parte epica (vv. 3—4) Veneris et Martis amores commemorante constat. Versibus 5—8 deus lorica, cuius pulchritudo admirationem potius quam timorem excitat, armatus describitur. Cui descriptioni opponuntur versus 9—10, quibus poeta Martem terrere quoque ac minari posse demonstrat. Versus 11—12 preces et vota exprimunt.

Praeter *Laudem Martis* in eodem Baehrensii volumine (III, p. 304) duos etiam hymnos invenimus. Primus mutilatus Iunonem laudat et solam expositionem habet, quae ex apostropha (*alma poli domina*), epithetis aut deae potestatem (*cui vincla iugalia curae*), aut genealogiam (*supremi caeli regis coniunxque sororque*) depingentibus, denique ex precibus (*da reditum nobis*) constat. Secundus hymnus, qui *Laus Liberi* inscribitur, Baccho dicatus est. Apostropham (*Bacche*) in versus exitu collocatam praecedunt epitheta: *lenis vitisator*, *proles Semeleia*, quae dei potestatem et eius genealogiam ostendunt. Versus 2—3 continent quidem alia etiam epitheta, ut *Thyrsitenens*, *trieterice*, *dux Nysaee*, *bimater*, *flos Ariadnaee*, *Core Liber*, *Iacche*, *Thyoneu*, sed cum haec epitheta varias fabulas, mysteria, genealogiam orphicorum hymnorum more oratione significent, enarratos hymni versus partem epicam putare possumus. Versibus 4—5 preces continentur. Verba precandi in hoc hymno adhibita sunt haec: *da*, *fluant*, *spumet*.

In incerti auctoris tragoedia, *Medea* inscripta (Baehr. IV, p. 219 sq.), ipsius Medeae soliloquium precationis formam habet et incantamento incipit. Medea primum Solem, Terram, deas Ultrices, Iunonem testes rogationis suae invocat, deinde Venerem precatur. Apostropha ad Venerem (*alma Venus*) in sexto demum versu apparet. Verba: *ad te confugio* (v. 3) incuntis precationis delimitatorem, qui dicitur, ducere possumus. Quae autem in eodem et sequenti versu leguntur: *nam te dare iura loquuntur conubiis* epitheti officium explent. Versibus 4—5: *siquid pietas antiqua*

*labores* | *Respicit humanos*... hypomnesis continetur, quam excipiunt preces (vv. 4—7).

Quinto nostrae aetatis saeculo ineunte poeta Rutilius Namatianus poema *De reditu suo* conscripsisse dicitur[26]. Ex hoc poemate olim trium librorum duo tantum libri, primus 644 versuum et secundi libri pars 68 versuum ad nos pervenerunt. Commemoratum poema Namatiani in Galliam, ubi natus est, reditum describit. Versibus 47—165 poeta Romam sollemniter laudavit. Cuius laudationis structura hymno similis est. Hymni ineuntis delimitator, qui dicitur, verbum precandi *exaudi* dico, Graecam illam Chrysae sacerdotis precatoriam formulam κλῦθι μευ, ἀργυρότοξ' (*Il.* I 451) in memoriam redigit. Idem verbum precandi etiam in secundi distichi initio repetitur. Hymni expositio (vv. 47—50) aequali compositione excellit. Verbum precandi excipit apostropha copiose definita, quae omne distichum explet (vv. 47—49):

exaudi, regina tui pulcherrima mundi,
inter sidereos Roma recepta polos,
exaudi, genetrix hominum genetrixque deorum.

Quinque, qui sequuntur versus (vv. 50—54), hypomnesin complectuntur. Poeta laudatae urbi memoriam et honorem paene iuratus pollicetur. In media hymni parte (vv. 55—114) poeta de Romae in orbem terrarum meritis, de eius rebus in mundi regionibus ad septentriones et meridiem versis prospere gestis, de Romanorum civium virtute, de urbis, multarum gentium patronae auctoritate et iustitia commemorat (vv. 55—65)[27]. Populum Romanum a Marte et Venere ortum divinis parentibus suis virtutem et benignitatem debere legimus (vv. 66—67). De Romae iustitia et comitate scribit poeta etiam versibus 64—66, id quod versu septuagesimo secundo optime expressum est:

quos timuit superat, quos superavit amat.

In ea hymni parte poeta Minervae insuper et Bacchi et Triptolemi et Aesculapii et Herculis apud Romanos cultum commemorat. Summis effert laudibus imperii pulchritudinem et optimam toto orbe terrarum rei publicae Romanae constitutionem, quacum nulla, neque Assyriorum, neque Medorum, neque Persarum, neque Macedonum conferri potest. Versibus 99—114 Romae pulchritudo, cultus atque humanitas laudantur. Versus 115—120 prosperitatem ominantur[28]. Eidem hymni fragmento usque ad versum centesimum vicesimum quartum communes sententiae, quae in philosophia tractantur, insertae sunt. Similes sententiae etiam versibus 129—132 et 139—140 contexuntur. Omnium sententiarum praestantia exemplis ex historia haustis confirmatur. Roma hymno celebrata

---

[26] Cf. Warmington, *o.c.* p. 753 sq. Ipse hymnus p. 768 sq. invenitur.
[27] Idem etiam versibus 77—80 dictum est.
[28] Cf. insuper versus 133—138 et 141—154.

ipse poeta Venerem precatur, ut feliciter in Galliam redire possit. Huiusce privatae precationis hypomnesis versibus 157—160 et vota versibus 161—164 continentur. Versus centesimus sexagesimus quintus:

his dictis iter arripimus: comitantur amici

hymni exitum describit. In enarrata poematis parte hymnus cum privata precatione arte coniungitur, quo factum est, ut unum cohaerens hymnico-precatorium fragmentum duobus, ut ita dicam, heroibus dicatum a poeta componeretur.

Ex explicatis in hac commentatione hymnicis fragmentis, variis litterariis generibus insertis concludi possunt haec: Praeter carmina epica, fabulas scaenicas, lyricam poesin insertiones hymnicae etiam in bucolicis (apud Calpurnium) obviae sunt. Enarratorum in hoc libello carminum plura sunt, quibus certa occasione data conscriptis poeta sponte sua hymni formam indiderit. Cui rei incerti auctoris *Laus Martis*, Namatiani poema *De reditu suo* inscriptum et alia documento esse possunt.

In explicatis carminibus inventa sunt quoque hymnis Orphicorum similia fragmenta, ut *Laus Liberi* et incerti *ad Panem* (Baehr. III, p. 304 et 170).

Inveniuntur quoque hymnica fragmenta panegyricum redolentia, quae imperatoris magnitudinem etiam in Vergilii *Georgicis*, summis laudibus efferant.

Quodque fere hymnicum fragmentum praeter alia hymni insuper advocantis indicia possidet.

Hymni inscribuntur nonnumquam deis adhuc raro aut nusquam laudatis, ut Claudii *ad Lunam* et incerti *ad Oceanum* (Baehr. III, p. 163—166).

Accidit, ut in hymnicis fragmentis philosophiae quaestiones tractentur (videas velim *Ponticon* Baehr. III, p. 172).

Posteriorum imperatorum aetate orta sunt duo purorum hymnorum exempla, Claudii *ad Lunam* et incerti *ad Oceanum* dico (Baehr. III, p. 163—166). In investigatis fragmentis exsistunt ea quoque hymnorum exempla, quae artificiosam poesin appellare non dubitem. Huc pertinent: *Precatio Terrae* et *Precatio omnium herbarum* (Warmington, p. 343 sq.).

Hymnica fragmenta, quae perscrutatus sum, in adhibendis artificii remediis saepe nimia videntur. Eorum carminum auctores in epithetis hymnorum propriis, precatoriis formulis argumentisque epicis adhibendis primi quidem et ingeniosi esse conantur, sed haec novitatis cupiditas ipsis carminibus nullam laudem parat.

Posnaniae

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# LES ECHOS LIVIENS DANS LA „PHEDRE" DE SENEQUE

Par

ELŻBIETA OLECHOWSKA

L'interprétation de la *Phèdre* de Sénèque se répartit traditionnellement en deux tendances. D'un côté, on étudie la pièce par rapport aux traitements précédents (conservés ou non) du même thème, et de l'autre, on essaye de préciser son contenu stoïco-didactique. Ces deux attitudes critiques qui ont largement contribué à la recherche sur le théâtre de Sénèque, ont cependant créé un schéma de l'analyse qui, de par sa relative rigidité, rendait malaisé un regard nouveau sur cette oeuvre. Il existe surtout une abondante littérature consacrée à l'influence d'Euripide sur la pièce de Sénèque. Dans la présente étude, nous nous proposons de situer certains aspects de l'oeuvre dans le contexte littéraire et moral romain.

L'article d'Henry et de Walker, *Phantasmagoria and Idyll: An Element of Seneca's „Phaedra"* [1], résume clairement les désavantages résultant de l'approche traditionnelle. Sans revenir à toutes les conclusions de cette étude, nous allons nous concentrer sur le problème des principales notions morales de la pièce. Se référant à leur article antérieur sur *Agamemnon* [2], les deux auteurs émettent une opinion qui semble particulièrement pertinente [3]: „where there is dramatic conflict in Senecan drama it is expressed as often in terms of conflicting abstracts as conflicting characters. Nor are the abstractions those of the philosophical treatise". Dans le cas de *Phèdre*, nous distinguons deux notions de base: *pudor* et *libido*, ou *furor*, ce dernier état psychologique en tant que conséquence directe de *libido*. La nourrice décrit la *libido* (v. 196) comme *uitio furens* (v. 195), et Hippolyte parle de sa vie consacrée à la *pudicitia*, vie qui est *uitio carens* (v. 483).

L'opinion d'Henry et de Walker que nous venons de citer, peut être appliquée avec succès aux autres oeuvres, même non théâtrales, de la littérature latine. Tel est le cas de l'*Ab urbe condita* de Tite-Live, dont la trame est tissée avec le même genre de catégories éthiques [4]. L'antithèse

---

[1] D. Henry, B. Walker, *Phantasmagoria and Idyll: An Element of Seneca's „Phaedra"* Greece & Rome XIII 1966, p. 223–239.

[2] D. Henry, B. Walker, *Seneca and the Agamemnon: Some Thoughts on Tragic Doom*, Cl Ph LVIII 1963, p. 1–10.

[3] Henry, Walker, *Phantasmagoria...*, p. 225; nous n'envisageons pas, dans le cadre de cet article, de discuter la suite de l'analyse détaillée de ces notions faite par Henry et Walker.

[4] P.G. Walsh, *Livy, His Historical Aims and Methods*, Cambridge 1961, p. 46–81.

*pudor — libido*, ainsi que la présentation de ces notions dans la perspective de l'histoire, se rencontrent fréquemment dans l'oeuvre. Parmi les épisodes mettant en jeu ces notions, l'histoire de Lucrèce, femme de Collatinus, est la plus connue; en raison de certaines ressemblances de l'intrigue, elle se prête particulièrement à une comparaison avec la pièce de Sénèque. Cet événement tragique, datant encore de l'époque légendaire, nous est connu grâce à plusieurs sources[5], mais, sans aucun doute, la version la plus intéressante du point de vue littéraire, nous est fournie par Tite-Live, à la fin du premier livre (I 57, 8—9).

Les philologues ont remarqué et souligné avec raison le caractère dramatique de ce récit[6]. Sans fournir une base solide, indispensable à une étude approfondie, les fragments scéniques romains, trop maigres, permettent seulement des suppositions incertaines quant à un éventuel traitement de ce thème par un des premiers tragiques, sans doute Accius[7].

Le récit de Tite-Live[8], résumé en quelques scènes, comporte le *muliebre certamen*, le viol, l'aveu et le suicide de Lucrèce. La description du certamen sert à mettre en relief les vertus de Lucrèce, exceptionnelles par rapport aux moeurs de l'époque. Les jeunes gens participant au siège d'Ardée lui font une visite-surprise et *haudquaquam ut regias nurus, quas in conuiuio luxuque cum aequalibus uiderant tempus terentes, sed nocte sera deditam lanae inter lucubrantes ancillas in medio aedium sedentem...* (I 57,9)[9]. *Cum aequalibus* évidemment dans le sens de „hommes et femmes du même âge", quel contraste avec Lucrèce, habilement souligné par *inter ancillas*! Ce mode de vie (on ne peut refuser à la femme de Collatinus les attributs de *domiseda* et *lanifica*) constitue un élément important de la *pudicitia*, notion devenue chez Tite-Live l'axe de la morale romaine, donc de toute l'histoire. Une offense à la vertu est considérée, dans les légendes de la première décade, comme un appel à la mobilisation sociale contre les injustices. Tite-Live présente une telle suite d'événements presque comme une règle historique, et c'est par les mots suivants qu'il introduit l'épisode de Virginie[10]: *Sequitur aliud in Urbe nefas, ab libidine ortum, haud minus foedo euentu quam quod per stuprum caedemque Lucre-*

---

[5] Cf. Val. Max. VI1, 1; Flor. I 1, 7, 11. 3. 1; Eutrop. I 8, 1; *Vir. ill.* 9, 1—5; Ampel. 29, 1; Diod. Sic. X 20,2; Dion. Hal. *Ant. Rom.* IV 64—67.

[6] Cf. R.M. Ogilvie, *A Commentary on Livy Books 1—5*, Oxford 1970², p. 219.

[7] Cf. Cic. *Sest.* 123; Ogilvie, *o.c.* p. 218.

[8] Sur les sources de Tite-Live voir p. ex. Ogilvie, *o.c.* p. 195—196, 218—220.

[9] Cf. J. Heurgon, *La vie quotidienne chez les Etrusques*, Paris 1961, p. 98 et suiv.; son édition de Tite-Live, *Ab urbe condita liber primus*, Paris 1970, p. 187; édition d'Ovide, *Fastorum liber secundus* de H. Le Bonniec, Paris 1969, p. 109; Ogilvie, *o.c.* p. 779; G. Dumézil, *„Pères" et „Fils" dans la légende de Tarquin le Superbe*, Hommages à J. Bidez et à F. Cumont, Coll. Latomus II 1949, p. 78.

[10] Virginie semble n'être qu'une variante du personnage de Lucrèce, cf. E. Pais, *Ancient legends of Roman history*, London 1906, p. 185; Ogilvie, *o.c.* p. 218—219. p. 477.

*tiae Urbe regnoque Tarquinios expulerat, ut non finis solum idem decemuiris qui regibus, sed causa etiam eadem imperii amittendi esset* (III 44).

La scène du viol de Lucrèce débute selon le schéma employé par Tite-Live dans d'autres récits d'attaques à la *pudicitia*[11], par d'inefficaces persuasions à l'adultère. Il est caractéristique que Lucrèce, qui n'avait pas voulu céder même devant la menace de mort, se résigne face à la perspective déshonorante d'une accusation d'adultère avec un esclave[12]. Après le départ de Sex. Tarquin, Lucrèce envoie un messager pour convoquer son père et son mari; elle leur avoue son déshonneur et exige la promesse d'une vengeance contre l'auteur du crime. Après s'être assurée que justice serait faite, elle répond à ceux qui essayent de la consoler: *ego me etsi peccato absoluo, supplicio non libero; nec ulla deinde impudica Lucretiae exemplo uiuet*, et en sortant le couteau dissimulé sous ses vêtements, elle se donne la mort.

Dans la version de Denys d'Halicarnasse (*Ant.Rom.* IV 64–66), contrairement à Tite–Live[13], le motif de la *pudicitia* de Lucrèce est moins développé: on n'y trouve pas de *muliebre certamen*, et Sex. Tarquin promet à Lucrèce, en échange de son consentement, le mariage et le partage du pouvoir au moment où il héritera du trône de son père[14]. Cependant, après avoir assouvi sa passion, Tarquin repart tranquillement sans reparler de sa promesse.

Le récit de Diodore de Sicile (X 20, 2), bien que plus laconique, rappelle celui de Denys d'Halicarnasse. Les différentes mentions de Lucrèce et de son rôle dans l'histoire romaine ne sortent en général pas du cadre tracé par Tite-Live, si on ne prend pas au sérieux les remarques du genre: *Lucretia cuius uirilis animus maligno errore fortunae muliebre corpus sortitus est* (Val. Max. VI 1,1).

Sénèque, dans la *Consolatio ad Marciam* (16,2), cite des exemples de femmes romaines faisant courageusement face aux revers du sort. En premier lieu, il nomme Lucrèce. Conformément à la version de Tite-Live,

---

[11] Cf. épisodes de Chiomara, la femme d'Ortiagon (Liv. XXXVIII 24), de Virginie et d'Appius Claudius (III 44,4) de Papirius et de C. Publilius (VIII 28, 3); cf. aussi Walsh, *o.c.* p. 213–214.

[12] A.G. Lee, *Ovid's „Lucretia"*, Greece et Rome XXII 1953, p. 109, et Ogilvie, *o.c.* p. 220, relèvent certaines remarques émanant des auteurs chrétiens qui se sont penchés sur le problème moral du suicide de Lucrèce. Aux yeux d'un romain, c'est précisément le courageux suicide qui rend Lucrèce digne d'admiration. Tuée au cours d'un prétendu adultère commis avec un esclave, elle se serait couverte d'une honte éternelle, sans parler du déshonneur que cela aurait causé à sa famille; en même temps, cela aurait permis à Tarquin d'échapper à la juste vengeance.

[13] Cf. E. Burck, *Die Erzählungskunst des T. Livius*, (Berlin 1934), p. 170 et suiv., et Walsh, *o.c.* p. 217.

[14] Dion, Hal. *Ant.Rom.* IV 65: Εἰ μὲν γὰρ ὑπομενεῖς, ἔφη, χαρίσασθαί μοι, γυναῖκά σε ποιήσομαι καὶ βασιλεύσεις σὺν ἐμοί, νῦν μὲν ἧς ὁ πατήρ μοι ἔδωκε πόλεως, μετὰ δὲ τὴν ἐκείνου τελευτὴν Ῥωμαίων τε καὶ Λατίνων καὶ Τυρρηνῶν καὶ τῶν ἄλλων ὅσων ἐκεῖνος ἄρχει.

il souligne le rôle joué par l'héroïne dans l'expulsion des rois: *regem Romanis capitibus Lucretia et Brutus deiecerunt: Bruto libertatem debemus, Lucretiae Brutum.* Ensuite, Sénèque parle de Cloelia, en employant un langage très proche de celui de Tite-Live, dans l'épisode de Cloelia: *equestri insidens statuae in Sacra uia, celeberrimo loco... Cloelia... etiam feminas equo donauimus...* (Sen. *dial.* VI 16, 2); Liv. II 13,11: *Romani nouam in femina uirtutem nouo genere honoris, statua equestri, donauere; in summa Sacra uia fuit posita uirgo insidens equo.*

Ovide a traité les deux sujets que nous rapprochons, l'histoire de Lucrèce et celle de Phèdre. On ne peut douter de la relation proche qui lie la lettre de Phèdre à Hippolyte à la tragédie de Sénèque. Il suffit de lire n'importe lequel des commentaires de *Phèdre* pour y rencontrer des similia empruntés aux *Heroïdes*[15]. Ovide décrit le viol et la mort de Lucrèce dans les *Fastes* (II 721–852), à l'occasion de l'explication de la mystérieuse fête de *Regifugium* (24 février, *Fast.* II 685–852). Tite-Live est la source principale de cet épisode[16]; sans l'aide de son oeuvre, certaines parties du texte seraient difficiles à comprendre[17].

Zintzen (*o.c.* p. 99), étudiant les réminiscences de la légende du *Regifugium* apparentes, selon lui, dans la lettre de Phèdre à Hippolyte, cite *Her.* IV 7–8 et *Fast.* II 822–823. Dans les deux cas, nous avons à faire à des femmes dont la voix est paralysée par la honte — *Her.* IV 7–8:

ter tecum conata loqui, ter inutilis haesit
lingua, ter in primo destitit ore sonus

*Fast.* II 822–823:

ter conata loqui ter destitit ausaque quarto
non oculos ideo sustulit illa suos...

Il semble que les vers cités ne constituent pas la preuve d'une relation directe entre ces deux descriptions. Nous rencontrons une construction semblable dans les *Met.* XI 824:

ter conata loqui ter fletibus ora rigauit...

ainsi que chez Virgile, *Aen.* X 685:

ter conatus utramque uiam ter...

---

[15] Cf. édition de P. Grimal, Paris 1965, p. 102–113, 107–110; édition de R. Giomini, Roma 1968, p. 100, 102, 106–107; édition de G. Viansino, Napoli 1968, p. 150–151, 154, 156; C. Zintzen, *Analytisches Hypomnema zu Senecas Phaedra,* Meisenheim 1960, p. 70, 73, 75–82.

[16] La prise de Gabies: *Fast.* II 687–710 et Liv. I 53–54; la consultation de l'oracle de Delphes: *Fast.* II. 711–720, et Liv. I 56,4–12; le viol de Lucrèce et ses conséquences: *Fast.* II 721–852, et Liv. I 57–59; cf. aussi l'analyse de la légende du *Regifugium* de F. Bömer dans son édition des *Fastes* (Heidelberg 1957–1958), Bd. I p. 46 et suiv.

[17] Cf. édition des *Fastes*, livre II de H. Le Bonniec, Paris 1969, p. 106.

C'est un schéma lié en premier lieu au genre de situation et ensuite seulement à des personnages concrets. D'autres exemples de la construction *ter... ter*, employée dans le but d'exprimer l'impossibilité d'un acte, nous sont fournis par Verg. *Aen.* II 792, 793 (cf. Hom. *Od.* XI 206—208) et par Ov. *am.* I 7, 61—62.

Phèdre, chez Sénèque, n'a pas de difficultés du même ordre, mais, pendant longtemps, elle ne peut pas se décider, ni à avouer ouvertement son amour à Hippolyte (*Phaedr.* 602—642) ni, plus tard, à découvrir devant Thésée la véritable raison de son prétendu suicide (vv. 864—885). Dans le premier cas, elle doit surmonter sa honte, dans le second, ou bien elle hésite devant la fausse accusation d'Hippolyte, ou bien ce n'est qu'un jeu destiné à impressionner Thésée d'une façon appropriée. Chez Tite-Live, par contre, Lucrèce, tout en fondant en larmes devant son mari et son père, parle de son déshonneur immédiatement et sans détours.

Il serait difficile de nier que, tant dans l'esprit d'Ovide que dans celui de Sénèque, le personnage de Phèdre s'associait nécessairement à celui de Lucrèce, ne serait-ce qu'en raison du contraste entre les deux héroïnes, contraste mis en relief par toute une série d'affinités existant en réalité ou seulement en apparence[18].

On peut trouver des analogies de langage entre la version ovidienne de l'histoire de Lucrèce et la pièce de Sénèque. Combien plus nombreuses et plus „solides" sont cependant les ressemblances entre *Phèdre* et le récit de Tite-Live, par exemple[19]:

Tout d'abord, il semble évident qu'une partie des similia rassemblés ci-dessus provient de l'analogie des situations mêmes. D'autre part, *Phèdre* est écrite dans la langue de la tragédie, archaïsante dans la mesure où elle est fondée sur le vocabulaire des premiers tragiques romains[20]. La langue de Tite-Live, surtout dans les livres consacrés au passé légendaire, revêt souvent un caractère archaïque et, dans l'épisode de Lucrèce, recèle des traits dramatiques distincts.

Il est très probable[21] qu'un des anciens tragiques a traité le thème

---

[18] Nous n'avons pas l'intention d'engager une polémique contre l'hypothèse (peu convaincante) qui veut que les traits communs des descriptions de la mort de Lucrèce chez Tite-Live, Ovide et Denys d'Halicarnasse émanent d'une tradition ayant pour source le premier Hippolyte d'Euripide (cf. M. Braun, *Griechischer Roman und hellenistische Geschichtsschreibung*, Frankfurter Studien zur Religion und Kultur der Antike VI 1934, p. 94—98; Zintzen, *o.c.* p. 92, 100). Remarquons cependant que Zintzen explique les ressemblances entre Tite-Live et la *Phèdre* de Sénèque précisément par l'influence de la pièce disparue d'Euripide. L'insuffisance de cette interprétation est évidente: nous tâcherons de la rendre encore plus manifeste dans la suite de notre article.

[19] Je cite selon l'édition de Tite-Live de J. Heurgon et selon l'édition de Sénèque de P. Grimal, cf. note nº 15.

[20] Cf. G. Przychocki, *Styl tragedyj Anneusza Seneki*, (Cracovie 1946), Archiwum Filologiczne XVII.

[21] Cf. Cic. *Sest.* 123; Varro, *ling.* VI 7.

Liv. I 57,10 : adueniens uir Tarquinique excepti benigne
I 57,10 : mala libido... per uim stuprandae

I 58,2 : stricto gladio ... sinistraque manu mulieris pectore oppresso
I 58,2 : ferrum in manu
I 58,3 : mortem imminentem
I 58,3 : miscere precibus minas
I 58,4 : obstinatam
I 58,5 : obstinatam
I 58,5 : expugnato decore
I 58,4 : ne mortis quidem metu inclinari
I 58,5 : maestam
I 58,7 : maestam
I 58,5 : terrore ... uicisset ... pudicitiam
I 58,5 : maturatoque opus esse
I 58,7 : aduentu suorum lacrimae obortae

I 58,7 : minime
I 58,7 : ceterum corpus est tantum uiolatum, animus insons; mors testis erit

I 58,8 : hostis pro hospite
I 58,9 : delicti
I 58,9 : mentem peccare non corpus et unde consilium afuerit culpam abesse
I 58,10: nec ulla deinde impudica Lucretiae exemplo uiuet

Sen. *Phaedr.* 864—865 : sicine aduentum uiri ... excipis
726 : nefandi raptor ... stupri ; 897 : stuprator ; 684 : dignus en stupris ego ; cf. aussi 206—207 : illa magnae dira fortunae comes | subit libido
706—708 : stringatur ensis ... | en impudicum crine contorto caput | laeua reflexi
728 : ferro pudicam terret
855 : morti imminet
891 : precibus ... ferro ac minis
854 : obstinatum

894 : decoris euersor
727 : mortis intentat metum
730 ; 852 ; 860 : maesta

728 : pudicam terret
862 : properato est opus
881 : lacrimandum suis; 887 : lacrimae ... coortas (manuscrit *A* : obortas)
895 : minime
892—893 : non cessit animus ; uim tamen corpus tulit. | Labem hanc pudoris eluet noster cruor ; 1189 : o mors pudoris maximum laesi decus ; 825 : insons
853 : hospitia ... hospite
879 : delictum
735 : mens impudicam facere. non casus solet
879—880 : quod sit luendum morti delictum indica. | quod uiuo.

de Lucrèce. Une telle *fabula praetexta* aurait sans doute été connue de Tite-Live, ainsi que de Sénèque. L'influence de cette pièce hypothétique serait la plus simple interprétation des similia cités ci-dessus. Le manque de preuves concrètes nous empêche cependant de diriger nos recherches dans cette voie, d'autant plus que Tite-Live dramatise un bon nombre de ses épisodes et qu'il serait ridicule d'expliquer chaque fois cette démarche stylistique par l'existence d'un modèle scénique aujourd'hui disparu.

La notion *perfidus* hospes a attiré l'attention de Fr. Della Corte dans son article publié dans les Hommages à M. Renard (Coll. Latomus CI 1, 1969, p. 312–321). A partir de Catulle, c'est surtout Thésée (parfois accompagné de son fils Démophon) qui devient dans la poésie latine l'exemple du traître aux lois de l'hospitalité[22].

L'opposition *hostis* — *hospes*, présente chez Tite-Live (I 58,8), se rencontre aussi plusieurs fois chez Ovide: dans la légende de Lucrèce (*Fast.* II 787: *hostis ut hospes*) et dans les *Héroïdes*, 13, 44: *tam sis hostis iners quam malus hospes eras*! et 17, 12: *qui sic intrabas, hospes an hostis eras*?

Dans la pièce de Sénèque, tout comme dans la lettre de Phèdre à Hippolyte, se dessine une forte tendance à accentuer les côtés négatifs du caractère de Thésée, par le moyen d'allusions à son passé[23].

L'attitude des deux héroïnes envers le viol, dont elles furent victimes, est identique (nous faisons abstraction ici du fait que seule Lucrèce dit la vérité). Les deux femmes affirment considérer la mort comme l'unique solution à leur problème, la seule preuve irréfutable de leur innocence (cf. Liv. I 58,7 = Sen. *Phaedr.* 892–893). Une femme déshonorée doit mourir pour pouvoir retrouver sa dignité, même si elle n'était pas coupable.

Après avoir avoué à Thésée le crime de calomnie qu'elle avait commis à l'égard d'Hippolyte, Phèdre, cette fois vraiment prête à mourir, déclare (v. 1189)[24]:

---

[22] Cf. Catull. 64, 174–176; Prop. 2, 24 B, 33–43; Ov. *Her.* IV 59.

[23] Cf. H. Jacobsen, *Ovid's „Heroides"*, Princeton 1974 p. 150–153, 155–157. Chez Ovide Phèdre énumère toute une série de griefs qu'elle a contre Thésée. En premier lieu, elle l'accuse d'une aventure amoureuse avec Pirithoos (*Her.* IV 111–112), par la suite, elle rappelle que Thésée avait tué son demi-frère le Minotaure (*Her.* IV 115), qu'il avait abandonné sa soeur Ariane sur l'île de Naxos (*Her.* IV 116); finalement, elle mentionne les fautes de Thésée envers Hippolyte: il a tué sa mère Antiope (*Her.* IV 119–120) et n'ayant jamais légalisé sa liaison avec elle, il a privé Hippolyte de la possibilité d'hériter un jour de son trône (*Her.* IV 121–122). Chez Sénèque, la première apparition de Phèdre commence par des plaintes contre Thésée; nous trouvons également dans la pièce des mentions de Pirithoos, de la mort d'Antiope et l'accusation finale lancée par l'héroïne, en présence du cadavre d'Hippolyte, *Phaedr.* 1164–1167:

> O dure Theseu semper, o numquam ad tuos
> tuto reuerse; gnatus et genitor nece
> reditus tuos luere; peruertis domum
> amore semper coniugum aut odio nocens

[24] Cf. P. Grimal, *L'originalité de Sénèque dans la tragédie de „Phèdre"*, REL XLI 1963, p. 314.

o mors pudoris maximum laesi decus.

La réaction de l'entourage des deux femmes est identique. Dans le cas de Phèdre, c'est la nourrice qui l'exprime, après le prétendu viol et la fuite d'Hippolyte (v. 735):

mens impudicam facere, non casus solet.

La famille de Lucrèce la console en affirmant qu'il n'y a pas de faute là, où il n'y avait pas d'intention: *mentem peccare, non corpus, et unde consilium afuerit culpam abesse* (Liv. I 58, 9). Sénèque tire une conclusion à peu près semblable dans le *De ira*, dans lequel il considère comme non coupables les objets inanimés et les êtres irrationnels qui, même s'ils nous nuisent, ne peuvent pas avoir l'intention de nuire (Sen. *dial.* 4, 26, 4): *Non est enim iniuria nisi a consilio profecta: nocere itaque nobis possunt ut ferrum aut lapis, iniuriam quidam facere non possunt.*

Un autre élément de la légende de Lucrèce chez Tite-Live semble avoir son correspondant dans la *Phèdre*. Après le *muliebre certamen*, les compagnons de Collatinus sont invités chez lui, *ibi Sex. Tarquinium mala libido Lucretiae per uim stuprandae capit; cum forma tum spectata castitas incitat* (Liv. I 57, 10). En accentuant le contraste entre le prince étrusque et sa victime, Tite-Live met en évidence la dépravation et la dégénérescence morale des représentants de la famille royale. L'introduction du certamen a permis à Tite-Live non seulement de souligner les vertus de Lucrèce, mais aussi de critiquer les moeurs des femmes étrusques; à leur tour les hommes étrusques, en la personne du fils du roi, se trouvent accusés et condamnés. La nourrice, dans la pièce de Sénèque, parle comme si elle décrivait la situation de Sex. Tarquin (*Phaedr.* 204–215):

Quisquis secundis rebus exultat nimis
fluitque luxu, semper insolita appetit.
Tunc, illa magnae dira fortunae comes
subit libido; non placent suetae dapes,
non tecta sani moris aut ulla cibus!
Cur in penates rarius tenues subit
haec delicatas eligens pestis domos?
Cur sancta paruis habitat in tectis Venus
mediumque sanos uulgus affectus tenet
et se coercent modica, contra, diuites
regnoque fulti plura quam fas est petunt?
Quod non potest uult posse qui nimium potest.

Sans perdre de vue le fait que deux fragments conservés d'Euripide expriment une idée très proche (cf. Eur. frg. 437 et 438 de l'édition de Nauck), il faut admettre que le monologue de la nourrice s'inscrit parfaitement dans la tradition des *loci communes* contre le pouvoir royal et les richesses, tradition quasi générale dans la littérature romaine.

Chez Sénèque, la seule victime vraiment innocente est évidemment Hippolyte: sa beauté et sa *castitas spectata* sont mentionnées plus d'une fois au cours de la pièce. L'intrigue ne se déroule pas comme chez Tite-Live et on ne peut pas identifier Phèdre à Sex. Tarquin. Le fait même que Phèdre soit une femme impose un autre schéma[25], même si son comportement se prête à une comparaison avec celui de Tarquin. On ne peut comparer, dans ces deux oeuvres, que les victimes innocentes. Une lutte intérieure s'est engagée en Phèdre, opposant son *furor* à sa *pudicitia*. L'héroïne de Sénèque est, dès le début, consciente que seule la mort lui permettra d'échapper à l'emprise du *furor* et la délivrera de sa passion. Avant d'en arriver au suicide, Phèdre est poussée par la folie à des tentatives vouées d'avance à l'échec. D'abord, elle essaye de réaliser son rêve en avouant son amour à Hippolyte. Quand son beau-fils indigné détruit son faible espoir par un refus sans appel, Phèdre tente de se libérer du pouvoir du furor en se vengeant sur l'objet de son amour. Hélas, la vengeance accomplie, l'héroïne se rend compte qu'elle a sous-estimé ses sentiments. Il ne lui reste que la mort qui lui permettra, dans un certain sens, de retrouver son honneur et de rejoindre Hippolyte. La Phèdre de Sénèque fait face aux difficultés, n'évite pas la confrontation avec Hippolyte ou Thésée en écrivant des lettres, ne se sert pas de la nourrice qui agit plus de sa propre initiative que sur l'ordre de la reine. Phèdre a le courage de déclarer elle-même son amour à Hippolyte, puis d'affronter Thésée pour accuser son fils et finalement d'avouer son crime en transformant même son aveu en une accusation exaltée de Thésée. Cette Phèdre courageuse ne manque pas de grandeur et semble singulièrement proche de la Lucrèce de Tite-Live. On peut difficilement admettre que cette analogie soit une oeuvre du hasard. La série d'affinités entre la pièce de Sénèque et le récit livien, analysée au cours de la présente étude, nous mène à la conclusion que le personnage de Lucrèce fut pour Sénèque, dans une certaine mesure, l'anti-modèle de son héroïne. Nul ne doute des sources euripidiennes de la pièce. Ce serait pourtant de simplifier la situation que de ramener à Euripide tous les aspects de l'oeuvre en ignorant ou en traitant de secondaires les éléments qui la relient à la tradition et à la réalité culturelle romaine.

Montréal

---

[25] Il est intéressant que Phèdre offre le trône à Hippolyte (*mandata recipe sceptra* — v. 617), bien que dans un tout autre esprit que Sex. Tarquin, quand il promet à Lucrèce le partage de son futur pouvoir (cf. Dion. Hal. *Ant. Rom.* 4,65).

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012 – 7825

# O POCHODZENIU ŁACIŃSKIEJ FORMACJI PERFECTUM PASSIVI

Napisał

JAN SAFAREWICZ

1. Sam fakt istnienia w języku łacińskim peryfrastycznej formacji perfectum passivi typu *amātus sum* nie wywołuje zdziwienia. Jesteśmy przyzwyczajeni do stosowania w językach nowożytnych w stronie biernej formacji opisowych, jak po polsku *jestem kochany* (*przez kogoś*) itp. W systemie koniugacyjnym łacińskim takie opisowe formacje passivum stanowią regularny człon perfectum, ze wszystkimi derywowanymi od niego formacjami sekundarnymi, tworząc dokładny odpowiednik takiego samego systemu perfectum w activum, gdzie były w użyciu formacje syntetyczne typu *amāuī*, *amāueram*, *amāuerō* itd. Powstaje pytanie, jakie jest pochodzenie tej opisowej formacji perfectum.

Jak wiadomo, dokładnie taka sama formacja, pełniąca tę samą funkcję, istnieje w dialektach osko-umbryjskich: osk. teramnatust (vPl. 28,4) odpowiada łacińskiemu *terminata est*, a umbr. *screhto est* (VII b 3) łacińskiemu *scriptum est* (por. Leumann, *Lat. Gr.*[6] 1977, s. 611). Z pewnością więc w łacinie jest to formacja przejęta jeszcze z epoki prawspólnoty italskiej. Ponieważ jednak inne języki indoeuropejskie nie wykazują formacji porównywalnej z tą italską, musimy ją uznać za ogólnoitalską jeszcze innowację. Chodzi więc o wskazanie, jaką drogą wkroczyła ta formacja do systemu italskiej koniugacji.

2. Formacja typu *amātus sum* składa się z part. perf. pass. *amātus* i z kopuli w postaci osobowej formy czasownika *sum*, tj. w indicat. praes. Jest rzeczą oczywistą, że wartość perfectum passivi tej opisowej formacji nadaje odpowiednia funkcja imiesłowu; bo kopula *sum* ani nie wyraża sama przez się strony biernej, ani czasu przeszłego, ani dokonaności (bo *sum* stoi w praesens). Zagadnienie polega więc na znalezieniu objaśnienia, w jaki sposób formacja typu *amātus* stała się wykładnikiem tych trzech kategorii czasownikowych: strony (mianowicie biernej), czasu (przeszłego) i aspektu (dokonanego). Można bowiem z pewnością twierdzić, że w epoce wspólnoty językowej indoeuropejskiej formacja imiennna z przyrostkiem *-to-* nie uwzględniała żadnej z tych trzech kategorii. Bo wprawdzie znamy z innych języków pokrewnych odpowiedniki łacińskiej formacji typu *amātus*, ale nie są to formacje o funkcji imiesłowu: są to przymiotniki, derywowane od pierwiastków częściowo czasownikowych, częściowo imiennych. W języku greckim formacją na -τος jest

adiectivum verbale typu λεκτός, które nie weszło w system fleksyjny w sposób podobny, jak to jest w łacinie. W językach słowiańskich jest to jedna z dwóch formacji imiesłowu (w języku polskim na *-ty* albo na *-ny*), nie zawsze dokonanego (por. *bity*: *wybity*). Natomiast w łacinie jest to istotnie participium perfecti passivi; ta czasownikowa funkcja formacji na *-tus* (widoczna także w składni) stanowi oczywiście innowację italskiej rodziny językowej[1]. Cechy czasownikowe tej formacji, to uwzględnianie trzech kategorii czasownikowych, obcych fleksji nominalnej: kategorii strony, czasu i aspektu. Trzeba więc teraz wyjaśnić, dlaczego te właśnie elementy kategorialne cechują formację na *-tus* w języku łacińskim.

3. Wartość strony biernej wynikła prawdopodobnie z pierwotnej funkcji przyrostka *-to-* jeszcze w systemie praindoeuropejskim. Ten przyrostek tworzył przymiotniki nazywające cechę, mianowicie przymiotniki dzierżawcze, derywowane tak od rzeczowników, jak też od pierwiastków czasownikowych. Znaczenie dzierżawcze widoczne jest w przymiotnikach odimiennych, jak *barbātus* 'mający brodę' (ten przymiotnik ma odpowiedniki bałtyckie i słowiańskie, por. lit. *barzdótas*, pol. *brodaty*); podobnie *ānsātus* 'zaopatrzony w uchwyt': derywat od *ānsa* 'uchwyt'; *costātus* 'o silnych żebrach' (od *costa* 'żebro'), *dentātus* 'zębaty' (od *dēns*) itp. To znaczenie dzierżawcze wiąże się z nazywaniem czynności dokonywanej na podmiocie: *ānsātus* oznacza cechę naczynia, któremu dodano uchwyt; nazywa więc wynik czynności ujmowanej w stronie biernej: gramatycznym podmiotem czynności, tj. rzeczownikiem określanym przez przymiotnik *ānsātus*, jest nazwa naczynia; a więc nie nazwa sprawcy czynności, którym jest człowiek przyprawiający uchwyt do naczynia, ale nazwa rzeczy, która podlega działaniu czynności, tj. naczynie, do którego ktoś przyprawił uchwyt.

W przymiotnikach odrzeczownikowych ta cecha strony biernej nie jest wyraźnie widoczna, ponieważ w systemie morfologicznym łacińskim (jak i w innych językach indoeuropejskich) przymiotnik nie uwzględnia kategorii strony. Natomiast w przymiotnikach, utworzonych przyrostkiem *-to-* od pierwiastków czasownikowych, kategoria strony może się uwidocznić. Tak więc przymiotnik *nōtus* 'znany', utworzony od pierwiastka **ĝnō-*, widocznego w czasowniku *nōscō* 'poznaję', ma znaczenie bierne: gramatycznym jego podmiotem jest rzecz poznana, nie zaś osoba poznająca.

Z drugiej strony znaczenie przymiotników dzierżawczych wiąże się ze znaczeniem osiągniętego stanu: *barbātus* wyraża pewną nabytą cechę, mianowicie nazywa kogoś, kto posiadł brodę. Stąd, jako derywat od czasownika, może się formacja na *-to-* stać równoważnikiem imiesłowu perfectum (w indoeuropejskim pojmowaniu terminu *perfectum*: to formacja nazywająca stan jako wynik poprzednio wykonanej czynności). Taką

---

[1] Podstawowe opracowanie łacińskiej formacji na *-to-* (dziś już w pewnej mierze zdezaktualizowane): K. Brugmann, IF V 1895, s. 89–152.

funkcję widać w łacińskich przymiotnikach odczasownikowych, jak *inclutus* 'sławny', który ma grecki odpowiednik w hom. κλυτός, w stind. *śrutá-*; znaczenie 'sławny' stosuje się do kogoś, 'kto posiadł sławę', a równocześnie do kogoś, 'kto się stał głośnym, słynnym' (*clueō* 'słynę'). Można przypuszczać, że odczasownikowe przymiotniki dzierżawcze na *-to-* stanęły w łacinie na miejscu dawnych indoeuropejskich imiesłowów na *-u̯os-*: *-u̯ot-*, jakie znamy np. z języka greckiego w formacji typu εἰδώς, εἰδότος, a których nie ma w łacinie. Wyrażając nazwę osiągniętego stanu, takie formacje mogły fakultatywnie pełnić funkcję imiesłowu czynnego, nie tylko biernego. Tym się objaśni czynna funkcja imiesłowów czasowników deponencjalnych, jak *secūtus* (Ter. *Ad.* 43), *locūtus* (Pl. *Amph.* 579), *ūsus* (Pl. *Trin.* 827) itd. Wiadomo jednak, że w niektórych czasownikach deponencjalnych imiesłów na *-to-* pełni funkcję dwojaką, częściowo aktywną, częściowo zaś pasywną. Tak u Plauta, *Bacch.* 360, *abūsus* ma wartość aktywną:

quom hoc senex resciuerit,
quom se excucurrisse illuc frustra sciuerit
nosque aurum *abusos*, quid mihi fiet postea?

Ale w wierszu *Asin.* 196 *abūsa* zostało użyte w passivum:

ubi illaec quae dedi ante? :: *abusa*.

Tak więc participium na *-tus* mogło wyrażać stronę bierną: w tym wypadku formacja typu *factus sum* stawała się wykładnikiem (łacińskiego) perfectum passivi. Gdy participium na *-tus* wiązało się ze stroną czynną (jak w zacytowanym zwrocie *nosque aurum abusos*), formacja typu *abūsus sum* pełniła funkcję tę samą, co perfectum activi, a czasownik miał wartość deponencjalną.

4. Z kolei trzeba wskazać, jak się wytworzyła czasowa wartość imiesłowu na *-to-*, mianowicie wartość czasu przeszłego. Ta funkcja formacji typu *factus sum* jest normalna już u Plauta, por. *Men.* 808:

iam ego ex hoc, ut *factum est*, scibo.

Tutaj *ut factum est* oznacza 'jak to się stało', tj. przenosi w przeszłość. Podobnie jest przy deponens, por. z Plauta, *Asin.* 38 i n.:

neque hercle ego istuc dico nec dictum uolo,
teque opsecro hercle ut quae *locutus es* despuas;

zwrot: *quae locutus es* wyraża przeszłość, a ściślej: uprzedniość w stosunku do chwili mówienia. Ta funkcja wyrażania uprzedniości wynika z wartości imiesłowu, bo człon czasownikowy *sum*, czy *est*, w przeszłość nie przenosi.

Przypuszczać należy, że ta wartość czasu przeszłego wynika ze znaczenia przymiotnikowej formacji na *-to-*, która nazywała pewien stan, mianowicie stan posiadania. Wiąże się to z praindoeuropejską jeszcze wartością formacji perfectum, która wyrażała stan jako wynik poprze-

dnio wykonanej czynności. Prawda, że stan ujmowany jest w zasadzie w teraźniejszości; w języku greckim perfectum jest czasem teraźniejszym. Ale zakłada on poprzednio wykonaną czynność, uwzględnia więc zjawiska należące do przeszłości. Prawdopodobnie ta czasowa cecha pierwotnego perfectum umożliwiła synkretyzm aorystu z perfectum w językach italskich. A jak w activum formacja perfectum przybrała w łacinie wartość aorystu, tak też imiesłów na *-to-*, wyrażający stan jako wynik poprzednio wykonanej czynności, nabrał wartości imiesłowu czasu przeszłego, ściślej biorąc: uprzedniego. W ten sposób zwrot *locūtus sum*, czy *factus sum*, stał się w łacinie, jak i w innych językach italskich, wykładnikiem czasu przeszłego, przy tym dokonanego.

5. Tu się stykamy z trzecią kategorią czasownikową właściwą łacińskiej formacji participium perfecti passivi, mianowicie z aspektem. Aspekt, tj. przeciwstawienie niedokonaności i dokonaności, ma w językach indoeuropejskich za punkt wyjścia przeciwstawienie czasu względnego. Kategoria czasu w języku praindoeuropejskim miała oparcie w ustosunkowaniu względem chwili mówienia; mianowicie, czasownik nazywał czynność albo jako *równoczesną* z chwilą mówienia, albo też jako *uprzedni* względem chwili mówienia (por. co do tego: J. Kuryłowicz, *Problèmes*, 1977, s. 53 i nn.; poprzednio w *Symbolae polonicae* Jodłowski, 1972, s. 93 i nn.). Czynność równoczesna z chwilą mówienia przebiega zgodnie z posuwaniem się czasu, z przeszłości, poprzez moment mówienia, ku przyszłości. Na tym polega właśnie ujmowanie w aspekcie niedokonanym (jak to już w r. 1934 stwierdził i uzasadnił E. Koschmieder, *Nauka o aspektach czasownika polskiego*). Natomiast nazwanie czynności uprzedniej w stosunku do chwili mówienia wymaga spojrzenia wstecz, ku momentowi, gdy się zakończyła czynność poprzedzająca chwilę mówienia. To jest więc ujmowanie ze spojrzeniem ku przeszłości w stosunku do chwili mówienia: jest to ujęcie w aspekcie dokonanym. Ta opozycja czynności równoczesnej z chwilą mówienia i czynności uprzedniej względem chwili mówienia wyrażała się w języku praindoeuropejskim opozycją formacji (niedokonanego) praesens i (dokonanego) aorystu.

Stosunki uwzględniające stan (nie zaś czynność) wyrażane były w sposób trochę inny: była jedna tylko formacja, oddająca stan jako równoczesny z chwilą mówienia, a więc w teraźniejszości i w aspekcie niedokonanym. Była to formacja indoeuropejskiego perfectum. Ale, jak była już o tym mowa, ta formacja wyrażała stan jako wynik poprzednio wykonanej czynności. Ta podwójna wartość znaczeniowa formacji perfectum, tj. wartość stanu równoczesnego z chwilą mówienia, ale zarazem pojmowanego jako wynik poprzednio zakończonej czynności, sprawiła, że w łacinie dawne perfectum uległo synkretyzmowi z aorystem, tj. zaczęło wyrażać stan albo czynność ujmowaną już w aspekcie dokonanym, a więc, co do czasu w przeszłości.

Zastosowanie czasownika *sum* w perf. pass. w postaci czasu teraźniej-

szego wskazuje, że formacja typu *factus sum* wyrażała początkowo stan w teraźniejszości. Gdy wskutek synkretyzmu aoryst zlał się z perfectum w activum, taka sama zmiana znaczeniowa musiała zajść także w passivum. Odtąd formacja typu *factus sum* stała się wykładnikiem dokonanej przeszłości.

Tak więc łacińskie perfectum passivi, jako formacja morfologiczna, powstało w epoce italskiej w czasie, gdy jeszcze istniało odróżnienie kategorialne aorystu i perfectum. Gdy te dwie formacje uległy synkretyzmowi w activum, opisowa formacja typu *factus sum* nabrała wartości dawnego aorystu, tj. wyrażała odtąd w stronie biernej czas przeszły dokonany. Zachowała jednak dawną budowę z kopulą w postaci praesens, tj. *sum, es, est* itd. Użycie praesens *sum* itd. w łacińskiej formacji perfectum pass. jest więc praitalskim jeszcze archaizmem.

6. Trzeba jeszcze przypomnieć, że formacja typu *factus sum* nie jest jedyną opisową formacją czasownika łacińskiego. Istnieją trzy inne formacje tego typu, a mianowicie: 1° formacja złożona z participium praes. act. i czasownika *sum*, typu *cupiēns est*, równoznaczna z syntetyczną (jednowyrazową) formacją praesens, tj. *cupit*; 2° formacja złożona z ptcp. fut.act. i czasownika *sum*, typu *dictūrus sum*, wyrażająca zamiar, tzw. coniugatio periphrastica activa; 3° formacja złożona z ptcp. fut. pass. i czasownika *sum*, typu *ignorandus est*, wyrażająca, że coś powinno być wykonane, tzw. coniugatio periphrastica passiva. Opisowe perfectum passivi jest więc jedną z czterech opisowych formacji, chociaż jedyną, która się stała członem regularnego systemu łacińskiej koniugacji. Widać stąd, że tendencja do wyrażania treści czasownikowych formacjami opisowymi była żywa i produktywna już we wczesnej epoce rozwoju języków italskich.

Trzeba teraz wskazać, dlaczego spośród wymienionych czterech formacji tylko jedna, tj. formacja typu *factus sum*, weszła jako trwały składnik do systemu koniugacji łacińskiej, podczas gdy typ *cupiēns est* w ogóle się nie rozpowszechnił, a formacje typu *dictūrus sum* czy *ignorandus est* utrwaliły się tylko w szczególnej modalnej funkcji (mianowicie w funkcji wyrażania zamiaru, ewent. konieczności).

Przypuszczać trzeba, że typ *cupiēns est* nie stał się powszechny dlatego, że konkurowała z nim istniejąca od dawna i często używana formacja syntetyczna. Obok zwrotów takich, jak (z Plauta) *Amph.* 132:

cubat complexus quoius *cupiens* maxume *est*

były liczne takie, jak *Mil.* 964:

qui ingenuis satis responsare nequeas quae *cupiunt* tui.

Podobnie obok zwrotu *Rud.* 943:

non edepol piscis expeto quam tui sermonis *sum indigens*

są takie zwroty, jak *Cist.* 31:

suique omnium rerum nos *indigere*;

obok *male dicentes sunt* (*Merc.* 410) jest *male dicitur* (*Curc.* 513), obok *lubentes sunt* (*Cist.* 681) jest *lubeant* (*Aul.* 491) itd. Te formacje syntetyczne utrzymały się na stałe, podczas gdy peryfrastyczne, o tej samej funkcji semantycznej co jednowyrazowe, pozostały tylko odmiankami nacechowanymi stylistycznie. Tak więc np. w *Senatus cons. de Bacch.* z r. 186 przed n.e. (CIL I² 581), w tekście: *haice utei in couentionid exdeicatis ne minus trinum noundinum senatuosque sententiam utei scientes esetis* itd. wyrażono czynność (*exdeicatis*) formacją jednowyrazową, natomiast osiągnięty stan (w teraźniejszości) formacją opisową: *scientes esetis*. Wyraźnie decydowały tu o wyborze jednej lub drugiej formacji względy stylistyczne. W języku klasycznym utrwalił się zwrot *dictō audiēns sum* 'jestem posłuszny': jest na to kilka przykładów już z Plauta (*Amph.* 989, *Persa* 399, 836, *Trin.* 1062), u którego dwukrotnie pojawia się także *sum audiēns* z datiwem *imperiō* albo *imperiīs* (*Amph.* 991, *Truc.* 125). Również i Cicero stosuje zwrot *dictō audiēns* (w mowach np. *Verr.* II 1, 88; 1, 114; 4, 27 itd.). Nie ma natomiast użycia osobowych form od *audīre* przy celowniku *dictō*; wskazje to na zautomatyzowanie zwrotu w tak utrwalonej postaci.

Coniugatio periphr. act. (typu *dictūrus sum*) wyrażała pierwotnie zapewne czas przyszły, tj. była synonimem zwykłego futurum: ta jej funkcja przeziera w zwrotach typu *futūrum est* = erit, np. u Plauta, *Cas.* 1012:

spectatores, quod *futurum est* intus, id memorabimus,

podobnie *Amph.* 52 i n.:

quid? contraxistis frontem quia tragoediam
dixi *futuram* hanc? deus sum, commutauero,

a z innym czasownikiem, *Amph.* 718:

Amphitruo, speraui ego istam tibi *parituram* filium,

itp. Ponieważ jednak dla wyrażenia prostej przyszłości konkurowała z tą konstrukcją formacja jednowyrazowa typu *erit*, *pariet* itd. (indicativus futuri), utrwaliła się ona tylko w sekundarnej funkcji modalnej, dla wyrażenia zamiaru, jak to widać już u Plauta, np. *Capt.* 14:

ego me tua caussa, ne erres, non *rupturus sum*.

Tak samo z pewnością trzeba objaśnić rozpowszechnienie w modalnym użyciu coniug. periphr. pass. typu *monendus es*, np. Pl. *Pseud.* 915:

*monendus es*, ne me moneas.

Natomiast typ *factus sum*, tj. perf. passivi, nie miał konkurującej z nim formacji syntetycznej; wstąpił on w puste miejsce systemu, tworząc paralelę do typu aktywnego *fēcī*, *fēcistī* itd. Przypuszczalnie ta właśnie okoliczność zadecydowała o utrwaleniu na stałe formacji *factus sum* w łacińskim systemie koniugacyjnym jako regularnej formacji perfectum passivi.

Kraków

# L'ORIGINE DU PARFAIT PASSIF LATIN


## Résumé

Les adjectifs indo-européens dérivés à l'aide du suffixe *-to-* des racines verbales exprimaient l'état qui était le résultat d'une action précédente. Dans les langues italiques, ces dérivés verbaux ont remplacé le participe du parfait actif qui y a disparu. La formation en *-tos* a fourni une conjugaison périphrastique du type *factus sum* à valeur du parfait indo-européen qui exprimait l'état au temps présent, mais l'état résultant d'une action accomplie précédemment. L'idée du résultat de l'action permettait de concevoir cette forme verbale comme passive; d'autre part, l'idée de l'action conduisait à l'emploi actif. C'est pourquoi, dans la flexion des verbes déponents, les formes comme *secutūs sum* exprimaient la voix active.

L'emploi du présent du verbe *sum* dans le parfait *factus sum* indique que cette formation a été fixée à l'époque où le parfait avait encore, en italique, la valeur temporelle du présent. C'est à cause du syncrétisme du parfait avec l'aoriste que l'ancienne formation du parfait a obtenu la valeur du temps passé à l'aspect perfectif.

Si la formation périphrastique *factus sum* devint un membre régulier du système de la conjugaison latine, la cause en est le défaut de formation passive du parfait héritée de l'indo-européen. Les autres formes périphrastiques, c'est-à-dire *dīcēns sum*, *dictūrus sum*, *monendus sum*, n'ont pas remplacé les formes correspondantes synthétiques de l'indicatif qui étaient bien fixées dans le système.

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

# THE IDYLL BY PIETRO ILLICINO

Edition and introduction by

KRYSTYNA BŁACHOWICZ

The bucolic verse *In laudem Samuelis*... presented below is the first of many panegyrical poems by Pietro Illicino (1504–1582)[1] written during his stay in Kraków in the years 1547–1551. Edited in 1547[2] at the Widow Unglerowa's printing-house in Kraków, the pastoral was preceded by an introduction in prose addressed to the intended receiver of the poem bishop Samuel Maciejowski.

In the introduction the poet asks his patron for a kindly reception of the idyll which has been patterned, as he himself mentions, by Theocritus. Why Maciejowski, although surrounded by the best poets, was to reject Illicino's modest poem if even gods — who lack nothing — accept gifts from people, says he referring to Plato's *Euthyphro*[3]. Illicino uses the example of Alexander the Great by whom even worse poets were rewarded for encouragement to continue writing. Saying that true poetry takes its roots from the poems like his — i.e. not so polished up, hurriedly written ones — Illicino quotes the authority of Aristotle[4]. Plato and Aristotle are quoted in the original but the quotations are accompanied by Latin interpretation.

The idyll itself is provided with numerous marginal notes. They serve as a commentary and often indicate what classical poems inspired the poet. The similarity to Theocritus is most often revealed[5]. Actually Virgilian motives appear in the bucolic verse equally often, both in contents and composition.

As far as the language is concerned Illicino sticks to classical Latin, although with several exceptions. The works of Virgil are his major source

---

[1] Interesting details concerning Illicino's activity and notions can be found in the following works: H. Barycz, *Historia Uniwersytetu Jagiellońskiego*, Kraków 1935, p. 290–295, 304, 325; H. Barycz, *Piotr Illicino*, Polski słownik biograficzny, vol. X, p. 153–155; M. Cytowska, *Pietro Illicino, Propagator der Italienischen Philosophie in Kraków*, Eos LIX 1971, p. 142; J. Czerkawski, *Orientacje ideologiczne w Polsce XVI w.*, Renesans, Warszawa 1976, p. 39.

[2] Cf. Barycz, *Historia*..., p. 291; K. Estreicher, *Bibliografia polska*, XVIII, Kraków 1870, p. 559.

[3] 14E–15A.

[4] *Poetics*, 1448b.

[5] Cf. J. Czerniatowicz, *Recepcja poezji greckiej w Polsce w XVI–XVII* w., Wrocław 1966, Studia staropolskie, vol. XV, p. 40.

of vocabulary and epithets. Non-classical use of words and non-classical expressions are rare and in the majority of cases they may be attributed to metrical reasons (e.g. „pertransire" instead of „transire", l. 90; „causa est" used with the subjunctive mood without the preceding „ut", l. 149 f.). The use of the indicative mood and not subjunctive in the reported interrogations dependent on the introductory: „say", „tell", is typical of Illicino's syntax. The style of the Italian humanist sometimes resembles prose differing from it mainly in the word order which is characteristic of poetry. Calques from Greek influence Illicino's style making it a little awkward.

It is worth mentioning that Samuel Maciejowski is not the only intended recipient of the poem. There is a long passage in the pastoral verse in which a person called Daphnis is praised. Daphnis is not Maciejowski as it has been supposed[6] but he is the one who *credit sua... consilia et mandat certis committere chartis* (l. 26) to the bishop. Maciejowski is the mediator between Daphnis and other shepherds (l. 145). The comparison of the eulogy of Daphnis to other Illicino's panegyrics allows us to think that here the poet pays a tribut to the king. Also the typical set of characteristics — in literature commonly attributed to the king Sigismund I — may indicate the same.

The text presented below has been edited on the basis of the only copy of the Widow Unglerowa's print known at present. In the critical apparatus that copy is designated by the abbreviation: *Ung*. This unique specimen is owned by the Biblioteka Czartoryskich, Kraków (XVI. 1918/I).

In the edition I have stuck to the punctuation based on syntax, which is in use nowadays giving way, however, to the punctuation according to intonation wherever it could have made the comprehension of the text easier. I have also changed spelling adapting it to commonly prevalent rules. In cases when spelling is not uniform I have usually chosen the spelling that was used in the old print, if only it was used constantly (e.g. the spelling of „n" in front of „q" in such words as: „unquam", „nunquam"). In the critical apparatus I have omitted changes in spelling and obvious printer's errors.

IDYLLIUM PETRI ILLICINI IURISCONSULTI
IN LAUDEM SAMUELIS CRACOVIENSIS ECCLESIAE ANTISTITIS

INTERLOCUTORES: BATTUS ET AEPOLUS

**B.:** Quam bene fis nobis nunc obvius, Aepole, quonam,
Dic, trahis, oro, pedes hilaris tibi pocula et ista
Quis dedit? Ipsa hodie meruisti forte canendo?

**1—2** Theocr. VII 21: Σιμιχίδα πᾷ δη τὺ μεσαμέριον πόδας ἕλκεις

[6] Ibidem.

**Ae.:** Haec mihi donavit Thyrsis, qui me ante coegit
Ludere bucolicos versus. Eo laetus in urbem,
Tempora sunt anni quoniam, scis, prima — Calendas
Nuncupat haec Aegon. Meditato quisque salutat
Carmine nunc dominum et felicia cuncta precatur.
Unde sed existi et quo pergis, Batte, referto.
**B.:** Nescio, num notus tibi sit meus, Aepole, Milon.
**Ae.:** Illene qui natae Polybota dicere amorem,
Dum metis, et medio fecit te conqueri in aestu?
**B.:** Iste erat, hunc pateris plenis modo vina bibentem
Gaudiaque ante focum ducentem multa reliqui.
Et via me tecum pariter feret, Aepole, in urbem,
Ut canam et ipse meo domino solemne Calendis
Carmen et haec nostros comitatur fistula cantus,
Quam nova cera, vides, iungit, mihi pulcher Amyntas
Tradidit; ipse decem dederam prius aurea poma.
Quem tua Musa deum celebrabit, da, rogo, nobis.
**Ae.:** Fama tuas, Batte, ut credo, pervenit ad aures,
Quis foret in nostris pastoribus optimus, a quo
Vincitur ille olim laudatus noster Aristis,
Largus item et frugi superabitur ille Philetes.
Omnis ab hoc partes uno tractantur ovilis
Credit et huic soli sua Daphnis pectore fixa
Consilia et mandat certis committere chartis,
Quae referat reliquis custodibus in grege quovis.
Non habet hic quenquem maioris Vistula curae:
Pascua laeta sub hoc, portant distenta capellae
Ubera nec metuunt saevos armenta leones.
Est Iovis hic vere positus nunc numine magni,
Rata fides ut sit probitasque intacta potentum,
Omnia vitentur quae impendent dira colonis.
Seditione gravi tanto in discrimine pugnant
Dum in caput ecce suum, gregibus qui hic tempore praesunt

**11** Ille ne *Ung*

**2—5** Cf. Theocr. I 27 sqq. **5** Cf. Verg. *Ecl.* VI 1: ludere versu **10—12** Cf. Theocr. X 15 sqq. **13—14** Cf. Verg. *Ecl.* V 69 sq. **15** Theocr. VII 35: ξυνὰ γὰρ ὁδός; Verg. *Ecl.* IX 1: quo via ducit, in urbem? **17—19** Cf. Theocr. VIII 18 sq.: σύριγγ' ἂν ἐπόησα... | ... λευκὸν κηρὸν ἔχοισαν; cf. Verg. *Ecl.* III 25 sq.: fistula cera | iuncta; cf. Verg. *Ecl.* II 36 sq. **19** Cf. Theocr. III 10: ... τοι δέκα μᾶλα φέρω; cf. Verg. *Ecl.* III 71: aurea mala decem misi **20** Verg. *Ecl.* I 19: Sed tamen iste deus qui sit, da, Tityre nobis **22** Theocr. VII 27 sq.: φαντί τυ πάντες εἶμεν ... μέγ' ὑπείροχον ἔν τε νομεῦσιν **30—31** Ov. *Fast.* I 243: pascua laeta; Verg. *Ecl.* IV 21 sq.:

Ipsae lacte domum referent distenta capellae
ubera, nec magnos metuent armenta leones

Et tamen hinc rapidos atque hinc instare leones
Conspiciunt, possint qui per deserta fugare
Et nemora, e stabulis nudatum vellere nostris
Omne pecus, canibus veluti fugientibus acri
Dente lupus, quem tetra fames e saltibus arcet,
Chaoniasve aquilae celer impetus usque columbas.
Vidi ego, dum notas pecudes compellat Amyntas,
Currere ad auditam vocem totumque coire
Inde gregem. Tenerae hoc etiam fecere capellae,
Quod si adit ignotus, fugiunt et claustra relinquunt.
**B.:** Iam scio, quem dicas, audivi et cum arva tenerent
Me mala Laconis, narravit plurima Milon.
Nemo, ait hic, nostrum vacuus discessit ab illo,
Aere manu graviore domum quin semper abiret
Accipit et quaevis munuscula lata canistris.
Caseus ingrato huic premitur, Batte optime, nunquam,
Ut reliquis dominis famuli nos saepe solemus.
Ex quo ego posthabitis aliorum cultor aratris
Aequora concupii solius scindere ferro
Illius et tauros candentes iungere sulco,
Aepole, novi igitur. **Ae:** cantores diligit omnes,
Laudibus hunc ergo tollemus ad astra. Venire
Si placeat mecum, non frustra forte laborem
Sumpseris et nostras non spernet, crede, myricas.
Quod modo composui carmen sub montibus illis
Exiguum dicam: nam te quoque carmine dicunt,
Batte, valere omnes solitusque est dicere Milon.
**B.:** Vera ais, ipse tamen non credulus et neque censet
Eucritus ille meus dici debere poetam.
Sed tamen, ut iuncti laudemus, te sequar et me
Haec docuere boves pascentem non mala Nymphae,
Quae veniens recolam. Iam Vistula cernitur. Ambo,
Aepole, ad hunc collem ac clivem pergamus apricum,
Ut sedeamus, ubi est quercus lentaeque myricae,

**42** Verg. *Ecl.* IX 13: Chaonias dicunt aquila veniente columbas **50** Verg. *Ecl.* I 35: non umquam gravis aere domum mihi dextra redibat **52** Verg. *Ecl.* I 34: pinguis et ingratae premeretur caseus urbi **53** Verg. *Ecl.* I 20: quo saepe solemus **55—56** Cf. Verg. *Georg.* I 43 sqq. **56** Cf. Verg. *Aen.* V 236: candens taurus **58** Verg. *Ecl.* V 51: Daphnimque tuom tollemus ad astra **61** Theocr. VII 51: τοῦθ' ὅτι πρᾶν ἐν ὄρει τὸ μελύδριον ἐξεπόνασα **62—64** Theocr. VII 37 sq.: κἠμὲ λέγοντι | πάντες ἀοιδὸν ἄριστον· ἐγὼ δε τις οὐ ταχυπειθής; Verg. *Ecl.* IX 33 sq.: me quoque dicunt | vatem pastores: sed non ego credulus illis **66—67** Theocr. VII 91 sqq.: πολλὰ μὲν ἄλλα | Νύμφαι κἠμέ δίδαξαν ἀν' ὥρεα βουκολέοντα | ἐσθλά **69** Cf. Verg. *Ecl.* IX 49: apricis in collibus **70** Cf. Theocr. I 12 sq.: λῆς, αἰπόλε, τεῖδε καθίξας, | ὡς τὸ κάταντες τοῦτο γεώλοφον αἵ τε μυρῖκαι

Aut age ad hanc ulmum: experiemur namque vicissim.
Incipe, dum meditor, primus, sequar ipse canendo.
**Ae.:** Hoc satius fuerit quam ex tempore dicere, Batte.
Sumite principium, Musae, a Iove, sumite cantus
Desinite atque in eum: namque optimus ille deorum,
Illius castas vos dicimus esse puellas.
Vos etiam Divae — de Divis numina cantant
Non homines — igitur facientes omnia pulchra,
Pierides, mecum canite et percurrite coeptum
Viribus his nostris maiorem, quaeso, laborem.
**B.:** Nymphae Castalides Parnasi summa tenentes,
Incipite hic versus mecum, date Simihidaeque
Sicelidaeque mihi cantum, date verba Menalcae.
**Ae.:** Tolle iubar, quo clara micent bene sidera coelo,
Luna tuum veneranda suos quoque tollat Apollo
Insignes radios et nubila tergat Olympo.
Prospera lux oritur, qua animis linguisque favetur
Et bona verba damus felici atque omine cuncta
Incipimus donis sanctas oneramus et aras,
Integer ut nobis felix pertranseat annus
Crescat et in caulis grex, humor dulcior adsit
Vere satis, absit maturis frugibus imber,
Horrea frangantur, ludant per pascua tauri.
Iane biceps, vasti custos et claviger orbis,
Qui tua terga videns anni es labentis origo,

**99** valuas *Ung*

**71** Cf. Theocr. I 21: δεῦρ' ὑπὸ τὰν πτελέαν ἐσδώμεθα **72** Cf. Theocr. IX 1 sq.: τὺ δ' ὠδᾶς ἄρχεο πρᾶτος, | ... συναψάσθω δὲ Μενάλκας; cf. Verg. *Ecl.* III 58: Incipe, Damoeta, tu deinde sequere Menalca **74—75** Theocr. XVII 1 sq.: Ἐκ Διός ἀρχώμεσθα καὶ ἐς Διά λήγετε, Μοῖσαι, | ἀθανάτων τὸν ἄριστον; Verg. *Ecl.* III 60: Ab Iove principium musae; cf. Verg. *Ecl.* VIII 11: A te principium, tibi desinet **77** Theocr. XVI 3 sq.: Μοῦσαι μὲν θεαὶ ἐντί, θεοὺς θεαὶ ἀείδοντι| ἄμμες δὲ βροτοὶ οἵδε **78—79** Theocr. X 24 sq.: μῶσαι Πιερίδες, συναείσατε τὰν... | παῖδ'· ὤν γάρ χ' ἄψησθε, θεαί, καλὰ πάντα ποιεῖτε **81** Theocr. VII 148: Νύμφαι Κασταλίδες Παρνάσιον αἶπος ἔχοισαι **82** Cf. Theocr. I 64: ἄρχετε βουκολικᾶς, Μοῖσαι φίλαι, ἄρχετ' αοιδᾶς; cf. Verg. *Ecl.* VIII 21: Incipe...mecum ...versus **84** Cf. Theocr. II 10 sq.: ἀλλὰ Σελάνα | φαῖνε καλόν **86** Cf. Hor. *Carm.* I 15: deterget nubila coelo **87—88** Ov. *Fast.* I 71 sq.:

prospera lux oritur: linguis animisque favete!
nunc dicenda bona sunt bona verba die

**89** Cf. Verg. *Aen.* X 620: oneravit limina donis **91—92** Verg. *Ecl.* III 80 sqq.: Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres| ...dulce satis umor **93** Cf. Verg. *Georg.* I 49: ruperunt horrea messes; cf. v. 55 sq. **94—101** Cf. Ov. *Fast.* I 65 sqq.:

Iane biceps, anni tacite labentis origo,
solus de superis qui tua terga vides,
dexter ades ducibus, quorum secura labore
otia terra ferax, otia pontus habet:
dexter ades patribusque tuis populoque Quirini

Qui potes et paces et bella immittere terris,
Daphnidi prosper ades, populo et pastoribus almam
Da pacem nostris atque otia libera tectis.
Claude tuas templi valvas sub Daphnide nostro,
Daphnis ut occlusit fessus certamine longo.
Prosper ades nostro pastori, quo magis alter
Et pius et iustus vigilans et mitis haberi
Nemo potest; magni Iovis est hic aurea proles.
Cuius in aspectu redduntur cuncta serena
Laetaque sunt, rident, post frigora ut aspera grato
Vere novo, liquida tranquilior et fluit unda
Vistula, et ostendunt vel moenia tecta viaeque
Laetitiam, plaudunt Nymphae Satyrique choreas.
Quod si abeat, pastor fluvius pecus herbaque fient
Arida, tum Dryades moerebunt Naiadesque.
Ille manens loca tuta lupis facit et gregis omnes
Pastores noscit fidos meritisque fovere
Rite solet. Nostrum sub quo contagia laedunt
Nulla pecus metuunt armenta nec ulla leones.
Qui salicem quantum lentam praecellit oliva
Aut ovis ipsa agnam vitulusque est grandior hinno
Virgoque quam praestat ter nuptae et suavis aedon
Voce avibus, tantum pastoribus anteferendus
Est aliis. Ipsi laudes ad sidera montes
Fluminaque attollunt resonantque arbusta; manebunt
Quae, dum nostra suo cursu riget aequora velox
Vistula dumque domus stabunt et ovilia nobis,
Aethera dum volucres habeant, freta maxima pisces.
Transeat huic annus felix, o Phoebe sororque,
Stamina duc Lachesis vestris longissima fusis,
Invida rumpantur, qui oderunt, ilia pravis,

**122** Istula *Ung*

**103** Cf. Theocr. VII 44: ἐκ Διὸς ἔρνος; cf. Verg. *Ecl.* IV 49: magnum Iovis incrementum **104—113** Cf. Theocr. VIII 45 sqq. **105—106** Cf. Verg. *Georg.* I 43 sq.; cf. v. 55 sq., v. 93 **108** Cf. Verg. *Aen.* VI 644: pedibus plaudunt choreas **113** Verg. *Ecl.* I 50: nec mala... contagia laedent **114** Cf. v.'31 **115** Cf. Verg. *Ecl.* V 16: Lenta salix quantum pallenti cedit olivae **116—118** Theocr. XII 4 sqq.:

... ὅσσον ὄις σφετέρης λασιωτέρη ἀρνός,
ὅσσον παρθενικὴ προφέρει τριγάμοιο γυναικός,
ὅσσον ἐλαφροτέρη μόσχου νεβρός, ὅσσον ἀηδών
συμπάντων λιγύφωνος ἀοιδοτάτη πετεηῶν

**119—120** Cf. Verg. *Ecl.* V 62 sq.: Ipsi... voces ad sidera iactant | intonsi montes... | ... ipsa sonant arbusta **120—123** Cf. Verg. *Ecl.* V 76 sqq.; cf. Verg. *Ecl.* I 59 sq. **125** Cf. Ov. *Met.* IV 221: levia versato ducentem stamina fuso **126** Verg. *Ecl.* VII 26: invidia rumpantur ut ilia Codro

Saecula traducat laetus, qui diligit illum,
Ut bonus est, Trineus. Quo invictus Daphnis abibit,
Ata procul fugiat, procul hinc discedat Erinnys,
Hunc Pandora malis non tangat, corruat hostis.
Ipse videns sub se nubes et limina coeli
Facta sibi nostras placidus prece vota per aras
Audiat atque adsit prosper. Sed iam excipe cantum,
Batte, ego te attendam interea fessusque quiescam.
**B.:** Non cithara invideat tibi vel formosus Apollo,
Qui tripodas regit est et suavior iste relatus
Cantus aqua, petra quae murmure stillat ab illa.
Melle tuo emanat vox dulcior ore repleto,
Dum modulare, favis — melius canis ipse cicada.
O Pan! Sive te habent montes et saxa Lycaei,
Seu modo tu potius tua Maenala circuis alta
Vistulae ad has ripas venias licet: en tibi pastor
Hic datus est, cuius similem non cernere possis
Quo et vigilem magis et fidum; componere lites
Quem videas inter Daphnin nostrosque Nomeas,
Qui neque Laconi committit ovilia furi,
Mulgeat ut mediis ille aestibus et sibi fetus
Occultet, pelles et vellera plurima furtim
Vendat. At hic penitus pinguescat et impleat omnis
Ubera grex noster causa est. Huic sidera donent
Saecula tot videat, donec vetus Albula primum,
Iam Tyrius murex exornat tempora circum.
Ille manus foedas sontesque expellit ab aris,
Templa per hunc et sacra nitent probitasque tenetur,
Atque oculus nullus mala linguave fascinat agnos,
Et Iove plenus oves ad pascua tuta luporum
A furiis ducit; postremo huic facta supremi
Aurea tecta Iovis praestabunt. Tityrus unquam

**131** Cf. Verg. *Ecl.* V 56 sq.: miratur limen Olympi | sub pedibusque videt nubes... Daphnis **132** Cf. Verg. *Aen.* IV 56 sq.: pacemque per aras exquirunt **135—136** Theocr. VII 100 sq.: ἐσθλὸς ἀνήρ ..., ὃν οὐδέ κεν αὐτός ἀείδειν| Φοῖβος σὺν φόρμιγγι παρὰ τριπόδεσσι μεγαίροι **136—137** Theocr. I 7 sq.: ἄδιον... τὸ τεὸν μέλος ἢ τὸ καταχές | | τᾶν' ἀπὸ τᾶς πέτρας καταλείβεται ὑψόθεν ὕδωρ **138—139** Theocr. I 146 sqq.: πλᾶρές τοι μέλιτος τὸ καλὸν στόμα, Θύρσι, γένοιτο, | πλᾶρές τοι σχαδόνων, ... | ... τέττιγος ἐπεὶ τύγα φέρτερον ᾄδεις **140—142** Theocr. I 123 sqq.: ὦ Πὰν Πάν, εἴτ' ἐσσὶ κατ' ὄρεα μακρὰ Λυκαίω, | εἴτε τύγ' ἀμφιπολεῖς μέγα Μαίναλον, ἔνθ' ἐπὶ νᾶσον | τὰν Σικελάν... Verg. *Ecl.* X 15: Maenalus et...saxa Lycaei **146—149** Cf. Theocr. V 1 sq.; cf. Theocr. IV 3; cf. Verg. *Ecl.* III 5 sq. **151** Verg. *Aen.* VIII 332: amisit...vetus Albula nomen **152** Cf. Verg. *Aen.* IV 262: Tyrioque ardebat murice **153** Cf. Ov. *Met.* XII 563 sq. **155** Verg. *Ecl.* III 103: nescio quis...oculus mihi fascinat agnos; Cf. Catull. VII 11: mala fascinare lingua **158—160** Cf. Mosch. *Epitaph. Bion.* 86 sqq.

Ille suum tantum non carmine condidit astris
Daphnin, quantum omnes cantabitur iste per urbes.
Te mea Musa canet, pastor; tibi, sancte, quotannis
In stabulis haedos pascam, tum pocula Bacchi
Plena memor libabo tui, mihi semper Acharneus
Atque Licopitas cantabunt tibia in umbra.
Te ferat ad coelum tam Iuppiter, ut tibi Romae
Serviat omnis ager, quem vel dignantur honore
Ultimo in orbe Dei, vivas vigeasque perennis.
In mentem veniunt pauca haec modo carmina, amice,
Multa sed oblitus sum, quae meditabor eundo.
**Ae.:** Desine, Batte, etenim praesentes plura canemus;
Surge, age, nunc, hilares ambo properemus ad ipsum.

**162—164** Verg. *Aen* III 354: libabant pocula Bacchi; Theocr. VII 69 sqq.: καὶ πίομαι... μεμνημένος Ἀγεάνακτος, | αὔαισιν κυλίκεσσι... | αὐλησεῦντι δέ μοι δύο ποιμένες εἷς μὲν Ἀχαρνεύς, | εἷς δὲ Λυκωπίτας **169** Cf. Verg. *Ecl.* IX 53: nunc oblita mihi tot carmina **170—171** Cf. Verg. *Ecl.* IX 66 sq.: Desine plura...| carmina tum melius, cum venerit ipse canemus

Warszawa

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Н. Сахарный, Гомеровский эпос,** Москва, „Художественная Литература 1976, s. 396+3 nl.

Tytuł jest nieco mylący, nie obejmuje bowiem ani całości zagadnień homeryckich[1], ani pełnej charakterystyki samej poezji homeryckiej; zajmuje się w zasadzie jednym jej aspektem — *mimesis* (co prawda, jak zobaczymy, autor często zbacza z tematu). Na początku omówione są starożytne teorie dotyczące *mimesis* jako środka artystycznego. Droga sztuki greckiej, dążącej od początkowej stylizacji do pełnego naturalizmu, nawet do iluzjonizmu, nie ulega wątpliwości: aż do schyłku antyku — a od IV w. w połączeniu z ekspresją — *mimesis*, umiejętność naśladowania natury, stanowiła kryterium wartości. W poezji kwestia była znacznie bardziej skomplikowana, i autor cytuje wypowiedzi różnych teoretyków, przede wszystkim Platona i Arystotelesa, przy czym przyznaje rację realistycznemu stanowisku tego ostatniego i przypomina, że wszyscy antyczni komentatorzy Homera podkreślali jego πιθανότης i ἀλήθεια. Tę πιθανότης w homeryckim świecie bogów, tak całkowicie antropomorficznych, unaocznia S. na przykładach, nazywając ją „realizmem mitologicznym" (s. 41). Natomiast zbędne wydaje się włączanie tu sytuacji, w których bogowie przemieniają się w określone osoby ludzkie. W następnych rozdziałach autor przechodzi właściwie do innego tematu — stosunku Homera do wojny trojańskiej i do wojny w ogóle, usiłując wykazać, że wyraźna sympatia poety do strony achajskiej wynika nie z „nacjonalizmu", tylko z poczucia sprawiedliwości[2]. Słusznie wydobywa charakterystyczne sprzeczności u Homera: pradawne dziedzictwo „heroicznej" epoki, dla której walka to χάρμη — radość, a ἀριστεύειν polega na zabiciu jak największej ilości przeciwników i zdobyciu łupów, łączy się jednocześnie z głęboko ludzkim stosunkiem poety do losu ginących, gdy opisuje on nieraz ich sytuację rodzinną, sieroctwo dzieci, rozpacz rodziców itp. Stąd rodzaj ambiwalencji uczuć w stosunku do wojny [3], co S. przypisuje doznaniom ludności Azji Mn., cierpiącej wskutek nieustannych lokalnych wojen. Dalej mowa o etycznych ideałach świata homeryckiego: ἀρετή i αἰδώς, w związku z czym mamy pewną dygresję — charakterystykę bohaterów *Iliady*, wśród których Achilles występuje jako przedstawiciel dawnej, ludowej, demokratycznej (sic) etyki waleczności, przeciwstawiający się Agamemnonowi, uosobieniu „nowych" pojęć, żądających czci nie za czyny wojenne, tylko za władzę, potęgę i bogactwo (s. 63). Również rozdział poświęcony ironii tragicznej jest właściwie dygresją; po czym w dalszych rozdziałach autor powraca do *mimesis* w upodobaniu Homera do obrazów życia, pracy, τέχνη, przyrody; podkreśla na przykładach dynamizm i plastyczność jego poezji, świetną znajomość psychologii. I tu, porwany skojarzeniami, zajmuje

---

[1] W „kwestii homeryckiej" autor jest unitarystą „względnym", tj. uznaje Homera za autora *Iliady* w jej dzisiejszym kształcie, *Odyseję* zaś uważa za młodszą epopeję.

[2] Nb. wymienia Ajschylosa jako „ucznia Homera" w jego stosunku do wojen perskich, nie wspominając o jego odmiennym stanowisku co do wojny trojańskiej, którą w *Orestei* uważa za niesprawiedliwę.

[3] Ale tego terminu S. nie używa,

się dalej poetyką homerycką w ogóle, a więc obiektywizmem, apostrofami[4], liry
po czym wraca do *mimesis* przy drobiazgowej analizie porównań *Iliady*. Prz
im jako główny walor efekt przeniesienia ze świata walki, krwi i śmierci ku ol
życia w różnych jego przejawach, co ma pogłębiać poczucie tragizmu wojny[5]. Z
widzenia *mimesis* mają one oczywiście ogromne znaczenie, a tak samo om
dalej peryfrazy, amplifikacje, metafory: mamy tu niemal ich „rozumowany ka
według treści. Doszedłszy do epitetów, autor nie mógł oczywiście pominąć epol
dzieła Milmana Parry'ego, z którym zajadle polemizuje, nie mając jednak d
teorii właściwego zrozumienia, gdyż „broni" Homera przeciwko zarzutowi sk
nia w tradycji (nie biorąc zresztą pod uwagę mnóstwa modyfikacji, których d
ustalenia Parry'ego w ostatnich paru dziesięcioleciach). Trafne jest sformuł
dotyczące gnom: częściowo pochodzą one z mądrości ludowej, częściowo zostały
później za takie właśnie na podstawie autorytetu Homera. Oczywiście nie z k
ujęciem S. można się zgodzić — i tak np. słynna odpowiedź Hektora Pulydai
(XII 243):

Jedna jest wróżba najlepsza — to walka w obronie ojczyzny!

niewątpliwie nie jest żadną „krytyką zabobonu" (s. 197 i 375), tylko wyrazem
cierpliwienia bohatera, w swoim mniemaniu bliskiego już triumfu — jako że p
wróżba okazuje się prawdziwa, a Hektor sam przyzna potem, że postąpił
ważnie i że powinien odpokutować to śmiercią.

Druga część książki, poświęcona *Odysei*, traktuje wszystkie zagadnienia
równolegle do *Iliady*: tak samo na początku S. zaznacza, że przybieranie przez
postaci różnych osób stanowi „ważny krok ku poetyckiej *mimesis*" (s. 219), z
trudno się zgodzić, i zagłębia się w przemiany Ateny w Mentesa i Mentora, w pi
czenia, którym podlega Odyseusz — przy czym właściwie mamy „rozumo
streszczenie *Odysei*. Tezy autora są następujące: 1. patos tej „młodszej e
(jak ją zawsze określa, nie wdając się w sprawę autorstwa) — gdyż upatruje
πάθος, a nie tylko ἦθος jak Arystoteles — jest nie heroiczny, tylko „ro
-własnościowy" (s. 258), przy czym moment własności, mienia, jest domi
Nie stawia jednak zagadnienia, na czym właściwie polega „patetyczność" t
patosu. 2. *Odyseja* wzoruje się na *Iliadzie*, a nawet czasem ją parodiuje. Tu
mieć sporo zastrzeżeń. Czy pojedynek Irosa z Odyseuszem to „świadoma i
rzona parodia pojedynków w *Iliadzie*" (s. 372)? Sądzić raczej należy, że ni
jest epizodem błahym; gdyby poeta miał takie zamiary, potraktowałby w
humorystyczny raczej rzeź zalotników. Albo czyż można uznać za parodię np.
żenia ὄχαμος ἀνδρῶν w stosunku do Eumajosa („epitet niewłaściwy albo iron
s. 377)? Jest to wszak ogólna stylizacja, dostosowywanie do tonu heroicznego
tak samo jak np. nazwanie soli „boską" w *Iliadzie*. Natomiast słuszna jest
że niektóre, zapożyczone z *Iliady* być może, porównania są użyte niewłaściw
porównanie strapionej Penelopy (IV 791 sqq.) albo rozbitka-błagalnika (V
do zaniepokojonego lub zgłodniałego lwa!

Z czym zupełnie się nie można zgodzić, to z twierdzeniem, że w *Iliad*
mało humoru (s. 295), a znacznie więcej w *Odysei*, gdzie często jest mowa o śm
Istotnie, ale to śmieją się osoby działające, a nie słuchacz. W rzeczywistości w
jest humoru znacznie więcej niż w *Odysei*, bo niemal wszędzie tam, gdzie wy

---

[4] M. in. za subiektywne i liryczne uważa on apostrofy odnoszące się do
gólnie sympatycznych poecie bohaterów: Patrokla i Menelaosa. Nie bierze
pod uwagę z pewnością często decydującej roli czynnika metrycznego w d
wyrażeń i form. To samo niżej o apostrofie Εὔμαιε συβῶτα w *Odysei* (s. 289).

bogowie. Począwszy od sceny z kulawym Hefaistosem w I ks., poprzez epizod z Diomedesem, oszukanie Zeusa, aż do „teomachii" — tragizm ludzki jest wszędzie przetkany humorystyką boską; w *Odysei* zaś zaledwie przy spotkaniu Odyseusza z Ateną na Itace i przy pieśni Demodoka humor dochodzi do głosu.

Badania tropów w *Odysei* doprowadzają do zapytań: dlaczego więc *Odyseja* jest o tyle (4-krotnie) uboższa w obszerne porównania „homeryckie", a bogatsza w epitety? Na to autor nie znajduje odpowiedzi.

Trzeba powiedzieć, że wśród jego na ogół sumiennych i gruntownych analiz poetyki homeryckiej i zjawisk homeryckiego świata wręcz szokująco brzmi tak nieodpowiedzialne wyrażenie o XI ks. *Odysei* jak „zagrobowe widziadła wschodniego (sumeryjsko-babilońskiego) pochodzenia" (s. 370), załatwiające jednym zamachem całą skomplikowaną problematykę eschatologii homeryckiej.

W sumie książka zawiera dużo trafnej charakterystyki epickiego stylu. Można ją uważać za dobre uzupełnienie i rozwinięcie niektórych rozdziałów monografii A. F. Łosiewa, *Gomier*, 1960 (por. moją recenzję w Eos LII 1962), mimo że S. nie we wszystkim zgadza się z wywodami poprzednika, z którym jednak nigdzie nie polemizuje i prawie się nań nie powołuje.

*Zofia Abramowiczówna* (Toruń)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Der Mensch als Maß der Dinge. Studien zum griechischen Menschenbild in der Zeit der Blüte und Krise der Polis,** herausgegeben von Reimar Müller, Berlin Akademie-Verlag 1976, 428 S., 32 Tafeln (Veröffentlichungen des Zentralinstituts für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR, Bd. VIII).

Forschungen zum Menschenbild vergangener Epochen, insbesondere solcher, die durch dem kulturellen Erbe zugehörige Leistungen bis in die Gegenwart hinein lebendig nachwirken, sind auf der Grundlage der Aussagen, welche die philologischen und archäologisch-kunsthistorischen Quellen an die Hand geben, in den letzten Jahrzehnten mit unterschiedlicher Methodologie, Methodik und Zielsetzung auf verschiedenen Fachgebieten durchgeführt worden und haben die Fruchtbarkeit der Fragestellung bewiesen. Auch auf dem Felde der Wissenschaft vom griechisch-römischen Altertum nahmen solche Untersuchungen und Darstellungen beachtlichen Raum ein. Weitwirkende Werke der bürgerlichen Altertumsforschung wie Werner Jaegers *Paideia. Die Formung des griechischen Menschen* (Bd. I, Berlin 1936²; Bd. II, 1944; Bd. III, 1947) oder Max Pohlenz' *Der hellenische Mensch* (Göttingen 1947) erwuchsen aus solchen Intentionen und riefen alsbald berechtigte Kritik auf den Plan, insofern als jene und ihnen ähnliche Veröffentlichungen zumeist von einem abstrakten, metaphysischen Menschenbegriff ausgingen, statt hinsichtlich der Vorstellungen von Menschenbild und Menschenideal nach Zeit, Ort und Klassenlage der Urheber und Vermittler solcher Vorstellungen zu differenzieren. Es gehört deshalb zu den dringlichen Desideraten der marxistisch-leninistischen Altertumswissenschaft, die theoretischen und methodischen Grundlagen für derartige Forschungen zu schaffen und mit den so gewonnenen Einsichten zur Vertiefung unseres Geschichtsbildes wie zur Erschließung progressiven Kulturerbes beizutragen.

Die hier anzuzeigende Publikation steht im Dienste dieser Aufgabe. Sie entstand als Vorarbeit und Parergon für die vom Zentralinstitut für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR als Kollektivleistung der klassischen Altertumswissenschaft der DDR besorgten *Kulturgeschichte der Antike* und wurde

initiiert und gestaltet von Professor Dr. sc. phil. Reimar M ü l l e r, Abteilungsleiter im Bereich der griechisch-römischen Kulturgeschichte des eben genannten Instituts. Als Mitarbeiter begegnen Philologen und Archäologen aus der Akademie der Wissenschaften und Universitäten der DDR sowie Isaj Nachov, Doktor der philologischen Wissenschaften und Professor an der Lomonossov-Universität Moskau. Das Buch besteht aus einer Einleitung des Herausgebers, der wegen ihrer theoretisch-prinzipiellen Erörterungen besonderes Gewicht zukommt, einer Darlegung der historischen und kulturellen Entwicklungslinien des klassischen Griechenlands, ebenfalls vom Herausgeber, sowie 15 Spezialbeiträgen zu Einzelthemen der Menschenbildproblematik in der behandelten Epoche. Diese sind in sich selbständig und stehen unter der wissenschaftlichen Verantwortung ihrer jeweiligen Verfasser; gleichzeitig sind sie jedoch durch zahlreiche Querverbindungen im Anmerkungsapparat in das umfassende Anliegen des Bandes integriert. Der Titel des Werkes, der Homo-mensura-Satz des sophistischen Aufklärers Protagoras, weist programmatisch auf die Züge einer humanistischen Weltanschauung, wie sie sich in der Blüte der griechischen Polis in langer Auseinandersetzung mit den überkommenen mythisch-religiösen Denkformen und überholten Wertbegriffen herausbildeten; dieses humanistische Ideengut als progressives Erbe für die sozialistische Gegenwart zu erschließen, macht ein wesentliches Anliegen des Bandes aus.

Die Einleitung (S. 7–14) vermittelt dafür die theoretischen Grundlagen. Sie findet das Menschenbild als Inbegriff charakteristischer Wesenszüge von Individuum und Gesellschaft in der Philosophie und Wissenschaft, in der künstlerischen Gestaltung sowie im Bereich der gesellschaftlichen Psychologie; einschlägige Studien müssen daher um die Erfassung dreier Aspekte bemüht sein:

1. des philosophisch-theoretischen, der eine Theorie vom Menschen umgreift und die Erkenntnisse der Philosophie wie der Einzelwissenschaften über das Wesen des Menschen einschließt,

2. des ästhetischen, der den Menschen vornehmlich mit den spezifischen Mitteln der künstlerischen Widerspiegelung erfaßt und mit dem ganzen Reichtum seiner Lebensbezüge unter Einbeziehung auch der emotionalen Sphäre darstellt,

3. des pragmatisch-axiologischen, d.h. der Gesamtheit der gesellschaftlichen Ziel-, Leitvorstellungen und Wertbegriffe einer bestimmten Epoche, wie sie von einer Klasse geprägt und häufig auch von anderen Klassen und Schichten rezipiert werden. Auf die Entfaltung eines humanistischen Menschenbildes – Humanismus hier als weltanschauliche Kategorie verstanden, nämlich als die Gesamtheit der Ideen und Bestrebungen, die den Menschen in den Mittelpunkt rücken, auf die Wahrung seiner Würde und die Entfaltung seiner Kräfte gerichtet sind und die wachsende Herrschaft über Natur und Gesellschaft zum Ziel haben, – hat die Antike und hat insbesondere die griechische Polis in der Zeit von 500–338 v.u.Z. nachhaltig eingewirkt; es gewann in der Reflexion über das Wesen des Menschen im Sinne der zunehmenden Vervollkommnung der menschlichen Gattung eine neue Qualität, die für alle humanistischen Konzeptionen der Folgezeit von fundamentaler Bedeutung geblieben ist. Dabei ist sich marxistische Betrachtung im Gegensatz zu Auslassungen der bürgerlichen Wissenschaft, über welche die Einleitung im einzelnen kritisch referiert, sehr wohl bewußt, daß von einem Menschenbild der griechischen Polis nur in einem stark generalisierenden und abstrahierendem Sinne die Rede sein kann, neben dem die bald mehr, bald minder erheblichen Differenzierungen nach verschiedenen Klassen und Schichten sowie nach den verschiedenen Regionen – im Unterschied und oftmals im Gegensatz zu der tonangebenden demokratischen Polis Athen – nicht unbeachtet bleiben können.

Nachdem durch die Einleitung methodische Orientierung vermittelt und der Begriffsapparat an die Hand gegeben wurde, liefert der nächste Teil die historische Grundlegung (S. 15–27), die, wie bereits bemerkt, ebenfalls Reimar Müller ver-

faßte. Sie zeigt die inneren und äußeren Ursachen auf, die Athen nach der siegreichen Beendigung der Perserkriege (490 und 480/79 v.u.Z.) in die vorderste Reihe der griechischen Mächte aufrücken ließen, spricht von den wirtschaftlichen und sozialen Grundlagen seiner Blütezeit und den ihnen entsprechenden differenten weltanschaulich-ideologischen Positionen und informiert endlich über die ökonomischen Veranlassungen der Krise der Polis Athen, welche die vorhandenen sozialen Spannungen notwendigerweise verschärften, sowie über die tiefgreifenden Auswirkungen dieser Krise auf das gesellschaftliche, politische und geistige Leben. Obgleich die historischen Ereignisse mehr angedeutet als ausgeführt werden, macht das Kapitel den geschichtlichen Hintergrund für die nachfolgenden Spezialbeiträge hinreichend deutlich. Diese wollen nicht die Menschenbildproblematik für den erfaßten historischen Bereich enzyklopädisch abhandeln, sondern möchten in erster Reihe epochale, zukunftsweisende Gedanken, Bilder und Ideen festhalten, welche die Epoche der griechischen und insonderheit der athenischen Polis für das humanistische Menschenbild erbrachte; trotzdem dürften die wesentlichsten Phänomene — bemerkbar macht sich das Fehlen einer Auseinandersetzung mit Platon —, wenn schon nicht erschöpfend behandelt, so doch angesprochen sein.

Sachkenner aus den verschiedenen philologischen und archäologischen Einzeldisziplinen haben sich für die Erarbeitung der Detailbeiträge zusammengeschlossen, die bald stärker, bald weniger stark dem Generalthema folgen; sie werden der chronologischen Ordnung gemäß dargeboten. Über *Attische Adelsgeschlechter und ihre Rolle als Auftraggeber in der bildenden Kunst der spätarchaischen und frühklassischen Zeit* handelt Seite 29—63 (dazu Tafel 1—12) Dr. phil. Ernst K l u w e, wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Friedrich-Schiller-Universität Jena, und liefert mit seinen Darlegungen einen Beitrag dazu, wie sich die Klassenauseinandersetzung zwischen der alten Aristokratie und den Repräsentanten der aufkommenden Polisdemokratie im Kunstschaffen niederschlug; bis in die Frühklassik begegnet als Auftraggeber des Kunsthandwerks vornehmlich der Adel, an dessen Stelle jedoch, je mehr er an Kraft und Bedeutung gewann, der Demos rückte. Über die Inhalte dieser Frühklassik der Jahrzehnte von 490 bis 450 spricht S. 65—92 (dazu Tafel 13—26) Dr. phil. Verena Z i n s e r l i n g, ebenfalls archäologische Mitarbeiterin an der Friedrich-Schiller-Universität Jena, unter dem Titel *-Leitbilder in der bildenden Kunst der Frühklassik.* Die Aufgabe der archaischen Gebundenheit zugunsten neuer plastischer Körperlichkeit, kühner Bewegungsmotive und dynamischer Vereinheitlichung der Bildgefüge kündigt die Polis, an der alle freien Bürger aktiv teilhaben, mit ihren veränderten Wertvorstellungen an; die Tyrannenmördergruppe wird zum politischen Symbol mit sich veränderndem Inhalt, Themistokles sucht in Herakles das mythische Leitbild, sein politischer Nachfolger Kimon in Theseus — um einige Beispiele herauszugreifen. Das Menschenbild der beiden Tragiker Aischylos und Sophokles, die für die Selbstdarstellung des Menschen in ihrer Epoche Normen von weitreichender Geltungskraft setzten, arbeitet Seite 93—135 Dr. phil. habil. Ernst Günther S c h m i d t Professor der klassischen Philologie in Jena, in einer weitgespannten Abhandlung heraus; in der Synkrisis erscheint ihm Sophokles als der „klassischere" Dichter insofern, als sein Menschenbild außer für die positiven Züge der Zeit auch für deren Widersprüchlichkeit und einsetzende Krisenhaftigkeit sensibel ist und damit die Realität letztlich genauer erfaßt. Im Unterschied zu der dramatischen Dichtung bietet die Geschichtsschreibung unmittelbare Bezugnahmen auf politische, gesellschaftliche und militärische Geschehnisse; ihrer mit den Perserkriegen erreichten neuen Stufe gilt eine weitere Abhandlung von Ernst Günther S c h m i d t *Menschenbild und Motivierung des Handelns bei Herodot* (Seite 137—165). Die Politentugenden finden sich bei dem „Vater der Geschichtsschreibung" nicht so umfassend ausgeprägt, wie man vielleicht erwarten könnte; um so gewichtiger wird ihm der Freiheitsbegriff, bezogen freilich primär auf die Freiheit nach außen. Um die gründliche Interpretation

eines für das Menschenbildthema höchst bedeutsamen Quellentextes bemüht sich Seite 167–187 Dr. phil. Diethard Nickel (Akademie der Wissenschaften der DDR): *Das gesellschaftliche Leitbild in der Gefallenenrede des Perikles bei Thukydides.* Indem er die Aussagen der Rede mit der geschichtlichen Wirklichkeit konfrontiert, läßt er deutlich werden, daß die gesellschaftliche Harmonie, wie sie der Epitaphios als Abbild der athenischen Realitäten herauszustellen versuchte, auch in der Blütezeit der Demokratie nicht gegeben war; gleichzeitig weist er jedoch auf die Tendenz der Rede hin, an die Stelle des adligen Elitedenkens ein neues Elitebewußtsein zu setzen, das alle Schichten des Demos erfassen soll. Über die Kunst des Perikleischen Athens handelt Seite 189–218 Dr. phil. habil. Gerhard Zinserling, Ordinarius für klassische Archäologie an der Universität Jena, jedoch weniger in der Beziehung dieser Kunst auf das Menschenbild ihrer Epoche als vielmehr in ihrer weltanschaulichen Bewertung in der Gegenwart; die Marxsche Formel, daß die griechische Kunst „uns noch Kunstgenuß gewährt und in gewisser Beziehung als Norm und unerreichbares Muster gilt" (Seite 206), interpretiert Zinserling – nicht unwidersprochen – dahin, daß sie „als Ausdruck eines keineswegs unverbindlichen Traditionsbewußtseins" „über alle nationalen Traditionen hinweg" „Bedeutung haben wird" (Seite 218). Dr. phil. habil. Wolfgang Schindler, Dozent für klassische Archäologie an der Humboldt-Universität Berlin, würdigt Seite 219–237 (dazu Tafel 27–32) den *Doryphoros des Polyklet* aus den Bedingungen seiner Entstehungszeit heraus als einen epochemachenden Repräsentanten klassischer Norm- und Menschenbildung.

Die folgenden Abhandlungen nutzen wiederum die Literatur als Quelle ihrer Aussagen. Die geistige Bewegung, welcher der Titel des Werkes entstammt, die Sophistik – der Verfasser spricht von sophistischer Aufklärung – wird in einem weiteren Beitrag Reimar Müllers Seite 239–268 gewürdigt. Das Selbstvertrauen der aufblühenden griechischen Polis in die schöpferischen Kräfte des Menschen, das Bewußtsein der Kraft zur autonomen Gestaltung des Lebens, die Einsicht in die historische Bedingtheit und das historische Gewordensein alles Bestehenden fanden in dieser Bewegung einen Niederschlag, der im Denken der Antike nicht mehr überboten wurde. Eng neben der Sophistik und ihrem Homo-mensura-Satz steht die Leistung der hippokratischen Medizin, welche der Beitrag von Dr. sc. phil. Jutta Kollesch (Akademie der Wissenschaften der DDR) Seite 269–282 behandelt. Der Anteil der hippokratischen Schule an der Formung des Menschenbildes bestand darin, daß von ihr Theorien entwickelt wurden, die den Zugang zum Verständnis der menschlichen Natur erleichterten und dank ihrer Verallgemeinerungsfähigkeit auch auf andere Lebensbereiche wirken konnten; zu diesen Errungenschaften gehören vor allem der Physisbegriff mit den daraus abgeleiteten anthropologischen Vorstellungen, die das individuelle Körpergeschehen berücksichtigende Krankheitslehre sowie auch die diätetischen Vorschriften. *Formen des Menschenbildes bei Euripides* überschreibt Dr. sc. phil. Heinrich Kuch (Akademie der Wissenschaften der DDR) seinen Aufsatz Seite 283–307, um anzudeuten, daß die Euripidäische Tragödie und entsprechend ihr Menschenbild von Widersprüchen geprägt sind, welche aus den gesellschaftlichen und ideologischen Widersprüchen der sich anbahnenden Poliskrise resultierten; bei der ästhetischen Aneignung der Wirklichkeit dominiert im Werk des Dichters der Zweifel an dem Bestehenden, seine Gestalten suchen nach neuen Wegen, ohne doch der durch die Krisensituation bedingten Aporien Herr werden zu können. Vom Standpunkt des kleinen Grundeigentümers aus verteidigte in dieser Krisensituation Aristophanes, der Klassiker der politischen Zeitsatire, mit der moralischen Leidenschaft des athenischen Bürgers die demokratisch organisierte Polisordnung, wie der Beitrag des Leipziger Dozenten Dr. phil. habil. Jürgen Werner: *Zum Menschenbild des Aristophanes* Seite 309–321 sichtbar macht.

Bereits in die Zeit der Auflösung der Polis und über diese hinaus führen die restlichen Beiträge des Bandes. Die über die Sophisten ebenso wie über Platon hinaus-

gehende *Bildungskonzeption des Isokrates*, die umfassend war und den ganzen Menschen ergriff, die sich auf die moralischen Verhaltensweisen positiv auswirkte und die schließlich Lebensnähe erreichte, ohne in Praktizismus zu verfallen, stellt Dr. phil. habil. Friedmar K ü h n e r t, Ordinarius für klassische Philologie an der Universität Jena, Seite 323 – 336 dar. Über *Die Aristotelische Gesellschaftstheorie* handelt Seite 337 – 360 Professor Dr. phil. habil. Marie S i m o n (Humboldt-Universität Berlin): Der Mensch ist nach Aristoteles seiner Natur entsprechend ein *zoon politipon*, ein auf die Polis hin angelegtes Lebewesen, die Sprache prädestiniert ihn für ein Leben in der Gemeinschaft, nur in der Polis, deren Bürger miteinander durch Freundschaft verbunden sind, ist die volle Verwirklichung der Sittlichkeit möglich. Gegenüber diesem auf das Bestehende gerichteten Traditionalismus verwarfen die Kyniker die überkommenen, für die Blütezeit der Sklavenhalterdemokratie charakteristischen Anschauungen und Werte. Ihr Nihilismus war von revolutionärem, reinigendem Charakter – als eine radikale Form spontaner Sozialkritik an allen historisch Überlebten; Individualismus einer- und Kosmopolitismus andererseits erwachsen mit Folgerichtigkeit aus dieser dem Polisdenken entgegengesetzten Philosophie. Das belegt der Aufsatz von Professor Doktor der philologischen Wissenschaften Isaj Nachov (Lomonossov-Universität Moskau): *Der Mensch in der Philosophie der Kyniker*, Seite 361 – 398. Demgegenüber steht das Menschenbild des Komödienschreibers Menander, wie Dr. phil. habil. Kurt T r e u (Akademie der Wissenschaften der DDR) Seite 399 – 421 zeigt, trotz aller Neuerungen ungleich stärker in der Polistradition, als das gelegentlich scheinen mochte.

Der Band wird durch ein auf das Wesentliche orientiertes Register erschlossen.

*Johannes Irmscher* (Berlin)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012 – 7825

**Varron, Économie rurale, livre premier,** texte établi, traduit et commenté par J. Heurgon, Paris 1978, s.. LXXXV + 189. (Collection des Universités de France).

Stopniowo w serii Belles Lettres zaczynają ukazywać się podstawowe w badaniach nad historią rolnictwa rzymskiego dzieła scriptorum rei rusticae. Po traktacie agronomicznym Katona i dwóch księgach traktatu Palladiusza pojawiła się pierwsza księga *Res rusticae* Warrona przygotowana przez J. Heurgona. Tekst ustalony przez wydawcę francuskiego różni się poważnie od tego, który znajduje się w wydaniach teubnerowskich, H. Keila z r. 1884 i 1889 oraz G. Goetza z r. 1912 i 1929. Nowsze badania nad bardzo skomplikowaną tradycją rękopiśmienną traktatów agronomicznych Katona i Warrona zmieniły w poważnym stopniu dotychczasowe zapatrywania na historię tekstu. Zerwano z przekonaniem, że zaginiony Marcianus, znany tylko pośrednio, dzięki adnotacjom dwóch humanistów włoskich, stanowi archetyp, z którego wywodzi się cała nasza tradycja rękopiśmienna. Pozwoliło to wyżej ocenić wartość innych rękopisów. Okazało się też, że aparat krytyczny w wydaniu Keila zawiera szereg błędów i opuszczeń.

Tekst, który daje J. Heurgon, jest poprawiany w minimalnym tylko stopniu. Zdając sobie sprawę, że *Res rusticae* Warrona są dziełem wielokrotnie przerabianym i niewykończonym, wydawca nie korygował szeregu miejsc, gdzie występuje *negligentia dicendi* Warrona. Wreszcie obecna nasza znajomość realiów historycznych pozwoliła na utrzymanie tekstu przekazanego przez tradycję rękopiśmienną w miejscach niesłusznie poprawianych przez poprzednich wydawców.

Wstęp do wydania daje bardzo dobry przegląd badań nad Warronem i jego traktatem agronomicznym. J. Heurgon przyjmuje tezę R. Martina (*Recherches sur les agronomes latins et leurs conceptions économiques et sociales*, Paris 1971), że *Res rusticae* nie zostały napisane, jak się powszechnie przyjmowało, w r. 37 p.n.e. Poszczególne księgi tego traktatu miały powstać odrębnie w latach sześćdziesiątych, a w 37 zostały tylko przerobione i połączone w jedną całość.

Nadzwyczaj istotny jest komentarz (s. 91—189), który koncentruje się wokół wyjaśnień typu historycznego i rzeczowego. Przynosi on cały szereg propozycji interpretacyjnych. Tak np. J. Heurgon broni autentyczności indeksu do I księgi *Res rusticae* wysuwając nawet hipotezę, że został on zredagowany przez Warrona tuż przed jego śmiercią. Ciekawe są również uwagi dotyczące „bibliografii" greckiej literatury agronomicznej. Warro wykorzystał tu tekst Kasjusza Dionizjusza z Utyki, który dokonał przeróbki traktatu Kartagińczyka Magona.

Chciałbym ustosunkować się tu do kilku miejsc tego doskonałego komentarza.

Analizując tekst Sasernów (s. 115 n.) Heurgon przyjmuje, że reprezentowali oni tradycje etrusko-rzymskie w rolnictwie. Podstawą takiego przypuszczenia jest etruska forma cognomen Saserna. Wydaje mi się jednak, że etruskość imienia nie jest jeszcze dostatecznym argumentem rozstrzygającym o charakterze traktatu. Heurgon lokalizuje też chyba zbyt dokładnie posiadłości Sasernów. Według niego znajdowały się one u stóp Apeninów liguryjskich. Hipotetycznie umieszcza je nawet w okolicach Placentia i Velleia albo w Piemoncie. Analiza fragmentów traktatu Sasernów pozwala jedynie stwierdzić, że ich domeny znajdowały się na równinie w dolinie Padu oraz na *ager Liguscus Montanus*, prawdopodobnie na terenie zajmowanym przez Bagienni. Por. J. Kolendo, *Le traité d'agronomie des Saserna*, Wrocław 1973, s. 14—16.

Interpretując tekst I 17,5 mówiący o Epiroticae familiae Heurgon przyjmuje, że rzymscy właściciele ziemscy w Epirze sprzedawali en bloc pochodzące stamtąd rodziny niewolników. Hipoteza taka nie zgadza się jednak z tym, co wiemy o mechanizmach handlu niewolnikami. Epiroticae familiae to raczej potomkowie 150000 jeńców zdobytych w Epirze w r. 167 p.n.e. (Liv. XLV 34). Ze względu na przesiedlenie tak wielkiej liczby mieszkańców Epiru nie roztopili się oni w masie niewolników zatrudnionych w wielkich domenach.

Zastrzeżenia wzbudza sposób rozumienia bardzo istotnej dla historii technik agrarnych oraz dla znajomości struktury agrarnej Apulii informacji Warrona I 29,2: *Non nulli postea, qui segetes non tam latas habent, ut in Apulia et id genus praediis, per sartores occare solent, siquae in porcis relictae grandiores sunt glaebae*. Tekst ten Heurgon komentuje (s. 157): „En Apulie, région où les pâtures réduisaient les dimensions des terres cultivées, l'occatio était surtout un sarclage, qui extirpait les mauvaises herbes arrachées par le labourage". Wydaje się jednak, że określenie *ut in Apulia* odnosi się do wielkich domen. Warron chciał powiedzieć: ci którzy posiadają zasiewy nie tak wielkie, jak (te które znajdują się) w Apulii i w posiadłościach tego rodzaju. Apulia była uważana za klasyczny kraj latyfundiów (por. Juv. IV 26 sq.; Seneca, *Epist.* 87,7). W wielkich domenach Apulii, nastawionych nie tylko na gospodarkę hodowlaną, ale również na produkcję zboża, panowała gospodarka ekstensywna, wiążąca się z niską ceną ziemi oraz z brakiem siły roboczej. Dowodem tego ostatniego zjawiska są przekazy mówiące o wyludnieniu Apulii. Dalszym argumentem przemawiającym za tym, że Warron powoływał się na Apulię jako kraj latyfundiów, może być określenie: *in Apulia et id genus praediis*. Termin *praedia* odnosi się bowiem do wielkich domen (por. RE, XXII, kol. 1214—1224 — *praedium* [A. Hug]).

Zabieg agrotechniczny opisany przez Warrona, który wykonywali *sartores*, to nie *sarclage* — motyczenie i opielanie zasiewów zboża, lecz *occatio*, ręczne rozbijanie grud ziemi pozostałych po orce (*siquae in porcis relictae... sunt glaebae*). Zastępowało ono bronowanie, które w I w. p.n.e. było niezbyt jeszcze rozpowszechnione na terenie Italii. *Occatio* było bardzo pracochłonnym zabiegiem agrotechnicznym. Staranne jego

wykonywanie poważnie podnosiło wysokość zbiorów. Przy rezygnacji z ręcznego rozbijania grud można było otrzymać również plony, lecz naturalnie znacznie niższe. Stąd też, według Warrona, *occatio* było wykonywane przez niektórych tylko (*non nulli*) rolników, posiadających niezbyt duże zasiewy. W latyfundiach Apulii, krainy cierpiącej na brak siły roboczej, ten tak pracochłonny zabieg agrotechniczny, nie był wykonywany. Szczegółowa analiza tego tak istotnego fragmentu Warrona patrz J. Kolendo, *Postęp techniczny a problem siły roboczej w rolnictwie starożytnej Italii*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1968, s. 83–85 i passim.

Przekładając i komentując paragraf 57 wydawca zostawił w formie łacińskiej termin *putei*, oznaczający podziemne spichlerze (czy raczej wg terminologii archeologicznej i etnograficznej jamy zasobowe) występujące na terenie Hiszpanii. Zabrakło tu komentarza dotyczącego i słowa, i rzeczy.

Przekład w I 22, 1 słowa *tribula* jako *herses* (brony) nie jest szczęśliwy. W komentarzu wydawca wyjaśnia wprawdzie, że chodzi tu o *herse à battre le blé*, lecz pierwsze skojarzenia czytelnika są błędne. W rzeczywistości *tribulum* to narzędzie do młocki składające się z deski nabijanej żelazem, którą woły ciągnęły po klepisku.

Zwrot *bipalio vertenda terra* (I 37,5) jest rozumiany: przekopać ziemię za pomocą „une double bêche" (podwójnej łopaty). Znacznie lepszy sens daje przekład: przekopać ziemię na głębokość dwóch sztychów. Por. J. Kolendo, *Bipalium – narzędzie rolnicze czy technika przekopywania ziemi?*, Eos LX 1972, s. 129–136.

Przy komentarzu do słynnego określenia Warrona (I 17,1) niewolnicy to *instrumentum vocale* należałoby wykorzystać bardzo ciekawy artykuł: J. Nováková, *Instrumentum vocale*, Listy Filologické, 1953, s. 229–235. Badaczka czeska wykazała, że mamy tu do czynienia z aluzją do terminologii fonetycznej, a określenie *instrumentum vocale* nie miało w odczuciu Warrona znaczenia pejoratywngo.

W bibliografii poświęconej zagadnieniom stylu powinien znaleźć się cenny artykuł W. Madydy, *Wartości literackie dzieła Warrona „O rolnictwie"*, Eos LVI 1966, s. 119–138. M.E. Sergeenko, cytowana na s. LXXI, wydała w r. 1963 tłumaczenie na język rosyjski *Res rusticae* Warrona z doskonałym komentarzem, ale bez tekstu łacińskiego.

Wydanie przez J. Heurgona I księgi traktatu agronomicznego Warrona stanowi bardzo istotny krok w badaniach nad tym tak ważnym z punktu widzenia historycznego, a jednocześnie tak trudnym do interpretacji tekstem.

*Jerzy Kolendo* (Warszawa)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Erik Wistrand, The So-called Laudatio Turiae.** Introduction, Text, Translation. Commentary, Studia Graeca et Latina Gothoburgensia XXXIV 1976 ss. 79+7 plansz.

Istnieją pewne teksty epigraficzne, zwane potocznie „wielkimi inskrypcjami" które ze względu na swą treść budzą specjalne zainteresowanie wśród badaczy. Do nich należy napis nazwany tradycyjnie, chociaż calkowicie błędnie, *Laudatio Toriae*. Jest to największy i najlepiej zachowany zabytek rzymskiej mowy pogrzebowej, którą wygłosił mąż ku czci zmarłej żony. Ten nadzwyczaj ciekawy tekst był wielokrotnie publikowany. Prócz wydania w *Corpus inscriptionum Latinarum* (t. VI 1527+ +37053) oraz w pracy F. Vollmera o *laudationes funebres*, rozporządzamy również doskonałą edycją M. Durry'ego, która ukazała się w r. 1950 w serii tekstów „Les Belles Lettres". Nadzwyczaj wnikliwy oraz rozbudowany komentarz badacza francuskiego, doskonałego znawcy „kwestii kobiecej" w starożytności, stanowił niejako podsumowanie dotychczasowych badań, poczynając od podstawowego artykułu T. Mommsena z 1863 r.

Zainteresowanie *Laudatio Turiae* wiąże się nie tylko ze znaczeniem tego tekstu

w studiach nad rzymskimi mowami pogrzebowymi. Inskrypcja ta dostarcza również szeregu cennych danych dotyczących pozycji kobiety w okresie schyłku republiki oraz ilustruje dobrze sytuację wewnętrzną Italii w okresie wojen domowych.

Jeszcze jeden dość specyficzny czynnik wiążący się ze stanem zachowanego napisu, powodował narastanie literatury poświęconej temu zabytkowi. Inskrypcja, na której tekst był rozmieszczony w dwóch kolumnach liczących 90 wierszy, zachowała się tylko częściowo. W przeważającej części wierszy istnieją też lakuny. *Laudatio Turiae* zachowała się w siedmiu fragmentach, różnej zresztą wielkości. Trzy spośród nich znamy wyłącznie dzięki starszym kopiom, dla czterech zaś rozporządzamy kamieniami przechowywanymi w villa Albani oraz w Museo Nazionale Romano. Wprowadzenie do obiegu naukowego poszczególnych fragmentów tej inskrypcji odbywało się stopniowo. Badacze drugiej połowy XIX wieku rozporządzali tekstem opartym na pięciu fragmentach. W roku 1898, a więc już po publikacji Vollmera z r. 1892, doszedł jeszcze jeden fragment, który wykazał, że proponowane uzupełnienia poszczególnych wierszy były zbyt długie. Ostatni wreszcie fragment został wydany w r. 1950, a więc równolegle z edycją M. Durry'ego Wydawca francuski mógł ten nowy fragment tekstu uwzględnić jedynie w erratach, zamieszczonych na luźnej kartce załączonej do książki. Konfrontacja tego ostatniego fragmentu, który uzupełnia o 14—17 liter brakujące partie 8 wierszy, z dotychczasowymi uzupełnieniami jest nadzwyczaj instruktywna. Jeśli zasadnicza treść, którą należało umieścić w lakunach, została uchwycona poprawnie, to tylko w jednym wypadku dało się odtworzyć właściwą szatę słowną. Mamy więc tu do czynienia z dość rzadkim wypadkiem możliwości obiektywnej weryfikacji uzupełnień proponowanych przez epigrafików dzięki odkryciu zaginionej partii napisu.

Specyficzny stan badań nad *Laudatio Turiae* w pełni usprawiedliwia ukazanie się nowej publikacji tej tak istotnej, lecz trudnej do interpretacji inskrypcji. Wydanie E. Wistranda pomyślane jest jako uzupełnienie edycji M. Durry'ego. Tekst przyjęty przez badacza szwedzkiego różni się od wydania francuskiego. Wistrand proponując nowe uzupełnienia tekstu zwracał większą uwagę niż jego poprzednicy na ustalenie długości lakun poprzez obliczenia wykonywane bezpośrednio na kamieniu, a nie na podstawie tekstu drukowanej publikacji. Zwrócił on również uwagę, że w pewnych partiach inskrypcji litery były bardziej ścieśnione i mniejsze niż w pozostałych.

Bardzo istotnym elementem nowego wydania są fotografie wszystkich zachowanych fragmentów. Umożliwia to nie tylko weryfikację tekstu, lecz również włącza ten napis datowany na lata 8—2 p.n.e. do badań nad paleografią inskrypcji.

Krótki wstęp (s. 9—16) oraz komentarze (s. 32—76) są pomyślane jako uzupełnienie wydania M. Durry'ego. Stąd też znajdują się tam tylko informacje podstawowe, potrzebne do zrozumienia tekstu, oraz rozbudowane partie dotyczące miejsc, gdzie Wistrand różni się w interpretacji od M. Durry'ego. Przy takiej koncepcji komentarzowi nie grozi wprawdzie zarzut nieoryginalności i zależności od poprzednika, lecz czytelnikowi za to może wydawać się on bardzo nierówny. W zasadzie wydanie Wistranda nie zwalnia od korzystania z edycji M. Durry'ego. Poważnym błędem jest brak *Index siglorum*, co w praktyce uniemożliwia korzystanie z aparatu krytycznego, jeśli się nie ma pod ręką publikacji Durry'ego. W pracy powinien też znajdować się rysunek pokazujący rozmieszczenie poszczególnych fragmentów napisu. Jest to szczególnie istotne obecnie po dojściu nowego, szóstego fragmentu. Brak jest też szczegółowego opisu fragmentów przechowywanych w Villa Albani, które nie były bliżej prezentowane w swym aspekcie archeologicznym.

Mimo tych zastrzeżeń, natury raczej formalnej, należy stwierdzić, że wydanie *Laudatio Turiae*, które przygotował E. Wistrand, w bardzo poważnym stopniu posuwa naprzód naszą wiedzę o tej tak istotnej inskrypcji.

*Jerzy Kolendo* (Warszawa)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Erik Wistrand, Miscellanea Propertana.** Studia Graeca et Latina Gothoburgensia XXXVIII 1977, pp. 84 (Acta Universitatis Gothoburgensis).

Jest rzeczą powszechnie znaną, że tekst elegii Propercjusza kryje w sobie wiele pułapek interpretacyjnych. Składają się na nie kwestie semantyczne, językowe, tekstowe, kompozycyjne, a zwłaszcza możliwość wieloznacznego rozumienia idei poszczególnych utworów. W tej sytuacji każdą próbę rozwikłania tych trudności należy powitać z uznaniem, ale również ze zrozumiałą ostrożnością, bo wniknięcie w warsztat pisarski autora bywa niekiedy niemożliwe. Książka, o której będzie w dalszym ciągu mowa, nie stanowi zwartej całości, co mógłby sugerować wstępny artykuł pod tytułem *Poetic Patriotism under Augustus — Prop. 3,4 and Hor. carm. 3, 14* (ss. 8–30), gdyż od strony 31 począwszy aż do końca rozprawy (s.80) omawia autor wybrane miejsca z elegii Propercjusza: I 1,5,I 10,21, I, 11, 18, II 12, 16, II 16, 27, II 19, 29, III 8, 10, IV 1,9 i wreszcie jedno miejsce z Liwiusza VI 25,7–10, które z całością książki ma nader luźny związek. Książkę zamykają dwa krótkie indeksy (index locorum — ss. 81–82, i index rerum et verborum — ss. 83–84). Tytuł *Miscellanea Propertiana*, pominąwszy ten dodatek z urywkiem dzieła Liwiusza, odpowiada zawartości omawianej publikacji, bo mamy tu próbki interpretacji semantycznej, rozważania lingwistyczne, tekstologiczne, faktograficzne, co przy mocnym podbudowaniu literaturą przedmiotu i przekazami tekstów antycznych literackich i inskrypcyjnych tworzy w sumie prawdziwie naukowy komentarz do wybranych fragmentów poezji Propercjusza. Czytelnik tej pożytecznej książki musi sobie jednak postawić pytanie, czym się kierował autor, dokonując takiego właśnie wyboru trudnych miejsc, bo przecież w rzeczywistości jest ich więcej u Propercjusza. Niestety, to istotne pytanie pozostaje do końca bez odpowiedzi. A zatem teza o trudnościach przeniknięcia warsztatu pisarskiego sprawdza się nawet w odniesieniu do współczesnego autora. Jednym słowem brak w omawianej książce jakiegoś instruktywnego wstępu czy rekapitulacji całości, zwłaszcza że umieszczona na s. 7 „Preface" służy zupełnie innym celom.

Zwartą całość stanowi jedynie komentarz do elegii Propercjusza III 4 i do pieśni Horacego III 14, gdyż w obydwu tych utworach śledzi autor patriotyzm poetów augustowskich konotowany w poezji. Nie ukrywam, że wolałbym tu użyć innego sformułowania, bo pojęcie patriotyzmu nie musi się pokrywać z pozytywnym stosunkiem do osoby i działalności panującego. Tibullus na przykład był niewątpliwie patriotą, choć nie entuzjazmował się osobą Oktawiana; również Katullusa, krytykującego czołowych polityków schyłku republiki rzymskiej, trudno posądzić o brak patriotyzmu. Dwa skomentowane przez E. Wistranda utwory poetyckie rzucają, moim zdaniem, światło raczej na stosunek Propercjusza i Horacego do osoby Augusta i do wydarzeń współczesnej polityki, której princeps był twórcą i protagonistą. Obydwie części składowe tego wstępnego artykułu są zbudowane symetrycznie, po przedrukowanym pełnym tekście utworu zamieszczony został wyczerpujący komentarz.

Komentarz do elegii Propercjusza III 4 zaczyna się od rozważań nad genezą i czasem powstania utworu. Z kolei zwraca Wistrand uwagę na dwie różne postawy poety: cała elegia z wyjątkiem wersów 11–18 oraz 21–22 jest wyrazem radości Propercjusza z powodu zamierzonej przez Augusta wyprawy przeciw Partom. Natomiast w wersach 11–18 i 21–22 rezerwuje sobie poeta rolę biernego obserwatora triumfalnego pochodu zwycięzcy wrogów. Autor książki uważa taką postawę za dowód nielojalności w stosunku do Augusta i braku poszanowania dla wojska. Propercjusz cieszący się jako poeta uznaniem na pewno nie był tak rozumiany przez współczesnych odbiorców jego poezji, ponieważ wszyscy, a zwłaszcza Mecenas i August, orientowali się dokładnie w jego programie poetyckim i znali charakter poety. Zdarzenie, o któ-

rym mowa w elegii, nadawało się z całą pewnością do opiewania w jakimś panegirycznym utworze, ale tak zaangażowanej poezji Propercjusz nigdy nie uprawiał, ani uprawiać nie chciał mimo prób skierowania jego talentu ku twórczości propagandowej. Chyba również elegia III 4 była w pewnym stopniu inspirowana, więc poeta zajmując w tym utworze dwojaką postawę nie zamierzał nikogo obrazić, lecz zastosował jedynie zręcznie zakamuflowaną *recusatio*, której kilka przykładów mamy w jego elegiach, np. II 1, II 31, III 3. Wprawdzie Propercjusz nigdy nie manifestował uroczyście swej lojalności wobec Augusta, ale w każdym razie uczciwie aprobował każdy sukces jego polityki, czego dowodem jest także omawiana elegia. Przeszło połowa jej wersów (12) mówi wprost o wadze zamierzonego przedsięwzięcia, a nawet w dwu modlitwach (ww. 11—18 i 19—20) jest pośrednio także mowa o sukcesie zamierzonej wyprawy, bo poeta wyraźnie wymienia akcesoria trumfalnego pochodu, które pragnie oglądać i oklaskiwać. Dwojaką postawę podmiotu lirycznego tłumaczą jasno dwa ostatnie wersy elegii i nie ma powodu doszukiwać się w tym utworze jeszcze jakiegoś podtekstu.

Dostrzegł też autor omawianej książki kilka problemów tekstowych w tej elegii, a więc lekcję *viri* (w. 3), związek składniowy w wersach 7—8 oraz sens zwrotu *ducere, munus* (w. 8), które rozwiązuje z wielką akrybią filologiczną i nader przekonywająco.

Analizę przytoczonej pieśni Horacego III 14 skupia Wistrand na dyskutowanym w nauce problemie genologicznym tej ody. Idzie bowiem o to, czy cytowaną pieśń Horacego należy uważać za utwór okolicznościowy napisany z okazji uchwalenia przez senat rzymski suplikacji z powodu zwycięstwa Augusta w Hiszpanii w 24 r., czy też jest to pieśń powitalna skierowana do powracającego do Rzymu Augusta. Problem ten jest właściwie trudny do jednoznacznego rozstrzygnięcia, ale autor ksiażki skłonny jest sądzić (s. 23), że pieśń Horacego ma związek z uchwaloną suplikacją. W tej sytuacji wypada recenzentowi zająć stanowisko pośrednie i poddać pod rozwagę następujące rozwiązanie: wprawdzie geneza pieśni Horacego III 14 wiąże się niewątpliwie z uchwaleniem suplikacji i ta okoliczność stanowi główne tło pieśni (ww. 5—12), ale równocześnie pieśń ta zawiera elementy powitania, bo właśnie fakt powrotu cesarza został wyeksponowany w pierwszej strofie ody. Horacy, podobnie jak Propercjusz w el. III 4, pragnie obchodzoną uroczystość uczcić zupełnie prywatnie, ale autor książki słusznie zauważa (s. 29), że Horacy, w przeciwieństwie do elegików, angażował się niekiedy bardziej oficjalnie w ważne wydarzenia polityczne.

Drugą część pracy poświęcił Wistrand zagadnieniom semantycznym, jak znaczenie zwrotu... *castas odisse puellas* w *el.* I 1, 5, językowym, jak poprawność wyrażenia *pro vano* w el. I 10, 21 sq., *omnis ...timetur amor* w *el.* I 11, 18, *meo sanguine* w *el.* II 12, 16. Podobne sprawy dostrzega również w *el.* II 16, 27 sq., II 19, 29 sq., III 8, 10 sq. Interpretacji językowej popartej realiami wymagało wyjaśnienie wyrażenia *domus ista Remi* w *el.* IV 1,9 sq. We wszystkich wymienionych sprawach wykazał E. Wistrand niezwykłą erudycję i biegłość rasowego językoznawcy i do tej części książki (s. 31—74) nie można mieć żadnych zastrzeżeń. Jedynie może w sprawie rozumienia zwrotu... *castas odisse puellas* z *el.* I 1,5 (s. 31—40) miałbym drobną uwagę. Rzecz sprowadza się tutaj właściwie do rozwiązań czysto semantycznych takich oto pojęć, jak *casta, pudica, fida, optima.* Mam więc pewne wątpliwości, czy w rezultacie istnieje zasadnicza różnica znaczeniowa pomiędzy tymi nazwami, jeśli mają one funckjonować w roli pozytywnego epitetu kobiety w jej związku z mężczyzną. Jeśli aż tyle nazw dotyczy tej samej sprawy, jest to chyba następstwem braku jakiejś jednej generalnej, obejmującej swą treścią wszystkie poszczególne wymienione tu zalety. Tego samego zdania wydaje się być J.P.V.D. Balsdon, *Roman Women*, London 1962, s. 15. Wistrand zaś zgadza się na ogół z interpretacją J. Fontenrose, *Propertius and the Roman Career*, University of California Publications in Classical Philology XIII 1949, s. 371 sq,. ale sądzi zarazem, że Propercjusz pod wpływem jarzma Amora nie dopuszcza myśli związania się z kobietą wyższej sfery. Można to istotnie w ten

sposób rozumieć, jakkolwiek wydaje mi się, że w tej elegii zaznacza się dość wyraźnie krytyczny stosunek poety do poziomu moralnego społeczeństwa w ogóle, a co za tym idzie do beztroskiego życia i dążenia do zaspokajania własnych namiętności. Podmiot liryczny identyfikuje się tu z przedstawicielami takiego sposobu życia, ale zdaje sobie sprawę z ujemnych skutków takiego postępowania. Sens zatem pojęcia *casta puella* tkwi, jak mi się wydaje, w kategoriach moralnych, a nie w społeczno-politycznych kalkulacjach. Rację więc mają ci uczeni, którzy w podobny sposób to pojęcie rozumieją.

Interpretacja problemu językowego w urywku dzieła Liwiusza VI 25,7–10, podkreślam, nie związana z całością książki bezpośrednio, posiada wysokie walory naukowe, podobnie jak wszystkie tego typu rozważania autora tej wartościowej książki.

*Michał Swoboda* (Poznań)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Pierre Flobert, Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne,** Paris 1975, XXII+704, 2 tabele.

Verba deponentia to problem podejmowany od starożytności przez gramatyków i językoznawców, a mimo to pełen niejasności, nawet co do definicji. To spowodowało, że układane przez różnych autorów zestawienia deponencjów nie są wolne od sprzeczności, niedokładności, zawierają też sporo niekonsekwencji, wskutek czego brak było podstawy, na której mógłby się oprzeć badacz zagadnienia. Trud uporządkowania tej grupy czasowników podjął – nie bez powodzenia – Pierre Flobert w swej pracy doktorskiej, obronionej w roku 1973 na Sorbonie, wydanej w 1975 r. Zbadawszy stosunek deponencjów do passivum, medium, czasowników zwrotnych i nieprzechodnich, prześledziwszy pojęcie strony czasownikowej u starożytnych – od Platona do Geliusza – autor ustala znaczenie terminu „deponens", a następnie podaje warunki, które musi spełniać czasownik, by mógł być zaliczony do deponencjów: 1. verbum deponens przeciwstawia się stronie czynnej jedynie formą, nie funkcją, z wyjątkiem zmian diachronicznych; 2. posiada formy bezosobowe typu czynnego; 3 przeciwstawia się stronie biernej składnią, z wyjątkiem wypadków, gdy uległo pasywacji; 4. zgadza się ze swoją grupą leksykalną (czasownik prosty lub z przedrostkiem) i podlega pewnemu typowi słowotwórczemu, z wyjątkiem wyraźnej zmiany znaczenia. Są to warunki konieczne, ale nie wystarczające. Decydującą rolę odgrywa praktyka i częstotliwość występowania. I tak np. „polliceor", „loquor", „utor" zostały zaliczone do grona deponencjów, mimo że sporadycznie spotkać można „polliceo", „loquo", „uto"; natomiast „veneor", „fior", czy „gaudeor" uznane zostały jedynie za warianty deponencjalne czasowników „veneo", „fio", „gaudeo".

Druga część dzieła obejmuje zestawienie chronologiczne deponencjów i wariantów deponencjalnych. Autor bada tu pojawianie się poszczególnych czasowników i wariantów w jedenastu okresach, na które podzielił dzieje języka łacińskiego od początków aż do VIII wieku n.e.

W trzeciej części obserwuje przechodzenie deponencjów do strony czynnej (aktywacje) i biernej (pasywacje), również w aspekcie chronologicznym. Liczbowe zestawienie wyników badań drugiej i trzeciej części podaje w grafiku, umieszczonym w ilustracyjnej części dzieła. Ogólnie wymieniono 1600 czasowników, z tego 884 zaliczonych do verba deponentia (przy 535 znana jest data pojawienia się). Obala to powszechne przekonanie, jakoby deponencja stopniowo od czasów Plauta wychodziły

z użycia. Jeżeli dodamy, że verba deponentia stanowią ok. 7 % czasowników w tekstach, a u poszczególnych autorów spotyka się ich od dwustu do trzystu, będziemy mieli pełen obraz znaczenia deponencjów. Faktycznie Flobert stwierdza zanik form infectum deponencjów z początkiem VIII w.n.e.; formy perfectum natomiast utrzymywały się dłużej, a pewne ślady pozostały do dzisiaj — np. użycia słowa posiłkowego „być" przy tworzeniu czasów dokonanych niektórych czasowników nieprzechodnich i zwrotnych w językach romańskich.

W części czwartej autor zajmuje się fleksją deponencjów, szczególny nacisk kładąc na pochodzenie cechy „r" w passivum. Poświęca też rozdział adiectivum verbale na -tus, wykazując jego przechodnią konstrukcję i — przez to — jego status czasownikowy.

W sumie można powiedzieć, że dzieło to ujmuje w sposób wyczerpujący całość obecnej wiedzy o deponencjach i stanowi trwałe osiągnięcie językoznawstwa łacińskiego. Jednakże, przy tej obfitości materiału, autor nie ustrzegł się pewnego przeładowania i rozwlekłości głównej części dzieła. W tej sytuacji trafne wydaje się umieszczenie na końcu zwięzłej rekapitulacji oraz tablicy chronologicznej.

*Teodozja Wikarjakówna* (Poznań)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Classica atque mediaevalia Jaroslao Ludvíkovský octogenario oblata,** Brno 1975 s. 304, tabl. XVI (Opera Universitatis Purkynianae Brunensis. Facultas philosophica, CC).

Tę księgę pamiątkową wydano dla uczczenia 80-lecia urodzin em. prof. Uniwersytetu w Brnie, Jarosława Ludvíkovský'ego, wybitnego czeskiego filologa klasycznego, znawcy literatury antycznej, średnio- i nowołacińskiej. Wstęp zawiera list gratulacyjny autorstwa J. Češki oraz bibliografię jubilata za lata 1965–1974 (do 1964 r. notował ją Sborník Prací Filosofické Fakulty Brněnské University, ser. E 10/1965), s. 9-20.

Na treść książki składają się 33 artykuły głównie filologów klasycznych, nadto archeologów klasycznych i historyków sztuki ze środowisk naukowych Pragi (17), Brna (14), Bratysławy (2). Tematyka bardzo zróżnicowana wykracza daleko poza zakres określony drugim członem tytułu — mediaevalia. Znalazły się tu prace dotyczące też neolatynistyki oraz problemów literatury łacińskiej dyskutowanych w XVIII–XX w.

Classica obejmują 12 tematów z dziedziny historii języka i leksyki, krytyki tekstu, historii, historii kultury i archeologii klasycznej. Oto przedstawione zagadnienia i wnioski autorów — s. 17–36: A. Bartoněk, *Greek Dialects of Ancient Apennine Peninsula.* W l. 770–650 p.n.e. ukształtowało się zasadnicze osadnictwo greckie na Płw. Apenińskim. Trwało ono przez następne 200 lat, tak że prawdopodobnie ok. 450 r. p.n.e. uformowały się ostatecznie dwa ważne i rozległe obszary tej kolonizacji, zatoka neapolitańska z dialektem jońskim i skraj półwyspu italskiego z dialektem doryckim. Autor zajmuje się w sposób jasny rozwojem greckich dialektów na tych terenach; s. 37–44: K. Vysoký, *Nový zlomek prologu Euripidovy Alkmény* (*Pap. Hamb. 119, col. III*). Autor akceptuje uzupełnienia tekstu papirusowego, jakie dali Kassel, Snell i wydawca E. Siegmann, przyjmuje, że ten krótki urywek jest fragmentem prologu tragedii Eurypidesa *Alkmene* i uzupełnia kilka dalszych wierszy; s. 45–54: K. Janáček, *Zu den skeptischen Widerlegungsformen.* Właściwy młodszemu sceptycyzmowi stały akcent polemiczny wyraża się m. in. w zróżnicowanej stylistycznie,

niekiedy, jak np. u Sextusa Empiryka wieloczłonowej formie odrzucania wnioskowań; s. 55–66: P. Oliva, *Kroisos a Solón*. Mowa o genezie i rozwoju popularnej od Herodota I 29–33 w literaturze greckiej i bizantyjskiej opowieści o spotkaniu lidyjskiego króla Krezusa z Ateńczykiem Solonem; s. 67–70: J. Bouzek – H. Bouzková *Un bol iliaque*. Artyzm ornamentacji figuralnej na czarce z Megary, pochodzącej ze zbiorów prof. Salača, choć skromny, poszerza jednak wiedzę o ikonografii tematów homeryckich w okresie hellenistycznym; s. 71–78: O. Pelikán, *Graecia capta ferum victorem cepit...* – Autor ilustruje oryginalność kultury rzymskiej na przykładzie wziętych od Greków form architektury i rzeźby, a wzbogaconych elementami etrusko-italskimi (np. w rzeźbie obok przejętego realizmu naturalizm i abstraktywna ekspresja). Literatura ujawnia swą odrębność nowymi ideami i gatunkami literackimi (fabula praetexta, satyrą oraz inaczej realizowaną elegią, listem, powieścią, epigramem); s. 79–81: R. Hošek, *Artemidorea* – cztery miejsca w wydaniu R.A. Packa, *Artemidori Daldiani Onirocriticon libri V*, Lipsiae 1963, nie wymagają wprowadzania koniektur; s. 83–90: L. Vidman, *Prolegomena zum Index Cognominum zu CIL VI*. Pod red. Vidmana opracowano na nowo wskutek zniszczenia podczas wojny *Index cognominum* do CIL VI dający szerszą niż w *Index nominum* M. Banga 1926 identyfikację imion, więcej odsyłaczy krzyżowych. Istnieje też komputerowy *Index verborum omnium* do CIL VI (E.J. Jory–D.W. Moore), raczej konkordancja niż indeks. Posiada zalety – materiał słownikowy, daje kontekst, numery inskrypcji, ułatwia ich identyfikację. Brakiem to: tekst majuskułowy, brak identyfikacji nosicieli tych samych imion. Cognomina ułożone alfabetycznie bez formy podstawowej i pobocznej i odsyłaczy krzyżowych; s. 91–99: E. Marečková-Štolcová, *Ein Beitrag zur Charakteristik der Funktionsauslastung der lateinischen Kasus* (*der Dativ*). Autorka analizowała funkcję i częstotliwość dativu w łacińskim zdaniu na przykładzie C. Iuliusa Caesara, BG I–III; s. 101–112: K. Čupr, *Názvy zemědělských pracovních potřeb u Columelly*. Na podstawie *De re rustica* oraz *De arboribus* dano leksykograficzną analizę nazw narzędzi pracy oraz ich funkcji w rolnictwie italskim I w. n.e.; s. 113–116; J. Češka, *Quae valetudini humanae utilia quaeque noxia Ammianus Marcellinus XXVII 4, 14 iudicaverit*. Opierając się na wypowiedziach Ammiana Marcellina XXVII 4,14 i passim o niespożywaniu przez Traków ciepłych pokarmów i ciepłej wody, wprowadza Č. bardziej udaną, jak się wydaje koniekturę tekstu: quod conluuione ciborum abstinent ⟨atque potibus⟩ calidis; s. 117–123: A. Hartmann, *Senát v Theodosiové kodeksu*. Przypomniano funkcję senatu oraz obowiązki i przywileje senatorów rzymskich określone w kodeksie Teodozjusza.

Mediaevalia obejmują 13 prac niemal wyłącznie z zakresu literatury i kultury łacińskiej, wyjątkowo z historii sztuki. Oto one: s. 125–127: P. Beneš, *Remarques sur quelques noms propres dans la Chronique de Frédégaire*. Imiona osobowe ilustrują przekształcenia wokalizmu (w gen. *i* krótkie Samonis w *e* Samones, *u* krótkie Dervanus w *o* Dervanos. Nazwy ludów Sclavi, Winidi (ujawniają niestałość samogłoski akcentowanej w drugiej sylabie), Surbii, Sorabes, Serbes (niestałość samogłoski w pierszej sylabie), Chuni, dowodzą chwiejności deklinacyjnych, np. gen. Sclavorum, de Scalvos. Wogatisburc autor identyfikuje z Augsburgiem nad rzeką Lech w Bawarii (Augusta Vindelicorum). Pochodzenie nazwy wyprowadza z pl. Augustis (cf. Aquis, co dało Aix, Aachen), ostateczny zanik samogłoski *u* w drugiej sylabie daje Augs, zaś nagłos tłumaczy B. wpływem słowiańskim; s. 129–138: R. Večerka, *K staroslověnským Životům Konstantinovu a Metodějovu*. Bardziej zależne stosowanie kolorytu *Biblii* i jej motywów w *Vita Methodii* wyklucza tożsamość z autorem *Vita Constantini*. Za autentycznością zwrotu V. Const. c. 14 vъ swoi językъ przemawia m.in. literacka kompozycja rozdziału i wzmianka o liście ces. Michała do Rościsława Morawianina; s. 139–149: R. Turek, *Česká hradiska u Kristiána* – Mnich Krystian, autor tzw. legendy o św. Wacławie i Ludmile z końca X w. stosuje wobec czeskich grodów zróżnicowaną terminologię łacińską, warunkowaną lepszą niż np.

u Kosmasa znajomością realiów (civitas, urbs, castellum); s. 151–163: D. Bartoňková, *Prosimetrum u Kosmy*. Autorka bada użycie i funkcję wiersza w prozie *Kroniki* Kosmasa i przyczyny jego stosowania, wiążąc to z wpływem mieszanego stylu znanego ze schyłku starożytności; s. 165–174: M. Okál, *La quinta Catilinaria et la Responsio Catilinae dans le manuscrit de Bratislava*. Papierowy rkps znaleziony w Bratysławie, spisany w Padwie w 1467 r., zawiera m. in. fragment Cyceronowych *Paradoxa*, *Quinta Catilinaria*, *Responsio Catilinae*. Wzorem dla dwóch ostatnich tekstów nie była redakcja z familii R (1 rkps z XII w.). Z redakcji określanej jako Σ na ogólną liczbę 36 rkps. (XIV i XV w.) pozostaje do zbadania kwestia ew. filiacji z 20 rękopisami; s. 175–182: D. Martínková, *Semantische und stilistische Bemerkungen zu der Chronica Domus Sarensis*. Zwięzła analiza łacińskiego słownictwa i stylu Kroniki klasztoru z Žd'ár Mesto na Morawach (z 1300 r.), dokonana z pomocą materiałów *Lexicon Boemorum* ujawniła, że Kronikarz nie był wybitnym stylistą, ale łacina jego jest płynna i zindywidualizowana; s. 183–187: J. Šebánek, *Ein bisher unbekanntes Schreiben des Papstes Urban IV. vom 9. Mai 1263*. Dano bardziej poprawny, ale nie wolny od wątpliwości tekst pisma znanego jedynie z fotokopii z 1927 r. (oryginał spłonął w 1945 r.). Datowano je w Orvietto, a skierowane zostało przez papieża do króla Czech Ottokara II, aby ten wziął w opiekę klasztor św. Emmerama w Regensburgu; s. 189–197: A. Friedl, *Kdo byl „Frater Vitko prepositus in Raygrad"?* Z pomocą nowych źródeł autor dowodzi, że na Morawach już w drugim 30-leciu XII w. notowano na dzień 16 X officium Sigismundi regis, w diecezji praskiej wprowadzono je od 1365 r. Wzmianka o nim w *Breviarium fratris Vitkonis* z klasztoru Benedyktynów Rajhrad (Morawy) z explicitem na 1342 r. nie wyklucza więc datacji sporządzenia miniatur św. Krzysztofa, Marii del'Umiltà i św. Günthera, zawartych w tym dziele. Ich analiza zdaje się wskazywać na mistrza Theoderyka, znanego wśród praskich artystów; s. 199–207: A. Kutal, *Socha sv. Jiří na Hradčanech a Itálie*. Posąg św. Jerzego na koniu (z 1373 r.) na Hradczanach w Pradze, wykonał autor, który w Italii zetknął się z rzeźbą przenikniętą tradycją antyczną. Swymi dynamizującymi motywami posąg wykazuje cechy proto-renesansu widoczne też w popiersiach z triforium w katedrze św. Wita; s. 209–222; A. Fialová–J. Hejnic, *Jan Staicze et son manuel*. Omówiono zbiór rękopisów (n. 49) klasztoru Vyšši Brod, przechowywanych obecnie w Czeskich Budziejowicach, w większości pióra tamtejszego priora Jana Staicze. Jego teksty z lat 1414–1418, ważne źródło m. in. dla historii wzmiankowanego klasztoru z przełomu XIV i XV w., dzielą się na teksty przepisywane dla celów dydaktycznych i teksty obejmujące m. in. jego korespondencję (w aneksie dano osiem listów kierowanych do priora J. Staicze, do klasztoru Vyšši Brod i inne); s. 223–227: E. Kamínková, *Legenda o uherském králi Albánovi*. Mowa o żywej w XIV i XV w. w Czechach recepcji żywotu Albana, (fikcyjnego) króla Węgier (w Pradze jest 10 kodeksów, w Brnie 2, intensywna była lektura, tłumaczenie na jęz. czeski). Pojął on matkę swą za żonę, zabił rodziców, a czyniąc pokutę został świętym. Wzory zachowań sięgają tu antycznych przekazów. Wyciąg tego żywotu mieści się w *Gesta Romanorum*. Autorem opowieści był zapewne Transmundus, mnich z Clairvaux; s. 229–234: P. Spunar, *Les proverbes latins du moyen âge peuvent-ils servir de source historique?* Dydaktyczna była funkcja przysłów w średniowieczu. Nauka z ich pomocą elementów łaciny, formowanie umysłowości i wpajanie warstwie wykształconych imperatywów moralnych, mających określić model dobrego postępowania, ale nie odbijających prawdziwego obrazu ich życia, ogranicza wymowę przysłów jako źródeł historycznych; s. 235–246: A. Vidmanová, *Středolatinská beletrie a Čechy*. Przypomniano obecność w kulturze czeskiej drugiej poł. XIV w. rodzimych przeróbek czterech utworów znanych średniowiecznej kulturze europejskiej a) *Gesta Romanorum mystice moralisata* (w czeskiej redakcji bardzo popularne na obszarze ces.-rzymskiego narodu niemieckiego i Polski, zachowane w 44 rkps.), b) *Dolopathos*, dzieło francuskiej proweniencji z końca XII w., dostępne obecnie jedynie w czesko-morawskiej przeróbce (6 rkps.), c) *Vitae phi-*

*losophorum antiquorum Gualteri Burley* w redakcji poszerzonej w Czechach ew. we Francji, a bardzo popularnej w Polsce i na ziemiach niemieckich (m. in. kult Aleksandra Wielkiego), d) *Quadripartitus seu Speculum sapiencie.* Dzieło o dyskutowanym autorstwie czeskim lub włoskim, choć italianizmy można tłumaczyć ew. pobytem Czecha w Italii.

Osiem artykułów dotyczy neolatynistyki oraz problematyki sięgającej wieków XVIII–XX – s. 247–252: J. Martinek, *Bohuslaus Hassensteinius a Lobkowicz meliorne poeta an orator fuerit.* Autor jednoznacznie dostrzega większe zasługi tego pisarza (1462–1510) na polu poezji niż w zakresie kunsztu oratorskiego; s. 253–256: R. Dostálová, *K jedné chybně zařazené archiválii.* Kartka, dołączona do listu praskiego proboszcza Henryka Scriboniusa, pisanego 22 III 1562 r. do arcybiskupa A. Brusa, której treść dotyczy heretyka Jakuba Palaeologa, należy właściwie do innego listu tegoż Scriboniusa, prawdopodobnie z marca 1563 r.; s. 257–263: B. Ryba, *De libro amicorum Adami Lehneri a Kauba, imaginibus Ieronymi Mannackeri chalcographi ornato. Liber amicorum,* założony przez A. Lehnera de Kauba (zm. krótko po 1611 r.) w styczniu i lutym 1598 r. przed wyjazdem z Wittenbergi, w którym zebrał dedykacje nauczycieli i przyjaciół, zawierał też czternaście rycin władców i dostojników niemal wyłącznie europejskich, z końca XVI w. Oprócz trzech rycin podpisanych przez miedziorytnika Hieronima de Mannackera przypisuje mu wykonanie sześciu dalszych niesygnowanych rycin, a czas sporządzenia poczetu określa najpewniej na lata 1596–1597; s. 265–269: J. Beneš, *Analecta Stephana Zamosia a jeho vědomosti o římském vojsku v Dákii.* Humanista siedmiogrodzki Stephanus Zamosius (tj. Isztvan Szamozközy = Stefan Zamoyski, 1565? – 1612), był jednym z pierwszych badaczy najstarszych dziejów Dacji z okresu panowania rzymskiego i znawcą tamtejszych inskrypcji. Zawarł on je w cennym do dziś zbiorze pt. *Analecta lapidum vetustorum et nonnullarum in Dacia antiquitatum,* Padova 1593; s. 271–283: J. Nováková, *De J.A. Comenii Continuatione Admonitionis fraternae emendanda.* Autorka omówiła dokonaną przez siebie restytucję tekstu J. A. Komeńskiego pt. *Continuatio...* wydanego w nowej edycji Comenius, *Autobiography,* Stockholm 1973; s. 285–287: P. Trost, *Antikizující Donalitius.* Widoczna w dziele poetyckim Donalitiusa (1714–1780), klasyka literatury litewskiej maniera nawiązywania do antyku nie jest inspirowana przez współczesną poecie literaturę klasycyzującą Europy; s. 289–295: J. Šprincl, *Quid Plautus in litteris Bohemorum et Slovacorum valuerit.* W sprawozdawczym szkicu ukazano istnienie interliterackich zależności między literaturą czeską a Plautem od czasów czeskiego odrodzenia narodowego, tj. od k. XVIII w. Przypomniano inspirującą rolę motywów plautyńskich w literaturze czeskiej, tłumaczenia na język ojczysty oraz prace filologów o Plaucie; s. 297–302: A. Závodský, *Kronikář Kosmas a Vladislav Vančura.* Stracony przez hitlerowców pisarz V. Vančura (1891–1942) wydał w literackich szkicach *Obrazy z dějin národa českého,* 1939; *Dva premislovští králove,* 1940. W pierwszym tomie, na podstawie dzieła Kosmasa opisał najdawniejsze wydarzenia aż do śmierci Sobiesława (1140).

Omówione przez nas w kronikarski sposób prace mają niekiedy charakter informujący, przeważnie jednak stanowią przykład wnikliwej analizy, wspartej koniecznymi uogólnieniami. Rozprawy te świadczą dobrze o zakresie badań i umiejętnościach czeskich filologów, podejmujących, gdy idzie o mediaevalia i neolatynistykę, niemal wyłącznie problemy czesko-łacińskiej literatury i kultury, ale traktowanej w powiązaniu z szerszym nurtem europejskiej twórczości. Artykuły napisane w języku czeskim zawierają streszczenie w języku łacińskim lub w językach kongresowych, co umożliwia kontrolę czeskiej redakcji. Błędów, które są niemal wyłącznie przykładem błędów literowych, znajdzie czytelnik bardzo niewiele. Książka jest przykładem starannej edycji.

*Kazimierz Liman* (Poznań)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012 – 7825

**Jozef IJsewijn, Companion to Neo-Latin Studies**, North-Holland Publishing Company Amsterdam — New York — Oxford 1977, ss. XIV + 370.

Profesor uniwersytetu w Lowanium, Józef IJsewijn, prezes L'Association Internationale d'Etudes Néo-latines, bardzo aktywnie przyczyniający się do ożywienia badań nad piśmiennictwem nowołacińskim, ogłosił niedawno *Companion to Neo-Latin Studies*, rodzaj przewodnika dla badaczy interesujących się piśmiennictwem w języku łacińskim od epoki Renesansu po czasy nam współczesne. W książce odnajdujemy nazwiska piszących po łacinie w XIX w. mieszkańców Dalmacji, jak też słynnych włoskich latynistów z Vittorio Genovesi (1887 – 1967) na czele. Nie pominięto również Polaków: Mieczysława Brożka, Kazimierza Kumanieckiego. Zwrócono uwagę na poemat Adama Mickiewicza *Ad Napolionem III Caesarem Augustum ode in Bomersundum captum*, który, jak to odnotował IJsewijn, poddał niedawno gruntownej analizie uczony z Uppsali L. Kjellberg[1]. Oczywiście książka nie mogła objąć całej ogromnej literatury nowołacińskiej. Autor musiał dokonać bardzo krytycznego wyboru, ograniczyć się do podawania pozycji najbardziej podstawowych, starał się przeto o sygnalizowanie przede wszystkim prac najnowszych, a nawet tych, które w czasie pisania książki znajdowały się jeszcze pod prasą. Dzięki takim zabiegom praca IJsewijn długo nie straci swojej aktualności.

Jednak polski czytelnik w *Companion* w rozdziale poświęconym inkunabułom (Chap. IV Texts and editions, 3.2 Incunabula) z żalem zauważa brak wzmianki o naszym największym osiągnięciu w badaniach nad starą książką, o centralnym katalogu inkunabułów polskich[2] ogłoszonym w 1970 r. IJsewjin zna tylko katalog inkunabułów Biblioteki Jagiellońskiej. Jeśli chodzi o polonika, nie widzę również w *Przewodniku* edycji pracy Józefa Strusia *Sphygmicae artis libri quinque* dokonanej przez J. Wikarjaka[3], jest tylko wydanie włoskie Castellaniego[4]. Pominięta również została edycja przypisywanej Joncrowi tragedii *Boleslaus Secundus furens* ogłoszona przez J. Axera[5] w 1972 r. IJsewijn odnotowuje tylko, iż jej fragmenty ogłosił Axer w *Humanistica Lovaniensia* (XIX 1970). Niepowetowaną krzywdą dla neolatynistyki w Polsce jest pominięcie w *Companion* pracy J. Krókowskiego[6] o *Carmen de Bisonte* Mikołaja Hussowskiego, ogłoszonej w 2 wersjach, polskiej i włoskiej. IJsewijn nie zwrócił w ogóle uwagi na tę nowatorską rozprawę polskiego uczonego, a podając literaturę dotyczącą twórczości Hussowczyka zacytował tylko edycję Pelczara (1894) i artykuł Cl. Backwisa[7] *Nicolaus de Hussow*. Na ogół jednak o naszej literaturze nowołacińskiej i o badaniach nad nią polskich uczonych autor *Companion* informuje rzetelnie. Również wy-

---

[1] L. Kjellberg, *Ett Latinskt Ode över Bomarsunds Fall*, Acta Bibliothecae R. Univ. Upsaliensis XV 1968, pp. 111 – 122.

[2] A. Kawecka-Gryczowa, *Incunabula quae in bibliothecis Poloniae asservantur*, Wratislaviae 1970.

[3] J. Struthius, *Sphygmicae artis libri quinque*, recognovit brevique adnotatione critica instruxit J. Wikarjak, Posnaniae 1968.

[4] Guiseppe Struzio da Poznan, *Dell' Arte sfigmica libri V*, testo Latino ed. C. Castellani, Milano 1961.

[5] J. Joncre, *Tragoedia Boleslaus Secundus furens*, ex libro manu scripto Bibl. Cornic. edidit, praefatione apparatu critico annotationibusque instruxit G. Axer, Wratislaviae 1972.

[6] J. Krókowski, *Il „Carmen de bisonte" di Niccolo Hussovianus, Oracoviae 1523, e le sue inspirazioni Italiane e antiche, Il mondo antico nel Rinascimento*. Atti del V convegno internazionale di studi sul Rinascimento, Firenze 1958, pp. 93 – 105; Mikołaja Hussowskiego *„Carmen de Bisonte"*, Wrocław 1959.

[7] Cl. Bacvis, *Nicolaus de Hussow*, Literatura — Komparatystyka — Folklor. Księga poświęcona J. Krzyżanowskiemu, Warszawa 1968, pp. 40 – 100.

czerpujące wiadomości podano o neolatina innych narodów. Książka została podzielona na 10 rozdziałów (I „Classical, mediaeval and Neo-Latin", II „Bibliographical aids", III „A historical survey of Neo-Latin Literature", IV „Texts and Editions", V „Language and style", VI „Prosody and metrics", VII „Literary forms and genres", VIII „Scholarly and scientific works in Neo-Latin", IX „A historical surwey of Neolatin studies", X „Anthology of Neo-Latin texts"). Każdy rozdział został rozbity na podrozdziałki. Dzięki takim zabiegom konstrukcja *Przewodnika* stała się jasna i przejrzysta. Posługiwanie się *Companion* ułatwia jeszcze bardzo dokładny indeks. O wyjątkowo jasnej konstrukcji podręcznika niechaj świadczy rozdział III „A historical survey of Neo-Lalin literature". Podaje w nim autor stan i rozwój neolatynistyki na świecie, dokonując przeglądu piśmiennictwa nowołacińskiego w porządku geograficznym (Italy, Outside Italy, Greece, The Southern Slavs and Albania, France, Hungary, Rumania, Czechoslovakia, Poland and Lithuania etc.). Charakterystykę piśmiennictwa każdego narodu zaopatrzył IJsewijn w podaną w wyborze bibliografię usystematyzowaną w dwóch działach: *General Bibliography*, *Authors: Editions and Monographs*. Książkę zamyka rozdział (Chapter X): *Anthology of Neo-Latin Texts*. Antologia ta obejmuje teksty od Petrarki po Leona III (1810—1903), Giovanniego Pascoli (1855—1912), Hermana Wellera (1878—1956). I w tym wyborze tekstów znalazło się miejsce dla autora polskiego, szkoda jednak że wybór padł tylko na dwa dystychy liczący epigramat jezuity Alberta Inesa (1620—1658). Nie jest to przecież najlepszy reprezentant polskołacińskiej twórczości.

Wdzięczni jesteśmy autorowi za jego *Companion to Neo-Latin Studies*, lecz lektura tego przewodnika powinna stać się podnietą do ogłoszenia antologii piśmiennictwa polsko-łacińskiego. Mamy obowiązek pokazać światu, jaki był poziom i jak przebiegał rozwój nowołacińskiego piśmiennictwa na naszych ziemiach.

*Maria Cytowska (Warszawa)*

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012—7825

**Pierre Cabanes, L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (273—167),** Paris 1976, s. 649, map 11, tabl. 14.

Niejako na marginesie wielkich wydarzeń, rozgrywających się w krajach basenu Morza Śródziemnego, toczyły się dzieje małych państw pozostających na peryferiach mocarstw, które odgrywały czołową rolę w polityce. Ich historia tylko o tyle interesowała pisarzy starożytnych, o ile splatała się z wydarzeniami pierwszoplanowymi. Natomiast ich dzieje wewnętrzne nie dostarczały na ogół materiału pisarskiego i właściwie najczęściej nie były starożytnym znane. Oczywiście nie dotyczy to organizmów nawet małych, jak np. Ateny czy Pergamon, ale mających wielkie znaczenie kulturalne, gospodarcze czy nawet polityczne. Również badania historyczne w czasach nowożytnych przez długi czas koncentrowały się na sprawach wielkiej polityki, prowadzonej przez starożytne mocarstwa. Dopiero wiek XX przyniósł wzrost zainteresowania dziejami obszarów peryferycznych, a historiografia współczesna podejmuje próby właściwej oceny zjawisk oraz ustalania odpowiedniego do ważności miejsca dla historii tychże obszarów w dziejach powszechnych. Szczególnie jest to widoczne w badaniach nad historią rzymską, która coraz częściej przestaje ograniczać się do rzymskiego punktu widzenia, a rozszerza się na obszary prowincji czy nawet tereny tzw. barbaricum otaczające posiadłości imperium Romanum. Coraz bardziej też zaczyna się doceniać wpływ prowincji czy krajów sąsiadujących z posiadłościami rzymskimi na politykę państwa rzymskiego. Możliwości takiego spojrzenia na historię krajów

basenu Morza Śródziemnego przyniósł rozwój archeologii i odkrycia bogatych źródeł, przede wszystkim materialnych, ale także pisanych, w tym zwłaszcza epigraficznych.

Do takich właśnie peryferycznych obszarów, których dzieje mało były znane i niezbyt interesowały starożytnych, należał Epir. Jego historia rozgrywała się najpierw w cieniu lepiej rozwiniętych państw greckich, później potężnej Macedonii, by wreszcie wejść w orbitę wpływów rzymskich. W dotychczasowej literaturze utarło się też przekonanie o słabym rozwoju ekonomicznym Epiru, górzystej krainy, która nie była w stanie konkurować z rzemieślniczo-kupiecko-żeglarskimi czy nawet rolniczymi państwami Grecji. Podobnie jak gospodarcze, tak i kulturalne wpływy myśli greckiej nie znajdowały tu podatnego gruntu. Opóźnienia w rozwoju odrobione zostały dopiero w czasach, kiedy Grecja przeżywała okres upadku, zarówno politycznego na skutek dominacji macedońskiej, jak i kulturalnego, który spowodowany był przesunięciem centrów kultury z miast greckich do metropolii hellenistycznych. Towarzyszył temu upadek gospodarczy wywołany ostrym kryzysem klasycznego niewolnictwa i nie do pokonania konkurencją bogatych ośrodków hellenistycznych. W tym samym czasie Epir wykorzystał moment dla błyśnięcia niczym meteor na arenie międzynarodowej, dochodząc pod panowaniem wybitnego i żądnego sławy Pyrrusa do wielkiej potęgi, która jednak rychło załamała się wraz ze śmiercią tego króla, Epir zaś stał się znowu mało znaczącym i nie zauważanym przez historyków państewkiem. Osiągnięcia Pyrrusa musiały mieć jednak swe podłoże w głębokich przemianach wewnętrznych, które nie mogły być zjawiskiem równie krótkotrwałym, jak potęga Pyrrusa. Właśnie próbę takiego nowego spojrzenia na dzieje Epiru podejmuje P. Cabanes w recenzowanej pracy. Dzieli on dzieje państwa epirockiego na trzy okresy, najstarszy, do 330 r., kiedy doszło do zgrupowania wokół centrum, jakie stanowiły tereny plemienne Molossów, również innych plemion i utworzenia organizacji politycznej nazywanej przez autora koinon Molossów. Ten organizm przekształcił się następnie w państwo epirockie rządzone przez miejscową dynastię aż do 232 r. p.n.e., aby z kolei powrócić do formy rządów republikańskich, formy państwa stanowiącego wspólnotę różnorodnych elementów plemiennych, w której uczestniczą jednak nie tylko Molossowie, ale i inne plemiona. Dlatego tę formę państwa autor nazywa koinon Epirotów.

Chronologicznie praca P. Cabanes'a obejmuje okres następujący po sukcesach Pyrrusa i jego śmierci w 272 r.p.n.e., a zakończony w 167 r.p.n.e., w momencie upadku państwa macedońskiego i rozpadnięcia się pod naciskiem Rzymu epirockiego koinon. Licząca około 650 stron praca stanowi przykład wnikliwej analizy historycznej, pozwalającej autorowi na wyciąganie ciekawych wniosków zarówno na temat polityki zagranicznej, jak i wewnętrznych stosunków panujących w Epirze w omawianym okresie. Dzieje Epiru w latach 272—167 dzieli autor na dwa podokresy różniące się między sobą przede wszystkim organizacją polityczną państwa. Okres pierwszy (272—232), to rządy dynastii Ajakidów, następców Pyrrusa, których głównym celem było utrzymanie jedności politycznej państwa. Okres ten charakteryzował się przede wszystkim aktywną polityką zagraniczną. Wprawdzie po śmierci Pyrrusa potęga epirocka mocno podupadła, ale na terenie Bałkanów państwo epirockie nadal stanowiło siłę liczącą się w polityce. Następca Pyrrusa, Aleksander II, dążył nawet do poszerzenia posiadłości Epiru kosztem Ilirii na północy i Grecji środkowej na południu (Akarnania), ale oczywiście taka polityka budziła niepokój w Macedonii dążącej do pełnej hegemonii na półwyspie, dlatego też rządy Ajakidów obfitowały w wojny i utarczki polityczne. W stosunkach wewnętrznych natomiast daje się w tym okresie obserwować dużą stabilizację, mimo utrzymywania się podziału na dawne terytoria plemienne (kraj Molossów, Tesprotów, Chaonów i in.). Autor zwraca przy tym uwagę na szczególną dwoistość form organizacji władzy państwowej w Epirze, z jednej strony opartej na hellenistycznych wzorcach instytucji królestwa, dalekiej wszakże od absolutyzmu, z drugiej natomiast na utrzymywanie się tradycyjnych form organizacji rodowo-plemiennej, wspólnot, których siła pozwalała im trwać niezależnie od nowych układów polityczno-państwo-

wych. Przykładami takich wspólnot, szczególnie szeroko omawianych w pracy P. Cabanes'a, są poszczególne miasta czy całe koinon plemienne np. Molossów (s. 157—172), którego religijne centrum stanowiło sanktuarium w Dodonie (s. 116—130). Znaczenie koinon Molossów polegało zdaniem autora na tym, że ono właśnie w IV w. p.n.e. stało się ośrodkiem, z którego wychodziły najsilniejsze dążenia do utworzenia państwa.

Owa dwoistość form władzy i organizacji państwowej stanowi, zdaniem autora, charakterystyczną cechę ustroju politycznego Epiru. Ona też przyczyniła się w decydującej mierze do ukształtowania dalszych losów państwa epirockiego po wygaśnięciu dynastii Ajakidów w 232 r. Utrzymujące się zróżnicowanie plemienne nie zdominowało jednak idei wspólnoty państwowej, która przetrwała zwycięsko wydarzenia 232 r., zwane przez autora „rewolucją", polegające na antydynastycznych wystąpieniach, między innymi w stolicy państwa Ambrakii, których skutkiem była po śmierci Daidamii, ostatniej przedstawicielki królewskiego rodu, zmiana ustroju politycznego, likwidacja monarchii i utworzenie republiki. Autor bardzo mocno podkreśla fakt, że pomimo istniejących tendencji odśrodkowych i odpadnięcia nawet pewnych terytoriów, państwo epirockie, nazywane przez niego koinon Epirotów w odróżnieniu od istniejącego przed 330 r. koinon Molossów, przetrwało w swych zasadniczych zrębach terytorialnych aż do 167 r.

W drugiej części pracy, poświęconej okresowi 232—167 r. (s. 198—396), podobnie jak i w poprzedniej autor przedstawia najpierw politykę zagraniczną Epiru, następnie stosunki wewnętrzne. Również i w tym okresie głównym problemem Epiru było ułożenie stosunków z sąsiednią Macedonią i Ilirią, równocześnie jednak zaznaczał się coraz większy wpływ Rzymu na politykę epirocką, co doprowadziło w końcu do wkroczenia Rzymian i upadku koinon Epirotów w 167 r.

Ograniczenie działań politycznych i znaczenia Epiru na arenie międzynarodowej nie spowodowało załamania się jego gospodarki. Co więcej, okres po śmierci Pyrrusa, a zwłaszcza po 230 r. charakteryzuje się dynamicznym rozwojem gospodarczym i głębokimi przemianami społecznymi. Tym właśnie sprawom poświęcona jest kolejna część pracy (s. 399—526). Autor stara się, przeceniając — jak się wydaje — ukazać rolę i miejsce Epiru w pośrednictwie i handlu na Morzu Śródziemnym. Naturalne szlaki wiodły w Epirze w dwóch kierunkach: północ — południe i wschód — zachód. Na pierwszym szlaku Epir stał się pośrednikiem między światem greckim, a plemionami Ilirów. Kontakty te były tak silne, że jeszcze do dzisiaj (również w literaturze polskiej) dyskutowany jest w nauce problem, czy Epiroci byli Grekami, czy też ulegli tylko hellenizacji. Autor staje w tym przypadku zdecydowanie na stanowisku o helleńskim charakterze języka i onomastyki plemion epirockich, przyznając jednak istnienie bardzo silnych i bardzo wczesnych wpływów iliryjskich. Dogodne położenie geograficzne zdeterminowało przejęcie przez Epir roli pośrednika w kontaktach wschód — zachód, czyli pomiędzy Tracją, Macedonią i Italią poprzez Adriatyk i Morze Jońskie. Takie ustalenia co do udziału miast epirockich w handlu morskim z Italią pozwalają autorowi na nieco odmienne niż to jest powszechne w literaturze spojrzenie na problem mieszania się władców epirockich w sprawy południowoitalskie. Nasuwa się zatem wniosek, że wyprawa Pyrrusa nie była awanturniczą ekspedycją naśladującego wielkiego Aleksandra zdobywcy, ale miała na celu zabezpieczenie żywotnych interesów Epiru.

Szczególnie interesujące są obserwacje Cabanesa dotyczące organizacji społeczeństwa epirockiego w badanym okresie. Autor ukazuje w pracy bardzo silne przeżytki ustroju rodowo-plemiennego. Są one widoczne na wszystkich szczeblach organizacji społecznej, która w opinii autora układała się w kształt piramidalny. U dołu piramidy znajdowały się wspólnoty rodzinne, u góry organizacja państwowa, koinon. Pogląd ten, aczkolwiek — jak się wydaje — zbyt schematyczny, jest niezwykle czytelny i przejrzysty. O starożytności i zachowawczym charakterze tego układu świadczyć może utrzymywanie się przeżytków matriarchatu, co wyrażało się w uprzywi-

lejowanej pozycji kobiety w społeczeństwie epirockim (na posiadanie przez kobiety tzw. politeja wskazują źródła epigraficzne z Butrotos i Dodony).

Społeczeństwo epirockie ukazane zostało jako twór bardzo zróżnicowany i chociaż z jednej strony wykazuje ono bardzo zaawansowany etap podziału (autor na potwierdzenie tej tezy powołuje się na świadectwa epigraficzne z Epidauros), z drugiej posiadało tendencje do utrwalania struktur politycznych powstających z łączenia mniejszych organizmów. Tak więc wspólnoty rodowe łączyły się w plemiona, te w związek plemienny, koinon. Takie właśnie koinon plemienne Molossów przyciągnęło w IV w. do wspólnoty sąsiednie plemiona, a po 330 r. przekształciło się w państwo Epiru. Wcześniejsze struktury społeczne nie uległy jednak zniszczeniu po powstaniu państwa, co pozwoliło na przekształcenie monarchii znowu w koinon, o rozszerzonym już jednak zasięgu etnicznym na wszystkie plemiona epirockie. Autor zwraca przy tym uwagę na podobieństwa w procesach rozwojowych sąsiednich państw, Epiru, Macedonii i Ilirii południowej i skłonny jest przyjąć, że jest to jeden z dowodów istnienia, mimo różnic i odrębności etnicznych, wspólnoty cywilizacyjnej na obszarach środkowych i północno-zachodnich półwyspu bałkańskiego.

Społeczeństwa epirockiego nie cechowała jednak stagnacja i brak tendencji rozwojowych. Stale ulegało ono przemianom powodowanym przez procesy ekonomiczne i cywilizacyjne. Szczególną rolę przypisuje przy tym autor oddziaływaniu wzorców zewnętrznych oraz urbanizacji, które w efekcie doprowadzały do wyłamywania się coraz to nowych grup ludności z istniejących wspólnot oraz do rodzenia się walki klasowej i antagonizmów społecznych. Miasta organizowane na wzór greckich poleis, ale bez politycznej niezależności tamtych, dążyły do przejęcia kontroli nad terytoriami wiejskimi i podporządkowania sobie tradycyjnych instytucji politycznych, do stworzenia nowego modelu władzy państwowej. Rozwój społeczny nie wszędzie był równomierny, dlatego daje się obserwować bardzo duże np. zaawansowanie Chaonii i równoczesne utrzymywanie się przeżytków rodowych w kraju Molossów. Wnioski autora w tej materii wydają się nie w pełni uzasadnione, bowiem nawet brak materiałów źródłowych nie upoważnia do szukania przyczyn przemian społecznych w czynnikach przede wszystkim zewnętrznych, czy w urbanizacji, nie zaś w wewnętrznym rozkładzie przestarzałych struktur społeczeństwa rodowego wywołanych zmianami w stosunkach własności i sprzecznościami klasowymi.

Rozwój nowych układów społecznych i politycznych w III i II w. następował w obecności coraz większych wpływów rzymskich. Właśnie w walkach zwolenników orientacji prorzymskiej i promacedońskiej zwykło się szukać przyczyn rozpadnięcia się epirockiej koinon po 170 r. Autor docenia rolę tych walk, ale zwraca przy tym uwagę, że równorzędne co najmniej były przyczyny ustrojowe, a to ścieranie się dwóch typów układów społecznych i politycznych, tradycjonalistycznego, niosącego ładunek przeżytków rodowo-plemiennych oraz nowatorskiego wyrażającego się w tendencjach separatystycznych, np. Chaonii, czy nierównomiernym zaawansowaniu w rozwoju społecznym i gospodarczym poszczególnych krain. Ów kryzys społeczny, polityczny i ekonomiczny zbiegł się w czasie z bardzo poważnymi trudnościami Epiru w polityce zagranicznej. Ekspansja rzymska brutalnie przerwała naturalne procesy rozwojowe, które dają się obserwować w Epirze przed 167 r.

Książka P. Cabanesa nie wyczerpuje, co autor lojalnie stwierdza, wszystkich problemów związanych z dziejami Epiru, stanowi jednak przykład umiejętnego wykorzystania wszystkich dostępnych historykowi rodzajów źródeł, literackich, epigraficznych, numizmatycznych i materialnych. Ukazane w niej państwo i społeczeństwo epirockie jawi się nam jako organizm żywy i rozwijający się, a wydarzenia zachodzące na obszarze Epiru stanowią niejako model podobnych procesów społecznych i pozwalają lepiej rozumieć wpływ np. rzymskiej ingerencji na sytuację wewnętrzną w państwach podbijanych.

Recenzowana praca zaopatrzona została w bogaty aparat naukowy, przypisy,

appendix epigraficzną, gdzie autor zebrał 77 inskrypcji epirockich, w części niepublikowanych, indeksy, mapy i dokumentację fotograficzną. W tekście, zwłaszcza części dotyczącej ekonomiki Epiru, czytelnik znaleźć może liczne tabele i wykresy. Z pewnością dla każdego badacza dziejów starożytnych, nie tylko Epiru, ale także dziejów hellenizmu i podboju rzymskiego (chociaż ten problem stanowi tylko margines zainteresowań autora), praca P. Cabanesa będzie stanowiła niezbędną pomoc.

*Andrzej Ładomirski* (Wrocław)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**Jerzy Kolendo, Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire,** Paris, Les Belles Lettres, 1976, 116 s., 2 nlb. (Annales littéraires de l'Université de Besançon. Centre de recherches d'Histoire ancienne XVII).

Sygnalizowana książka jest francuską wersją pracy J. Kolendo wydanej w 1962 r. przez PIW, *Kolonat w Afryce rzymskiej w I-II wieku i jego geneza*. W ciągu minionych czternastu lat nagromadziły się nowe opracowania cząstkowych problemów i szczegółowych kwestii związanych z afrykańskim kolonatem. Między innymi Autor książki opublikował w języku francuskim dwa artykuły poświęcone prawodawstwu cesarskiemu regulującemu stosunki w afrykańskich domenach i hierarchii cesarskich prokuratorów dominialnych, oraz trzeci, w którym rozwinął swą tezę o przedrzymskich źródłach kolonatu w Afryce Północnej. W ostatnich też latach J. Kolendo napisał monografię o postępie technicznym i sile roboczej w rolnictwie starożytnej Italii, wyzyskując m. in. nowsze prace z dziedziny afrykańskiego rolnictwa (Wrocław, Ossolineum, 1968; zob. również tegoż Autora *Le traité d'agronomie des Saserna*, Wrocław, Ossolineum, 1973, bibliografia i przypisy; por. moje omówienie, „Eos" LXIII 1975, s. 417 nn.).

We francuskim wydaniu uwzględniono całą nowszą literaturę problemu oraz wprowadzono pewne zmiany i uzupełnienia w tekście. Opuszczono pożyteczny wykaz źródeł (literackich i epigraficznych) do afrykańskiego kolonatu. W pierwszym i drugim rozdziale („Rozwój wielkich domen" i „Geneza kolonatu w Afryce") dodano natomiast podpunkty, dzięki czemu układ treści zyskał na przejrzystości.

Już pierwotna wersja książki J. Kolendo spotkała się z pozytywną oceną w zagranicznych recenzjach, których autorzy mogli jednak korzystać tylko z francuskiego streszczenia. Praca opublikowana obecnie w serii monografi Uniwersytetu w Besançon umożliwia czytelnikom nie znającym języka polskiego szczegółowe zapoznanie się z wywodami Autora opartymi na gruntownej analizie źródeł i krytycznej ocenie wielkiej literatury przedmiotu. Dzięki temu cenne wyniki badań polskiego uczonego nad tą kwestią (*Le colonat*... omawia się już, jak mogłem stwierdzić, w obcojęzycznym piśmiennictwie) znajdą pełne odzwierciedlenie w dorobku światowej nauki historycznej. Odnosi się to zwłaszcza do 1. zaaprobowanego przez specjalistów poglądu o numidyjskich źródłach kolonatu; 2. do przedstawienia specyfiki kolonatu w rzymskiej Afryce okresu wczesnego Cesarstwa; 3. do rozwiązującego wiele dyskusyjnych spraw obrazu społeczno-gospodarczej sytuacji afrykańskich kolonów (tu szczegółowa polemika z poglądami Ch. Saumagne'a, udostępniona zagranicznym rzeczoznawcom).

Należy wreszcie podkreślić fakt, że w dziedzinie historii starożytnej coraz rzadsze są wypadki wydawania większych polskich prac na trudno dostępnym dla obcych publikacji rynku zagranicznym, chyba szczególnie we Francji. Ukazanie się *Kolonatu* w uniwersyteckim wydawnictwie francuskim trzeba uznać za sukces cenionego badacza.

*Tadeusz Kotula* (Wrocław)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012–7825

**M. S. Bassignano, Il flaminato nelle province romane dell'Africa,** Roma, Bretschneider, 1974, ss. 430, 1 nlb. (Univ. degli Studi di Padova. Pubblicazioni dell'Istituto di storia antica, vol. XI).

W literaturze dotyczącej flaminatu dokonano dość wyraźnego rozgraniczenia między tym kapłaństwem w religii samego Rzymu, a flaminatem prowincjonalnym, zwłaszcza w epoce Cesarstwa. Wynika to z ogólnej ewolucji, jaką przeszedł flaminat w Imperium, i z różnic lokalnych kształtujących specyfikę tej instytucji w poszczególnych częściach państwa rzymskiego. Autorka, historyk starożytności w uniwersytecie padewskim, poświęciła swą monografię różnym formom i wariantom flaminatu w rzymskiej Afryce (146 p.n.e. — 455 n.e.), gdzie to kapłaństwo jest szczególnie dobrze poświadczone w lokalnych inskrypcjach łacińskich, które stanowią podstawowe źródło pracy.

Po dość obszernym omówieniu we wstępie naukowej dyskusji nad problemem flaminatu (tu zwłaszcza zawiła kwestia znaczenia terminu *flamen perpetuus*) A. prezentuje w podstawowej części książki katalog afrykańskich flaminów w układzie geograficznym, z podziałem na prowincje i miasta. Schemat katalogu jest następujący: krótkie informacje o statusie prawnym danego miasta; teksty in extenso (głównie epigraficzne) lub z niewielkimi skrótami; tabele flaminów w porządku chronologicznym, z podaniem ich municypalnej i prowincjonalnej kariery; komentarze (chronologia kapłaństw, *cursus honorum*) z odsyłaczami do wyzyskanej w pracy obszernej literatury przedmiotu. W sumie przedstawiono ponad 800 flaminów z ok. 170 miejscowości (w nagłówkach podane tylko antyczne toponimy), z czego większość przypada na Afrykę Prokonsularną (z Trypolitanią i Byzaceną). W zakończeniu krótkie podsumowanie wniosków; dołączono wykaz podstawowej literatury oraz indeksy osobowy i rzeczowe, wzorowane na publikacjach źródeł epigraficznych.

W opracowaniu bogatego materiału źródłowego A. słusznie zrezygnowała z metody statystycznej i kartograficznej. Flaminowie działali bez wątpienia w każdym mieście afrykańskim o randze municypium czy kolonii. Naniesienie zachowanych świadectw na mapę ilustrowałoby jedynie notoryczną prawidłowość, że instytucje municypalne (i prowincjonalne) udokumentowane są najlepiej na obszarze Afryki Prokonsularnej (dzisiejszej Tunezji, wschodniej części Algierii, na wybrzeżu dzisiejszej Libii), prowincji najsilniej zurbanizowanej i najdokładniej przebadanej zarazem pod względem archeologicznym. Szkoda tylko, że po geograficznym katalogu nie zestawiono tabelarycznie poszczególnych wariantów flaminatu, gdyż w afrykańskich prowincjach (zresztą nie wyłącznie w afrykańskich) występują na tym polu lokalne różnice uwarunkowane m. in. przedrzymskimi tradycjami (badania D. Fishwicka, R. Duncan-Jonesa, po części także moje). Odpowiednio zredagowane tabele pozwoliłyby na wyciągnięcie interesujących wniosków historycznych.

Książka M.S. Bassignano pozwala natomiast na lepsze poznanie i zrozumienie politycznej funkcji flaminatu, którego głównym celem w prowincjach było propagowanie „religii państwowej", kultu panujących i zmarłych (ubóstwionych) cesarzy (flaminowie poszczególnych władców, zwani często pokrótce *flamines Augusti* lub *Augustales*, oraz flaminowie wieczyści, forma typowa zwłaszcza dla Afryki). Sama już tytulatura flaminów świadczy, że kult cesarski występował pod dwiema postaciami, jako municypalny, uprawiany w miastach o ustroju rzymskim (municypia, kolonie), jak i w tubylczych *civitates peregrinae*, oraz prowincjonalny, na szczeblu zgromadzeń prowincjonalnych (*concilia*), których przewodniczącymi byli *flamines*, następnie *sacerdotes provinciae*. W sensie politycznym, flaminowie kultu cesarskiego umacniali

rzymski lojalizm, co więcej, niektórzy aktywnie angażowali się w walkę o umacnianie rzymskiego panowania. Afrykańskie źródła przynoszą bardzo interesujące przykłady tego zjawiska, zwłaszcza we wczesnych okresach rozwoju prowincji (np. teksty z Lepcis Magna w Trypolitanii czy Volubilis w Mauretanii Tingitańskiej).

Z drugiej strony monografia poświęcona flaminatowi w afrykańskich prowincjach stanowi cenny wkład w studia nad strukturą prowincjonalnego społeczeństwa. Flaminowie należeli do elity stanu dekurionów, reprezentując warstwę, czy może raczej grupę społeczną określaną w literaturze mianem arystokracji municypalnej. Dzięki szczegółowym ustaleniom A., dotyczącym chronologii kapłaństw i etapów municypalnego *cursus* afrykańskich flaminów, a pozwalającym na dość dokładne sprecyzowanie ich rangi społecznej, do pracy Bassignano musi dziś zaglądać każdy badacz zajmujący się strukturami społecznymi okresu wczesnego i późnego Cesarstwa. Należy się tu wdzięczność Autorce za dokonanie niezwykle czasochłonnej, a bardzo sumiennej analizy ogromnego materiału epigraficznego, analizy, która może stymulować różnokierunkowe badania nad rozwojem miejskiej cywilizacji w Imperium Romanum. Pouczające są spostrzeżenia, że znaczny dość procent afrykańskich flaminów (szczególnie wieczystych, jak się zdaje wyższego stopnia w hierarchii flaminatu) składa się z ludzi, którzy uprzednio przeszli różne szczeble kariery ekwickiej, by powrócić do swych miejskich *patriae*, w których mieli z kolei piastować najwyższe urzędy (np. duowirat). W dobie późnego Cesarstwa typowe dla Afryki było łączenie wieczystego flaminatu z funkcją kuratora miasta, stanowiącą wówczas ukoronowanie municypalnej kariery. Kwestią tą zająłem się gdzie indziej, w pewnej mierze zachęcony wynikami pracy M.S. Bassignano, i mogłem stwierdzić, że jej kwerenda jest — w tym przykładowo punkcie — kompletna.

Wreszcie, flaminowie należeli do miejskiej plutokracji, która dzięki swej ofiarności na cele publiczne (poniekąd zresztą przymusowemu energetyzmowi) wydatnie zasilała nie najbogatsze kasy miejskie, bądź to bezpośrednio, w formie obligatoryjnych *summae honorariae* wpływających do municypalnego *aerarium*, bądź pośrednio w postaci rozdawnictw lub widowisk urządzanych dla ludu. Była to najeżona wydatkami droga wiodąca do dalszych awansów, zwłaszcza do godności arcykapłana prowincji.

Skrótowo potraktowała A. problem przemian, jakim uległ afrykański flaminat w okresie „Empire chrétien" (przeżytki także w okresie wandalskim). Kwestia ta zasługiwałaby na szerszą analizę historyczną. Także wnioski końcowe wydają się zbyt sumaryczne (choćby w porównaniu z przedmową). M. in. również z tej przyczyny monografia M.S. Bassignano może stanowić punkt wyjścia do dalszych badań nad istotą i ewolucją flaminatu w Imperium oraz nad całym zespołem zagadnień związanych pośrednio z tą tak ważną instytucją.

*Tadeusz Kotula* (Wrocław)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012 — 7825

**José Maria Blázquez, Diccionario de las religiones prerromanas de Hispania,** Colegio Universitario de Ediciones Istmo, Madryt 1975, ss. 191 z licznymi rycinami i mapami w tekście.

Omawiany słownik encyklopedyczny przedrzymskich religii na Półwyspie Iberyjskim jest pierwszą w badaniach nad starożytnymi dziejami tego Półwyspu próbą systematycznego ujęcia wiadomości oraz wzmianek, jakich dostarczają zarówno pisane źródła antyczne, jak też dane archeologiczne. Jest to rozszerzone i wzbogacone nowymi materiałami źródłowymi opracowanie słownika tegoż Autora, zamieszczonego

w *Wörterbuch der Mythologie*, II: *Götter und Mythen im Alten Europa*, pod redakcją W. Haussiga (Ernst Klett Verlag, Stuttgart).

Okres przedrzymski na Półwyspie Iberyjskim kończy się umownie w 218 r. p.n.e., kiedy to Scypionowie wylądowali w Emporion (łac. Emporiae, dzis. Ampurias) u wschodnich krańców górskiego łańcucha Pirenejów, rozpoczynając systematyczny i wiele lat trwający podbój Hiszpanii przez Rzym, zakończony ostatecznie przekształceniem jej w jedną z najważniejszych prowincji imperium.

Na hasła, ujęte w porządku alfabetycznym, składają się, odpowiednio do zasobów źródłowych, bądź lakoniczne wzmianki, bądź zwarte, lecz możliwie wyczerpujące, niekiedy nawet ponad 26 szpalt liczące artykuły (np. *Santuarios*, s. 148—166, z pięciu tablicami). Zawsze dodana jest do haseł najważniejsza literatura, a w wypadkach gdy zabytek nie został jeszcze opublikowany, jest to zaznaczone (np. VISUGI. Ołtarz z Agoncillo (Logroño). Nie opublikowany [s. 189]). Zwłaszcza w artykułach Autor bardzo często krytycznie i polemicznie odnosi się do dotychczasowych poglądów, a także do proponowanych lekcji nieczytelnych czy uszkodzonych inskrypcyj.

Cenny i znacznie ułatwiający korzystanie ze słownika jest interesujący Wstęp (s. 11—22), w którym Autor daje skondensowany, ale treściwy i nieodzowny zarys politycznych, gospodarczych i społecznych dziejów licznych plemion Półwyspu Iberyjskiego, silnie między sobą zróżnicowanych etnicznie, społecznie i kulturowo, poczynając w zasadzie od założenia w 1100 r. p.n.e. Kadyksu (dzis. Cadiz) przez kolonistów fenickich, którzy przybyli do Hiszpanii w poszukiwaniu srebra i innych rud metali, dając w zamian miejscowej ludności oliwę, ozdoby, tkaniny itp. Dalsze kolonie fenickie to Malaka (dzis. Malaga), chyba starsze od niej Sexi (dzis. Almuñécar [?] w prowincji Granada) z najstarszą dotąd znaną nekropolą fenicką na Zachodzie oraz wiele innych osad czy faktorii handlowych u ujścia rzek Vélez i Gwadalkwiwir, a także w zlewisku rzeki Huelva. Konkurujący z nimi koloniści greccy z Fokidy założyli w VII w. p.n.e. osadę Mainake na wybrzeżu w pobliżu Malagi.

Miejscowa ludność Półwyspu Iberyjskiego pod wpływem dobrowolnych lub wymuszonych kontaktów z kolonistami fenickimi (których od VI w. p.n.e., po politycznym upadku Fenicji, zastąpili Kartagińczycy) a także greckimi, zmieniała swoje własne układy społeczno-kulturowe, sięgające jeszcze epoki brązu.

Zmiany zachodzące wśród miejscowej ludności Półwyspu pod wpływem wspomnianych kontaktów z przybyszami, rozmaicie uzewnętrzniające się w zależności od warunków geograficznych, etnicznych, stopnia rozwoju społeczno-politycznego, pozwoliły Autorowi na wydzielenie trzech stref etniczno-kulturowych na obszarze Półwyspu. Pierwsza strefa to Turdetania obejmująca południe Półwyspu, której ośrodkiem był rejon miasta Tartessos. Handel cyną, srebrem i złotem był główną podstawą jego bogactwa i znaczenia w ówczesnym świecie. Pod wpływem kontaktów z kolonistami miejscowa ludność wytworzyła kulturę zwaną tartezyjską, która rozwijała się między VIII a VI w. p.n.e. Charakterystyczny dla niej jest styl zwany orientalizującym, taki sam, jak w ówczesnej Grecji, Kartaginie czy Etrurii. Tubylczy Tartezyjczycy obok pewnych elementów dekoracyjnych, a także technicznych przyjmowali również nowe wyobrażenia religijne, w postaci niektórych bóstw, jak na przykład Astarte, a także nowe rytuały pogrzebowe. Zjawisko to obserwuje się również na innych obszarach ówczesnej Hiszpanii wśród indoeuropejskich czy zindoeuropeizowanych plemion Półwyspu. Kartagińczycy, którzy zajęli miejsce Fenicjan po ich politycznym upadku na Wschodzie w VI w., około 500 r. p.n.e. rozprawili się przede wszystkim z bogatym i możnym Tartessos, tak gruntownie niszcząc to miasto, że do dziś nie można znaleźć nawet śladów po nim.

W nowych warunkach na miejsce kultury tartezyjskiej pojawia się kultura turdetańska, która przetrwała aż do podboju rzymskiego. Turdetańczycy, podobnie jak ich przodkowie Tartezyjczycy, trudnili się kopalnictwem rud metali, uprawą roli, hodowlą bydła i rybołówstwem. Własnego wojska nie mieli już, a w razie potrzeby

korzystali z celtyberyjskich najemników. Najbardziej zurbanizowane rejony Turdetanii w chwili pojawienia się tu Rzymian znajdowały się w rękach Semitów, to jest potomków dawnych Fenicjan i Kartagińczyków, a także tzw. Blastophonikes, czyli Kartagińczyków zajmujących tereny między miejscowościami Malaka i Abdera (dzis. Adra) oraz Grecy.

Społeczeństwo turdetańskie, jak można wnioskować na podstawie podania o królu Habisie, dzieliło się na grupy ludzi przeznaczonych bądź do pracy, bądź do rządzenia. Przeznaczeni do pracy byli zobowiązani do obsługi miast i do obsługi latyfundiów. Istniała też warstwa ludności niewolnej, stanowiącej własność *reges* czy *reguli* oraz właścicieli obszarniczych majątków rolno-hodowlanych czy kopalń rud. Diodor Sycylijski (V 35) podaje, że niewolnicy byli bardzo źle traktowani przez swoich właścicieli, którzy żyli, zwłaszcza *reges* i *reguli*, w zbytku niemal orientalnym.

Królowie turdetańscy, powołujący się na boskie początki swoich rodów, wedle tradycji sięgali jeszcze II tysiąclecia p.n.e. Źródła antyczne wymieniają niektórych spośród nich, jak Habisa, Geriona, Gargorisa, a zwłaszcza Argantoniosa, który pozwolił osiedlić się Fokijczykom. W początkach podboju rzymskiego wspomina się króla imieniem Culcas (Liv. XXXVIII 13, 3), który był właścicielem 28 ośrodków miejskich, a z czasów wojny domowej pomiędzy Cezarem i Antoniuszem znany jest król Indo (B.H.10, 3). Mimo zachowanych inskrypcji turdetańskich nic pewnego na razie nie można powiedzieć na temat ich języka, czy należał do grupy indoeuropejskiej, czy raczej był innego pochodzenia, chociaż zawiera pewne elementy indoeuropejskie. Betyka, która była geograficznym obszarem Turdetanów, w 206 r. p.n.e. znalazła się pod wpływami rzymskimi i z czasem, po całkowitym podboju Hiszpanii, weszła w skład imperium rzymskiego jako Provincia Ulterior. Od II w. p.n.e. nastąpiła tu wzmożona kolonizacja ludnością z południowej Italii i ona sprawiła, że pod wpływem romanizacji nie zachowały się w ogóle imiona miejscowych bóstw turdetańskich.

Drugi, wydzielony przez Autora rejon Półwyspu, to wybrzeże śródziemnomorskie, poczynając od południowego wschodu Półwyspu po ujście Rodanu. Mieszkali tu od co najmniej II tysiąclecia p.n.e. Iberowie, którzy — jak się obecnie przyjmuje — ani pod względem etnicznym, ani kulturowym nie mieli żadnych związków z Afryką północną. Natomiast widać w ich kulturze silne wpływy turdetańskie. Wybrzeża iberyjskiego wschodu Półwyspu zostały wcześnie opanowane przez kolonistów fenickich, kartagińskich i greckich, a sprzyjała temu wewnętrzna słabość polityczna Iberów dzielących się na wiele zwaśnionych ze sobą plemion. Z rejonów skolonizowanych przenikały do Iberów różne nowości, ale obok nich widoczne są też wpływy plemion celtyckich czy sceltyzowanych. Podobnie jak u Turdetanów, także i u Iberów rozwinęły się miasta. Źródła antyczne wymieniają na ich czele *reguli*, *principes* i *senatores*. Plemiona rządzone przez królów były podzielone na klasy społeczne, w których wielką rolę odgrywała arystokracja o charakterze wojskowym. Władza królewska utrzymywała się przeważnie tam, gdzie były silne wpływy kartagińskie. Plemiona znajdujące się w zasięgu wpływów greckich miały demokratyczne formy rządzenia z radą starszych na czele. Język Iberów, zachowany na inskrypcjach zapisanych na płytkach ołowianych czy na kamieniu w alfabecie opartym na znakach greckich czy także tartezyjskich, nie jest znany, ale na pewno nie ma nic wspólnego z dzisiejszym baskijskim.

Od końca VI w. p.n.e. obserwuje się na iberyjskim terytorium etnicznym — podobnie zresztą jak i w innych rejonach Półwyspu — objawy głębokiego kryzysu społeczno-gospodarczego, który sprawił, że wiele plemion iberyjskich trudniło się rozbójnictwem albo wynajmowało do służby w wojsku kartagińskim. Najemników iberyjskich spotyka się także na Sardynii, Sycylii, a nawet w Grecji. Stąd jedni z tych najemników, powróciwszy do kraju, stawali się rozsadnikami kulturowych wpływów semickich, drudzy zaś greckich. Wpływy te uwidoczniły się również w religii Iberów. Najbardziej popularnym bóstwem wśród tubylców iberyjskiego południa i wschodu

Półwyspu była semicka Astarte, której liczne wyobrażenia, poczynając od VIII w. p.n.e., wskazywały na jej cześć, utrzymującą się aż do czasów Augusta. Pod wpływem greckim rozpowszechnił się kult Artemidy Efeskiej, która faktycznie była tylko greckim odpowiednikiem semickiej Astarte czy Isztar. W okresie rzymskim obie boginie czczono jako Dea Caelestis. Dużą rolę odgrywał wśród Iberów kult boga opiekującego się końmi, znany także z terenu Etrurii, Grecji i Cypru. Sanktuaria iberyjskie, które przetrwały częściowo aż do końca starożytności, wskazują na silne wpływy semickie i greckie. Z nimi wiązał się także iberyjski rytuał pogrzebowy, w którym pod wpływem Fenicjan znalazły się nawet elementy neohetyckie. Przetrwał on do podboju rzymskiego i zaniknął wraz z utratą znaczenia niektórych sanktuariów. Zwyczaj noszenia przez Iberów w okresie przedrzymskim rozmaitego rodzaju amuletów jest też zapożyczony od Semitów. Tańce iberyjskie, znane z przedstawień na wazach, a przypominające tańce ze środkowych rejonów południowej Italii, niewątpliwie miały charakter religijny, może nawet były związane z rytuałem pogrzebowym, pod wpływem romanizacji zanikły po wcieleniu iberyjskiego obszaru etnicznego Półwyspu do państwa rzymskiego w okresie republiki.

Trzeci rejon Półwyspu wydzielony przez Autora to obszary zindoeuropeizowane. Należą do nich: 1. Luzytania, 2. tereny północne Półwyspu i 3. tereny centralne Półwyspu. Luzytania obejmowała terytorium dzisiejszej Portugalii oraz część Estramadury hiszpańskiej. Luzytanów uważa się powszechnie za lud indoeuropejski mówiący językiem celtyckim o bardzo archaicznych cechach. Zachowali u siebie archaiczne formy ustroju społecznego typu demokracji wojskowej, gdyż jednym z głównych obowiązków naczelników plemiennych i wodzów było organizowanie wypraw łupieskich na swoich sąsiadów. Uczestnicy tych wypraw składali swoim wodzom uroczystą przysięgę, religijnie usankcjonowaną, na bezwzględne wobec nich posłuszeństwo. Silne rozwarstwienie społeczne i związana z tym nierówność majątkowa przejawiająca się w koncentracji wielkich majątków rolno-hodowlanych w rękach nielicznej warstwy uprzywilejowanych, zmuszała ludność do zajmowania się bądź rozbojem, bądź do najemnej służby w wojsku kartagińskim czy rzymskim. Łupieżcze najazdy Luzytanów kierowane były zazwyczaj na Betykę, gdzie rabowali zgromadzone już przez chłopów zboże i bydło. Na temat religii Luzytanów, poza stwierdzeniem że przetrwała ona — podobnie jak ich struktura rodowo-plemienna — także pod panowaniem rzymskim, Autor niczego bliżej nie mówi.

Północne rejony Półwyspu Iberyjskiego zamieszkiwały liczne plemiona, wśród których do ważniejszych zaliczy się Galaików, spokrewnionych z Luzytanami, zamieszkujących conventus Bracaragustanus leżący na północ od rzeki Durius (hiszp. Duero, port. Douro), następnie Asturów, wreszcie Kantabrów oraz Waskonów, których nazwa przylgnęła do dzisiejszych Basków. Autor podkreśla, że na podstawie zachowanych inskrypcji starożytnych badacze uważają ludność północnych rejonów Półwyspu za indoeuropejską. Podstawową formą ich gospodarki było zbieractwo oraz prymitywna uprawa roli i tym zajmowały się kobiety, podczas gdy mężczyźni trudnili się rozbojem wśród sąsiadów. U Galaików kobiety brały czynny udział w wojnach, na czele plemion stała rada starszych. Rzymianie ograniczali się jedynie do kontroli rejonów górniczych, gdzie znajdowała się administracja rzymska, kolonowie oraz zapewniające ochronę legiony. Reszta kraju żyła własnym życiem i romanizacja czyniła tu postępy raczej nikłe, lub w ogóle do niej nie dochodziło.

Tereny centralne Półwyspu, z chwilą pojawienia się tam Rzymian, były zamieszkane przez Celtyberów, podzielonych politycznie na cztery wielkie zjednoczenia plemienne, oraz przez Karpentanów i Oretanów. Ponadto było tu jeszcze wiele mniejszych plemion, których nazwy wymieniają źródła antyczne. Wszystkie one posługiwały się językami pochodzenia indoeuropejskiego, bliżej nie znanymi, Celtyberowie zaś celtyckim. Trudne warunki ekonomiczne zmuszały Celtyberów, żyjących w ustroju

rodowo-plemiennym, do służby najemnej w wojskach Turdetanów, Kartagińczyków i wreszcie Rzymian. Na czele plemion stali naczelnicy wybierani za zgromadzeniu ludowym. Społeczeństwo dzieliło się na klasy i było silnie zróżnicowane majątkowo. Polityczny i społeczny ustrój Celtyberów utrzymał się nawet podczas panowania rzymskiego i mimo formalnej romanizacji, która uwidoczniła się w przyjęciu stroju rzymskiego i rzymskich nazw dla miejscowych bóstw. Opór przeciw panowaniu rzymskiemu przejawił się, już po ich podboju, przez udzielanie czynnej pomocy bądź Sertoriuszowi podczas wojny sertoriańskiej (82—72 p.n.e.), bądź Pompejańczykom podczas wojny domowej z Cezarem (49—45 p.n.e.).

Jeżeli chodzi o religię indoeuropejskiej Hiszpanii, to dzięki badaniom archeologicznym i danym epigraficznym, a także wzmiankom u autorów antycznych wiadomo, że była spokrewniona z religią ludności Galii, a także w pewnym stopniu Brytanii, a nawet Germanii. Do chwili obecniej stwierdzono na podstawie materiałów źródłowych istnienie na zindoeuropeizowanym obszarze Półwyspu 320 rozmaitych bóstw; o większości z nich zachowały się jedynie suche wzmianki. Pochodzący z Hiszpanii poeta Lukan w swoim poemacie *Pharsalia* (I 444—446) wymienia znaną poza tym dzięki Cezarowi (B.G. VI 17) główną trójcę bogów, a to Teutatesa, Esusa i Tarannisa, czczoną w Galii. Bóstwa tej trójcy, występujące na terenie Hiszpanii także pod innymi imionami, otrzymywały ofiary takie same jak w Galii. Na przykład w północnej części Półwyspu składano ofiary z ludzi Marsowi z miejscowym przydomkiem Corio, z czym wiążą się takie teonimy jak Corono, Coro, Coro Udaniniego. Natomiast Marti Tileno, Sutturio składano ofiarę z konia.

Autor wymienia wiele jeszcze teonimów z terenu Półwyspu odnoszących się do rzek i wód, zwłaszcza źródeł termicznych. Podobnie, jeśli chodzi o skały i drzewa, których kult przetrwał w niektórych rejonach Hiszpanii aż do średniowiecza. Natomiast nie spotyka się bóstwa odpowiadającego Wulkanowi rzymskiemu, które opiekowałoby się kowalami i ich pracą, mimo że kowalstwo u niektórych plemion Półwyspu osiągnęło wysoki poziom rozwoju.

Czczono też w Hiszpanii rozmaite zwierzęta, na przykład konia w północnych rejonach Półwyspu, jelenia u Luzytanów, sępa u Numantynów, a byka u plemion pasterskich. Przypuszcza się, że kult byka sięga czasów jeszcze przedindoeuropejskich, jak na to wskazuje jego istnienie w Etrurii i na Wschodzie i był początkowo związany z kultem płodności, dopiero z czasem nabrał charakteru wyłącznie rozrywki, co przetrwało do dziś.

Autor zwraca uwagę, że w związku z kryzysem gospodarczym i politycznym imperium, poczynając od Marka Aureliusza (161—180) nacisk romanizacji na terenie Półwyspu Iberyjskiego zelżał i w związku z tym do głosu doszły z powrotem miejscowe kulty, o czym świadczą inskrypcje z III zwłaszcza wieku n.e., w których występują przy łacińskich nazwach bóstw epitety wzięte z miejscowych języków i kultów. W strefach słabo zromanizowanych zjawisko to było silniejsze, a w takiej Betyce, która całkowicie została zromanizowana, w ogóle nie wystąpiło. Pewne elementy kultów przedrzymskich Autor widzi jeszcze we współczesnej Hiszpanii, jak walki byków, czy ludowa wiara w żałobny charakter księżyca, wreszcie tańce przy księżycu oraz noszenie na szyi różnego rodzaju zawieszek, które są daleką reminiscencją astralnych amuletów przedrzymskiej ludności Hiszpanii.

Omawiany słownik jest cenną pomocą w badaniach, niestety nie prowadzonych u nas na większą skalę, nad dziejami starożytnej Hiszpanii, zwłaszcza nad społeczną strukturą jej ludności, gdyż tutaj materiał dotyczący religii jako konserwatywnego elementu kulturowego dostarczyć może wielu cennych danych. Szkoda, że Autor nie dodał spisu skrótów wykorzystanej literatury, gdyż to ułatwiłoby w niej orientację.

*Eugeniusz Konik* (Wrocław)

Eos LXVII 1979
PL ISSN 0012 – 7825

**C. Garcia Merino, Analisis sobre el estudio de la demografia de la Antigüedad y un nuevo metodo para la epoca romana,** Valladolid 1974, s. 62 (Studia Archaeologica XXVI).

W ostatnich latach zaznacza się szczególne ożywienie w zakresie badań nad demografią starożytnego Rzymu i jego prowincji. Potwierdzeniem tego są wydane ostatnio dwie publikacje książkowe: P.A. Brunta, *Italian Manpower 225 B.C. – 14 A.D.*, Oxford 1971, i P. Salmona, *Population et dépopulation dans l'Empire romain*, Bruxelles 1974; oraz szereg artykułów m. in. K. Hopkins, K. Éry, M. Claussa[1]. Publikacje te przynoszą nowe ustalenia, jak również rozszerzają dotychczasową problematykę badawczą. Podobnie jest także w przypadku Garcii Merino, hiszpańskiego historyka i archeologa, którego praca stanowi rozszerzoną wersję rozdziału wstępnego dysertacji doktorskiej pt. *Población y Poblamiento en Hispania romana El Conventus Cluniensis*, wydanej w 1975 roku.

Zasadniczym przedmiotem omawianej pracy jest przegląd dotychczasowej problematyki badawczej i piśmiennictwa na temat demografii imperium rzymskiego do 1972 roku oraz charakterystyka źródeł i metod badawczych, a także możliwości ich zastosowania przy analizie ludności cesarstwa, ze szczególnym uwzględnieniem rzymskiej Hiszpanii.

Autorka omawiając literaturę przedmiotu osobno zajmuje się bibliografią prac badaczy hiszpańskich, a oddzielnie pozostałymi publikacjami. O ile pierwsze przedstawiła w sposób wyczerpujący i gruntowny, o tyle w drugich zabrakło kilku istotnych pozycji. Należą do nich m.in. wspomniana wyżej praca Brunta i szereg artykułów np. K. Hopkins, K. Éry i innych.

W części pracy poświęconej charakterystyce źródeł służących poznaniu stosunków demograficznych, głównie Hiszpanii rzymskiej, Merino omawia przekazy pisane – teksty literackie i inskrypcje nagrobkowe oraz źródła archeologiczne. Przy pierwszych ograniczyła się jedynie do wymienienia ich autorów m. in. Pliniusza Starszego, Apulejusza, Flegona, stwierdzając, że ich informacje są krótkie i sporadyczne (s. 46). Znacznie obszerniej potraktowano źródła epigraficzne – epitafia, uważane przez autorkę i innych badaczy za główną podstawę badań ludności imperium. Merino przypomniała zasadnicze braki inskrypcji nagrobkowych jako źródła do badań demograficznych, takie jak słaba reprezentatywność społeczna i demograficzna (wiek i płeć zmarłych z epitafiów), niedokładność w podawaniu wieku wyrażająca się jego zaokrągleniami itd. Autorka przy tym przedstawiła tu jedynie poglądy wcześniejszej literatury, nie zawsze zresztą właściwe z punktu widzenia analizy badawczej demografii i nie uwzględniła ustaleń wspomnianych już nowszych prac.

Krótką charakterystykę źródeł Merino kończy paroma uwagami na temat znaczenia przekazów archeologicznych dla badań ludności. Wskazuje na istotne znaczenie nekropoli i danych antropologicznych[2], które jednak w przypadku analizowanej przez autorkę części Półwyspu Iberyjskiego – conventus Cluniensis, są nieliczne i nie dostar-

---

[1] K. Hopkins, *On the Probable Age Structure of the Roman Population*, Population Studies XX 1966/1967, s. 245–264; K. Éry, *Investigations on the Demographic Source Value of Tombstones Originating from the Roman Period*, Alba Regia X 1969, s. 51–67; M. Clauss, *Probleme der Lebensalterstatistiken auf Grund römischen Grabinschriften*, Chiron III 1973, s. 395–417; zob. także W. Suder, *L'utilizzazione delle iscrizioni sepolcrali romane nelle ricerche demografische*, Rivista Storica dell'Antichitá V 1975, nr 1–2, s. 217–228.

[2] Merino nie cytuje tu żadnych publikacji, pomijając bardzo istotną pracę Gy. Acsádi, J. Neméskeri, *History of Human Life Span and Mortality*, Budapest 1970; na temat paleodemografii.

czają wielu informacji. Podkreśla ona także pierwszorzędną rolę innych typów źródeł archeologicznych w poznaniu rozmieszczenia ludności, lokalizacji i wielkości miast, gęstości zasiedlenia, urbanizacji itd.

Na podstawie dość krótkiego i pobieżnego omówienia źródeł autorka dochodzi do wniosku, że nie można analizować ludności prowincji rzymskich metodami czysto demograficznymi (métodos puramente demográficos, s. 59). Zwraca słusznie uwagę na to, iż wartość poznawcza wskaźników demograficznych np. dalszego przeciętnego trwania życia, stosowanych przy analizie populacji z epitafiów jest inna niż dla grupy żywych o znanej strukturze wieku, liczbie zgonów według wieku i płci itp. cechach. Historyk i demograf zajmujący się starożytnością rzymską nie dysponuje takimi informacjami o ludności i w związku z tym, stosując metody demograficzne musi zdawać sobie sprawę z ich odmiennej i ograniczonej treści poznawczej przy analizie niepełnowartościowego materiału badawczego. Zapomina o tym także i Merino, kiedy pisze o konstruowaniu tablic wymieralności na podstawie struktury wieku zmarłych. Nie bierze ona pod uwagę tego, że takie postępowanie badawcze ma wartość i jest możliwe tylko przy odtwarzaniu populacji zastojowych[3], o czym Merino jednak nic nie pisze. Podobnie zresztą jak większość badaczy przyjmuje ona nieświadomie, analizując rozkład zgonów według wieku zmarłych, ustabilizowany charakter populacji, pomijając milczeniem konsekwencje metodyczno-poznawcze takiego postępowania.

Przechodząc do przedstawienia postulatów badawczych Merino stwierdza, że same inskrypcje nagrobkowe i przekazy literackie nie mogą dać obrazu zaludnienia rzymskiej Hiszpanii. Jedyne możliwe rozwiązanie problemu autorka widzi w przeprowadzeniu badania demogeograficznego — jak je sama nazywa — opartego na analizie próbki (*muestra*) reprezentatywnej statystycznie dla całej ludności Hiszpanii oraz w kompleksowym wykorzystaniu źródeł archeologicznych, epigraficznych, literackich, onomastycznych pod kątem ustalenia rozmieszczenia przestrzennego ludności, jej liczby, gęstości i typu zasiedlenia na danym obszarze oraz tym podobnych informacji. Próbką jest w przypadku pracy Merino conventus Cluniensis – jedna z szeregu jednostek administracyjno-terytorialnych, leżąca w północno-zachodniej części Półwyspu Iberyjskiego. Jej wybór autorka uzasadnia dość pobieżnie, bez dokładniejszego wyjaśnienia, zachowaniem znacznej ilości danych epigraficznych: 450 epitafiów, które stanowią zaledwie 18% ogółu hiszpańskich inskrypcji nagrobkowych[4]. Nie zwraca przy tym uwagi na to, czy są one reprezentatywne pod względem statystycznym, społecznym i demograficznym w stosunku do pozostałych inskrypcji sepulkralnych z Hiszpanii. Wiadomo skądinąd, że istnieją np. różnice w strukturze wieku zmarłych[5] i ich stratyfikacji społecznej[6] między takimi miastami hiszpańskimi jak Augusta Emerita, Gades, Olisippo, Saguntum, z których zachowało się około 496 epitafiów[7].

Na zakończenie swoich rozważań Merino przedstawia tematykę badawczą, możliwą — jej zdaniem do zrealizowania przy analizie ludności zamieszkującej conventus Cluniesins. Obejmuje ona między innymi strukturę ludności według wieku i płci, ustalenie trwania życia, dalej ruch naturalny ludności, w tym także migracje, następnie

---

[3] Na temat przydatności modelu populacji zastojowej dla analizy demograficznej struktur populacji przedhistorycznych i starożytnych patrz E. Piasecki, *Próba charakterystyki struktury wieku ludności z Kom el-Dikka w Aleksandrii w XIII–XIV w., na podstawie danych o populacji szkieletowej*, Materiały i Prace Antropologiczne LXXXIX 1975, s. 119–124, 138–140.

[4] Éry, *o.c.* s. 56, 58, 59, 62.

[5] Ibidem.

[6] Clauss, *o.c.* s. 415; Por. także art. na temat badań reprezentatywności społecznej J. Aguilella Almer, M.A. Lopez Cerda, F. Montes Suay, G. Pereira Menaut, *Dètermination de la représentativité de insriptions latines grâce á la statistique inferentielle*, Antiquités Africaines IX 1975, s. 115–126.

[7] Éry, *o.c.*s. 65.

określenie liczebności populacji zamieszkującej conventus oraz jej rozmieszczenie terytorialne itp. zagadnienia. Można przypuszczać, że jeśli Merino udało się zrealizować choćby w części wysunięte postulaty badawcze w opublikowanej w 1975 roku pracy, to oczekiwać należy istotnego postępu w badaniach ludności cesarstwa, a także w studiach nad jego urbanizacją i geografią ludności.

W sumie przedstawiona wyżej praca, w wielu miejscach dyskusyjna, prezentuje nie tyle nową koncepcję metodyczną badań demograficznych imperium, ile — i to stanowi główną jej wartość — zmusza do nowych przemyśleń nad oceną przydatności inskrypcji nagrobkowych do badań ludności imperium.

*Wiesław Suder* (Wrocław)

# CONSPECTUS MATERIAE EUS LXVII UTRIUSQUE FASCICULI

## COMMENTATIONES


Paginae

Axer Jerzy: Three Critical Notes to Cicero's *De Oratore* . . . . . .287–291
Błachowicz Krystyna: The Idyll by Pietro Illicino . . . . . .339–346
Böhm Richard Gregor: Ciceroniana . . . . . .293–300
Brożek Mieczysław: De Prudentio *Hexaëmeri* auctore . . . . . .117–118
Cytowska Maria: Erasme traducteur de l'*Anthologie grecque* . . . . . .143–149
Danielewicz Zofia: Sygnalizowanie końca tekstu w komediach Plauta . . .103–110
Iluk Jan: Drachmae in the Sepulchral-penal System of Asia Minor in the Period of the Early Roman Empire . . . . . .279–286
Jäkel Paul Siegfried: Menander's *Dyscolos*: Sostratos the Secret Hero of the Idea of Humanity . . . . . .257–265
Korus Kazimierz: Początki greckiej pantomimy . . . . . 45–54
Kotula Tadeusz: Épigraphie et histoire: les flamines perpétuels dans les inscriptions latines nord-africaines du Bas-Empire romain . . . . . .131–136
Mikołajczyk Roman: Formy deminutywne imion własnych w komediach Arystofanesa . . . . . .221–231
Murru Furio: Le πολύπτωτον de Léophile . . . . . .183–189
Musielak Maria: Trajan jako uosobienie ideału obywatela i władcy w świetle propagandy politycznej swoich czasów . . . . . .119–130
Olechowska Elżbieta: Les échos Liviens dans la *Phèdre* de Sénèque . . . .321–329
Oświecimski Stefan: The Acephalous Dialogues . . . . . 55–67
Oświecimski Stefan: The Ancient Testimonies in the Face of the Platonic Apocrypha . . . . . .233–255
Safarewicz Jan: O pochodzeniu łacińskiej formacji perfectum passivi . . . .331–337
Skurzak Ludwik: En lisant Mégastène (Nouvelles observations sur la civilisation indienne) . . . . . 69–74
Smolarczyk-Rostropowicz Joanna: Comments on the Controversy between Apollonius of Rhodes and Callimachus . . . . . 75–79
Stankiewicz Lucyna: Imiona pasterskie w sielankach Teokryta . . . . . .267–278
Steffen Wiktor: Kazimierz Feliks Kumaniecki . . . . . 5–44
Steffen Wiktor: Z wędrówki frazeologicznej (Greckie frazy w języku polskim) 81–101
Swoboda Michaël: De fragmentis precatorio-hymnicis apud Vergilium et poetas Latinos minores occurrentibus . . . . . .301–319
Szelest Hanna: Crassus in Lucans *Pharsalia* . . . . . .111–116
Turasiewicz Romuald: Z badań nad terminem ΚΑΛΟΙ ΚΑΓΑΘΟΙ w dziele Tukidydesa . . . . . .215–220
Winiarczyk Marek: Diagoras von Melos – Wahrheit und Legende . . . .191–213
Wydra Wiesław: Oracio de beata Birgitta – jeszcze jeden nieznany utwór Władysława z Gielniowa . . . . . .137–141


## CENSURAE LIBRORUM


Abramowicz Zofia: Н. Сахарный, Гомеровский эпос, Москва 1976 . . . . .347–349
Cytowska Maria: Erasmus Roterodamus, Opera omnia recognita et adnotatione critica instructa notisque illustrata; t. VIII: Ordinis quinti tomus primus, Amsterdam 1977 . . . . . .164–166
Cytowska Maria: Jozef IJsewijn, Companion to Neo-Latin Studies, Amsterdam – New York – Oxford 1977 . . . . . .364–365
Danielewicz Jerzy: Acta Omnium Gentium ac Nationum Conventus Latinis Litteris Linguaeque Fovendis a die XXX mensis Augusti ad diem IV

mensis Septembris A.D. MDCCCCLXXVII, Melitae in aedibus Universitatis Melitensis MDCCCCLXXVI. Volumenedendu curavit Eduardus Coleiro . . . . . .162—163
Dworacki Sylwester: Euripides, Tragödien. Griechisch und deutsch von Dietrich Ebener. Berlin. Schriften und Quellen der alten Welt, Band XXX . . . . . .151
Irmscher Johannes: Der Mensch als Maß der Dinge. Studien zum griechischen Menschenbild in der Zeit der Blüte und Krise der Polis, Berlin 1976 . .349—353
Kolendo Jerzy: Économie rurale, livre premier, texte etabli, traduit et commenté par J. Heurgon, Paris 1978 . . . . . .353—355
Kolendo Jerzy: Erik Wistrand, The So-called Laudatio Turiae. Introduction, Text, Translation, Commentary Studia Graeca et Latina Gothoburgensia XXXIV 1976 . . . . . .355—356
Eugeniusz Konik: José Maria Blázquez, Diccionario de las religiones preromanas de Hispania, Madryt 1975 . . . . . .371—375
Kotula Tadeusz: Jerzy Kolendo, Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire (Annales littéraires de l'Université de Besançon), Paris 1976 . . . . .369
Kotula Tadeusz; M.S. Basignano, Il flaminato nelle province romane dell' Africa (Univ. degli Studi di Padova), Roma 1974 . . . . . .370—371
Liman Kazimierz: Classica atque mediaevalia Jaroslao Ludovíkowský octogenario oblata, Brno 1975 . . . . . .360—363
Ładomirski Andrzej: Pierre Cabanes, L'Epire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272—167), Paris 1976 . . . . . .365—369
Majewski Kazimierz: Kulturgeschichte der Antike 1. Griechenland. Von einem Autorenkollektiv unter Leitung von R. Müller, Berlin 1976 . . .151—155
Suder Wiesław: C. Garcia Merino, Analisis sobre el estudio de la demografia de la Antigüedad y un nuevo metodo para la epoca romana. Valladolid 1974 . . . . . .376—378
Swoboda Michał: Erik Wistrand, Miscellanea Propertiana, Studia Graeca et Latina Gothoburgensia XXXVIII 1977 . . . . . .357—359
Wikarjakówna Teodozja: Pierre Flobert, Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne, Paris 1975 . . . . . .359—360
Winiarczyk Marek: B.C. Dietrich, The Origins of Greek Religion, Berlin — New York 1974 . . . . . .156—162

COMMENTARII

Dąbrowa Edward: VII Międzynarodowy Kongres Epigrafiki Greckiej i Łacińskiej, Konstanca (Rumunia) . . . . . .167—169
Kurzynina Bronisława: LXXIV Sprawozdanie z czynności Polskiego Towarzystwa Filologicznego za okres od 28 czerwca 1976 do 11 czerwca 1977 r.171—181

INDEX AUCTORUM

Abramowicz Zofia (Torunii) . . . . . .347
Axer Jerzy (Varsaviae) . . . . . .287
Błachowicz Krystyna (Varsaviae) . . . . . .339
Böhm Richard Gregor (Friburgi Brisgoviae) . . . . . .293
Brożek Mieczysław (Cracoviae) . . . . . .117
Cytowska Maria (Varsaviae) . . . . . .143, 164, 364
Danielewicz Jerzy (Posnaniae) . . . . . .162
Danielewicz Zofia (Posnaniae) . . . . . .103
Dąbrowa Edward (Cracoviae) . . . . . .167

Dworacki Sylwester (Posnaniae) . . . . . .151
Iluk Jan (Gedaniae) . . . . . .279
Irmscher Johannes (Berolini) . . . . . .249
Jäkel Paul Siegfried (University of Turku) . . . . . .257
Kolendo Jerzy (Varsaviae) . . . . . .353, 355
Konik Eugeniusz (Wratislaviae) . . . . . .371
Korus Kazimierz (Cracoviae) . . . . . 45
Kotula Tadeusz (Wratislaviae) . . . . . .131, 369, 370
Kurzynina Bronisława (Varsaviae) . . . . . .171
Liman Kazimierz (Posnaniae) . . . . . .360
Ładomirski Andrzej (Wratislaviae) . . . . . .365
Majewski Kazimierz (Varsaviae) . . . . . .151
Mikołajczyk Roman (Katowiciis) . . . . . .221
Murru Furio (Augustae Taurinorum) . . . . . .183
Musielak Maria (Posnaniae) . . . . . .119
Olechowska Elżbieta (Montreal P.Q.) . . . . . .321
Oświecimski Stefan (Cracoviae) . . . . . 55, 233
Safarewicz Jan (Cracoviae) . . . . . .331
Skurzak Ludwik (Wratislaviae) . . . . . 69
Smolarczyk-Rostropowicz Joanna (Wratislaviae) . . . . . 75
Stankiewicz Lucyna (Wratislaviae) . . . . . .267
Steffen Wiktor (Posnaniae) . . . . . 5, 81
Suder Wiesław (Wratislaviae) . . . . . .376
Swoboda Michäel (Posnaniae) . . . . . .301
Szelest Hanna (Varsaviae) . . . . . .111
Turasiewicz Romuald (Cracoviae) . . . . . .215
Wikarjakówna Teodozja (Posnaniae) . . . . . .359
Winiarczyk Marek (Wratislaviae) . . . . . .156, 191
Wydra Wiesław (Posnaniae) . . . . . .137

# CONSPECTUS MATERIAE

## COMMENTATIONES


Paginae

Murru Furio: Le πολύπτωτον de Léophile . . . . . .183–189
Winiarczyk Marek: Diagoras von Melos — Wahrheit und Legende . . . .191–213
Turasiewicz Romuald: Z badań nad terminem ΚΑΛΟΙ ΚΑΓΑΘΟΙ w dziele Tukidydesa . . . . . .215–220
Mikołajczyk Roman: Formy deminutywne imion własnych w komediach Arystofanesa . . . . . .221–231
Oświecimski Stefan: The Ancient Testimonies in the Face of the Platonic Apocrypha . . . . . .233–255
Jäkel Paul Siegfried: Menander's *Dyscolos*: Sostratos the Secret Hero of the Idea of Humanity . . . . . .257–265
Stankiewicz Lucyna: Imiona pasterskie w sielankach Teokryta . . . . .267–278
Iluk Jan: Drachmae in the Sepulchral-penal System of Asia Minor in the Period of the Early Roman Empire . . . . . .279–286
Axer Jerzy: Three Critical Notes to Cicero's *De Oratore* . . . . . .287–291
Böhm Richard Gregor: Ciceroniana . . . . . .293–300
Swoboda Michaël: De fragmentis precatorio-hymnicis apud Vergilium et poetas Latinos minores occurrentibus . . . . . .301–319
Olechowska Elżbieta: Les échos Liviens dans la *Phèdre* de Sénèque . . . .321–329
Safarewicz Jan: O pochodzeniu łacińskiej formacji perfectum passivi . .331–337
Błachowicz Krystyna: The idyll by Pietro Illicino . . . . . .339–346


## CENSURAE LIBRORUM


Н. Сахарный, Гомеровский эпос. Москва 1976 (Zofia Abramowicz) . . . . .347–349
Der Mensch als Maß der Dinge. Studien zum griechischen Menschenbild in der Zeit der Blüte und Krise der Polis. Berlin 1976 (Johannes Irmscher)349–353
Varron, Économie rurale, livre premier, texte établi, traduit et commenté par J. Heurgon. Paris 1978 (Jerzy Kolendo) . . . . . .353–355
Erik Wistrand, The So-called Laudatio Turiae, Introduction, Text, Translation, Commentary, Studia Graeca et Latina Gothoburgensia XXXIV 1976 (Jerzy Kolendo) . . . . . .355–356
Erik Wistrand, Miscellanea Propertiana, Studia Graeca et Latina Gothoburgensia XXXVIII 1977 (Michał Swoboda) . . . . . .357–359
Pierre Flobert, Les verbes déponents latins des origines à Charlemagne. Paris 1975 (Teodozja Wikarjakówna) . . . . . .359–360
Classica atque mediaevalia Jaroslao Ludvíkovský octogenario oblata, Brno 1975 (Kazimierz Liman). . . . . .360–363
Jozef IJsewijn, Companion to Neo-Latin Studies, Amsterdam-New York--Oxford 1977 (Maria Cytowska) . . . . . .364–365
Pierre Cabanes, L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine (272– 167), Paris 1976 (Andrzej Ładomirski) . . . . . .365–369
Jerzy Kolendo, Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire (Annales littéraires de l'Université de Besançon). Paris 1976 (Tadeusz Kotula) . . . .369
M.S. Bassignano, Il flaminato nelle province romane dell'Africa (Univ. degli Studi di Padova) Roma 1974 (Tadeusz Kotula) . . . . . .370–371
José Maria Blázquez, Diccionario de las religiones preromanas de Hispania, Madryt 1975 (Eugeniusz Konik) . . . . . .371–375
C. Garcia Merino, Analisis sobre el estudio de la demografia de la Antigüedad y un nuevo metodo para la epoca romana, Valladolid 1974 (Wiesław Suder)376–378


## CONSPECTUS TABULARUM


The Tomb of Armüsta in Termessos (by K. Lanckoroński, *Miasta*..., I, p.116).

**Cena zł 45.—**
**Indeks 35715**

## INDEX AUCTORUM

Paginae
Abramowicz Zofia (Torunii) . . . . . .347
Axer Jerzy (Varsaviae). . . . . .287
Błachowicz Krystyna (Varsaviae) . . . . . .339
Böhm Richard Gregor (Friburgi Brisgoviae). . . . . .293
Cytowska Maria (Varsaviae) . . . . . .364
Iluk Jan (Gedaniae) . . . . . .279
Irmscher Johannes (Berolini) . . . . . .249
Jäkel Paul Siegfried (University of Turku). . . . . .257
Kolendo Jerzy (Varsaviae) . . . . . .353, 355
Konik Eugeniusz (Wratislaviae). . . . . .371
Kotula Tadeusz (Wratislaviae) . . . . . .369, 370
Liman Kazimierz (Posnaniae) . . . . . .360
Ładomirski Andrzej (Wratislaviae) . . . . . .365
Mikołajczyk Roman (Katowiciis) . . . . . .221
Murru Furio (Augustae Taurinorum) . . . . . .183
Olechowska Elżbieta (Montreal P.Q.) . . . . . .321
Oświecimski Stefan (Cracoviae) . . . . . .233
Safarewicz Jan (Cracoviae) . . . . . .331
Stankiewicz Lucyna (Wratislaviae) . . . . . .267
Suder Wiesław (Wratislaviae) . . . . . .376
Swoboda Michaël (Posnaniae) . . . . . .301
Turasiewicz Romuald (Cracoviae) . . . . . .215
Wikarjakówna Teodozja (Posnaniae) . . . . . .359
Winiarczyk Marek (Wratislaviae) . . . . . .191

## WARUNKI PRENUMERATY

Prenumeratę na kraj przyjmują Oddziały RSW „Prasa-Książka-Ruch" oraz urzędy pocztowe i doręczyciele w terminie do dnia 25 listopada na rok następny.

Cena prenumeraty rocznej 90 zł.

Jednostki gospodarki uspołecznionej, instytucje, organizacje i wszelkie zakłady pracy zamawiają prenumeratę w miejscowych Oddziałach RSW „Prasa-Książka-Ruch", w miejscowościach zaś, w których nie ma Oddziału RSW — w urzędach pocztowych.

Czytelnicy indywidualni opłacają prenumeratę wyłącznie w urzędach pocztowych i u doręczycieli.

Prenumeratę ze zleceniem wysyłki za granicę przyjmuje RSW „Prasa-Książka-Ruch", Centrala Kolportażu Prasy i Wydawnictw, ul. Towarowa 28, 00-958 Warszawa, konto NBP XV Oddział w Warszawie Nr 1153 — 201045 — 139 — 11.

Prenumerata ze zleceniem wysyłki za granicę jest droższa od prenumeraty krajowej o 50 % dla zleceniodawców indywidualnych i o 100 % dla zleceniodawców instytucji i zakładów pracy".

Sprzedaż numerów bieżących i archiwalnych
— w Księgarni Ośrodka Rozpowszechniania Wydawnictw Naukowych PAN; płatność gotówką, przelewem lub za zaliczeniem pocztowym. Adres: OR PAN, Pałac Kultury i Nauki, 00-901 Warszawa, konto PKO 15 — 912 I Oddział Warszawa,
— w PPDK Księgarni Ossolineum nr Wr. 83 — 009 Rynek 8, 50 — 106 Wrocław konto NBP IV O/M Wrocław 93044 — 55.

## SUBSCRIPTION

Orders for this periodical from abroad can be placed with „Ars Polona", Krakowskie Przedmieście 7, 00-068 Warszawa, Poland or with
— Kubon Sagner, Inhaber Otto Sagner, D8 München 34, Postfach 68, Bundesrepublik Deutschland;
— Earlscourt Publications Ltd., 130 Shepherd Bush Centre, London W 12, Great Britain;
— Licasa Commissionaria Sansoni, Via Lamarmora 45, 50 121 Firenze, Italy.